La spiritualité
de François d’Assise
LA SPIRITUALITÉ
DE FRANÇOIS D’ASSISE

par les rédacteurs de la revue
Évangile Aujourd’hui
Rivue de spiritualité franciscaine

Nouvelle édition augmentée

Les Éditions Franciscaines
AUX ÉDITIONS FRANCISCAINES

- Saint François d'Assise - Documents, tous les textes/sources rassemblés et présentés par Th. Desbonnets et D. Vorreux, 2e édition 1981.

- Sainte Claire - Documents, tous les textes/sources, rassemblés, traduits et présentés par D. Vorreux, 2e édition 2002.

- Les Écrits de saint François et sainte Claire d'Assise, édition de poche 1996 (traduction D. Vorreux).


En couverture : Saint François de Cimabue, Basilique inférieure d’Assise

© Les Éditions Franciscaines 2002
9, Rue Marie-Rose - 75014 Paris
I.S.B.N. : 2-85020-109-X
- Sommaire chronologique de la vie de saint François ........................................... 5
- Table des abréviations ............................................................................................... 9
- Pourquoi peut-on parler de *Spiritualité de François d'Assise*? ................................ 11

**François devant Dieu** ............................................................................................ 15
- Dieu père .................................................................................................................. 16
  *Luc MATHIEU*
- Jésus-Christ pour saint François ........................................................................... 22
  *Michel HUBAUT*
- La Suite du Christ ..................................................................................................... 32
  *Gérard GUITTON*
- Jusqu'à la Croix ......................................................................................................... 45
  *Jean DE SCHAMPHELEER*
- Saisi par l'Esprit ......................................................................................................... 55
  *Léon ROBINOT*
- Avoir l'Esprit du Seigneur ....................................................................................... 61
  *Ignace-Etienne MOTTE*
- Le Mystère de la vivante Trinité ............................................................................... 71
  *Michel HUBAUT*

**François dans l'Eglise** ............................................................................................. 79
- François fils de l'Eglise ................................................................................................. 80
  *Jean-Joseph BUIRETTE*
- Foi et Vie eucharistiques .......................................................................................... 99
  *Jean PELVET*
- Obéissance et Liberté dans l'Eglise .......................................................................... 114
  *Michel HUBAUT*
- L'Annonce missionnaire de l'Evangile .................................................................... 128
  *Gérard GUITTON*
- La Prière de saint François ....................................................................................... 140
  *Francesco AZZIMONTI*
- L'homme devenu Prière ............................................................................................. 152
  *Pierre BEGuin*
<table>
<thead>
<tr>
<th>Section</th>
<th>Page</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Table des matières</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- La «Poverella»</td>
<td>162</td>
</tr>
<tr>
<td>Ignace-Etienne MOTTE</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- Marie au miroir de François</td>
<td>165</td>
</tr>
<tr>
<td>André MENARD</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>François parmi les hommes</strong></td>
<td>173</td>
</tr>
<tr>
<td>- Pourquoi la Pauvreté de François ?</td>
<td>174</td>
</tr>
<tr>
<td>Jean-Joseph BU/RETTE</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- La Vie Fraternelle</td>
<td>179</td>
</tr>
<tr>
<td>Ignace-Etienne MOTTE</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- La Pauvreté, chemin de Fraternité</td>
<td>184</td>
</tr>
<tr>
<td>Hervé CHAIGNE</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- Frères Mineurs, la grâce d'un nom</td>
<td>197</td>
</tr>
<tr>
<td>André MENARD</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- François devant la souffrance</td>
<td>207</td>
</tr>
<tr>
<td>François-Régis DURIEUX</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- La «Compassion» de saint François</td>
<td>212</td>
</tr>
<tr>
<td>Damien VORREUX</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- François d'Assise un homme de paix</td>
<td>215</td>
</tr>
<tr>
<td>Eloi LECLERC</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>François face au monde créé</strong></td>
<td>227</td>
</tr>
<tr>
<td>- Saint François et la création</td>
<td>228</td>
</tr>
<tr>
<td>Gérard GUITTON</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- La Pâque verte de saint François</td>
<td>240</td>
</tr>
<tr>
<td>Eloi LECLERC</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- Le Chemin de l'éméreveillement</td>
<td>250</td>
</tr>
<tr>
<td>Michel HUBAUT</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- La Joie franciscaine</td>
<td>258</td>
</tr>
<tr>
<td>Léon ROBINOT</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>- Je célèbrerai la mort du Seigneur</td>
<td>269</td>
</tr>
<tr>
<td>Ignace-Etienne MOTTE</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Conclusion :</strong></td>
<td>275</td>
</tr>
<tr>
<td>- La Pâque d'un Saint</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Postface :</strong></td>
<td>283</td>
</tr>
<tr>
<td>- La Spiritualité franciscaine, après François,</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Luc Mathieu</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Bibliographie :</strong></td>
<td>295</td>
</tr>
</tbody>
</table>
Sommaire chronologique de la vie de saint François

1181 (fin). — François naît à Assise et reçoit au baptême le nom de Jean ; son père, au retour d’un voyage en France, change ce nom de Jean en celui de François.

1193 (18 juillet). — Naissance de Claire, de la noble et riche famille d’Ofreduccio.


1199-1200. — Guerre à Assise entre la noblesse et la bourgeoisie qui l’emporte, puis établissement de la Commune.

1202 (novembre). — Guerre entre Pérouse et Assise. À la bataille de Ponte San Giovanni, François est fait prisonnier et emmené en captivité à Pérouse.

1203 François, malade, est libéré et rejoint Assise.

1204 Longue maladie de François.

1206 (printemps). — Devant l'évêque, François se dépouille de tous ses biens et part pour Gubbio.
(été). — François revient à Assise, adopte l'habit des ermites et commence à réparer Saint-Damien.

1207 (été) à 1208 (février). — François répare successivement Saint-Damien, une chapelle dédiée à Saint-Pierre et la Portioncule.

1208 (24 février). — A la Portioncule, François entend lire l'Evangile de la fête de Saint Matthias, il y découvre sa vocation à la pauvreté évangélique : il modifie son vêtement, ne gardant qu'une seule tunique et remplaçant sa ceinture par une corde. Il commence aussi à prêcher. (16 avril). — Bernard de Quintavalle et Pierre de Catane se joignent à lui.
(23 avril). — Gilles se joint à eux.
(été). — Trois nouvelles recrues, dont Philippe, viennent augmenter la fraternité naissante.


1209 ou 1210. — Chassés de Rivo-Torto, les frères s'installent à la Portioncule qui deviendra l'Eglise-mère de l'Ordre.

1211 (été ?). — François projette une mission en Syrie. Les vents contraires font échouer ce projet.

1212 (18-19 mars). — Dans la nuit du dimanche des Rameaux, à la Portioncule, François donne l'habit à Claire (elle a 18 ans) : c'est la fondation de l'Ordre des Pauvres Dames. Quelques semaines plus tard, Claire et ses premières compagnes s'installent à Saint-Damien.

1213 (8 mai). — Le comte Roland de Chiusi offre le mont Alverne à François pour qu'il en fasse un ermitage.


(été). — A Pérouse, François obtient du pape Honorius III une Indulgence pour le jour anniversaire de la consécration de la Portioncule.


1223 A Fonte-Colombo, au début de l’année, François rédige la seconde Règle qui sera discutée au Chapitre général en juin, puis approuvée le 29 novembre par le pape Honorius III. (24-25 décembre). — Nuit de Noël à Greccio.

1224 (15 août-29 septembre). — François se retire sur le mont Alverne pour célébrer le carême de la Saint-Michel. Le 14 ou le 15 septembre, il reçoit les Stigmates de la Passion. (octobre et début novembre). — François retourne à la Portioncule en passant par Borgo San Sepolcro, Monte Casale et Città di Castello.

1224-1225 (décembre à février). — Monté sur un âne, François entreprend une tournée de prédications en Ombrie et dans les Marches.

autre médecin tente de le soigner en lui perçant les oreilles. La vigne du pauvre prêtre de San Fabiano, saccagée par les visiteurs de François, donne, à la prière de ce dernier, une récolte plus fournie.

**1226** (avril). — Séjour à Sienne pour un nouveau traitement.
(juillet-août). — Au plus chaud de l'été, François séjourne à Bagnara, dans la montagne près de Nocera.
(fin août ou début septembre). — Son état empirant, on le ramène à Assise en passant par Satriano ; il est logé au palais de l'évêque.
(septembre). — Sentant sa fin prochaine, François insiste pour qu'on le transporte à la Portioncule.

**1226** (samedi 3 octobre). — François meurt à la Portioncule. Le lendemain, dimanche 4, on l'enterre dans l'église Saint-Georges.

**1227** (19 mars). — Son ami, le cardinal Hugolin est élu pape sous le nom de Grégoire IX.

**1228** (16 juillet). — A Assise, François est canonisé par Grégoire IX.

**1230** (25 mai). — Le corps de saint François est transféré de l'église Saint-Georges à la nouvelle basilique construite en son honneur.
Table des abréviations

Ecrits de saint François

<table>
<thead>
<tr>
<th>Title</th>
<th>Abbreviation</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Admonitions</td>
<td>Adm</td>
</tr>
<tr>
<td>La joie parfaite</td>
<td>JP</td>
</tr>
<tr>
<td>Règle</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Regula non bullata (1ère Règle)</td>
<td>1 Reg</td>
</tr>
<tr>
<td>Regula bullata (2ème Règle)</td>
<td>2 Reg</td>
</tr>
<tr>
<td>Règle des ermitages</td>
<td>RegErm</td>
</tr>
<tr>
<td>Testament</td>
<td>Test</td>
</tr>
<tr>
<td>Testament de Sienne</td>
<td>TestS</td>
</tr>
<tr>
<td>Fragments de la Règle de sainte Claire</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Forme de vie</td>
<td>FVie</td>
</tr>
<tr>
<td>Dernière volonté</td>
<td>DVol</td>
</tr>
<tr>
<td>Lettre aux clercs</td>
<td>LCle</td>
</tr>
<tr>
<td>Lettre aux fidèles</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>première rédaction</td>
<td>1 LFid</td>
</tr>
<tr>
<td>deuxième rédaction</td>
<td>2 LFid</td>
</tr>
<tr>
<td>Lettre à l’Ordre</td>
<td>LOrd</td>
</tr>
<tr>
<td>Lettre aux custodes</td>
<td>LCus</td>
</tr>
<tr>
<td>Lettre aux chefs des peuples</td>
<td>LChe</td>
</tr>
<tr>
<td>Lettre à un ministre</td>
<td>LMin</td>
</tr>
<tr>
<td>Lettre à fr. Léon</td>
<td>LLéon</td>
</tr>
<tr>
<td>Lettre à saint Antoine</td>
<td>LAnt</td>
</tr>
<tr>
<td>Salutation des vertus</td>
<td>SalV</td>
</tr>
<tr>
<td>Salutation à la Vierge</td>
<td>SalM</td>
</tr>
<tr>
<td>Exposition du Pater</td>
<td>Pat</td>
</tr>
<tr>
<td>Louanges pour les heures</td>
<td>LH</td>
</tr>
<tr>
<td>Psaumes des mystères du Seigneur Jésus</td>
<td>Psf</td>
</tr>
<tr>
<td>Antienne</td>
<td>PsAnt.</td>
</tr>
<tr>
<td>Exhortation à la louange de Dieu</td>
<td>ExhLD</td>
</tr>
<tr>
<td>Prière devant le crucifix de Saint-Damien</td>
<td>PCru</td>
</tr>
<tr>
<td>Bénédiction à fr. Bernard</td>
<td>BBe</td>
</tr>
</tbody>
</table>
Table des abréviations

Billet à fr. Léon

Louanges de Dieu ............................................. LD
Bénédiction à fr. Léon ........................................ BLéon
Cantique du soleil .............................................. Cant
Exhortation aux Pauvres Dames ............................... ExhPD

Biographies primitives

Première vie de Celano ........................................ 1 Cel
Deuxième vie de Celano ........................................ 2 Cel
Traité des miracles de Celano ................................ 3 Cel
Saint Bonaventure, Legenda major ............................ LM
Saint Bonaventure, Legenda minor ............................ Lm
Anonyme de Pérouse ............................................. AP
Légende des Trois Compagnons ............................... 3 S
Légende de Pérouse ................................................ LP
Miroir de Perfection ............................................. Sp
Fioretti ........................................................... Fior
Considérations sur les stigmates .............................. Csd
Sacro Commercium ............................................... Com

Toutes ces biographies sont rassemblées dans :
Saint François d'Assise — Documents,
Editions Franciscaines, 2e éd., Paris 1981
Peut-on parler de la spiritualité de François d’Assise ?

Dans le sens où nous le prenons aujourd’hui, le mot « spiritualité » ne remonte qu’au XIXᵉ siècle. Il n’était employé jusque là que par les philosophes, pour désigner le fait d’être une créature spirituelle : la « spiritualité » de l’homme, par opposition à la matérialité pure des autres êtres d’ici-bas. Mais peu à peu, le mot spiritualité en est venu à désigner, en christianisme, une vision personnalisée de la foi chrétienne, du Mystère chrétien, en tant qu’il est inspirateur d’une « pratique ». C’est pourquoi la spiritualité peut faire l’objet d’une réflexion et donc d’un discours sur la mise en pratique du Mystère chrétien. Si cette réflexion est poussée à un certain niveau de méthode et de rationalité, on parlera même d’une théologie de la vie spirituelle.

Puisqu’il s’agit d’une mise en pratique, la spiritualité est toujours personnalisée, voire même particularisée, puisqu’elle est la façon dont tel homme, tel spirituel, tel groupe d’hommes et de femmes ont vécu le Mystère chrétien, en sa totalité, et selon telle originalité.

Ainsi définie, la spiritualité chrétienne est multiple, ou plutôt, on peut parler de nombreuses spiritualités chrétiennes, car tout au long de l’histoire du christianisme se sont exprimées de multiples conceptions de la vie spirituelle.

Dans son livre « La spiritualité du Moyen Age occidental » (Paris 1975), André Vauchez donne cette approche de la spiritualité :

« L’unité dynamique du contenu d’une Foi, et la façon dont celle-ci est vécue par des hommes historiquement déterminés » (p. 7). C’est bien ainsi qu’il faut recevoir la spiritualité franciscaine qui est beaucoup plus une pratique et une dynamique qu’une doctrine, même si parfois, chez certains de ses représentants, par exemple saint
Bonaventure, Jean Duns Scot, Pierre d’Alcantara, Déodat de Basly, ou Valentin Breton, elle a pu faire l’objet d’une théologie spirituelle fortement thématisée et méthodiquement exposée.

Les spiritualités chrétiennes sont donc nombreuses, depuis les origines jusqu’à nos jours, même si leur objectif unique est de mettre l’homme à l’écoute de Dieu et de lui permettre de suivre le Christ.

En dehors de l’intérêt historique qu’il y aurait à les connaître, on conçoit que ne présentent vraiment d’intérêt pratique, pour les chrétiens d’aujourd’hui, que celles qui ont été reçues par l’Église, et qu’elle a présentées à la multitude des chrétiens comme voies possibles de sanctification ; que les spiritualités qui, ayant été suivies par de nombreux chrétiens, durant plusieurs générations, ont fait leurs preuves quant aux fruits spirituels qu’elles pouvaient produire, et qui ont ainsi manifesté leur universalisme.

Telle est la spiritualité de saint François d’Assise. Les papes et bien d’autres chrétiens ont vu en lui « un autre Christ ». Pour aucun autre saint dans l’histoire, on n’a pareillement proclamé une telle identité, et de façon aussi unanime. Aucun autre n’a connu une vénération aussi constante et aussi universelle. Tous ceux qui, au milieu des difficultés morales de notre époque, cherchent à proposer des inspirateurs, des prophètes ou des modèles, n’hésitent pas à soupirer : « il nous faudrait un autre François d’Assise ! »

Pourtant, nous n’avons hérité de saint François qu’une petite centaine de pages d’écrits divers et circonstanciés. Rien qui ressemble à un enseignement méthodique ou à un journal spirituel. Des résumés de sermons, admonitions courtes à ses frères, les règles écrites pour les religieux en fraternité ou en ermitage, quelques lettres à des personnes ou à des groupes, des prières de louanges et d’action de grâces, la mise en ordre de quelques psaumes et l’admirable Cantique du Soleil ou laude de la création. C’est tout, et c’est beaucoup pour tous ceux qui vénèrent François comme leur Père et comme l’initiateur d’une mise en œuvre de l’Évangile du Christ dans la simplicité et la joie. Parmi ceux-ci, de grands maîtres, des théologiens, des mystiques ont produit des œuvres abondantes et diverses qui présentent entre elles cette parenté qui désigne leur origine. Pour eux, nul doute que François ait été leur maître en vie spirituelle, et qu’on puisse parler, à juste titre, d’une spiritualité franciscaine. Ils trouvent en effet, dans l’expérience de leur père telle qu’elle est traduite plus ou moins fidèlement par ses premiers compagnons et par ses biographes, une vision cohérente et originale du Mystère chrétien. Sur Dieu Souverain Bien et Trinité bienheureuse, sur le Christ, notre sauveur et notre frère, sur les hommes dont il s’est voulu le frère.
Peut-on parler de la Spiritualité de François d'Assise

universel, sur l'Eglise et ses sacrements, dans laquelle nous sommes sauvés par le Christ, sur la création, œuvre d'amour du Père et dons multiples faits aux créatures spirituelles que nous sommes, François a encore quelque chose à nous dire, pour notre vie spirituelle.

Sans doute faut-il distinguer la « Spiritualité de saint François » et la « Spiritualité franciscaine ». Cet ouvrage s'en tient à la première alternative. Il s'agit, au long des chapitres écrits par des auteurs très divers, mais tous franciscains ou capucins, d'exposer la spiritualité de François lui-même, telle qu'elle se dégage à travers ses écrits et le témoignage de ses premiers biographes. Nous verrons tour à tour – en sachant qu'on ne peut être exhaustif et que toute classification est forcément arbitraire – la relation de François à quatre réalités majeures : devant Dieu, dans l'Eglise, parmi les hommes, et face au monde créé.

Membres de l'équipe de rédaction de la revue de spiritualité franciscaine Evangile aujourd'hui, les auteurs s'en tiennent à l'intuition originale qui, germant dans le cœur du fils Bernardone, l'a fait devenir François d'Assise. Leurs exposés sont aussi un témoignage car l'esprit de saint François guide leur vie, leur prière et leurs actions. Et parce qu'ils appartiennent à sa postérité, il leur importait de proposer à eux-mêmes et aux autres cette présentation des thèmes majeurs de la « Spiritualité de François d'Assise ».

ÉVANGILE AUJOURD'HUI

La première édition de cet ouvrage ne prenait pas en compte tout le domaine de la « Spiritualité franciscaine ». Il y faudrait d'ailleurs un autre volume, tout aussi important que celui-ci. En effet, la pensée de saint François s'est prolongée dans sa descendance en une ligne théologique où ont brillé des penseurs renommés, tant à la fin du XIIIe siècle, tels saint Bonaventure et le bienheureux Jean Duns Scot, que dans les siècles postérieurs et encore de nos jours. Dans cette seconde édition, le frère Luc Mathieu nous brossé dans une postface les grandes lignes de cette riche pensée, sous le titre :

« La Spiritualité franciscaine, après François ».

Une ligne théologique seulement esquissée et qui méritierait encore bien d'autres développements.
François devant Dieu
La pratique évangélique de François d’Assise le situe devant Dieu comme devant un Père. Cette expérience spirituelle qui marque sa conversion déterminera, par la suite, sa façon d’être présent au monde, comme un « frère ».

François avant sa conversion

Malgré le tableau très noir que Thomas de Celano nous trace de la jeunesse de François d’Assise, dans la *Vita prima*, il est bien probable que Francesco Bernardone fut un jeune chrétien comparable à tous ceux de son époque, ni pire, ni meilleur... Vivant dans une société explicitement chrétienne, qui attachait beaucoup d’importance à son appartenance à l’Eglise, il devait, comme les autres, pratiquer sa religion, célébrer ponctuellement les fêtes liturgiques, professer le Credo de l’Eglise et accepter, en gros, ses exigences morales et sociales. Ainsi, François appelait Dieu son Père, comme le font tous les chrétiens dans leur prière et dans leur commun langage... sans pour autant se sentir lié à Lui de façon particulière, se contentant d’une relation collective, en Eglise, avec un Dieu tantôt lointain et tantôt proche, mais qui ne semblait pas réclamer de lui François une réponse ou un engagement personnels. Dieu est notre Père parce qu’il nous a créés, parce qu’il aime tous les hommes, parce qu’il gouverne le monde par sa Providence, et parce que tout ce qui nous arrive peut lui être rapporté comme à l’ultime responsable.

Lorsque les événements de notre vie nous semblent survenir pour notre croissance, notre épanouissement et notre bien-être, en réponse à notre soif de bonheur, nous avons plaisir à appeler Dieu notre Père, et à estimer qu’il gouverne bien le monde. Lorsque nous sommes contrariés dans nos projets, ou pire quand tout semble aller à l’encontre de ce que nous souhaitons pour trouver un bonheur à
notre mesure, nous avons tendance à demander des comptes, et à nous interroger sur la réalité de l'amour de ce Père à notre égard. Cela, bien sûr, ne remet pas en cause la foi tenue par tous que Dieu est notre Père... mais cela ne nous porte pas spécialement à désirer vivre en intimité avec Lui. Tel était vraisemblablement le sentiment de François d'Assise, avant sa conversion.

La découverte de la paternité de Dieu

Reconnaître Dieu pour son Père, avec qui s'établit une relation d'amour filial, ne peut venir qu'à la suite d'une purification intérieure, une véritable conversion, telle que la vécut François. Il s'agissait, pour ce jeune homme épris de gloire militaire et avide de richesse et de bonheur, de reconnaître sa totale dépendance vis-à-vis de Dieu à qui il s'en remettait pour sa vie et pour son avenir, dans une confiance absolue et une disponibilité définitive.

Pour François, cette prise de conscience se fit dans la prière, dans la solitude et la méditation de l'Evangile. Mais tandis qu'il était devenu le collaborateur et l'émule de son propre père, Pietro Bernardone, dans la gestion du commerce familial, et alors que se détenaient les liens de dépendance entre père et fils, comme pour tout fils qui devient adulte, François va s'en remettre librement entre les mains de son Père des cieux. Dans ce processus, la citation à comparaître devant l'évêque Guido d'Assise apparaît comme l'occasion providentielle, pour François, de choisir son appartenance et d'exprimer la reconnaissance de l'emprise de Dieu sur sa vie : « Jusqu'ici je disais : mon père Pietro Bernardone, désormais je dirai "Notre Père qui es aux cieux... " » (3 S 20).

Cette découverte fondamentale que Dieu est son propre Père, va faire accéder François à l'expérience de la liberté des enfants de Dieu. Il n'a plus à se soucier de se conforimer aux exigences du monde. Il se débarrasse des soucis des richesses à acquérir, de l'argent à amasser, de la considération attachée à sa position sociale. Libre, il se laisse guider par l'Esprit Saint qui le conduit par des chemins nouveaux. Après avoir quitté sa famille, sa cité, après s'être abandonné entre les mains du Père, il parcourt libre la plaine d'Assise, il jette sur le monde un regard purifié, il se rassasie du spectacle de la création qu'il chante et dont il découvre la beauté et la générosité. De l'œuvre il remonte à l'Auteur et regarde Dieu comme un Père munificent qui a tout voulu et créé pour le bien de ses enfants. François se considère lui-même comme un fils de Roi qui, sans rien posséder lui-même, peut jouir de tous les dons que son Père lui a
faits. La grandeur, la munificence, la libéralité du Père éclatent dans ses œuvres. François le contemple désormais comme « le Bien souverain, le Bien éternel, de qui vient tout bien, sans qui n'est aucun bien... » (Notre Père paraphrasé 2).

**L'adoration et la révérence de Dieu**

Dieu porte toujours un nom : il n'est ni la divinité abstraite, ni la trinité anonyme. François nomme toujours les personnes divines, Père, Fils, Esprit Saint. La théologie trinitaire qui sera développée dans l'Ecole franciscaine aborde la foi trinitaire à partir des personnes avec lesquelles chacun peut entrer en relation d'intimité.

La prière de François s'adresse de préférence au Père très saint, Père très bon. Car François est d'abord frappé par la grandeur et la transcendance de Dieu « que nul homme n'est digne de nommer » (Cantique des créatures). En sa présence, il faut se taire, faire silence, ou au contraire accumuler les noms qui suggèrent sa grandeur et ses perfections. D'où l'importance et la fréquence des prières de forme litanique qui énumèrent les grandeurs du Père :

« Tu es le seul saint, Seigneur Dieu, 
Toi qui fais des merveilles !
Tu es fort, tu es grand,
Tu es le Très-Haut, tu es Roi tout-puissant,
Toi, Père saint, roi du ciel et de la terre » (Louanges de Dieu).

Parallèlement avec l'adoration du Père, en sa grandeur, en son mystère, en sa gloire, François chante sa miséricorde, sa mansuétude, sa proximité pour les humbles et les petits, sa bienveillance pour toutes créatures.

« Tu es notre amour, Tu es notre grande douceur,
Tu es notre vie éternelle » (Louanges de Dieu).

Dieu nous est connu comme Père par la révélation que nous a faite son propre Fils Jésus, que François appelle souvent « le Fils bien-aimé du Père », « le Seigneur de l'univers », « Dieu et Fils de Dieu », « le Très-haut Fils de Dieu ». Toutes expressions qui associent la gloire du Christ à celle de son Père. Mais c'est surtout en tant que Parole éternelle du Père, et Parole incarnée que le Christ nous révèle le Père qui est à l'origine de tout bien, c'est-à-dire à l'origine de la création et du Salut. C'est pourquoi la grande action de grâces de la *Première Règle* (ch. 23) énumère les étapes de la création et de l'histoire du Salut. L'Ecole franciscaine hérètera de cette vision unifiée de l'œuvre du Père, origine éternelle de la divinité, origine absolue
Dieu Père du créé, initiateur du Salut. Les créatures sont contemplées dans leurs relations avec l’univers matériel, les êtres spirituels, dans leur rapport à la fin surnaturelle qui est la finalité de toute la création. Nous rappelons ici les grandes articulations de l’action de grâces de François (ch. 23 de la 1re Règle) :

« Père saint et juste, Seigneur, roi du ciel et de la terre, nous te rendons grâce à cause de toi-même, parce que par ta sainte volonté, et par ton Fils unique avec le Saint-Esprit, tu as créé toutes choses, spirituelles et corporelles.

... Nous te rendons grâces parce que, de même que tu nous as créés par ton Fils... tu as voulu nous racheter de notre captivité ».

La fraternité des fils de Dieu

A partir du moment où François reconnaît dans le Christ le Fils de Dieu aimé du Père, qui nous reconduit à Lui, de nouveaux liens se tissent dans une fraternité universelle qui s’ordonne autour du propre Fils de Dieu : le Père de Jésus est aussi notre Père, Père de tous les hommes, Père de toutes les créatures. Le même mot de « frère » que nous donnons au Fils de Dieu, du fait de son Incarnation, convient désormais à tout être sorti de la main de Dieu, et plus spécialement à ceux que le Fils invite à se reconnaître comme des fils adoptifs. La fraternité universelle dit donc la commune origine, le commun amour productif et fécond qui pose tous les êtres dans l’existence et veut leur accomplissement et leur bonheur.

Cette affirmation de foi révélée ne sollicite pas seulement, chez François, une adhésion intellectuelle, mais tout autant une spiritualité mystique et affective. François acquiesce avec amour à la reconnaissance de chaque être dans sa relation particulière à Dieu, au Christ, aux hommes. De cette contemplation jaillit son cantique d’action de grâces, son admiration et sa joie. C’est ce même sentiment fraternel pour tous les hommes qui lui fait respecter chaque personne dans son itinéraire propre, dans son histoire particulière, même s’il sait que cette histoire inclut des faiblesses et des péchés. D’ailleurs son cœur déborde de compassion pour les pécheurs, puisqu’ils lui rappellent l’amour rédempteur du Christ. Saint Bonaventure a bien décrit cette attitude habituelle de François :

« Les sentiments tout naturels de son cœur suffisaient déjà à le rendre fraternel pour toute créature ; il ne faut pas s’étonner que son
amour du Christ l’ait rendu davantage encore le frère de ceux qui portent l’image du Créateur et sont rachetés par son sang. Il ne se considérait comme ami du Christ que s’il prenait soin des âmes rachetées par Lui. Rien, disait-il, ne devait passer avant le salut des âmes, et il en donnait pour preuve que le Fils de Dieu est allé jusqu’à vouloir être, pour les âmes, suspendu à la Croix. C’est là ce qui nous explique la véhémence qu’il mettait à prier, l’activité débordante de ses tournées de prédication, et ses excès quand il s’agissait de donner l’exemple » (LM 9, 4).

La confiance filiale et la pauvreté

Venu du nouveau monde de la bourgeoisie marchande et d’une famille aisée, François en se donnant au Christ, et dès le premier instant, a choisi la pauvreté, avant même de songer à la vie religieuse, au sens institutionnel. Il a vite compris que l’aisance et l’avidité des riches engendraient un matérialisme et une soif de pouvoir contraires à l’Evangile. Son désir de suivre le Christ le conduisit tout naturellement à se dépouiller de ses biens et de ses attaches au monde ; comme le préconisaient d’ailleurs les groupements et les fraternités évangéliques de son temps. Ceux-ci vivaient souvent ce choix comme une contestation plus ou moins violente des richesses de l’Eglise et des clercs et de l’enrichissement de la nouvelle société urbaine. Mais si la fraternité franciscaine constituait, par son existence même, une contestation objective de l’Eglise et de la société économique, le but poursuivi par François n’était pas d’abord économique ou social, mais proprement théologal. Il choisit une pauvreté personnelle, évangélique et mystique.

Au premier chef, l’imitation du Fils de Dieu qui, de riche qu’il était s’est fait pauvre en ce monde. Mais dans le même mouvement, une reconnaissance du souverain domaine du Père Créateur à qui seul appartiennent tous les biens. C’est pourquoi pour François, la pauvreté évangélique s’impose à ceux qui veulent suivre le Christ-pauvre, dans sa relation filiale au Père. C’est pourquoi aussi l’aumône est considérée par François comme l’héritage et le droit des pauvres : « Notre-Seigneur Jésus-Christ nous les a acquis... » (1 Reg 9, 8). Ses compagnons rédacteurs de la « Légende de Pérouse » ont exposé avec bonheur la conception franciscaine de l’aumône demandée « pour l’amour de Dieu » :

« Demander l’aumône pour l’amour de Dieu : le bienheureux François considérait que c’était là une action de la plus haute noblesse, dignité et courtoisie devant Dieu et même devant le monde. En effet,
toujours que le Père céleste a créé pour l'utilité de l'homme, il continue de l'accorder, depuis le péché, gratuitement et à titre d'aumône, aux dignes et aux indignes, à cause de l'amour qu'il porte à son Fils bien-aimé... » (LP 60).

Nous dépassons ici, et de loin, un providentialisme un peu simplet qui considérerait que Dieu devrait toujours répondre à nos souhaits comme à nos besoins, fût-ce au prix de quelques miracles. Il s'agit au contraire d'une théologie du créé totalement fondée sur l'amour libéral de Dieu-Charité, Père, Fils, Esprit Saint, qui a tout créé et tout disposé par son Christ et pour son Christ, et qui attend des créatures spirituelles un partage libéral et généreux des biens destinés à tous.

Luc MATHIEU ofm.
Le mystère du Christ est si riche que chaque génération, chaque culture, chaque croyant le découvre, l'accueille et en vit de manière sensiblement différente. Ce qui explique que seul un regard « ecclésial » évite les limitations et les débordements des intuitions de chacun. Ceci dit, il est légitime pour tout croyant d'essayer de « dire », d'expliciter sa foi qui est toujours une « rencontre » personnelle et communautaire avec le Christ.

**UN CHRIST AUX MULTIPLES VISAGES**

François d'Assise a-t-il eu une vision originale du Christ capable d'éclairer l'homme d'aujourd'hui ? A la source de sa spiritualité, de son projet de vie apostolique, y a-t-il une manière particulière de regarder la personne du Christ ? Toute relation entre deux vivants est indicible. Nous ne pouvons donc pas prétendre saisir en « direct » l'expérience de François qui ne s'est jamais soucié d'élaborer une « christologie » systématique. De plus, comme chacun de nous, il est aussi l'héritier de tout un patrimoine chrétien multisécularle.

Pour mieux saisir la continuité et l'originalité de son approche du Christ par rapport à son époque, il est nécessaire de rappeler brièvement quelles sont les représentations majeures que la piété populaire du Haut Moyen Age se faisait du Christ. Parmi bien des documents, les tympans de nos églises romanes sont des témoignages éloquents qui nous permettent de saisir les « images » du Christ à cette époque. La pierre était souvent leur Bible et leur Credo. Or ces tympans nous offrent du Christ l'image d'un Dieu tout-puissant, d'un Roi de gloire, assis sur son trône de majesté, recevant l'hommage
Jésus-Christ pour saint François

de tout l'univers : il est le Juge universel. Il inspire aux fidèles le sentiment de crainte révérentielle et le devoir de « rendre hommage au Seigneur ». Mais cette vision christologique n’est pas nouvelle, elle remonte à l’Antiquité chrétienne qui mit très vite l’accent sur la divinité du Christ. Cette accentuation qui se prolongera jusqu’au XIIe siècle s’explique en partie par la lutte contre l’arianisme (hérésie qui affirme l’infériorité du Fils par rapport au Père).

Dès le Ve siècle, sous l’influence de ces controverses doctrinales, les liturgies orientales vont estomper le Christ comme Médiateur pour ne plus voir en lui que le Dieu inaccessible, le Pantocrator. Ce qui contribuera à obscurer le visage humain du Christ. Cette vision sera fortifiée plus tard par la structure politique de la société médiévale, conçue comme une immense hiérarchie voulue par Dieu, dont le Christ était le Suzerain suprême. L’expression « Notre Seigneur » se chargera d’un sens particulier. Le Christ Seigneur prendra parfois les traits d’un roi militaire et les chrétiens combattront sous l’étendard de ce Grand Roi. Les papes useront de cette vision pour déclencher les croisades et régenter empereurs et rois. Face à ce Christ Juge et Souverain suprême, l’attitude religieuse normale était donc l’adoration, l’« hommage » rendu avec crainte et respect.


L’étude des Ecrits de François nous apporte évidemment l’écho de ce double héritage du Christ Seigneur et des mystères du Christ homme.

En ce domaine, disons que François n’a rien inventé. Mais il va incarner cette vision renouvelée et enrichie. Son génie propre est dans la profondeur et l’équilibre de sa « vision christologique » qui ne fut pas spéculative mais pratique. Il a accueilli progressivement un Vivant, dont il a pénétré avec une rare finesse spirituelle toutes les dimensions. De plus sa vision unifiée du Christ a commandé chez lui une « pratique du Christ » originale, un art de vivre le Christ. Il
incarnera une « suite du Christ » parfaitement appropriée aux aspirations de son temps. Sa vision demeure dynamique, un itinéraire vivant, et non une référence à un modèle à imiter extérieurement.

LA DÉCOUVERTE EXISTENTIELLE D’UN VISAGE

Comme pour chacun de nous, la découverte du Christ chez François est le fruit d’un itinéraire humain et spirituel, où par petites touches successives, un « visage » contrasté, fascinant et déroutant se dessine. Mais on peut dire qu’au cours de sa longue conversion, nous trouvons déjà en germes les grands traits du vitrail qui atteindra sa perfection dans la composition de son « Office de la Pâque ».

Evoquons un des épisodes les plus marquants de cette genèse. François se promène souvent dans la campagne d’Assise. Un jour, comme poussé intérieurement, il entre dans la vieille église de Saint-Damien presque en ruines pour s’y recueillir quelques instants. Pans de murs. Herbes folles. Brèches de lumière dans la voûte en partie effondrée. Et, au fond de l’abside, oublié, abandonné, un crucifix plus proche des icônes d’Orient que des christs sanglants qui n’apparaîtront dans l’Occident latin que vers le XIVe siècle. Des bras largement ouverts. De grands yeux qui vous fouillent le cœur avec une immense bonté désarmée et une interrogation douloureuse. Tout son visage est un silencieux appel. François sent ses genoux ployer sur la dalle de pierre devant l’autel et murmure :

« Dieu, Très-Haut et Glorieux, illumine les ténèbres de mon cœur.
Donne-moi une foi droite, une espérance solide et une charité parfaite.
Fais-moi pressentir et connaître ta sainte volonté, ta véritable volonté pour que je puisse l’accomplir ».

Cette prière manifeste bien ce que nous retrouverons dans tous ses écrits : l’unité de son regard de foi et l’orientation profonde de toute sa vie. Ce crucifié n’est pas le symbole d’un échec qu’il faut pleurer. Il est le visage humain du « Dieu Très-Haut et glorieux » et vivant.

Ce n’est pas la première fois que François regarde un crucifix ! Mais, en ce jour, animé par l’Esprit, il « voit » avec les yeux du cœur un vrai visage d’homme. Un visage vivant d’une grande et simple beauté. Il réalise soudain que Dieu est visage, que Dieu a pris notre bouche pour dire des paroles humaines. De plus le silence de cet homme crucifié devient une Parole déchirante, bouleversante. Dieu
dit tout quand il se tait pour mourir. Expérience spirituelle décisive. François prend soudain conscience que Dieu est un amour crucifié.

Mais il ne dissociera plus la croix et la gloire, la mort et la vie, le Christ, hier crucifié et aujourd'hui vivant, glorieux. Toute sa vie se déroulera sous ce double regard de Jésus, Sauveur et Seigneur. Il adoptera, par exemple, comme prière personnelle, une antienne liturgique de la fête de l'exaltation de la sainte croix : « Et le Seigneur me donna une grande foi aux églises, que j'exprimais par la prière toute simple : Nous t'adorons, Seigneur Jésus-Christ, dans toutes les églises du monde entier et nous te bénissons d'avoir racheté le monde par ta sainte croix » (Test 4-5).

En y ajoutant les mots « Seigneur » et « du monde entier », François exprime bien l'ampleur et l'équilibre de son regard de foi. Toute l'itinérance apostolique de François et de ses frères se déroule à l'ombre de cette nouvelle présence du Christ, Seigneur et Sauveur, qui règne sur le monde entier.

**SA VISION DU CHRIST DANS SES « ÉCRITS »**

**Le Christ est « Seigneur et Dieu »**

Jamais François ne désigne le Christ par le titre de Jésus ou Jésus-Christ ou Christ seul, mais toujours « Seigneur » Jésus (Christ) ou « Notre Seigneur Jésus-Christ » qui est le titre le plus fréquent. Il a donc, comme ses contemporains, une vive conscience de la « Seigneurie divine » du Christ et de son universalité.

Si le mot Dieu (Deus) désigne le plus souvent le Dieu Trinité, ou Dieu le Père, il désigne aussi en de nombreux passages le Christ lui-même : « Le Seigneur Dieu s'offre à nous comme à des fils » (LOrd 11), le contexte eucharistique désignant le Christ. « Toutes les créatures qui sont sous le ciel servent leur Créateur mieux que toi, elles le connaissent et lui obéissent mieux que toi, chacune selon sa nature. Bien pis, ce ne sont pas les démons qui L'ont crucifié : c'est toi qui, avec eux, L'as crucifié et Le crucifie encore... » (Adm 5, 2). Le Christ créateur ! voilà un titre qui semble peu approprié théologiquement ! Mais pour François, le Christ est tellement Homme et Dieu qu'il ne sépare jamais l'humain et le divin. Il y voit toujours une personne vivante, l'Homme-Dieu en qui et avec qui le Père et l'Esprit Saint agissent toujours ensemble.
Relevons déjà au passage que sa christologie n’est jamais déta- 
chée du mystère Trinitaire. Pour lui le mystère du Salut est l’œuvre 
de l’amour Trinitaire : « Nous te rendons grâce à cause de Toi-même, 
parce que par ton fils unique, dans l’Esprit Saint, tu as créé toutes 
choSES spirituelles et corporelles... » (1Reg 23,2). Pour lui, c’est la 
vivante Trinité qui est créatrice et rédemptrice. Elle est un acte de 
création et de rédemption permanentes : chaque personne divine 
travaille au salut de l’homme et de l’humanité. D’ailleurs, au sujet 
du Christ eucharistique, François écrit : « Il est tout entier partout, 
et il agit comme il lui plaît, avec le Seigneur Dieu, Père et Esprit 
Saint Paraclet, dans les siècles des siècles » (LOrd 43).

Ce Jésus-Christ est bien le « Dieu vivant et vrai » (LCus 7). Au 
jour de l’Ascension il est « le Dieu qui monte dans les cieux, dans la 
gloire du soleil levant » (Psf 9,10).

François a donc une vive conscience de la divinité du Christ et 
de son égalité avec le Père et l’Esprit Saint. Impossible de confondre 
dans ses Ecrits ce Christ Transcendant et Juge avec un quelconque 
grand prophète, un réformateur génial, ou même un simple compa-
gnon de route particulièrement inspiré. Il est Dieu... Il est le Seigneur ! 
« Chaque soir, faites proclamer par un crieur public, ou avertissez par 
quête autre signal que tout le peuple ait à rendre louange et grâces 
au Seigneur Dieu tout-puissant. Si vous ne faites pas tout cela, sachez 
que vous devrez rendre compte au jour du jugement devant le Seigneur 
votre Dieu Jésus-Christ » (LChe 7-8 ; cf. 1Reg 23,7-8). Cette vision 
inspire son attitude d’adoration et de vénération devant la gloire et 
la sainteté du Christ Dieu « qui maintenant n’est plus mortel mais 
éternellement vainqueur et glorieux » (LOrd 21-22). En particulier 
devant sa Présence eucharistique. Aussi exprime-t-il sa foi, sa crainte 
révérentielle et reconnaissante par l’« hommage » et la prosternation : 
« Salut, souhaitez-il à tous ses frères, en celui que vous devez adorer 
avec crainte et respect, prosternés jusqu’à terre dès que vous entendez 
son nom, en celui dont le nom est le Seigneur Jésus-Christ, Fils du 
Très-Haut, qui est bénit dans tous les siècles » (LOrd 4 ; cf. LCus 7).

En ce domaine François est donc de son époque. Mais cette 
image du Christ Seigneur n’est jamais chez lui écrasante ou redou-
table. Car le Seigneur n’est jamais contemplé uniquement dans sa 
spécularité divine, mais aussi dans son existence humaine humble, 
pauvre et souffrante. Là il rejoignait la vision du courant cistercien. 
Il va donc proclamer maintenant avec autant de force que le Christ 
Seigneur est vrai Homme.
Le Christ est le « serviteur »

Plusieurs fois il rend gloire au Père « d'avoir fait naître son Fils, vrai Dieu et vrai Homme, de la glorieuse Vierge sainte Marie » (1 Reg 23, 3), qui « reçu vraiment, dans son sein, la chair de notre fragile humanité » (2 LFid 4). C'est pourquoi Marie est saluée par François par des termes très concrets qui n'expriment finalement que sa maternité ; à travers elle, il chante l'incarnation du Christ dans son sein (LOrd 21 et Salutation à la Vierge Marie).

Donc, contrairement aux hérésies de son temps (comme les Cathares qui parlaient d'apparence d'humanité), François a beaucoup attiré l'attention de ses frères sur cette merveille qui le ravit : *Dieu a pris un corps d'homme.*

Son regard de foi équilibré ne sépare jamais la condition divine et la condition humaine du Christ, sa face glorieuse et sa face souffrante et fragile. Dans ce Christ Seigneur il voyait toujours « celui qui a tant souffert pour nous » (ce « pro nobis » est un leitmotiv chez lui). Dès sa conversion, il adopte la prière liturgique de l'« Adoramus te », parce qu'elle exprime bien ce qu'il croit et ce qu'il vit. Il faut adorer ce Christ et le bénir parce qu'il est le Rédempteur du monde par sa croix. Pour lui — comme pour saint Jean — la Gloire du Christ Seigneur jaillit de son abaissement, de son humanité crucifiée où se manifeste la Gloire de Dieu, c'est-à-dire son secret intime.

Et François va utiliser une autre série d'images qui expriment à ses yeux ce mystère d'abaissement :

1. *Le Christ serviteur* : le Christ est celui qui a lavé les pieds de ses disciples (Adm 4) ; c'est une des plus fortes images christologiques qui ait frappé l'esprit de François. Le soir du Jeudi-Saint est un élément essentiel de la spiritualité du « frère mineur »; et quand François voudra que ses frères soient appelés « mineurs » (c'est-à-dire les plus petits, les derniers, les serviteurs de la maison), c'est à l'évidence en référence au geste de Jésus, lavant lui-même les pieds de ses disciples.

2. *Le Serviteur souffrant* : une image très forte, qui se dégage surtout de son « Psautier » (encore nommé « Office de la Passion »), où il s'identifie à la voix du Fils outragé qui exprime à son Père à la fois sa solitude dans la souffrance et sa confiance filiale.

3. *Le Christ mendiant et pèlerin.* Cette image lui est plus originale. Il a souvent cette vision insistantement et étrange d'un Christ jeté sur les routes de l'homme, qui avec sa mère a vécu d'aumônes
comme tous les mendiants (1 Reg 9, 5-6). Cette image, qui n’a pas d’appui concret dans les textes évangéliques, lui fut peut-être suggérée par des paroles comme « les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; le Fils de l’homme, lui, n’a pas où reposer la tête » (Mt 8, 20). Selon Celano, « il rappelait souvent aux frères, quand il parlait de la pauvreté, ce verset d’évangile » (2 Cel 56), ou évoquait ses 40 jours au désert sans abri. Nous touchons là peut-être une vision particulière développée par François : le Christ hôte de passage qu’on accueille, et qui a vécu d’aumônes (pauper et hospes). Il est le Pèlerin du Père qui crée un sillage profond dans le cœur de toute l’humanité. Il crée une tension irréversible vers l’Absolu du Royaume du Père, et met les hommes en situation d’exode messianique.

Il est finalement le Mendiant. Toutes les aumônes du monde lui sont dues, et à ceux qui sont pauvres comme lui devant le Père. « L’aumône est l’héritage et le droit des pauvres : notre Seigneur Jésus-Christ nous les a acquis » (1 Reg 9, 8). Voilà une vision christologique qu’il n’est pas facile de rendre immédiatement opératoire aujourd’hui, et pourtant, quelle profondeur théologique du regard ! Ce Christ mendiant qui reçoit tout du Père (sa création, sa résurrection) ; ces pauvres qui dans la foi reconnaissent leur vraie condition d’homme devant le Père : des fils qui reçoivent tout de lui, et qui deviennent les frères du Christ, ayant droit au même héritage ; toute la création reçue comme un don, et surtout le Royaume des cieux, la « Terre des vivants » (2 Reg 6, 1-6).

4. Le Christ est le ver de terre. Image christologique qui évoque encore pour François l’incarnation du Christ rejeté et méprisé, qui a assumé notre condition de « ver méprisable et pécheur » (1 LFid 46 ; cf. 1 Cel 80). L’homme par son péché était comme nu au fond de sa misère et abandonné comme le ver sur le chemin. Le Christ s’est identifié à l’homme pécheur.

5. Le Christ est l’agneau. Dans le mystère eucharistique, François discerne à la fois la Présence du Seigneur ressuscité, mais aussi l’image de l’Agneau dont le sang librement versé est celui de la Nouvelle Alliance (LOrd 19 ; cf. 1 Cel 77-78). Cette image polyvalente n’évoque d’ailleurs pas simplement le don et l’abandon du Christ, mais aussi la Seigneurie glorieuse de l’Agneau qui trône dans les cieux, selon la vision de l’Apocalypse.

6. Le Christ est le Bon Pasteur. Image très chère à François, qui l’évoque plusieurs fois dans ses Ecrits. Il est à la fois celui qui donne sa vie pour ses brebis, et celui qui les conduit vers la vie en plénitude (Adm 6 ; 1 Reg 22, 32 ; 2 LFid 56). Cette image du Bon Pasteur ne se trouvait pas dans les représentations artistiques du
XIIIᵉ siècle ; ce n’est donc pas dans son milieu culturel que François l’a puisée, mais aux sources mêmes des Ecritures (Jean 10, 11 ; 1 Pierre 2, 24-25) qui le relient étrangement à la foi de l’Église des catacombes.

Vous pourriez continuer vous-même cette enrichissante moisson, et découvrir combien François est bien à la fois un *homme de son temps* qui partage les approches christologiques ambiantes, et un *homme si profondément plongé dans l’Évangile et la Liturgie* qu’il en corrige spontanément les limites. Oui le Christ est bien le Dieu créateur, le Dieu d’Israël, le Dieu vivant et vrai, le Juge suprême ; mais il est aussi le Serviteur qui a lavé les pieds de ses disciples, le Mendiant, le Pèlerin, le Serviteur Souffrant, le Ver, l’Agneau, le Bon Pasteur qui a donné sa vie... François avait saisi que *les richesses du Christ ne pouvaient être contenues et exprimées dans un seul titre ou une seule image.* Comment « dire » ce mystère du Très-Haut qui se rend proche de l’homme ? Toujours en balbutiant. Hier comme aujourd’hui. Sans jamais systématiser un titre ou une image, ni même une définition dogmatique. *Adoration et émerveillement* furent les principales clés de François.

**Pas de saine christologie en dehors d’une vision Trinitaire**

Rappelons d’abord que le christianisme de François n’est pas un traité de théologie mais une séduction, un envahissement : l’irruption d’une Figure Vivante du Christ qui unifie toute sa vie de foi.

François entre *dans* le mystère trinitaire *avec* le Christ. Pour lui, suivre les traces de notre Seigneur Jésus-Christ, c’est suivre les traces du *Fils* animé par l’*Esprit* et tout entier orienté vers le *Père*.

Le mouvement des vrais mystiques chrétiens, guidés par l’Esprit, aboutit toujours au Dieu Trinitaire. François en est un. Ce serait le méconnaître que de réduire sa spiritualité à sa dimension étroitement christologique. Et l’histoire nous apprend que toute christologie décrochée du mystère trinitaire s’évanouit souvent dans l’idéologie. François est le contraire d’un idéologue, il n’a jamais regardé le Christ *en dehors de sa relation filiale avec le Père* et de sa *disponibilité totale à l’Esprit*.

Si pour lui Dieu est essentiellement le Père, le Christ est toujours regardé comme le *FilsUnique*, le *Fils bien-aimé du Père*. Ses *Écrits* reviennent plus souvent sur son obéissance filiale que sur sa pauvreté. Les titres préférés qu’il donne au Christ sont là encore très révélateurs.
François devant Dieu


Le Christ est le Fils qui prie. Voilà une attitude qui a profondément frappé l’esprit du Petit Pauvre. Si le frère mineur doit suivre le genre de vie du Christ pauvre, pèlerin, il doit d’abord suivre le Fils en mettant l’adoration du Père au cœur de sa vie. 

L’autre titre, aussi chargé de densité affective et que François aime donner au Christ, c’est celui de Frère qui donne sa vie et intercède pour ses frères : « Oh ! que c’est chose sainte et chère, plaisante et humble, apaisante et douce, aimable et désirable plus que tout, d’avoir un tel frère et un tel fils, qui a donné sa vie pour ses brebis, et qui a prié son Père pour nous... » (2 LFid 56).

Nous pourrions citer encore bien des textes qui souligneraient combien le regard de foi de François avait de la largeur et de la profondeur. La volonté et la gloire du Père, le feu et l'illumination de l'Esprit, le chemin douloureux du Fils... tout s’unifie dans le cœur de François qui veut parvenir jusqu’au Très-Haut. Voilà pour lui l’identité et la béatitude de l’homme créé. Il n’y en a pas d’autre. Et si sa Règle s’ouvre et s’achève par l’invocation de ce Dieu Trinitaire, ce n’est pas uniquement un pieux artifice littéraire d’époque. Le frère mineur parie toute sa vie sur l’Évangile « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit pour les siècles » (1 Reg Prol 1 et 24, 5).

Michel HUBAUT ofm.
La Suite du Christ

Une lecture même superficielle de l’Evangile met le lecteur en face de l’appel de Jésus qui demande à ses disciples de le suivre. Depuis la première rencontre avec Pierre et André puis les deux fils de Zébédée (Mt 4, 18-22), jusqu’au dialogue avec le jeune homme riche (Mt 19, 21), en passant par l’appel de Mathieu (Mt 9, 9), c’est toujours le même verbe « suivre » qui est employé ou encore l’expression très imagée « venez derrière moi » (Mt 4, 19). En saint Jean on retrouve le même vocabulaire. A la première rencontre avec des disciples : « Suis-moi » (Jn 1, 43), jusqu’au dialogue avec Pierre après la Résurrection (21, 19), Jésus s’en tient toujours à ce même mot qui apparaît également dans l’allégorie du Bon Pasteur quand les brebis suivent le berger (Jn 10, 4) 1.

L’appel devient plus précis encore quand il s’agit de l’annonce de la Passion : il faut prendre sa croix et le suivre (Mt 10, 38 ; 16, 24). De même en saint Jean : être serviteur et le suivre (Jn 12, 26 et 13, 36).

Le verbe « suivre » suggère en général l’action d’un disciple s’attachant aux paroles et aux pas d’un maître, mais il y a dans l’Evangile beaucoup plus : c’est le Maître lui-même qui appelle et choisit ceux qu’il veut. Cette suite ne désigne pas seulement l’attachement à un enseignement mais à la personne même du Maître, et elle va toujours plus loin qu’on ne l’avait imaginé de prime abord. Suivre Jésus ce n’est rien de moins que se charger de sa croix et renoncer totalement à sa propre vie 2.

Nous sommes certainement ici en présence d’une expression favorite de Jésus, fixée dans la mémoire de la première génération.

1. Il est bien d’autres emplois du verbe « suivre » dans l’Evangile ; il n’est pas nécessaire de les indiquer tous ici car ce n’est pas le sujet.

2. Voir sur cette question la Note de la TOB à propos de l’appel de Jésus en Mt 4, 20.
Il est intéressant d’ailleurs de remarquer que le verbe « suivre » est pratiquement inconnu de saint Paul quand il parle de sa relation avec le Christ. Par contre, saint Pierre témoin de la première heure, a bien retenu cette « suite » et en fait un thème principal de son épître, même s’il emploie le verbe une seule fois : « Le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses traces » (1 P 2, 21). Saint Pierre rend l’expression encore plus concrète en parlant des « traces » du Christ, terme très rare dans le Nouveau Testament. Nous allons voir comme ces trois petits mots « suivre les traces » ont compté dans le cheminement de François.

La « Sequela Christi »

Il n’est donc pas étonnant que ce thème de la « suite du Christ » ait représenté dès les premiers siècles de l’Église l’axe central de l’engagement vers la voie de perfection qu’est la vie religieuse. Déjà les premiers moines, tel saint Antoine, s’enfonçaient dans le désert en entendant le Christ leur dire : « Va, vends tout ce que tu as, et suis-moi ». Saint Jérôme, depuis sa grotte de Bethléem, s’adresse à ses nombreux dirigés (et surtout dirigées !) sur le thème de la suite du Christ. Ainsi à Hédybia, riche veuve sans enfants, écrit-il : « Tu veux être parfaite et parvenir à la dignité ? Fais ce qu’ont fait les apôtres : vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, puis suiv le Sauveur, et nue et solitaire, suis la croix nue et solitaire ».

Au Moyen Age, la suite du Christ est devenue un sujet habituel de prédication dans les milieux de moines, de clercs et de chanoines. Une des phrases-clés est alors : « Je veux suivre nu Celui qui est nu ». Pourtant cette « Sequela Christi » est présentée avec bien des nuances selon les spiritualités.

La plupart du temps, l’accent est mis sur la vie commune en référence avec la vie des apôtres autour du Christ, et surtout sur la vie de la première communauté après la Pentecôte (Actes 4, 32-35). La suite du Christ devient une « imitation » de cette communauté. Saint Paul disait déjà : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ » (1 Cor 11, 1). De fait les apôtres ont toujours été considérés comme les modèles de la vie chrétienne parfaite. On voit déjà qu’est en train de s’opérer un déplacement du regard qui n’est plus centré sur le Christ mais sur le groupe des apôtres réunis autour du Christ.

3. On trouve le mot « traces » seulement en Rm 4, 12 et 2Cor 12, 18, en plus de l’épître de saint Pierre.
La Règle de saint Benoît elle-même se présente comme une « école où l'on apprenne le service du Seigneur » (prologue 45), par l'amendement des mœurs, la conservation de la charité et la vie commune ; celle-ci est décrite comme la vie apostolique en référence à la communauté des Actes et non à une parole du Christ. Au XIe siècle saint Pierre-Damien et les disciples de saint Norbert un peu plus tard, inaugurent un nouveau genre de vie : c'est la prédication itinérante, où la vie commune et la dépossession des biens ne sont que la condition favorable pour le ministère de la Parole. Ainsi se présente la vie des chanoines, une sorte de « vie mixte » où tout doit faciliter la contemplation, mais où celle-ci doit s'épanouir dans la prédication. Il se produisait d'ailleurs souvent des querelles oratoires entre moines, chanoines et clercs où la question était de savoir : où est la véritable « sequela Christi », quelle est l'authentique vie apostolique ?

L'exigence fondamentale du projet de saint François

Il était nécessaire de faire ce détour pour mieux saisir l'originalité de saint François dans sa façon de vivre l'Évangile. En effet, toute la visée de François consiste à suivre uniquement et directement les traces du Christ. Cela suggère que dans son optique, ce qui est primordial n'est ni d'abord la vie commune, ni non plus la prédication.

Il faut même aller jusqu'à dire que François n'a jamais eu l'idée préconçue de fonder une fraternité. Dans le Testament, il dit bien que c'est le Seigneur qui lui a donné des frères ; c'est une grâce qu'il a reçue parmi tant d'autres. Et devant l'arrivée des frères, il n'a pas de plan préétabli pour la vie fraternelle, tout sera décidé sur le conseil du Seigneur et la lecture de l'Évangile, comme on le voit au moment du dépouillement du frère Bernard (2 Cel 15). Et dans ses écrits jamais François ne va faire allusion à la vie apostolique de la première communauté des Actes, mais toujours il se réfèrera à la suite du Christ et au dépouillement personnel, à l'écoute de la parole directement adressée à chacun : « Viens et suis-moi ».

Pourtant il faut encore avancer une remarque. A parcourir les œuvres écrites sur François après sa mort, les auteurs, franciscains

4. Règle de saint Benoît 33, 6 ; 36, 1 ; 55, 20.
5. Saint Dominique lui-même, chanoine régulier, présente ainsi la vie des premiers Frères prêcheurs, une vie marchant sur les traces du Christ mais en imitant le zèle apostolique des apôtres : « Notre Ordre a, dès le début, été institué pour la prédication et le salut des âmes ».
La Suite du Christ

ou non, sont tous repris par les idées du temps sur la « Sequela Christi » comme vie apostolique. Souvenons-nous par exemple de l'ancien office liturgique du 4 octobre (écrit par Julien de Spire vers 1232); la première Antienne était : « Franciscus, vir catholicus et totus apostolicus », François homme catholique et totalement apostolique.

Jacques de Vitry, évêque contemporain de François, décrit la vie des premiers frères dans une lettre de 1216 ; il se réfère à Actes 4, 32 pour parler de leur vie à l'instar de celle de la primitive Eglise 6. Celano lui-même écrit que François est mort après vingt années de « parfaite union au Christ et de suite de la vie et des traces des apôtres » (1 Cel 88). Ailleurs il note que le monde ne suivait plus les « traces des apôtres » et que François fut l'occasion d'un renouveau de « vie apostolique » (3 Cel 1). Quant aux Trois Compagnons, ils se réfèrent à la règle transmise par les apôtres pour parler de la vie des premiers frères (3 S 43). Et encore : « Cet homme apostolique si étroitement uni au Christ... Après avoir imité la vie des apôtres et marché sur leurs traces... » (3 S 68).

Or ce qui frappe lorsqu'on lit les Écrits de saint François, c'est son silence absolu à ce sujet. Il n'est plus question d'imitation des apôtres ni de vie apostolique, expression des moines, des chanoines et sans doute de pas mal de frères dont Léon, Ange et Rufin. Il ne se réfère nulle part à la « vita apostolica ». Son regard est fixé sur le Christ et son langage est uniquement : suivre le Christ, suivre les traces de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il emploie 15 fois le verbe « suivre » (« sequi » en latin), ce qui est une occurrence importante pour des écrits d'un volume somme toute assez restreint.

Dans le premier chapitre de la Règle de 1221, le verbe apparaît déjà trois fois par l'utilisation des paroles mêmes de Jésus : « suis-moi », « qu'il me suive en portant sa croix » !7

7. On peut s'étonner, après ce qu'on a vu sur la « Sequela Christi » chez saint Jérôme et bien d'autres après lui, de l'absence de la mention de la nudité dans les Écrits de François. En effet, voilà un homme qui a poussé le dépouillement jusqu'à la nudité physique la plus radicale comme aucun autre ascète ne l'a fait ni avant ni après lui, à mon sens ! Depuis la scène devant l'Évêque jusqu'à ces derniers instants à la Portioncule, en passant par la lutte contre la tentation charnelle dans la neige et la prédication à Assise en petite tenue, toute la vie de François est ponctuée de moments où il s'est vraiment « mis à nu » pour suivre le Christ et annoncer l'Évangile. Or, à lire ses Écrits, pas une seule allusion n'est faite à la nudité, le mot « nu » n'y est même pas prononcé.

Cela est d'autant plus étonnant que le thème de la nudité était courant à
Dans les autres passages, c'est François lui-même qui parle de « suivre le Christ » en variant sans cesse les compléments :

<table>
<thead>
<tr>
<th>Phrase</th>
<th>Nombre de fois</th>
<th>Références</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Suivre les traces du Christ</td>
<td>5</td>
<td>1 Reg 1, 1 ; 22, 2 ; 2 LFid 13 ; LOrd 51 ; LLéon 3</td>
</tr>
<tr>
<td>Suivre la pauvreté du Christ</td>
<td>3</td>
<td>1 Reg 9, 1 ; LLéon 3 ; DVol 1</td>
</tr>
<tr>
<td>Suivre l'humilité du Christ</td>
<td>1</td>
<td>1 Reg 9, 1</td>
</tr>
<tr>
<td>Suivre la vie du Christ</td>
<td>1</td>
<td>DVol 1</td>
</tr>
<tr>
<td>Suivre les préceptes du Christ</td>
<td>2</td>
<td>Psf 8, 8 ; 15, 13</td>
</tr>
<tr>
<td>Suivre la doctrine du Christ</td>
<td>1</td>
<td>1 Reg 1, 1</td>
</tr>
<tr>
<td>Suivre la volonté du Christ</td>
<td>1</td>
<td>1 Reg 22, 9</td>
</tr>
<tr>
<td>Suivre la bonté</td>
<td>1</td>
<td>Psf 5, 14 (citation d'un psaume)</td>
</tr>
<tr>
<td>Suivre l'esprit de l'Écriture</td>
<td>1</td>
<td>Adm 7, 3</td>
</tr>
<tr>
<td>Suivre le Bon Pasteur</td>
<td>1</td>
<td>Adm 6, 2</td>
</tr>
</tbody>
</table>

(A plusieurs reprises, on trouve l'association de deux compléments : doctrines et traces, pauvreté et traces, pauvreté et humilité, etc.).

Visiblement François est fasciné par ce verbe actif et mystérieux à la fois de « suivre », et il ignore délibérément tout ce qui touche à « l'imitation » (une seule fois dans le titre de la 6e admonition, mais est-il de lui ?). Et pourtant, combien de fois n'a-t-on pas dit ou écrit de saint François qu'il était le « parfait imitateur du Christ », ce qui en un sens n'est pas faux du tout. Disons simplement que ce n'est ni sa visée ni son langage.

**Suivre ou imiter ?**

Il convient de dire un mot sur cette nuance de langage. Est-il équivalent de *suivre* ou *d'imiter* Jésus ? Sans doute ne faut-il pas durcir l'opposition et devons-nous admettre que bien souvent les auteurs ont employé un mot pour l'autre avec la même visée.

Il est pourtant vrai que suivre quelqu'un n'est pas imiter servilement tous ses faits et gestes. C'est marcher derrière lui dans la l'époque dans les sermons. Sainte Claire parle en deux endroits de la nudité, en des termes tout à fait classiques : « ... pour l'amour du Seigneur qui est né pauvre dans la crèche et qui est resté nu sur la Croix » (Test Cl. 13). Et dans une lettre : « Un homme habillé ne peut lutter contre un adversaire nu... » (1 LAgn 27). Ce thème de la lutte contre le démon court à travers tout le haut Moyen Age depuis saint Grégoire le Grand. On le retrouve en 1 Cel 15 et 2 Cel 214 ; saint Bonaventure l'utilise en LM 14, 3.

Vraiment le silence de François est bien paradoxal sur ce sujet !
même direction et parvenir au même but. Il s'agit d'une attitude plus dynamique et surtout portéeuse de plus de liberté créatrice. François l'a parfaitement senti. Il est vrai cependant que parvenu à l'Alverne où il reproduit en sa chair tous les traits du Christ crucifié, François est devenu un autre Christ. « La copie est transfigurée par la ressemblance de Celui qui est lui-même l'Image du Dieu invisible. Suivre le Christ, imiter le Christ, à ce sommet la nuance entre les deux expressions importe peu ».

On n'a pourtant pas attendu Barthélemy de Pise (fin XIVe, auteur du « Livre des Conformités » entre François et Jésus-Christ) pour parler de François en termes d'imitation du Christ. Il suffit de lire les Écrits de sainte Claire pour s'apercevoir qu'elle mêle allégrement les deux termes « suivre » et « imiter » dans des sens tout à fait similaires. Ainsi dans son Testament souhaite-t-elle du petit troupeau engendré par le Père qu'il « suive la pauvreté et l'humilité de son Fils bien-aimé et de la glorieuse Vierge sa mère » (Test Cl. 46). Et dans la 3e lettre à Agnès de Prague : « suis ses traces, son humiliation et sa pauvreté ». Mais ailleurs elle écrit que François a « imité » les traces du Fils de Dieu et que les sœurs doivent « imiter » la voie de la sainte simplicité, de l'humilité et de la pauvreté » (Test Cl. 36 et 56).

On le voit, le langage est plus souple mais la réalité est la même. Claire le résume magnifiquement au début de son Testament : « Le Fils de Dieu s'est fait pour nous la Voie (Via) et notre très bienheureux Père François, son amant authentique et son imitateur (imitator), nous l'a montrée et enseignée par sa parole et par ses exemples » (Test Cl. 5). Dans l'esprit de sainte Claire, la « Voie » est le chemin à suivre et saint François l'a empruntée par une amoureuse imitation de son Seigneur.

Le nerf vital de François

Il faut revenir un moment sur l'expression bien particulière : « suivre les traces du Christ ». Nous l'avons vu, elle apparaît textuellement 5 fois sous la plume de François ; aucune phrase de l'Écriture ne revient plus souvent que celle-ci.

Il a déjà été relevé que cette expression est une citation de la première épître de saint Pierre en 2, 21. Des études récentes ont

montré l'influence profonde qu'a exercée cette lettre sur François qui s'en inspire en différents passages plus de 15 fois. Antoine Rotzetter, capucin de Münster, citant lui-même un auteur néerlandais Optatus von Asseldonk, affirme qu'en dehors du chapitre 17 de saint Jean, aucun texte n'a exercé autant d'influence sur François que cette lettre de saint Pierre. Et il ajoute que l'expression « suivre les traces du Christ » est « le nerf vital de François ». Voici l'essentiel du texte de Pierre :

« ...Si après avoir fait le bien vous souffrez avec patience, c'est là une grâce aux yeux de Dieu. Or c'est à cela que vous avez été appelés, car le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses traces » (1 P 2, 20-21).

La suite du texte le montre clairement : souffrir avec patience et sans protester est une grâce aux yeux de Dieu puisque le Christ le premier a souffert injustement pour nous. Ce sont là les traces qu'il nous a laissées : le chemin de la passion et de la Croix, chemin de l'infamie et de l'humiliation, des meurtriers et des bandits, chemin parcouru en silence par le plus innocent des hommes comme l'Agneau conduit à l'abattoir. Telle est la voie salvatrice que Pierre nous propose et où François s'engage avec joie et allégresse, car le Christ crucifié et vivant est devenu « le berger et le gardien de vos âmes » (1 P 2, 25).

Suivre le Christ de la Crèche à la Résurrection

La Passion du Christ est au centre de la vocation de François. Mais cette vision de la Passion ne doit pas être dissociée de sa vision globale du Christ ni même de sa vision de Dieu. François ne regarde pas le Christ en lui-même, isolément ; il le voit comme médiateur, en relation avec le Père dans l'Esprit, et en relation avec tous les hommes. Même si Celano nous dit que dès la rencontre de Saint-Damien les stigmates de la Passion furent imprimés déjà dans son cœur (2 Cel 10), il est permis de penser qu'il avait d'autres sujets de méditation. D'ailleurs Celano dit aussi à propos de Greccio que les deux sujets qui empoignaient constamment son esprit étaient « l'humilité manifestée par l'Incarnation et l'amour manifesté par la Passion » (1 Cel 84). C'est déjà nous orienter vers une vision plus large du Christ. En effet celui qui se met en marche à la Portioncule après avoir entendu la lecture de l'Evangile de l'envoi en mission, et qui s'écrie : « Voilà ce que je veux, voilà ce que je cherche, ce que du plus

profond de mon cœur je brûle d'accomplir » (1 Cel 22), celui-là est attentif à tous les aspects du Christ.

François veut être avec le Christ dans la crèche de Bethléem aussi bien que sur les routes de Galilée. C'est toujours la « Sequela Christi ». François le suit pas à pas ; « il est né pour nous sur la route » (Psf 15), « il a vécu pauvre et sans abri, lui et la bienheureuse Vierge... avec elle il a choisi la pauvreté » (1 Reg 9, 5 et 2 LFid 5). C'est l'attachement de François au Christ de Nazareth et au mystère de l'Incarnation.

Mais marcher avec le Christ, c'est inévitablement prendre sa croix pour le suivre jusqu'au bout. Ainsi chacune des expressions « suivre les traces du Christ » se rapporte aux souffrances et à la Croix. C'est très net déjà dans les citations du début de la 1ère Règle, puis au ch. 22 : « Notre Seigneur Jésus-Christ, dont nous devons suivre les traces, a donné le nom d'ami à celui qui le trahissait et il s'est offert de son plein gré à ceux qui allaient le crucifier ». Viennent alors des conseils sur le support des tourments et du martyre mais aussi sur l'amour de ceux qui nous font du mal. Et dans la Lettre aux Fidèles également, c'est dans le passage sur la Croix rédemptrice et le don de sa vie par amour qu'il est dit que le Christ « nous a laissé un exemple afin que nous suivions ses traces » (2 LFid 13).

L'événement de l'Alverne, quant à lui, est bien le sommet de la suite du Christ ; mais il est tout autant une rencontre de Jésus ressuscité que de Jésus crucifié. L'un ne va pas sans l'autre pour François. Ce n'est pas un Christ mort qui vient à lui mais un homme bien vivant, nimbé de gloire, qui lui apparaît avec familiarité et le regarde « gracieusement ». François comprend d'emblée qu'il est devant « l'immortalité d'un esprit séraphique ». Et s'il est cloué par la souffrance, il est surtout envahi d'une joyeuse allégresse et de l'immense amour jailli du cœur du Sauveur. Toute la scène se passe dans une nuit embrasée du feu de l'Esprit, dans la lumière d'une aube nouvelle, celle de la Résurrection. Et la présence des bergers nous rappelle également la nuit de la Nativité. Bref, ce n'est pas seulement la rencontre du Calvaire mais déjà la gloire du Ressuscité qui marque François. Paul Claudel, écrira dans son style lyrique : « Celui qui descend en chancelant de l'Alverne... c'est Jésus-Christ avec François, une seule chose vivante, et souffrante et rédemptrice »

D’ailleurs A. Rotzetter a sans doute raison de remarquer que François semble avoir été saisi par le mystère pascal dès le temps de sa conversion. Il le voit dans l’exclamation : « je suis le héraut du grand Roi » (1 Cel 16). C’est, dit-il, dans un contexte pascal qu’on peut comprendre cette expression. Elle fait directement penser à l’Exultet, ce chant de lumière et de Résurrection de la Nuit pascale.

Oui François est bien saisi par tout le mystère pascal. Il va d’ailleurs ponctuer son office des psaumes de cette phrase : « suivez jusqu’au bout ses très saints préceptes », précisément à la fin du psaume 7 de la Résurrection, et du psaume 15 de la Nativité. C’est dans cet esprit qu’il nous faut comprendre la phrase : « Mais nous qui avons rompu avec le monde, nous n’avons plus rien d’autre à faire qu’à nous appliquer à suivre la volonté du Seigneur et à lui plaire » (1 Reg 22, 9). Dans ce « plus rien d’autre qu’à... » il y a place pour tout le mystère du Christ, de l’Incarnation à la Résurrection.

La voie de l’Eucharistie

Pour François l’Eucharistie est la voie privilégiée pour rencontrer le Christ dans la vie quotidienne. Dans le Testament, il dit bien que le Corps et le Sang très saints du Seigneur sont les seuls signes sensibles du Fils de Dieu (« rien de corporel sinon... »). Cette rencontre du Christ dans ce sacrement est tellement importante pour lui qu’il y revient constamment au cours de ses lettres, celles aux Fidèles, aux Clercs, aux Custodes. Et c’est un des thèmes principaux de la Lettre à l’Ordre : « C’est pourquoi je vous supplie, frères, en vous baisant les pieds et avec toute la charité que je puis, de montrer toute la rевervalence et tout l’honneur que vous pourrez au très saint Corps et au très saint Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui ce qui est dans les cieux et sur la terre a été pacifié et réconcilié avec Dieu tout-puissant » (L’Ord 12-13).

Toute la première Admonition sur l’Eucharistie est en fait un commentaire de la phrase de Jésus : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (Jn 14, 6), souvent utilisée par François. Suivre la voie du Christ c’est passer par l’Eucharistie à condition de regarder le pain et le vin avec les « yeux de l’Esprit » (Adm 1, 20) pour y contempler « les très saints corps et sang vivants et vrais ».

C'est bien là suivre encore les traces du Christ, puisque le signe eucharistique est le chemin qu'il nous offre pour le rencontrer ; en effet il a choisi lui-même cette manière d'être toujours avec ses fidèles : « Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde » (Adm 1, 22).

Suivre le Christ dans la liberté de l'Esprit

On sait l'importance que prend pour François la soumission à l'Esprit du Seigneur et sa sainte opération. C'est dans ce sens qu'il faut lire la lettre à Léon :

« Quelle que soit la manière qui te semblera la meilleure de plaire au Seigneur Dieu et de suivre sa trace et sa pauvreté, adopte-la avec la bénédiction du Seigneur Dieu et ma permission ».

On y reconnaît l'expression favorite : suivre les traces et la pauvreté du Seigneur (avec « trace » au singulier, dans une langue latine très approximative) ; mais François y ajoute l'invitation à une liberté étonnante pour Frère Léon : quelle que soit la manière qui te semblera la meilleure, écrit-il ! On interprète souvent cette petite phrase comme un chèque en blanc donné par François à Léon, par-dessus toute autorité, l'autorisant à l'avance à faire ce qu'il lui plaira selon sa conscience, j'allais presque dire selon sa propre fantaisie !

Il n'en est rien. Puisqu'il s'agit de suivre les traces du Seigneur, tout ce qu'on a vu auparavant montre bien qu'il s'agit de rencontrer le Christ dans sa passion, sa souffrance et la mort sur la Croix. Rien en somme qui ressemble en quoi que ce soit à une liberté sans frein. Mais François fait confiance avant tout à l'Esprit Saint, le vrai Ministre général (2 Cel 193). Il sait que frère Léon, angoissé et incertain sur la voie à suivre, va reprendre confiance en lui-même et faire le choix que lui dictera l'Esprit de suivre le Christ pauvre, crucifié mais vivant. Il est capable de faire ce choix avec l'Esprit du Seigneur. François sait qu'alors il ne s'égarera pas.

Suivre le Christ pour aller vers le Père

On le voit donc, la « Sequela Christi » est chez François un chemin particulièrement dynamique et créatif. Tous les choix sont possibles s'ils sont animés par l'amour du Seigneur dans l'opération du Saint-Esprit. Mais c'est surtout un chemin d'approfondissement du mystère de Dieu en lui-même. Les traces du Christ nous entraînent forcément par sa Passion et sa Croix vers la Résurrection. C'est la
Pâque de Jésus, passage de ce monde à son Père, Pâque qui devient celle de François, et qu’il nous a merveilleusement résumée dans la prière qui clôt la Lettre à l’Ordre, qu’il faut ici transcrire entièrement :

« Dieu tout-puissant, éternel, juste et miséricordieux, donne-nous, à nous misérables, à cause de Toi-même, de faire ce que nous savons que tu veux, et de toujours vouloir ce qui te plaît, afin qu’intérieurement purifiés, intérieurement illuminés et embrasés du feu de l’Esprit Saint, nous puissions suivre les traces de ton Fils bien-aimé, notre Seigneur Jésus-Christ, et par ta seule grâce parvenir jusqu’à Toi, Très-Haut, qui, en Trinité parfaite et en simple Unité, vis et règnes et es glorifié, Dieu tout-puissant, pour tous les siècles des siècles. Amen » (L’Ord 50-52).

Nous touchons là au cœur de la spiritualité franciscaine. De par nous-mêmes, nous sommes misère, « vices et péchés » (comme François aime à l’écrire), mais c’est ainsi que nous découvrons la miséricorde divine. Le feu de l’Esprit nous purifie, nous éclaire, brûle notre cœur le plus intime et nous fait rencontrer le Christ par les traces de sa Croix qu’il nous invite à suivre. Ces traces nous introduisent, par un effet de la grâce d’en haut, vers le Père, plus exactement au cœur du mystère trinitaire lui-même, Père, Fils, Esprit, unis tous trois dans la même gloire et la même unité.

C’est là l’originalité de la pensée de François, comme l’a bien montré le frère Nguyen-Van-Khanh dans sa thèse sur « Le Christ dans les Ecrits de saint François ». Pour lui, écrit l’auteur, le Christ est regardé dans l’unique personne du Fils mais toujours en relation avec le Père et l’Esprit. Il est essentiellement le Médiateur par qui cette œuvre de la Trinité se réalise parmi les hommes et pour les hommes. Et François regarde toujours le Fils de Dieu dans l’unité d’une personne divine et humaine.

En cela François se différencie de toutes les spiritualités antérieures, en particulier de celle de saint Bernard où l’âme s’attache au Christ d’étape en étape par purifications successives : d’abord à l’humanité du Christ, puis de proche en proche au Verbe lui-même. Il s’agit d’une ascension progressive et méthodique : « Garde-toi de rien penser de corporel ni de sensible dans cette union du Verbe avec l’âme ». L’humanité du Christ est avant tout le chemin vers sa divinité : « Puissions-nous Te suivre et aller par Toi à Toi ». L’exposé est clair, la voie proposée part du Christ et aboutit au Christ.

Les pauvres, voie privilégiée de la rencontre du Christ

Chez saint François, tout se passe bien dans l'unique personne du Fils, mais il n'y a pas cette séparation en deux parts : humanité puis divinité. Jamais on ne quittera l'humanité pour aller à la divinité. C'est ainsi que la rencontre du Christ dans les pauvres deviendra si importante pour lui. En effet, c'est auprès des lépreux qu'il commence à faire pénitence ; ils sont pour lui le visage du Christ souffrant. Et c'est le Seigneur lui-même qui l'a conduit parmi eux (Test 2). N'oublions pas aussi qu'il veut encore les servir à la fin de sa vie afin de mieux servir son Seigneur (1 Cel 103).

De même les frères doivent se réjouir de se trouver parmi les méprisés du monde, pauvres et estropiés, malades, lépreux et mendiant des rues (1 Reg 9, 2). François « voyait souffrir le Christ dans chaque misère rencontrée, et il reconnaissait dans tous les pauvres le Fils de Notre-Dame qui fut pauvre » (2 Cel 83). Et il dit peu après à un frère : « Quand tu vois un pauvre, c'est l'image du Seigneur et de sa pauvre mère que tu as sous les yeux » (2 Cel 85). C'est ainsi que l'admonition 6 sur l'imitation du Seigneur parle des « brebis du Seigneur » qui ont suivi le Bon Pasteur qui pour les sauver a « souffert la Passion et la Croix ». Cette marche à sa suite s'est faite à travers « les souffrances, les persécutions... et toutes sortes d'épreuves ». Mais le Seigneur ne les abandonne pas dans ces épreuves car les mêmes brebis reçoivent de lui « la vie éternelle ».

Jamais dans aucun de ces passages il n'est question pour François de rencontrer l'humanité du Christ plutôt que sa divinité, ou l'inverse. Que ce soit dans le soin des pauvres et des malades, dans les relations avec ses frères ou dans la contemplation pure, il s'agit toujours pour lui de s'approcher du Christ tout entier afin de parvenir au Père dans le feu dévorant de l'Esprit.

« Le Fils de Dieu s'est fait notre Voie »

En conclusion, il a souvent été avancé que la spiritualité franciscaine était christocentrique. Encore faut-il bien s'entendre sur ce terme. L'âme franciscaine centre en effet toute sa vie sur le Christ, mais non pour s'y fixer dans un intimisme réducteur. Elle cherche le Christ comme un centre dynamique qui la propulse en Dieu lui-même. Par conséquent il s'agit bien d'un christo-centrisme et non d'un pan-christiisme comme le serait plutôt la spiritualité bénédictine 14.

Sainte-Claire écrit au début de son Testament : « Le Fils de Dieu s'est fait notre Voie, et le bienheureux Père saint François, son amant authentique et son imitateur, nous l'a montrée et enseignée par ses paroles et par ses exemples » (Test.Cl.2). Saint François a suivi la voie du Christ. Celle qui conduit au Père par l'Esprit.

Gérard GUITTON ofm.
«Quel bonheur d'avoir un tel frère! » En poussant cette exclamation de joie, saint François d'Assise pense au Christ qui a donné sa vie pour ses brebis. Pour lui, le fait que Jésus a donné sa vie pour nous "est une chose sainte et chère, plaisante et humble, apaisante et douce, aimable et désirable plus que tout" (2 LFid 56).

Cette affirmation semble pourtant en désaccord avec une certaine tradition qui représente François se lamentant et versant des larmes de compassion sur les souffrances du Christ : "Il pleurait à haute voix sur la Passion du Christ, écrit Thomas de Celano ; les rues retentissaient de ses gémissements ; au souvenir des plaies du Christ, il refusait absolument toute consolation" (2 Cel 11).

Cette contradiction demande une explication.

**

Nous savons qu’en septembre 1224 François reçut sur le mont Alverne les stigmates de la Passion du Christ, mais ils restèrent cachés à la plupart. Ce n’est que deux ans plus tard, le jour de sa mort, que "plus de cinq cents frères et d’innombrables fidèles purent les vénérer" (3 Cel 5). Aux yeux de tous, écrira également Celano, "on eût dit qu’il venait d'être détaché de la croix" (1 Cel 112). En François mort, c’est le Christ mort que l’on crut contempler.

Dès lors la vie de François fut regardée à travers ce phénomène extraordinaire et ses biographes, tantôt avec modération, tantôt avec excès, s’efforcèrent de rattacher les événements de sa vie à la Passion du Christ. Un exemple témoigne de cette tendance : le mot crux (croix) se retrouve 4 fois dans l’Anonyme de Pérouse, 10 fois dans la Légende des trois compagnons, 25 fois dans la Vita Prima de Celano, 24 fois dans la Vita Secunda, 28 fois dans le Traité des miracles et
90 fois dans la *Legenda major* de Bonaventure, alors que le saint ne l'utilise que 9 fois dans ses *Ecrits*.

Les biographes ont cru discerner des signes évidents que François était destiné à la stigmatisation dès le début de sa conversion. C'est ainsi que le Crucifix de Saint-Damien fut considéré comme le point de départ de la dévotion de François à la Passion du Christ. Or ce Crucifix de type oriental ne représente nullement un Jésus torturé et sanglant ; bien que son côté soit percé, il est vivant, les yeux ouverts, le regard amical, la tête nimbée : bref, ce n'est pas un Christ souffrant mais triomphant.

D'autre part l'objet de la demande de François n'a aucun lien avec la Passion. La prière (authentique) de François exprime uniquement sa préoccupation du moment : « *Dieu très-haut et glorieux, viens éclairer les ténèbres de mon cœur... Donne-moi de sentir et de connaître, afin que je puisse l'accomplir, ta sainte volonté qui ne saurait m'égarer* ». Et la réponse du Crucifix va dans le sens de la quête de François : « *Répare ma maison qui tombe en ruines* » (3 S 13 ; 2 Cel 10).

Et pourtant Celano n'hésite pas à affirmer que « *dès lors fut ancrée dans son âme la compassion pour le Crucifié* » (2 Cel 10). Saint Bonaventure décrira plus systématiquement encore le cheminementspirituel de François en relation avec les stigmates que, dès le début de sa conversion, François portait déjà dans son cœur (LM 1, 6) ; il parlera même de sept visions de la croix. Mais la plupart des critiques voient là de l'exagération. On pourrait d'ailleurs citer d'autres exemples de déformation, tant chez Thomas de Celano que chez Bonaventure.

Quoi qu'il en soit, le courant était lancé et les frères l'acceptèrent sans discussion ; ils ne furent d'ailleurs pas étrangers aux mises en scène de la vie et de la mort du Christ au Moyen Age ; ils influencèrent même la liturgie officielle de l'Eglise et furent à l'origine de bien des Offices votifs en l'honneur des Cinq Plaies, de la Couronne d'épines, etc.

Il s'ensuit qu'il n'est pas toujours aisé de découvrir quelle fut la véritable attitude de François vis-à-vis de la Passion de Jésus, puisque toutes les biographies, écrites après la mort du saint, ont été plus ou moins influencées par une certaine tradition, dite franciscaine. Il est heureux que les travaux de ces dernières années sur les sources franciscaines aient permis d'y voir plus clair et de détruire un certain nombre de préjugés considérés comme des postulats. La
Passion est bien présente à l'esprit et au cœur de François, mais moins comme événement extérieur que sous ses aspects intérieurs et comme témoignage d'amour.

DÉCOUVERTE PROGRESSIVE DU CHRIST SOUFFRANT

François n'est pas seulement un collaborateur de son père dans le commerce des étoffes ; il vit dans une époque précise, marquée de conflits sociaux et politiques auxquels il n'est pas étranger et auxquels il participe. C'est aussi le temps des Croisades : partout ce sont des chevaliers qui se préparent et s'en vont défendre la cause du Christ et de l'Église.

Au cours de ses voyages aux foires de Champagne, il a entendu parler des fameux comtes de Brienne dont le château se trouvait près de Troyes, alors capitale de la Champagne : le comte Erard, qui était mort au combat devant Saint-Jean-d'Acce en 1198 ; son fils cadet, Jean, croisé également, qui continuait la lutte en Orient ; son fils ainé, Gauthier, qui guerroyait pour le Pape dans le sud de l'Italie. Aux yeux de François, Gauthier était le type même du chevalier : généreux, courageux, le bouclier marqué de la croix du Christ.

L'esprit de François était rempli des hauts faits des chevaliers, racontés ou chantés par les troubadours. Lui aussi, il rêvait de devenir chevalier, peut-être même baron ou prince. Il en rêve la nuit et voit des armes étincelantes et des boucliers, tous marqués de la croix.

Cependant, sous l'influence de l'Esprit, il renoncera aux gloires de la chevalerie, mais il en conservera l'âme : il sera au service du « Grand Roi ». Le mot « miles » (chevalier) a d'ailleurs fondamentalement le sens de « serviteur », quelqu'un dont le service spécialisé était l'action militaire ; ne dit-on pas encore aujourd'hui des « militiens » qu'ils « servent » sous les drapeaux ? Pour François, le chevalier par excellence ce ne sera plus Gauthier de Brienne, mais le Christ lui-même, au service du Père, dont il fait la volonté.

Au cours de la longue période de réflexion et de prière de sa conversion, François regardera de plus en plus le Christ comme le serviteur parfait, qui manifeste son amour profond et total du Père — lequel veut le salut de tous — en acceptant de vivre la vie des hommes, en subissant la faim, la soif, la souffrance et finalement la mort sur une croix, pour sauver les hommes aimés du Père, pour sauver ce jeune homme d'Assise appelé François, que Dieu aime.
Cette révélation bouleverse le jeune François, qui voudra vivre comme ce serviteur parfait. Lui aussi, il va se tourner vers les pauvres hommes, en commençant par les mendians, puis les lépreux.

Une tradition remontant aux Pères de l'Eglise appliquait au Christ le texte d'Isaïe 53, 4, d’après la Vulgate : « Nous l'avons considéré comme un lépreux ». François connaissait ce texte, souvent utilisé dans l'iconographie et dans la piété du Moyen Age, mais il en a totalement changé la perspective. Le moine Rupert de Deutz († 1128) interprétait ce texte en disant que Jésus avait été crucifié « hors la ville », comme on parquait les lépreux à l'écart, hors des murs. François, lui, au lieu de considérer le Christ comme un lépreux, a vu le Christ dans le lépreux. Il est donc allé vers les lépreux, a lavé leurs plaies, les a aimés et respectés, parce que c'était le Christ ; tout comme il écartait délicatement un ver de terre du chemin, parce que son Seigneur s'est abaissé jusqu'à n'être qu'un ver et non un homme (Ps 21, 7).

Un autre élément important dans la découverte du Christ souffrant fut le Tau et son symbolisme. Dès le printemps 1210, lors de son séjour à Rome, François résida chez les Hospitaliers de saint Antoine Ermité, près du Latran. Ces religieux portaient un grand Tau sur leur habit. Il est certain que ce détail attira l'attention de François et influença peut-être son désir de couper les tuniques franciscaines en forme de croix. En 1215, au Concile du Latran, le pape Innocent III parlera longuement du Tau et de sa signification en commentant le chapitre 9 d'Ézéchiel et il proclamera bien fort : « Soyez les champions du Tau et de la Croix ! » François ne sera pas sourd à cet appel.

Nous citons ici quelques lignes extraites du beau petit livre que le P. Damien Vorreux consacra au symbolisme du Tau : « Le Tau est pour lui (François) certitude de salut (à cause de sa victoire du Christ sur le mal)... Le Tau est pour lui l'universalité du salut. Par ta sainte Croix tu as racheté l'univers : telle est la finale de la prière que ses frères et lui récitaient chaque fois qu'ils apercevaient une croix (1 Cel 45 ; Test 5). Le Tau est pour lui le symbole de conversion permanente et de désappropriation totale... Le Tau est pour lui exigence de mission et de service d'autrui, parce que le Seigneur s'est fait notre serviteur jusqu'à la mort. François sera donc, lui aussi, serviteur de Dieu et serviteur de ses frères... Le Tau, enfin, est pour lui signe de la bonté et de l'amour de Dieu... »

Homme de son temps, François est influencé par le climat de Croisade, par la symbolique du Tau, par l'idée de chevalerie répandue par les chansons de gestes et les romans, par le sens du « service » et du combat pour le bien, pour les pauvres — jusqu'aux lépreux — pour le Pape et l'Eglise. C'est dans ce contexte qu'il découvre le Christ-Serviteur qui combat jusqu'à la mort, comme un vrai chevalier, pour les hommes pécheurs et lâches, pour lui François, pour les païens. Il découvre ainsi le Christ qui aime son Père jusqu'à mourir. Cette découverte va se préciser, se purifier, et sera surtout vécue quotidiennement de manière merveilleuse, jusqu'à la fin.

CONTEMPLATION DU CHRIST SOUFFRANT

Frère Thomas de Celano et saint Bonaventure donnent très nettement l'impression que la vision du Christ souffrant était primordiale pour François, qu'elle fut au centre de sa vie. Mais a-t-on le droit de dissocier sa vision de la Passion de sa vision globale du Christ, et même de sa vision de Dieu ?

On a dit souvent que François était christocentrique. C'est vrai, mais non de façon absolue. Cette affirmation appelle des nuances. François ne regarde pas le Christ en lui-même, isolément ; il le voit comme médiateur, c'est-à-dire en relation d'une part avec le Père, d'autre part avec les hommes. Sa spiritualité — on l'oublie parfois — prend son départ dans l'Esprit Saint et s'oriente vers le Père par le Christ.

Il considère l'œuvre de Dieu dans son ensemble et y distingue trois temps : la création, la rédemption (par la croix) et le salut. Les deux premiers temps sont passés, le troisième se fait aujourd'hui et demain. C'est là l'œuvre de Dieu-Trine et cela explique l'imprécision apparente du vocabulaire de François : pour lui, l'œuvre de la création est attribuée à Dieu, mais aussi au Christ ; Dieu est appelé trois fois rédempteur, mais le Christ une seule fois ; Dieu est dit sauveur six fois, et le Christ une seule fois.

Cependant, dans cette œuvre divine, l'intervention du Christ est capitale. Elle est manifestement influencée par la manière dont François a découvert le Christ souffrant : le Christ est semblable au chevalier qui se sacrifie pour son roi, qui fait la volonté de son souverain, si pénible soit-elle à réaliser : il a combattu jusqu'au bout, comme les preux chevaliers, non pas avec l'épée, mais avec la Croix, et il fut vainqueur. Il est caractéristique que François termine le
cycle de ses psaumes sur la Passion par les mots « *Dominus regnavit a ligno* ». Il règne par la Croix ! (Psf 7, 9).

Il s'ensuit que, considérant l'œuvre divine, François ne s'arrête guère aux détails concrets de la Passion : flagellation, clous, plaies sanglantes... Il voit surtout le Christ qui réalise l'œuvre qui lui fut confiée par le Père. Traqué de toute part, abandonné de tous, il met sa volonté dans celle du Père et réalise ainsi sa mission de salut. Les détails descriptifs et les épanchements affectifs n'intéressent pas François ; il revit dans sa prière les états d'âme du Christ et les chante à la manière des troubadours. Le P. Laurent Gallant a montré comment l'Office de la Passion et les œuvres poétiques de François étaient composés, à la manière des troubadours, en couplets de quatre versets chacun ².

Comme les « diseurs » ou les « chanteurs » du Moyen Age, François, dans son Office de la Passion, fait parler les personnages. On y voit le Christ qui, comme un preux chevalier, s'adresse à son Père et lui rend compte de son combat, de sa souffrance et de ses larmes ; mais, comme un refrain, revient la volonté de continuer la lutte jusqu'au bout, d'accomplir la volonté du Père qui le soutient et en qui il met toute sa confiance. Le Christ s'adresse aussi aux hommes et les appelle, les invite à s'unir à lui, dans un même combat.

De son côté, François veut être avec lui : le Christ est le Serviteur du grand Roi, François aussi le sera, à ses côtés, avec lui, comme lui. Il inscrit sa prière dans celle du Christ, il combat avec lui et remporte la victoire avec lui. C'est sa manière de suivre les traces du Christ (Adm 6, 2), et cette manière sera agréée par Dieu en ce mois de septembre 1224 où les stigmates du Sauveur seront marqués dans ses membres et signifieront la reconnaissance de son combat et de sa vie.

La manière particulière de considérer le Christ souffrant et son couronnement dans la stigmatisation feront dire de François que c'est un autre Christ. C'est vrai, il est autre Christ ; mais non par une imitation extérieure des faits et gestes du Christ terrestre. Il n'imite pas Jésus, il n'imite pas sa pauvreté, il n'imite pas sa passion, du moins extérieurement ; s'il y a imitation, c'est avant tout une imitation intérieure. Il imite par une union unique avec le Christ, par une union tout intérieure, d'une telle intensité qu'elle devait aboutir quasi normalement à la stigmatisation.

Mais avant d’en arriver là François a dû participer aux états d’âme du Christ, à son combat pour Dieu ; et ce combat n’est pas de la littérature, mais l’annonce du salut, la recherche du martyre, le soin des pauvres et plus particulièrement des lépreux, la souffrance dans son corps et dans son âme, c’est en un mot sa marche à la suite du Christ, jusqu’à la Croix. Ses prières, ses chants de louanges, ses exhortations et admonitions en sont les témoins. Celui qui veut vraiment comprendre François et sa spiritualité n’a rien d’autre à faire que de lire lentement, chaque jour, son Office de la Passion, et de laisser pénétrer en lui, goutte à goutte, un peu de la sève ardente qui animait la vie de François. Alors, comme disait Paul Sabatier, ce ne sont plus « des formules, mais des sentiments, des émotions, des germes d’activité et de vie ».

LA MARCHE A LA SUITE DU CHRIST SOUFFRANT

Il faudrait redire ici toute la vie de François. Arrêtons-nous à deux aspects particulièrement significatifs pour notre propos : le désir du martyr et la maladie.

L’idée du martyr hanta l’esprit de François dès sa conversion. Comme le chevalier qu’il rêvait d’être est toujours prêt à donner sa vie pour une juste cause (Église, Pape, veuve et orphelin, pauvres), le nouveau chevalier était prêt à donner sa vie et à verser son sang pour la cause du grand Roi. Avant comme après sa conversion, il adhéra à l’esprit de la croisade.

Aussi le jeune converti désirait-il bientôt partir chez les Sarra-sins, non pas l’épée à la main, mais avec l’arme du Christ : la Croix. Dès l’automne 1211 ou 1212, il s’embarque pour l’Orient, où Jean de Brienne vient de monter sur le trône à Jérusalem ; mais la tempête jette son bateau sur les côtes de Dalmatie et il est contraint de rentrer en Italie. Un peu plus tard, animé du même désir du martyr, probablement en 1213 ou 1214, il part pour le Maroc, mais la maladie l’arrête en Espagne. Ce n’est qu’en juin 1219 qu’il réussira à atteindre l’Orient, néanmoins il n’y trouva pas la mort glorieuse qu’il espérait.

Ces faits, ainsi qu’un passage de la première Règle (16, 10 s.), indiquent que François considérait le martyr comme une chose qui va de soi : il parle de la conduite à tenir dans les persécutions et face au martyr. Aussi, en apprenant le massacre de cinq de ses

frères au Maroc, il manifeste une grande allégresse. Sainte Claire elle-même, d’après les dépositions faites à son procès de canonisation, avait au cœur un désir semblable et, vers 1220, la recluse de Saint-Damien avait manifesté l’intention de partir aussi au Maroc pour imiter les frères martyrisés.

Pour Claire comme pour François, le chemin qui conduit au Père passe par la Croix du Christ. Jésus a montré la voie à suivre ; l’homme n’a pas autre chose à faire que de suivre les traces du Christ sous l’inspiration de l’Esprit. Mais l’Esprit a souvent des vues différentes de celles des hommes ; François devait connaître une autre forme de martyre : la maladie.

Si, au début de sa vie religieuse, François découvrit le Christ dans les lépreux et dans les pauvres, dans la suite il le découvrit dans les malades, surtout, semble-t-il, après son retour d’Orient.

Ici aussi l’expérience est maîtresse de vie. La Légende de Pérouse (76) nous dit que François a toujours été délicat de santé, mais il réagissait contre ses maux et pouvait ainsi continuer ses activités. À son retour d’Orient, François connaît une situation nouvelle : son organisme est fort délabré ; il souffre davantage de l’estomac, du foie et de la rate, et il avait en outre contracté une grave maladie des yeux (LP 37). Dès lors, il se sent dominé par la maladie, comme le martyr est dominé par ses bourreaux.

Un jour où François était particulièrement écrasé par la maladie, son compagnon lui demande s’il n’aurait pas préféré le martyre à cette longue maladie. François lui répond : « N’importe quel martyr me serait plus supportable que trois jours de ces souffrances ». Mais il ajoute aussitôt cette phrase significative : « Le plus doux, le plus agréable pour moi, c’est ce qu’il plaît à Dieu de réaliser en moi ; ma volonté reste toujours inséparable de la sienne » (1 Cel 107).

On retrouve dans ces paroles le sens même de la prière du Christ à son Père dans l’Office de la Passion : « C’est toi qui m’as fait naître, toi mon espoir dès le premier jour, à ma naissance c’est toi qui m’as reçu : dès le sein de ma mère, mon Dieu c’est toi... Toi tu es mon Père très saint, tu es mon Roi, tu es mon Dieu » (Psf 2, 4-5, 11). « Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt, je veux chanter et psalmodier... car ton amour est aussi vaste que l’univers » (Psf 3, et 11). Et dans la Lettre aux fidèles : « Il mit sa volonté dans la volonté de son Père, en disant : non pas comme je veux, mais comme toi tu veux » (2 LFid 10).

Dès lors la maladie prit une signification nouvelle pour François et il manifesta un respect très grand pour les malades. A un frère
Jusqu'à la Croix

qui considérait un homme comme un faux pauvre et un faux malade, François explique : « Quand tu vois un pauvre ; c’est l’image du Seigneur et de sa sainte Mère que tu vois ; et chez les malades, tu vois les misères dont il a voulu se charger pour nous » (2 Cel 85). La maladie est manifestement rapprochée de la Passion du Christ.

Ailleurs François rapproche nettement la maladie du martyr. Un jour il enseignait que le corps doit avoir ce qu’il lui faut ; mais si, par pauvreté ou par mauvaise volonté des supérieurs, le malade n’a pas tout le nécessaire, il faut, disait-il, supporter cela avec patience et « le Seigneur le lui comptera comme martyr » (2 Cel 129 ; Sp 97).

Le thème de la patience — mot qui vient du latin pati : endurer, souffrir — revient souvent dans la bouche et dans les écrits de François, souvent uni à celui de l’humilité. Il faut « posséder l’humilité, la patience dans la persécution ou dans la maladie » (2 Reg 10, 9). Une fois de plus le martyr et la maladie sont ici réunis et sont considérés comme équivalents.

Dans l’Admonition 6, François considère que les persécutions et les maladies sont autant d’épreuves qui permettent de marcher à la suite du bon Pasteur qui a souffert la Passion et la Croix pour sauver ses brebis. C’est pourquoi le frère malade doit rendre grâces au Créateur de ce qui lui arrive, car la souffrance est le chemin qui conduit à la vie éternelle : accepter la maladie, c’est accepter la volonté de Dieu (1 Reg 10, 3) et donc suivre le Christ qui conduit au Père par sa Croix.

Le martyr de la maladie trouve son achèvement dans la stigmatisation. Celano, lorsqu’il décrit le corps de François mort, avec les stigmates exposés à la vue de tous, parle des « marques de son martyr » (1 Cel 113). Il a vu juste : on l’a dit déjà, c’est le couronnement de sa marche à la suite du Christ, couronnement douloureux, puisque le simple toucher du côté le faisait cruellement souffrir (1 Cel 95, 2 Cel 138).

Mais c’est aussi la purification et l’illumination de son âme ardente. C’est, pour François, la réalisation ou mieux l’achèvement de l’itinéraire qu’il indiquait dans la prière qui termine la Lettre à tout l’Ordre : « Donne-nous de faire ce que nous savons que tu veux, et de vouloir toujours ce qui te plaît ; ainsi nous deviendrons capables, intérieurement purifiés, illuminés et embrasés par le feu du Saint-Esprit, de suivre les traces de ton Fils notre Seigneur Jésus-Christ et parvenir jusqu’à toi, Très-Haut » (LOrd 51-52).
C'est l'Esprit qui nous montre comment il faut suivre le Christ, et le Christ nous conduit droit au Très-Haut. François a suivi ce chemin, sous l'inspiration de l'Esprit, et l'on peut dire que la stigmatisation est, en quelque sorte, l'approbation de sa vie pénitente. Au cours des deux années qu'il devait encore vivre sur terre, il était certain d'avoir « réussi » sa vie, d'avoir agi selon l'inspiration du Seigneur.

CONCLUSION

On atteint ici le cœur de la spiritualité de François. Il a découvert et contemplé le Christ, Fils du Père, qui donne sa vie pour ses brebis par amour du Père. Cette découverte et cette contemplation ont poussé François à vivre comme le Christ, à vivre la vie du Christ, non pas celle des Apôtres (comme le voulaient les Norbertins, par exemple), mais celle du Christ lui-même, jusqu'à la Croix.

Pour lui, « vivre selon l'Evangile » ne consiste pas seulement à pratiquer les prescriptions apostoliques : aller pieds nus, n'avoir qu'une tunique, ne pas avoir de bourse, annoncer la Bonne Nouvelle, tendre la joue à qui vous frappe... C'est tout cela, certes, mais ce qui est prioritaire ce n'est pas la vie apostolique, ce n'est même pas la vie commune ou fraternelle, c'est vivre sous la mouvance de l'Esprit du Seigneur qui nous fait suivre les traces du Christ et nous conduit là où nous ne voulons pas (Jn 21, 18), c'est-à-dire jusqu'à la Croix : « Faites don de vous-mêmes, et vous aussi portez sa Croix » (Psf 7, 8).

Nous pouvons dire maintenant que l'épisode de Saint-Damien fut bien le point de départ, non pas de la dévotion de François envers la Passion du Christ, mais de la soumission de François à la volonté de son nouveau Maître, le début du « service » de François envers son Roi. C'est à ce moment qu'il commença à porter la Croix du Christ. Dès lors, on le voit dans tous ses écrits et dans de nombreuses paroles recueillies par ses biographes, jusque dans le Cantique des créatures, il est toujours question de faire la volonté de Dieu. Mais c'est bien plus que d'obéir à des commandements, c'est un engagement total, de tout l'être, dans le combat du Christ qui règne par la Croix.

Jean De SCHAMPHELEER ofm.
Saisi par l’Esprit

La vie de François d’Assise a ceci de particulier qu’on y discerne, comme avec évidence, des moments-clés : un homme tout à coup se sent pris et comme saisi par un autre, soudainement retourné, emporté comme par un ouragan, et même quasiment incendié...

Observons ces étonnants saisissements de François par l’Esprit Saint.

François va au Père par le Fils dans l’Esprit, c’est la voie royale de l’union à Dieu qu’il a apprise par la pratique de la liturgie. Son expérience de la suite de Jésus, pendant une vingtaine d’années, s’exprime dans la grande doxologie de la 1re Règle, chap. 23. Cet itinéraire exemplaire de fils de Dieu, il l’accomplit sous la conduite de l’Esprit. Telle est la profonde conviction qu’il transmet à ses frères : « ils doivent par-dessus tout souhaiter d’avoir l’Esprit du Seigneur et de le laisser agir en eux » (2 Reg 10, 8).


A ceux qui vivent aujourd’hui un temps de Renouveau dans l’Esprit, éclatant depuis le concile Vatican 2 sous des formes multiples, François peut-il indiquer comment laisser agir en eux l’Esprit du Seigneur ? Pour aider à ce discernement, observons brièvement quelques grandes effusions de l’Esprit qui ont fait de ce saint du moyen âge un homme spirituel, fidèle disciple du Christ.
LE FRÈRE SELON L'ESPRIT

Frère François, n'est-ce pas le nom d'affectueuse amitié que l'on donne volontiers à cet homme d'autrefois pourtant si proche de nous ? Avec raison, l'Esprit a fait de lui le frère de tous les hommes et de toutes les créatures.

L'aventure commence par la rencontre des lépreux, le baiser aux lépreux, le service des lépreux, comme il le confie lui-même au début de son Testament : « Voici comment le Seigneur me donna, à moi, frère François, de commencer à faire pénitence. Au temps où j'étais encore dans les péchés, la vue des lépreux m'était insupportable. Mais le Seigneur lui-même me conduisit au milieu d'eux et j'exerçai la miséricorde à leur égard. Et, au retour, ce qui m'avait semblé si amer s'était changé pour moi en douceur pour l'esprit et pour le corps. Ensuite, j'attendis peu et je dis adieu au monde » (Test 1-2).

Saisi par l'Esprit du Seigneur, François fait l'expérience de la parabole évangélique du bon samaritain (Lc 10, 29-36). Il franchit une barrière, celle que la commune d'Assise dresse entre les hommes qui jouissent des droits et des privilèges de la cité, et ceux qui sont rejetés aux portes de la ville, objets de répulsion et tout au plus de piété. Choisissant d'épouser le sort des lépreux, il se fait leur frère. A partir de cette première existence, il deviendra de plus en plus le frère des petits, des humbles, des laissées pour compte, des exclus pour cause de malchance, d'infirmité, d'injustice sociale : parmi ses frères il témoignera une tendresse particulière aux malades du corps, de l'esprit et du cœur. Il entre dans les béatitudes des pauvres, des affligés, des doux, des miséricordieux ; ce ne peut être que l'œuvre de l'Esprit du Seigneur.

N'est-ce pas ce que François veut faire entendre lorsqu'il dit que ce qui lui paraissait amer fut changé en douceur de l'âme et du corps ? Cette douceur évoque sans doute celle de l'onction dont il est désormais imprégné, comme le fut Jésus, attestant à Nazareth : « L'Esprit du Seigneur repose sur moi car il m'a conféré l'onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres » (Lc 4, 18). Dès lors, sur les traces du Christ, qui s'est fait notre frère, il va apprendre à devenir doux et humble — il dira volontiers courtois envers tout être humain dont il respecte et défend la dignité. En lui, progressivement et non sans de dures conversions, l'Esprit produit « son fruit » : « patience, bonté, bienveillance, douceur, maîtrise de soi » (Galates 5, 22).

Ce frère, transfiguré par l'Esprit, est si séduisant qu'il conquiert à sa fraternité les oiseaux et les poissons, le loup et l'agneau, le feu
et l’eau, toutes les créatures et même des ennemis comme le sultan d’Égypte. En frère de tous, il peut chanter son *Cantique des Créatures*.

La même *douceur* de l’Esprit du Seigneur aidera-t-elle aujourd’hui les frères, sœurs et amis de François à se vouloir frères selon l’Esprit de tous les exclus de notre société, du monde contemporain ?

**PAR LE FEU DE L’ESPRIT**

« *La puissance incendiaire de l’Esprit du Christ l’embrasait tout entier*, » observe Bonaventure (*Lm 2, 2*). On le vérifie notamment en deux événements qui bouleversent la vie de François, d’abord à la Portioncule, puis à l’Alverne.

**Le messager de la paix**

En ce matin de février 1208, François entend et se fait expliquer l’Évangile qui rapporte comment Jésus envoie ses disciples prêcher et leur enseigne la façon évangélique de vivre. Alors, « *transporté de joie dans l’Esprit Saint, il s’écrie : voilà ce que je veux, voilà ce que je cherche, ce que, du plus profond de mon cœur, je brûle d’accomplir* » (*1 Cel 22*). Bonaventure commente : « *A ces mots (de l’Évangile), l’Esprit du Christ le couvrit et l’envahit avec une telle force que sa façon de vivre en fut totalement transformée*. » Est-ce l’Annonciation ou la Pentecôte de François ? Il se lance alors dans l’aventure de la mission à la manière des Apôtres : la prédication itinérante dans une pauvreté totale de vie et de moyens, une mission qu’il poursuivra obstinément jusqu’à sa mort avec les compagnons qui vont le rejoindre.

Dans cet événile une parole le saisit spécialement selon la confidence qu’il en fait dans son Testament : « *Le Seigneur m’a révélé que, pour saluer, nous devions dire : le Seigneur vous donne la paix*. » Il sera donc, avec la force de l’Esprit, le messager de la paix de Dieu.

N’est-ce pas sous cette figure que François est le plus connu et invoqué aujourd’hui, comme l’attestent le succès de la *Prière pour la Paix* qui lui est attribuée, et la Rencontre à Assise des chefs religieux invités par le pape Jean-Paul II en octobre 1986 ? Avec la rigueur prophétique d’un Jean-Baptiste, il crie à tous vents l’appel à la conversion, à la réconciliation avec Dieu et entre frères, même
ennemis ; il dénonce les injustices à Pérouse ; il chasse les démons de la violence à Arezzo ; il fait conclure des pactes de paix et réconcilie l'évêque et le podestat d'Assise. Il confie la même mission à sa fraternité débutante : « Allez, mes bien-aimés, annoncez la paix aux hommes et prêchez-leur la pénitence qui obtient le pardon des péchés » (1 Cel 29). Par le récent événement d'Assise, l'Esprit du Seigneur presse la famille franciscaine de s'engager courageusement au service de la paix, par la prière, la promotion de la justice et des droits de l'homme.

François veut porter la paix jusqu'au-delà des frontières de la chrétienté de son temps. Par inspiration divine, c'est-à-dire poussé par l'Esprit, il tente une démarche alors stupéfiante : il approche avec courtoisie le sultan d'Égypte pourtant considéré comme l'ennemi n°1 par les chrétiens. Une telle prédication, ces entreprises de paix lui valent des contradictions et des hostilités qu'il supporte allègrement pour suivre de plus près les traces de son bien-aimé Seigneur, avec l'espoir qu'il pourra l'imiter jusqu'au martyr. N'y parvenant pas, il accueille avec joie les humiliations et les exclusions que lui attire, même de la part de certains de ses frères, son intransigeante fidélité à vivre l'Evangile. La parabole de la Joie Parfaite, rapportée par les Fioretti, chap. 8, ne traduit-elle pas l'expérience de ceux qui savent souffrir persécution pour la justice, à cause du Christ ? Chez lui, paix et joie sont aussi le fruit de l'Esprit.

La transfiguration en Christ

Selon saint Bonaventure, François fut un homme dévoré par un « incendie d'amour » — une expression qui fera fortune dans le langage spirituel franciscain. Il brûle d'amour « séraphique », à la ressemblance de ces Séraphins qui se tiennent comme des « brûlants » devant Dieu. Le feu de l'Esprit le transfigurera en Christ jusqu'à la configuration au Crucifié sur l'Alverne. Un tel amour séraphique nait, semble-t-il, au cours de la prière de François devant le crucifix de Saint-Damien : « C'est dès lors que fut ancrée en son âme la compassion pour le Crucifié et il est permis de penser que, dès lors aussi, furent imprimés très profonds dans son cœur les stigmates de la Passion avant de l'être dans sa chair » (2 Cel 11).

Par quel itinéraire François fut-il transfiguré en Christ ? Beaucoup se sont appliqués à le décrire. On retiendra seulement ici la clé de la lecture que lui-même fournit dans la prière qui clôt la Lettre à tout l'Ordre. Après avoir demandé le don de Dieu, il poursuit :
Saisi par l'Esprit

« ainsi nous deviendrons capables, intérieurement purifiés, illuminés et embrasés par le feu du Saint-Esprit, de suivre les traces de ton Fils notre Seigneur Jésus-Christ ». À la suite de Bonaventure, on pourra préciser les étapes et les conditions de « l’Itinéraire de l’âme à Dieu », mais pour François il est évident que c’est le feu de l’Esprit qui nous anime à marcher sur le chemin de Jésus.

SOUS LE SOUFFLE DE L’ESPRIT

Vers la fin de sa vie, frère François affirme clairement que le mouvement évangelique, inauguré à Assise par lui et ses frères, et désormais confié à l’Église, ne peut prétendre à un avenir que sous le souffle de l’Esprit du Seigneur. « Il voulait voir accueillir dans l’Ordre les pauvres et les ignorants et pas seulement les riches et les savants. “Dieu disait-il, ne tient pas compte de ces différences ; le Saint-Esprit, qui est le ministre général de l’Ordre, repose sur les pauvres et les simples aussi volontiers que sur les autres ”. Il voulut faire insérer cette phrase dans le texte sur la Règle ; mais la bulle d’approbation était déjà donnée (le 29 novembre 1223) ; il était trop tard » (1 Cel 193). A l’évidence, François prend ici la défense des frères simples, comme il aime dire, contre les clercs et quelques ministres qui prétendaient constituer un Ordre capable de rivaliser avec d’autres Ordres de grand renom. Mais, presque en passant, il exprime une conviction profonde et souhaite que le Saint-Esprit soit en quelque sorte le Paraclet de sa Fraternité (cf. Jn 14, 16-26).

La même conviction animera le mouvement franciscain au cours de sa longue histoire. Dès les débuts, les biographes s’appliqueront à décrire un saint François sans cesse inspiré par l’Esprit, dans ses initiatives, dans la rédaction de sa Règle. À la même époque déjà, des « zélateurs » (zelanti) de la Règle, flirtant volontiers avec les utopies joachimistes, accentueront cet aspect spirituel de la vie franciscaine, au point qu’on les appellera « les Spirituels », pour les distinguer des frères de la Communauté. Umberto Eco a utilisé à sa manière cette querelle médiévale dans son roman Le Nom de la Rose en évoquant un des chefs de file des zelanti, Hubertin de Casale, que l’on retrouve dans le film de Jean-Claude Annaud. L’enjeu des controverses portait sur l’observance de la Règle et la valeur obligatoire ou non du Testament de François. Contre une interprétation de plus en plus juridique de ces textes fondateurs, les Spirituels défendent l’intuition, — l’intention, disent-ils, — de François : l’observance spirituelle de la Règle, interprétée selon le Testament, les autres paroles et la vie du Poverello, « par qui le Seigneur a parlé ». 

Aujourd'hui, l'histoire spirituelle de la famille franciscaine se renouvelle comme toute l'Eglise, sous le souffle de l'Esprit.

Léon ROBINOT ofm. cap.
Avoir l’Esprit du Seigneur


Comprenons bien que la « suite du Christ » à laquelle se savent appelés François et ses frères ne se limite pas à une copie extérieure et maladroite du modèle, mais tend à une communion extrêmement profonde, qui fasse en quelque sorte coïncider la personne du disciple avec Jésus, en le configurant peu à peu de l’intérieur à son « prototype » (cf. Col 1, 18) : « ...intérieurement purifiés, intérieurement illuminés et embrasés par le feu du Saint-Esprit, nous pourrons suivre les traces de ton Fils bien-aimé... » (LOrd 51). Dans la pensée de François, les expressions « suivre les traces du Christ » et « avoir l’Esprit du Seigneur » semblent étroitement liées.

Changer d’esprit

La condition d’un tel envahissement par l’Esprit du Seigneur est évidente : il faut faire place nette, c’est-à-dire débarrasser l’homme pécheur de l’esprit terrestre qui le propulse sur d’autres voies que celles de l’Evangile :

« J’avertis et j’exhorte dans le Seigneur Jésus-Christ : que les frères se gardent de tout orgueil, vaine gloire, envie, avarice, souci et préoccupation de ce siècle, critique et murmure, et que ceux qui ne savent pas les lettres ne se soucient pas de les apprendre ; mais qu’ils considèrent qu’ils doivent désirer par-dessus tout avoir l’Esprit du Seigneur et être agis par Lui... » (2 Reg 10, 7-9).

Ce « changement d’esprit » constitue un thème majeur du message de François. On le trouve explicitement développé dans quelques grands passages des écrits : 1 Reg 17, 5-16 (que résume 2 Reg 10, 7-12, cité plus haut), 1 Reg 22, et 2 LFid 45-60. Remarquons que ces trois morceaux se présentent comme des sommets de la pensée de François (1 Reg 17 est la conclusion de la Règle à l’une des étapes de sa rédaction ; 1 Reg 22 est sans doute le testament de François lors de son départ en terre Sainte ; 2 LFid 45-60 décrit le point final de l’épanouissement de l’Eucharistie dans la vie du chrétien). Et chaque fois ces grands textes débouchent dans de solennelles doxologies (prières à la Gloire de Dieu) qui en soulignent l’excellence (1 Reg 17, 7-19 ; 1 Reg 23 ; 2 LFid 61-62).

Une expérience décisive

Si François mesure tellement bien l’importance de ce changement radical, s’il l’analyse avec tant de pertinence, n’est-ce pas parce qu’il en a fait, au seuil de son cheminement spirituel, une expérience inoubliable ?

Lui-même nous le raconte au début de son Testament : « Le Seigneur me donna ainsi, à moi frère François, de commencer à faire pénitence... » Un événement de la jeunesse de François a eu une influence décisive sur son itinéraire. Il l’affirme avec force : « Ensuite j’attendis peu et je sortis du siècle ». Il s’agit de la rencontre des lépreux. À ce moment-là toute la vie de François a basculé. Auparavant, il était, nous dit-il, « dans les péchés » ; c’est-à-dire qu’il vivait selon l’esprit du monde, à la recherche de sa propre réussite, de sa satisfaction personnelle. Et cela incluait naturellement l’horreur des lépreux. Sa bonté spontanée, soulignée à l’envi par ses biographes, tournait court devant ce qui lui apparaissait comme la contrefaçon absolue de tout ce qu’il appréciait. Le lépreux était l’infranchissable limite de l’amour de François. Mais voici que, là où les forces défaillent, le Seigneur passe, — « Le Seigneur lui-même me conduisit parmi eux », — et il emporte François dans l’élan de sa miséricorde. « Alors ce qui me semblait amer fut changé pour moi en douceur d’âme et de corps ». Comme dans la scène du banquet (cf. 3 S 7). François expérimente la douceur de Dieu ; mais il n’en est plus
seulement le bénéficiaire, il en devient l'acteur. Et, ce faisant, il naît à la vie de Dieu ; il entre dans le monde de Dieu : en esprit il a déjà « quitté le siècle ».

C'est un changement radical. Un changement de goût : l'amertume transformé en douceur. Un changement d'appréciation sur ce qu'on appelle « réussir ». Un changement de sens de la vie : l'ambitieux François ne rêve plus de s'élire jusqu'au sommet pour devenir le plus grand, mais au contraire de s'abaisser pour se faire tout proche du plus petit. Un changement même de son image de Dieu : Celui-ci cesse de lui apparaître comme le majestueux Souverain de Spolète, — Celui qui va vous hisser à la cime de la Gloire —, pour revêtir les traits du pauvre Christ crucifié, devenu lépreux par amour pour nous. François a soudain entrevu que la vraie grandeur est celle de l'amour, et qu'il n'y a rien de plus important au monde que d'allumer une étincelle de joie dans l'œil tuméfié du lépreux. Changement de goût, changement de vie, changement de Dieu : la rencontre des lépreux est vraiment la « conversion » de François.

Cette transformation est l'œuvre de Dieu : Lui seul peut donner un cœur nouveau ; Lui seul peut remplacer l'esprit terrestre par son Esprit Saint ; Lui seul peut donner la nouvelle naissance qui fera entrer dans le Royaume ; Lui seul peut ressusciter des morts. A l'homme il appartient de confesser sa pauvreté, et de se tenir activement disponible à Dieu. A l'homme il appartient de raconter ce que Dieu a fait : « Le Seigneur me donna ainsi... ».

**Quitter la sagesse de ce monde**

Une chiquenaude initiale est indispensable pour prendre la direction du Royaume. Mais il y a ensuite toute la route à parcourir, du pays de captivité à la Terre Promise. Car il reste à passer inlassablement de l'esprit terrestre à l'« Esprit du Seigneur ». Si François, à la suite de Jésus, affectionne les termes de marche, s'il rappelle volontiers à ses frères qu'ils sont des pèlerins, c'est parce qu'il a conscience que ce passage de ce monde au Père est l'œuvre de toute une vie. Ainsi invite-t-il ses frères à une conversion permanente.

De toute nécessité, il faut quitter l'esprit terrestre. En effet quand François regarde (en lui-même d'abord, et dans les autres) l'homme concret, tel qu'il est dans la réalité, il l'aperçoit profondément marqué, blessé, défiguré par le péché.

Pour signifier cette situation de fait, il utilise les mots « chair » ou « corps », au même sens que Paul. Il emploie aussi le mot
« monde », tel que saint Jean l'entend en certains passages (« le prince de ce monde » ; « vous êtes du monde »...), ou le mot « siècle ». Affirmons bien clairement que l'usage de ces mots n'implique pas un jugement sur la valeur « ontologique » de certaines réalités (crées bonnes par Dieu, François le sait bien : cf Adm 5 ou Cantique des Créatures). Il s'agit toujours de l'état existentiel d'un être, ou d'un univers, centré sur lui-même, fermé à Dieu et aux autres, livré à ses pulsions instinctives mortifères : un homme pécheur, au sein d'une humanité pêcheresse.

Dans la Lettre à tous les fidèles François dresse un implacable réquisitoire contre ceux qui se laissent ainsi conduire par l'esprit terrestre. Ici, comme dans d'autre textes de François, on peut trouver le portrait sévère ; mais l'est-il plus que saint Paul lorsqu'il nous décrit l'être mené par « la chair » ? L'un et l'autre veulent vider la plaie, expurger le mal jusqu'à la racine, pour laisser toute la place à une création nouvelle. Remarquons d'ailleurs que le regard pessimiste que François porte sur « l'homme charnel » n'est en quelque façon que le contrepoint de l'œuvre merveilleuse que la grâce de Dieu accomplit en lui. (On trouve le même contraste, complaisamment développé, dans le tableau que Celano nous fait de la conversion de François). Voici donc, brossé par François, un portrait du pécheur :

« Tous ceux qui s'adonnent aux vices et aux péchés, et qui marchent à la suite de la convoitise mauvaise et des désirs mauvais, et qui n'observent pas ce qu'il ont promis, et qui servent corporellement le monde par les désirs charnels, les soucis et les préoccupations de ce siècle, et les soucis de cette vie, trompés par le diable dont ils sont les fils et dont ils font les œuvres, ils sont aveugles, car ils ne voient pas la vraie lumière, notre Seigneur Jésus-Christ. Ils n'ont pas la sagesse spirituelle, car ils n'ont pas en eux le Fils de Dieu qui est la vraie sagesse du Père ; c'est d'eux qu'il est dit : leur sagesse a été dévorée. Ils voient, ils reconnaissent, ils savent et ils font le mal ; et ils perdent sciemment leurs âmes. Voyez, aveugles, trompés par nos ennemis, c'est-à-dire par la chair, par le monde et par le diable, que pour le corps il est doux de faire le péché et il est amer de servir Dieu, que tous les maux, tous les vices et tous les péchés sortent et procèdent du cœur de l'homme, comme dit le Seigneur dans l'Evangile » (2 LFid 64-69).
Sous le signe de l’avoir et du pouvoir

Cet « esprit de la chair » est placé sous le signe de l’extériorité : il se repaît d’avoir et de paraître. N’est-ce pas ce que François vivait dans le monde, avant sa conversion, tout occupé à se faire valoir et à attirer vers lui tous les regards ? Mais ce même esprit renait continuellement sous mille formes et trouve sa pâture jusque dans les domaines les plus élevés :

(« Que tous les frères s’appliquent) à s’humilier en tout, à ne pas se glorifier, à ne pas se réjouir en eux-mêmes, à ne pas s’exalter intérieurement des bonnes paroles et des bonnes actions, et absolument d’aucun bien que Dieu fait ou dit et opère quelquefois en eux et par eux... Gardons-nous donc tous, frères, de tout orgueil et vaine gloire. Et préservez-nous de la sagesse de ce monde et de la prudence de la chair. L’esprit de la chair, en effet, veut détenir des paroles et s’applique beaucoup à cela, mais peu à l’action ; et il ne cherche pas la religion et la sainteté dans l’esprit intérieur, mais il veut et désire avoir une religion et une sainteté apparaissant extérieurement aux hommes. Et c’est de ceux-là que le Seigneur dit : En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense » (1 Reg 17, 6 ; 9-13).

C’est un esprit d’appropriation. Il s’agit de prendre pour soi, de tout ramener à sa personne, de se considérer comme propriétaire des choses, des personnes, de soi-même.

Selon François l’essence de tout péché consiste précisément à s’approprier quelque chose qui ne nous appartient pas. Il nous l’explique de façon imagée en commentant à sa manière le fameux « arbre de la science du bien et du mal » de la Genèse :

« Le Seigneur dit à Adam : Mange de tout arbre du Paradis mais ne mange pas de l’arbre de la science du bien et du mal. Il pouvait manger de tout arbre du Paradis, puisque tant qu’il n’était pas allé à l’encontre de l’obéissance, il n’avait pas péché. Il mange de l’arbre de la science du bien, celui qui s’approprie sa volonté et qui s’exalte du bien que le Seigneur dit et opère en lui ; et c’est ainsi que par la suggestion du diable et la transgression du commandement, est née la pomme de la science du mal. Il faut donc qu’il en supporte la peine » (Adm 2).

Comme on le voit, c’est l’appropriation du bien opéré par Dieu qui provoque la métamorphose : le bon fruit, indûment cueilli, devient le fruit du mal.

Dans les Admonitions, avec une très grande perspicacité spirituelle, qui bien souvent nous démasque, François dénonce mille
formes subtiles d'appropriation : la volonté propre (Adm 5), les exemples des saints (Adm 6), la Sainte Ecriture (Adm 7), le bien que fait l'autre (Adm 8), le péché des autres (Adm 11), le bien que Dieu fait en nous (Adm 12 et 17), etc.

Dans la relation aux autres, cette attitude d'appropriation va devenir naturellement esprit de domination. Se placer au-dessus des autres ; les mettre à son service ; les mépriser ; les condamner ; les écraser physiquement ou moralement... Voilà les comportements qu'inspire la logique terrestre et dont il est indispensable de se débarrasser si l'on veut s'engager sur le chemin du Seigneur.

« De même, que tous les frères n'aient en cela aucun pouvoir ni domination, surtout entre eux. Car, comme le Seigneur dit dans l'Evangile : les princes des peuples les dominent, et ceux qui sont plus grands exercent sur eux le pouvoir ; il n'en sera pas ainsi parmi les frères. Et quiconque voudra devenir plus grand parmi eux, qu'il soit leur ministre et serviteur. Et que celui qui est plus grand parmi eux devienne comme le plus petit. Et qu'aucun frère ne fasse du mal ou ne dise du mal à un autre ; bien plus, par la charité de l'esprit, qu'ils se servent volontiers et s'obéissent mutuellement. Et telle est la véritable et sainte obéissance de Notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Reg 5, 9-15).

**Recréés par l'Esprit**

Face à la « sagesse de ce monde » et à la « prudence de la chair » se dresse « l’Esprit du Seigneur ».

« L’Esprit du Seigneur au contraire veut que la chair soit mortifiée et méprisée, vile et abjecte. Et il s'applique à l'humilité et à la patience, et à la pure, simple et vraie paix de l'esprit. Et toujours, par-dessus tout, il désire la crainte divine et la sagesse divine et l'amour divin du Père et du Fils et de l'Esprit Saint » (1 Reg 17, 14-16).

Un retournement s'opère : l'homme se dessaisit de lui-même ; il abandonne ses points d'appui, ses visées égoïstes, sa volonté de puissance. Il lâche sa proie. Comme un mendiant, il se tient sur le seuil d'un monde nouveau ; il ouvre les mains et le cœur pour se laisser envahir et façonner par la douceur d'un Dieu d'amour, de miséricorde et de partage.
Pauvreté et action de grâce

La soif d'appropriation cède le pas à un esprit de pauvreté. L'homme apprend à tout recevoir comme un don, à ne pas refermer les bras sur ce qui lui est confié, à reconnaître que tout vient de Dieu et à le Lui rendre dans l'action de grâces.

Les Admonitions décrivent longuement cette attitude qu'elles présentent comme le fruit par excellence de l'action de l'Esprit Saint dans l'homme : « Voici comment on peut reconnaître si un serviteur de Dieu possède l'Esprit du Seigneur » (Adm 12, 1). Le critère indiscutable de l'emprise de l'Esprit est la non-appropriation :

« Quand le Seigneur opérerait par lui quelque bien, sa chair ne s'en exalterait pas, elle qui est toujours contraire à tout bien, mais il se tiendrait plutôt pour plus vil à ses propres yeux et s'estimerait plus petit que tous les autres hommes » (Adm 12, 2-3).

Le principe est fort simple : l'homme pécheur, livré à sa seule force, est par lui-même incapable de bien. « L'apôtre dit : Personne ne peut dire " Jésus est Seigneur " sinon dans l'Esprit-Saint » ; et « Il n'y a personne qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul » (Adm 8, 1-2). Ainsi donc le bien ne nous appartient pas, il est la chose de Dieu, qui est « Tout Bien ». Avoir l'Esprit, c'est laisser, en toute pauvreté, Dieu accomplir le bien comme il veut, et n'accaparer d'aucune façon le bien que Dieu fait. Le premier fruit, le fruit essentiel de l'Esprit Saint est l'ouverture à Dieu par la pauvreté. On dirait volontiers : « Bienheureux ceux qui sont pauvres dans l'Esprit Saint ». La Règle d'or du Royaume gratuit consiste à ne rien prendre pour soi, mais à tout rendre à Dieu dans l'action de grâces.

« Tous les biens, rendons-les au Seigneur Dieu très haut et souverain et reconnaissions que tous les biens sont à lui, rendons-lui grâces pour tout, à lui de qui procèdent tous les biens. Et Lui, très haut et souverain, seul vrai Dieu, qu'il ait, que lui soient rendus et qu'il reçoive tous les honneurs et révérences, toutes les louanges et bénédictions, toutes les grâces et toute gloire, Lui à qui appartient tout bien, qui seul est bon » (1 Reg 17, 17-18).

Minorité et miséricorde

Ne rien s'approprier pour laisser à Dieu ce qui Lui appartient, c'est aussi se faire petit devant les autres. A la volonté de domination de l'homme charnel va s'opposer l'esprit de minorité.

« Nous ne devons jamais désirer être au-dessus des autres, mais nous devons plutôt être serviteurs et soumis à toute humaine créature
François devant Dieu

à cause de Dieu. Et tous ceux et celles qui feront de telles choses et persévéreront jusqu'à la fin, l'Esprit du Seigneur reposera sur eux et fera chez eux son habitation et sa demeure» (1 Lfid 47-48).

« Etre serviteurs et soumis », écrit François. Ce sont les termes dont il use volontiers pour décrire l'attitude de minorité (par ex. 1 Reg 16, 7 ; 2 Lfid 1 ; 2 Reg 12, 4 ; Test 19...). Il s'agit de reconnaître le domaine de Dieu sur l'autre, le dessein d'amour gratuit de Dieu sur lui. Alors on se fera plus petit que l'autre, on s'abaissera devant lui, jusqu'à ses pieds, par respect, par vénération, pour servir en lui le dessein d'amour, pour le faire vivre.

N'est-ce pas l'attitude profonde de Jésus devant ceux « que le Père lui a donnés »? Cet incroyable abaissement du Fils, — écho prodigieux de l'amour miséricordieux du Père —, reste gravé de façon indélébile dans la scène du Lavement des pieds (Jn 13) qui a inspiré à François, avec son programme de vie, le nom laissé à la famille :

« ... Ils s'appelleront frères mineurs. Ils se laveront les pieds l'un à l'autre » (1 Reg 6, 4)

Avoir l'Esprit du Seigneur Jésus consiste à entrer dans la démarche d'abaissement du Fils de Dieu qui a pris l'humble condition de créature pour venir rejoindre l'homme au creux de sa pauvreté et la transfigurer par son amour. L'amertume de notre lèpre humaine, lorsqu'elle est embrassée par Jésus, se transforme en la douceur de la miséricorde divine.

Entrer dans la profondeur de Dieu

L'Esprit du Seigneur mène à la rencontre de Dieu. Il nous débarrasse de toutes les possessions qui nous encombrent, de toutes les supériorités qui nous séparent, pour nous faire entrer, petits et pauvres, dans le Royaume de l'amour gratuitement partagé.

Seul l'Esprit peut ajuster notre regard à la vision de Dieu. La 1re Admonition, consacrée au « Corps du Seigneur », l'Eucharistie, affirme fortement la radicale déficience du regard terrestre, de l'esprit charnel, à reconnaître le Fils de Dieu. « Voici que chaque jour il vient à nous sous une humble apparence... » Comment la sagesse humaine pourrait-elle apercevoir Dieu sous de si modestes aspects ? Pour confesser la présence du Seigneur de Gloire dans le messie humilié du chemin du Golgotha, pour discerner la présence de Jésus dans le banal pain eucharistique, dans le frère, dans le pauvre, dans le lépreux... il faut des yeux nouveaux illuminés par l'Esprit. Seul

N’est-ce pas précisément dans ces profondeurs que l’Esprit va introduire celui qui a accepté de lâcher sa sagesse humaine, toute bardée d’avoir et de pouvoir, pour ouvrir son cœur au don de Dieu ?

Chaque fois que François décrit le mouvement de passage de l’esprit terrestre à l’Esprit de Dieu (1 Reg 17 ; 1 Reg 22 ; 2 LFid 45-62) il débouche toujours dans la plénitude de la vie d’intimité avec Dieu. A deux reprises ces textes se concluent en de longues citations de la Prière Sacerdotale (Jn 17) dans laquelle Jésus introduit ses disciples au cœur même de sa relation au Père. Dans la pauvreté que l’Esprit a creusé vont se déverser les flots inépuisables du partage trinitaire.


Sous la plume de François les images s’entrecroisent et se bousculent pour dire, de mille manières, l’intensité des liens qui vont tirer le chrétien au sein même de l’intimité qui unit le Père, le Fils et l’Esprit. L’aspiration à l’amour, en toutes les modalités sous lesquelles elle s’exprime au cœur de l’homme, va trouver en Dieu son exaucement plénier.

On comprend le cri d’émerveillement qu’arrache à François cette perspective grandiose :

« Oh ! Comme il est glorieux et saint et grand d’avoir un Père dans les cieux ! Oh ! Comme il est saint, rassurant, beau et admirable d’avoir un époux ! Oh ! Comme il est saint et comme il est cher, bien plaisant, humble, pacifique, doux et aimable et par-dessus tout désiré d’avoir un tel frère, qui a livré son âme pour ses brebis et qui a prié le Père pour nous, disant : Père saint, garde en ton nom ceux que tu m’as donnés... (2 LFid 54-56).

C’est vraiment la réalisation de cela même que Jésus demandait à son Père comme fruit de sa Pâque, dans cette Prière Sacerdotale dont François était imprégné.
Naître de l’Esprit

« Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. Ils ont vraiment le cœur pur ceux qui méprisent les choses terrestres, cherchent les choses célestes et ne cessent jamais d’adorer et de voir, avec un cœur et un esprit purs, le Seigneur Dieu vivant et vrai » (Adm 16).


Quelle condition pour cela? François est net: « mépriser les choses terrestres, rechercher les choses célestes ». Faudra-t-il faire la liste de ces choses terrestres qui nous empêchent de voir Dieu, et de ces choses célestes qui nous Le révèlent? Entreprise illusoire, car les choses s’avèrent ambigües: le travail, le repos, l’amitié, le bonheur, l’épreuve, la prière même, tour à tour nous relient à Dieu et nous arrachent à Lui. La différence est en nous. Il y a une manière terrestre de prendre les choses pour nous, et elles deviennent terrestres et nous coupent de Dieu. Il y a une manière de les recevoir de Dieu, et elles sont célestes et nous jettent en Dieu.


Mais ce passage n’est pas, ne peut en aucune manière, être notre œuvre. Comment pourrais-je me conférer à moi-même l’Esprit du Seigneur? C’est le fruit savoureux de la Pâque de Jésus, par laquelle Il nous fait passer de ce monde au Père, en nous communiquant son Esprit. Du Mystère Pascal jaillit la nouvelle naissance en laquelle un fils d’Adam est mué en fils de Dieu.

Ignace-Etienne MOTTE ofm.
Le mystère de la vivante Trinité dans la vie et la prière de saint François

Il est difficile de « dire » ce qui chez François fut une expérience indicible. Il est délicat de vouloir « décrire » une personne vivante qui vibre et réagit à un mystère de vie.

Il nous faut bien essayer pourtant de pressentir, avec modestie et respect à travers ses écrits, ce que fut pour François d’Assise cette insondable réalité : la vivante Trinité.

Une présence envahissante qui révèle peu à peu ses noms

François d’Assise n’est pas un clerc lettré qui risque parfois de classer le contenu de la foi dans une série de traités cloisonnés où la communication se fait mal. Son christianisme est une séduction, un envahissement. L’irruption de la Figure englobante du Christ unifie toute sa vie de foi.

François entre dans le mystère trinitaire le jour où il découvre le Christ. Il est une illustration vivante de la promesse de Jésus lui-même : « Si quelqu’un m’aime, il gardera ma parole, et mon Père l’aimera et nous viendrons chez lui et nous ferons chez lui notre demeure » (Jean 14, 23)

et les investit de l’autorité de l’Esprit pour baptiser toutes les nations « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (Jean 20, 19 ss ; Mat 28, 16 ss).


Une existence évangélique qui se déploie à l’intérieur d’une présence trinitaire

Sa vie est un pari sur ce Dieu Trinitaire de la Révélation. Depuis sa conversion, l’accueil de ses premiers compagnons, jusqu’à son identification corporelle à son Seigneur sur l’Alverne, son existence se déroule dans un climat trinitaire.

Ses biographes nous le décrivent à ces grandes étapes, cherchant la volonté de Dieu, en ouvrant symboliquement par trois fois le saint Évangile : « En vrai croyant de la Trinité Sainte, il voulut l’appui d’un triple témoignage. Il ouvrit le livre une seconde et une troisième fois... » (3 S 29). « Après une fervente prière, il alla prendre sur l’autel le livre du Saint Évangile, et par trois fois, au nom de la Sainte Trinité, le fit ouvrir par son compagnon... » (LM 13, 2 ; cf. 12, 10). Ce n’est pas un acte magique mais une démarche de la foi.
Le mystère de la vivante Trinité


François a conçu et vécu sa vie évangélique comme une longue marche vers le Dieu Trinitaire. « Dieu Tout-Puissant... donne-nous d'agir toujours selon ta volonté... ainsi nous deviendrons capables, intérieurement purifiés, illuminés et embrasés par le feu du Saint-Esprit, de suivre les traces de ton Fils NSJC, et, par ta seule grâce de parvenir jusqu'à Toi, Très-Haut, qui en Trinité parfaite et en très Sainte Unité vis et règnes et reçois toute gloire... » (L'Ord 50-52).


François ne veut donc vivre, prêcher et écrire qu'« au nom de la Souveraineté Trinité et de la sainte Unité ». Et il sait du plus profond de son expérience que ce Tout-Puissant « dans sa Trinité et son Unité » bénira et comblera de biens inattendus tous ceux qui « enseigneront, apprendront, garderont, rappelleront et feront tout ce qui est ici écrit pour notre salut... » (1 Reg 24, 2 ; Test 40).
Une existence humaine et une humanité appelées à devenir la demeure de la Trinité Sainte

François répète inlassablement ce que l'Esprit du Seigneur lui dit sans cesse : désirer toujours et par-dessus tout cette sagesse de l'amour de Dieu Père, Fils et Saint-Esprit (1 Reg 17, 16). François nous réapprend toujours à nous émerveiller de la vie chrétienne. Il demeure une invitation permanente à cette joie évangélique de connaître et de goûter ces trésors de Vie. Et nous qui sommes là à fabriquer, avec beaucoup de polycopies et de sueurs, des séminaires et des symposiums sur toutes les grandes questions, et qui oublions parfois ce trésor de vie que nous portons si près de nous !

Si quelqu'un a la phobie de la « mystique qui désengage », qu'il regarde les vrais mystiques de notre histoire et leur étonnante action sur le cours du temps. « Tous ceux qui agiront ainsi et persévéreront jusqu'à la fin, l'Esprit du Seigneur reposera sur eux et fera en eux son habitation et sa demeure, et ils seront époux, frères et mères de Notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Lfid 48-49). L'expérience de la vivante Trinité n'est pas le fruit d'une longue élaboration de l'intellect mais le fruit d'un agir, d'un engagement dans les bénititudes, et de la fidélité persévérante.

François sait de quoi il parle. Il a lutté et pleuré pour cela. Il sait que l'esprit de la chair, comme le renard et les raisins de la fable, préfère ridiculiser cette vie intérieure plutôt que d'accueillir dans la douloureuse purification cet esprit du Seigneur. La vie trinitaire n'est pas un gadget de consommation mais la richesse d'un cœur dépouillé et désencombré.

Des chrétiens de toute condition ont osé risquer pour recevoir cette perle précieuse. L'incohérence et les compromissions de notre vie nous empêchent souvent de goûter cette vie trinitaire pourtant si proche de nous. « ...Faisons lui donc toujours en nous, un temple et une demeure pour Lui : le Seigneur Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit... » (1 Reg 22, 24 ss). Adorer dans la pureté de notre cœur ce Dieu vivant, libéré de tout souci de moi-même ! Devenir une demeure vivante où Dieu respire, prie, chante, sauve ! Voilà ce que François désire par-dessus tout. « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie Abba, Père » (Gal 4, 6).

François sait bien que pour oser prier et se livrer à ses frères il faut croire que la prière et l'engagement sont d'abord une activité du Dieu Trinitaire en moi. Un Dieu plus puissant que mes pauvres inclinations naturelles ou persévérances personnelles. Prier et Agir, pour François, c'est toujours ouvrir sa demeure à cette Vivante...
Présence que je n'invente pas. Prier et se donner, c'est rejoindre un désir de l'Esprit en nos cœurs. Aussi répète-t-il inlassablement : « Adorons-le d'un cœur pur, car il faut prier toujours et sans jamais se lasser. Voilà les adorateurs que recherche le Père... » (1 Reg 22, 27 ss). Quelle force et quel repos de croire cela : le lieu privilégié de la présence de la Trinité vivante n'est pas d'abord de grands bâtiments de marbre ou d'or (les païens ont aussi leurs temples) mais le cœur de l'homme pécheur. « Zachée, descends-vite, car il me faut aujourd'hui demeurer chez toi » (Luc 19, 5). Descendons vite dans le sanctuaire de notre cœur et visithons vite celui de notre frère, car Dieu est pressé de vivre chez nous. François a compris comme saint Paul que là est l'ultime grandeur de l'homme. « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (1 Cor 3, 16-17).

C'est donc tout l'homme, la matière corporelle, le monde créé, les relations et les activités humaines, la communauté qui reçoivent leur véritable dimension de la Trinité Sainte (1 Cor 6, 19-20 ; 1 Tm 3, 15). François exulte de joie devant cet insondable mystère qui le remplit, le dépasse et le ravit. Car ce n'est pas une pieuse rêverie mais une révélation de Jésus lui-même. « Si tu savais le don de Dieu... »

Hier comme aujourd'hui, seul le mystère trinitaire peut délivrer l'homme de ses impasses et de ses désenchantements mortels, de ses fuites imaginaires dans les drogues ou les idéolgoies. La force et l'humilité de tous les hommes de foi furent de croire en cette grandeur de l'homme : « Connais-toi, Homme, connais ta grandeur... Avant tout considère avec quelle noblesse tu fus formé dans ta nature. A mon avis ta noblesse consiste en ce que tu portes, naturellement empreinte dans ta beauté, l'image de la bienheureuse Trinité (saint Bonaventure, Soliloque ; cf. Adm 5). En dehors de ce mystère trinitaire nos engagements, nos libérations sont des mensonges ou des réalisations bien éphémères.

Hors de cette réalité de foi nous risquons toujours de rataplanter la vie spirituelle à de simples exercices de perfection naturelle, de relaxation physique, de libération purement psychologique. Or, aucune technique humaine ne crée la Présence du Dieu Vivant. Elle ne peuvent qu'éveiller à la Présence Trininaire de ce Dieu qui a toujours l'initiative. Connaître et maîtriser les mécanismes psychophysiologiques de l'homme est évidemment souhaitable, mais toujours insuffisant. Je peux devenir un excellent public-relations, un animateur de dynamique de groupe, sans être pour autant un « homme de l'Esprit ». Il faut pour cela être convaincu d'être « habité », « animé » de l'intérieur par la Vivante Trinité.
Tout le mystère du salut est l’œuvre de l’amour trinitaire

« Nous te rendons grâce à cause de toi-même, parce que par ta sainte volonté et par ton Fils Unique, dans l’Esprit Saint, tu as créé toutes choses spirituelles et corporelles... » (1 Reg 23, 1 ss).


le Père (Adm 1). Comme la Trinité est tout entière engagée dans la rédemption, François n’hésite pas à lui confesser ses péchés : « Je confesse tous mes péchés à Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit » (LOrd 38).

Toute sa vie de prière est animée par l’adoration et l’action de grâces à la sainte Trinité

Homme de la liturgie de l’Eglise, ses prières sont presque toujours adressées au Dieu Trine et Un. Comment en serait-il autrement pour cet homme qui ne comprend et ne vit sa prière que dans celle du Christ plein de l’Esprit et toujours tourné vers son Père ?

Pour François, prier c’est encore « suivre les traces de Notre Seigneur Jésus-Christ ». Il a bien conscience que les trois Personnes se suffisent largement à leur propre gloire et louange. « Indigents et pécheurs que nous sommes, nous ne sommes pas dignes de te nommer, c’est pourquoi nous prions et supplions que Notre Seigneur Jésus-Christ, ton Fils bien-aimé en qui tu te complais, te rende grâce Lui-même, pour tout, avec le Saint-Esprit Paraclet, comme il te plaît et comme il leur plaît, lui qui toujours te suffit en tout » (1 Reg 23, 5 ss). La seule prière digne de Dieu ne peut donc être qu’une prière intra-trinitaire qui nous fait participer gratuitement à ce débordement de réciprocité dans l’amour. Ces dizaines de Gloria Patri qui ponctuent nos psaumes et nos oraisons ne seront jamais pour François une routine, mais un acte d’adoration, une prosternation de cœur et de corps. La fréquence de cette doxologie qu’il intercale souvent dans ses écrits n’est jamais banale (cf. ses Lettres et son Pater paraphrasé, v. 13, 17, 21). Elle est la respiration de sa foi. « Tu es Trois et tu es Un en même temps, Seigneur Dieu, Bien total, Tu es le seul Bien. Tu est tout Bien, Tu es le souverain Bien, Seigneur Dieu Vivant et vrai » (Louanges de Dieu pour le Frère Léon).

Pour François, ce Dieu Trinitaire est vraiment l’ultime béatitude de l’homme. Toute son existence s’achève symboliquement dans cette étonnante prière du dernier chapitre de sa Première Règle. Celui-ci est une véritable liturgie vivante à la gloire du Dieu Trinitaire. Il évoque ces immenses cortèges lumineux des églises orientales où toute l’humanité est déjà transfigurée par l’incandescence de la vivante Trinité (1 Reg 23, 6-7). Sa vision de foi devient un chant lyrique. Le souffle de l’amour précipite les mots qui se répètent, s’accumulent et fusionnent dans ce buisson ardent du Dieu Vivant (1 Reg 23, 11). La prière de François est devenue comme dans la tradition orientale une liturgie céleste. Son cœur est véritablement
François devant Dieu

devenu le sanctuaire de la Trinité sainte. Il y célèbre le Vivant. Il accomplit son sacerdoce de baptisé. L'inhabitation de la Trinité sainte dans le cœur de l'homme est vraiment pour lui le but de toute prière, de toute mission, de toute vie de pénitence.

François a fait l'expérience de la vie baptismale qui jaillit de la Pâque du Seigneur. Ce don, incompréhensible de l'extérieur, le comble de joie. Il exulte (cf. 2 LFid 56-60).

Puisse la triple famille franciscaine, hommes, femmes et foyers, renouvelée par François d'Assise qui restaura symboliquement les trois églises d'Assise, retrouver ce souffle de vie trinitaire (3 S 60 ; LM 2, 8).

Rappelons simplement pour conclure combien cette vie de foi trinitaire éclaire et guide François dans ses relations avec ses frères et le monde. Il sait combien l'amour fraternel peut devenir un étonnant apprentissage à la vie trinitaire.

Michel HUBAUT ofm.
François dans l’Eglise
Pour les historiens, le cas de François d'Assise est une curiosité. Voilà quelqu'un qui, par bien des côtés, révolutionne la chrétienté du Moyen Age en prenant le contre-pied des mentalités et des attitudes reçues dans l'Eglise de son temps. Mais on le sent par ailleurs, dans ses écrits, tellement soucieux d'une totale communion à cette même Eglise jusque dans les détails les plus concrets, qu'on est bien obligé d'y voir un des points marquants de sa spiritualité.

Pour tenter de comprendre comment François conciliait en lui ces contraires, commençons par mettre en relief, avec certains historiens, l'aspect paradoxal des faits. Puis nous essayerons de deviner les raisons de son attachement inconditionnel à l'Eglise: raisons humaines d'abord, et surtout raisons mystiques.

UN PARADOXE

Suivons les historiens. Un certain nombre de faits conduiraient logiquement à penser qu'au fond les rapports de François avec l'Église ne pouvaient être que difficiles, sinon dramatiques. Quand on se met en tête de vivre l'Evangile «purement et simplement», c'est qu'on estime qu'il n'est plus tellement bien vécu dans la chrétienté de son temps. D'où les risques d'opposition, de contestation, d'aigreur, d'agressivité et de souffrances réciproques. Détailons sommairement le contraste.

L'Eglise du XIIIe siècle offre une image contestable et contestée

Le pouvoir spirituel de la Papauté se double alors d'un pouvoir temporel absolu: Innocent III, le même pape qui approuve la nouvelle règle de François, est aussi le théoricien de la théocratie
pontificale (le pape étant défini comme l'intermédiaire entre Dieu et les rois); et le pouvoir temporel implique évidemment le pouvoir par les armes.

Au pouvoir s'allie la richesse, selon la logique féodale de l'époque : papes, cardinaux, évêques, abbés sont souvent choisis parmi la noblesse.

Il y a prédominance des clercs dans la société, ceux qui savent le latin, donc l'Écriture, la théologie et la Tradition, le droit et les belles-lettres, bref les gens cultivés qui, avec les marchands tout récemment, représentent l'élite.

Par contre, il y a une misère du bas clergé, surtout dans les campagnes ou aux alentours des villes : misère intellectuelle (peu de formation), misère matérielle (très maigres revenus), surtout misère morale bien souvent (concubinage, cupidité et simonie, négligence et irrévérence envers les choses saintes).

Depuis 1150 environ, on enregistre la naissance d'une opposition plus ou moins violente à l'Eglise, et venant du peuple, en particulier dans le midi de la France et l'Italie du nord : soit sous la forme de l'hérésie cathare (ou albigeoise) soit sous la forme de mouvements «évangélistes» de laïcs (Vaudois ou Pauvres de Lyon, Patarins de Milan, Humiliés, etc...) qui, bien avant François, incarnent déjà une nostalgie de la pauvreté et de la simplicité de l'Evangile (avec prédication itinérante, non distinction entre clercs et laïcs, et contestation discrète ou sonore de tous les abus ecclésiastiques). Certains de ces mouvements resteront dans l'Eglise ; d'autres s'en sépareront ouvertement, rejoignant souvent l'antisacramentalisme des cathares, l'éternelle tentative des «purs» qui consiste à nier la validité d'un sacrement administré par un prêtre indigne.

La nouvelle forme de vie que proposait François mettait implicitement en cause l'Eglise de son temps

Il avait beau se vouloir à cent lieues de la moindre intention de critique, nous disent les historiens, les seules caractéristiques de sa forme de vie l'installaient exactement à l'opposée des manières de vivre et des mentalités en cours :

— sa pauvreté radicale contrastait on ne peut plus avec la richesse de l'institution et de ses dignitaires ;
— sa volonté de minorité-service, avec la puissance et la domination politiques ;
— son attitude missionnaire de désarmé-désarmant, avec la
politique de force des croisades (cf. sa visite au Sultan);
— son audace à prêcher au peuple, lui simple laïc illettré,
empiétait manifestement sur une fonction réservée traditionnellement
aux évêques et aux prêtres;
— surtout peut-être sa conception de la vie commune sous la
forme de la « fraternité », à caractère social égalitaire, était une sorte
de brûlot lancé dans le cadre hiérarchique de l'ordre « féodal » de
l'époque. A la verticalité de la structure féodale, basée sur la pyra-
mide des « ordres » et des allégeances (noblesse, clergé, bourgeoisie-
paysannerie), François substitue un modèle de communauté de struc-
ture horizontale, basée sur le nivellement absolu des conditions
sociales d'origine, sur le consensus mutuel, et sur la réciprocité de
l'autorité-obéissance.

A vrai dire, François n'inventait rien de tout cela, il s'inscrivait
dans la poussée antérieure des mouvements « évangelistes » dont
nous parlions, ainsi que dans la logique du mouvement « communal »
de son temps. Mais le succès fulgurant de sa fondation, en plein
centre de l'Italie et à proximité immédiate de la Rome papale, ne
pouvait que rendre le contraste plus criant.

L'Eglise n'a-t-elle pas plus ou moins « récupéré » saint François ?

Car c'est un fait, le développement de sa fondation n'alla pas
sans tiraillements. François a dû batailler, faire parfois des conces-
sions, mais plus souvent faire montre d'intransigeance pour préserver
la pureté de son charisme, tous les historiens le soulignent. Il y a
même eu glissement, et du vivant même de François :
— du style de pauvreté genre cabanes de planches, on passa
vite aux résidences en dur ;
— de la volonté de vivre l'insécurité, on en vint rapidement
aux « privilèges » obtenus en cour de Rome pour se faire admettre
des évêques ; ou bien l'on accepta la sécurité du logement, offert
avec complaisance par telle ou telle municipalité, qui en restait bien
sûr propriétaire ;
— l'idéal de minorité céda parfois devant l'acceptation de
charges ou de positions d'influence, souvent d'ailleurs pour la bonne
cause ;
— comment l'idéal de simplicité aurait-il pu résister à l'afflux
massif des clercs dans l'Ordre ? La prédication prend alors le pas
sur le travail manuel et l'on pousse vers les études, peut-être pour
garantir le sérieux de cette prédication, ou parce que l’hérésie est sans cesse plus menaçante ;
— l’espèce de fraîcheur, de lyrisme entraînant et de spontanéité novatrice qui caractérisent les règles successives écrites par François eurent bien du mal à se faire admettre par les canonistes, qui préféraient la codification éprouvée des bonnes vieilles règles monastiques. Etc.

Reste évidemment la question de savoir quels sont les vrais responsables de ce glissement. La Curie romaine, disent certains historiens ; c’est elle qui a mis en cage cet oiseau libre, qui a exercé une incessante pression morale et juridique sur François lui-même pour adoucir la rigueur de son radicalisme ; ou qui a cru pouvoir utiliser son mouvement dans la ligne apostolique et ministérielle de la grande réforme pontificale du Concile de Latran en 1215.

Détrompez-vous, diront d’autres, ce sont les frères eux-mêmes qui firent pression sur François pour infléchir le mouvement. On ne passe pas de 12 à 5 000 frères en 10 ans (et peut-être 10 000 à la mort du fondateur), implantés en outre dans toute l'Europe et jusqu’en Terre Sainte, sans changer de visage, sans devoir affronter des crises, et sans avoir à se structurer désormais solidement comme une véritable institution ecclésiastique ; l'Eglise joua surtout le rôle de conseillère et de médiateuse, et c’est probablement grâce à elle que le mouvement franciscain ne se perdit pas dans les sables.

Quoi qu’il en soit, et dans la meilleure des hypothèses, on ne peut tout de même pas en conclure que François et l’Eglise allaient tout à fait dans le même sens ! Si bien que, tous comptes faits, le paradoxe reste vrai pour les historiens : humainement parlant le rapport de François avec l’Eglise de son temps aurait dû logiquement tourner à l’aigre, tant le contraste s'imposait.

Et pourtant...

***

Et pourtant il y a un autre fait, tout aussi massif : il faut bien constater chez lui, en particulier dans ses écrits, la volonté expresse, très arrêtée, presque acharnée d’une totale communion à l’Eglise instituée de son temps. C’en est même une sorte d’obsession pro-ecclesiastique. Non pas seulement la décision, tout bien pesé, de rester dans l’Eglise. Mais la ferme volonté d’être « entièrement soumis à cette même Eglise et prosterné à ses pieds ».

Le mieux est ici d’aligner les textes, l’insistance de François s’en révèlera d’autant plus frappante.
Et d’abord ses dernières volontés dans le Testament de Sienne, 6 mois avant sa mort, et après avoir vécu la crise de l’Ordre depuis 6 ans déjà : « Je suis trop faible et j’ai trop mal pour parler ; brièvement je veux déclarer ma volonté en trois mots que voici :

Que toujours les frères s’aiment les uns les autres en souvenir de ma bénéédiction et de mon testament ;

Que toujours ils aiment et honorent notre Dame sainte Pauvreté ;

Que toujours ils se montrent fidèles et soumis aux prélats et à tous les clercs de notre sainte Mère Eglise ». Charité, pauvreté, dévotion filiale à l’Eglise, tout cela sur le même plan...

Même déjà cette entière soumission avait été prévue, inscrite et codifiée dans la Règle de 1223 : « Le frère François promet obéissance et respect au Seigneur Pape Honorius et à ses successeurs canoniquement élus, et à l’Eglise romaine » (2 Reg 1, 2). Et même, François en rajoute ! « Enfin, au nom de l’obéissance, j’enjoins aux ministres de demander au seigneur Pape un des cardinaux de la sainte Eglise romaine comme gouverneur, protecteur et correcteur de cette fraternité ; afin que, demeurant toujours soumis à cette même Eglise et prosternés à ses pieds, stables dans la foi catholique, nous observions la pauvreté, l’humilité et le saint Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ, comme nous l’avons fermement promis » (2 Reg 12, 3-4).

Tout ce qui concernera la foi catholique et les sacrements sera l’objet d’une vigilance farouche : « Que les ministres examinent soigneusement les postulants sur la foi catholique et sur les sacrements. Si la foi des postulants est ferme sur ces points, s’ils sont décidés à confesser cette foi et à la pratiquer avec courage jusqu’à la mort... (alors on pourra les admettre) » (2 Reg 2, 1-3). Dans la rédaction antérieure de 1221, cette vigilance était impitoyable : « Que tous les frères soient catholiques ; qu’ils vivent et qu’ils parlent en catholiques. Si l’un d’eux vient à s’écarter de la foi ou de la morale catholique, en parole ou en action, et s’il ne se corrige pas, il sera définitivement expulsé de notre fraternité » (1 Reg 19, 1-2). Et il s’agissait de frères déjà profès ! C’est le seul autre cas d’expulsion, après celui de fornication.

La vigilance est aussi farouche en ce qui concerne la liturgie : « Les clercs célébreront l’office conformément à l’usage de la sainte Église de Rome » (2 Reg 3, 1), sinon, c’est un autre genre de sanction impitoyable : « S’il s’en trouvait qui ne célébrent pas l’office selon la Règle et veulent y opérer des changements, ou qui ne soient pas catholiques, alors tous les frères, où qu’ils soient, seront tenus par obéissance, partout où ils rencontreront l’un de ceux-là, de l’adresser
François, fils de l'Eglise

au custode le plus proche du lieu où ils l'auront rencontré. Le custode sera rigoureusement tenu, en vertu de l'obéissance, de le garder comme un prisonnier, jour et nuit, sans le laisser échapper de ses mains, jusqu'au moment où il pourra le présenter en personne à son ministre. Le ministre, à son tour, sera rigoureusement obligé, en vertu de l'obéissance, de le faire accompagner par des frères comme un prisonnier, jour et nuit, jusqu'au moment où on le déferera au cardinal d'Ostie, qui est maître, protecteur et correcteur de toute la fraternité » (Test 30-33). Bigre !

A fortiori bien sûr, la célébration de l'Eucharistie doit se faire « selon le rite de la sainte Eglise » (Lettre à tout l'Ordre 30). Bien plus, François prend la peine d'écrire une lettre à tous les clercs où il se désole de l'irrespect qu'ils manifestent en général envers les choses saintes (ciboires, calices, corporaux et livres liturgiques) ; cela au mépris de toutes les lois... « Nous savons que nous sommes tenus d'observer ces règles plus que tout, selon les préceptes du Seigneur et les lois de notre sainte Mère l'Eglise » (LCle 11-13).

Profonde vénération enfin pour les personnes, pour tous les ministres de l'Eglise, prêtres et clercs : « Le Seigneur m'a donné et me donne encore, à cause de leur caractère sacerdotal, une si grande foi aux prêtres qui vivent selon la règle de la sainte Eglise romaine, que, même s'ils me persécutaient, c'est à eux malgré tout que je veux avoir recours. Si j'avais autant de sagesse que Salomon, et s'il m'arrivait de rencontrer de pauvres petits prêtres vivant dans le péché, je ne veux pas prêcher dans leurs paroisses s'ils m'en refusent l'autorisation. Eux et tous les autres, je veux les respecter, les aimer et les honorer comme mes seigneurs » (Test 6-8). « Tous les clercs et tous ceux qui mènent la vie religieuse, nous devons les considérer comme nos seigneurs en ce qui regarde le salut de notre âme et ne s'oppose pas à notre règle ; nous devons vénérer dans le Seigneur leur ordre, leur office et leur ministère » (1 Reg 19, 3). « Heureux le serviteur qui donne sa foi aux clercs qui vivent en accord avec l'enseignement et les institutions de la sainte Eglise romaine. Et malheur à ceux qui les méprisent : nul n'a le droit de juger les clercs, même pécheurs ; c'est le Seigneur qui se réserve de les juger lui-même et lui seul » (Adm 26).

Et bien entendu, nous avons tous l'obligation de recourir à eux « pour leur confesser tous nos péchés et recevoir le Corps et le Sang du Seigneur » (LFid 22 ; LMin 19).

Pourquoi donc, chez François, cet acharnement à se vouloir si obéissant, si respectueux des personnes, et si scrupuleusement soumis à toutes les règles de l'Eglise de son temps ?
Ce ne sont probablement pas les raisons les plus profondes et les plus décisives, mais on ne peut quand même les négliger, car elles ont dû jouer à leur niveau propre.

1. D’abord la hantise du schisme et de l’hérésie. Il est fort vraisemblable que François était parfaitement informé des ravages qu’opérait dans la chrétienté d’alors l’hérésie albigeoise (n’oublions pas qu’il y avait un évêque cathare à Spolète), et qu’il était donc tout à fait conscient de la pente quasi naturelle que pouvait suivre un projet religieux, réformateur, paré des plus purs motifs, vers la sécession finale et la fantaisie dogmatique.

Imaginons alors la préoccupation de François : que quantité de gens affluent vers l’Ordre naissant par souci de conversion personnelle à l’Evangile, n’excluait pas l’hypothèse qu’ils respiraient aussi l’air du temps, souvent contestataire, dont on ne savait trop sur quoi et jusqu’où portait la contestation. Pour François, on comprend qu’il n’y ait eu qu’un refuge solide, l’Eglise, gardienne de la foi authentique et garantie de l’authentique liturgie ; et qu’une seule urgence, se distinguer d’entrée de jeu d’un mouvement séduisant mais trompeur. On comprend mieux l’inquiétude qui court en filigrane dans ses écrits, et l’on comprend également sa requête d’un cardinal protecteur qui soit aussi correcteur de sa fraternité. L’épidémie menaçait, il n’y avait pas trente-six solutions.

2. Pour tempérer le paradoxe que nous soulignons au début avec les historiens, il n’est pas du tout certain que François ait été conscient de l’originalité socio-politique que représentait sa forme de vie religieuse par rapport au système féodal de l’époque, et donc de l’Eglise de son temps. C’est nous qui, avec le recul, forgeons volontiers la théorie de tout cela et en accusons les contrastes en idées toutes ficelées. Lui vit dans un monde qui bouge, certes, mais où cohabitent — et cohabiteront encore longtemps — des structures traditionnelles et des structures nouvelles, où les idées reçues depuis des siècles ne s’évanouiront pas en 50 ans, et où une civilisation multiséculaire survivra à bien des remous sociaux ou politiques. En histoire, les temps n’en finissent pas de prendre leur temps...

Si bien que s’étonner de l’attachelement de François à l’Eglise de son temps, sous prétexte que son modèle social de « fraternité » s’opposait point par point au modèle « féodal » régnant, c’est aller un peu vite en besogne. Sur le terrain ce n’était probablement pas
D’abord on risque toujours d’assimiler différence et contestation. Demander à vivre quelque chose de différent, est-ce contester pour autant ce qui se vit par ailleurs ? Si, comme religieux, je choisis le célibat, en conclura-t-on que je conteste le mariage en soi ? Alors, François en aurait-il voulu à l’Eglise de son temps, sous prétexte qu’il vivait avec ses frères selon d’autres rapports que ceux de la féodalité ? Rien de moins sûr. Dans le vécu psychologique, c’était probablement beaucoup moins simple. Car la féodalité n’était pas qu’un régime social, c’était toute une civilisation et toute une culture, et on ne s’en défait pas comme cela ! François en gardera bien des traits culturels, il restera sensible à nombre de ses valeurs (la suzeraineté, la chevalerie, l’amour courtois), et sa théologie en est bien plus marquée qu’on ne le croit.

Surtout, gardons-nous d’une immense erreur de perspective. On ne peut opposer légitimement que des réalités de grandeur comparables et d’enjeux comparables. François n’est pas naïf. S’il demande à vivre selon un modèle de structure communautaire différent de celui de la structure féodale, c’est dans les limites bien précises d’un petit groupe d’hommes, somme toute fort minoritaire, et qui plus est dans le cadre tout à fait spécifique et nullement généralisable de la « vie religieuse ». Ce n’est certes pas avec la naïveté outrecuidante de la proposer comme le modèle réduit d’une société de remplacement. Il sait bien que les deux choses sont différentes par nature, et qu’aucune vie religieuse n’est, en soi, un modèle de société, fût-ce de chrétienté. En veut-on une preuve ? Quand il s’adresse par lettre « à tous les fidèles », rien ne transpire d’une suggestion quelconque au sujet de quelque autre modèle social que ce soit.

Il n’est donc pas sûr du tout que l’originalité sociologique de sa nouvelle forme de vie religieuse ait exclu, dans son esprit, la coexistence pacifiée avec un environnement tout autre.

3. D’autant que bien des hauts responsables de l’Eglise ont toujours été profondément bons pour lui. Guido, l’évêque d’Assise, fut son ami, probablement son conseiller spirituel au départ quand François vécut en ermite durant trois ans, et certainement son protecteur jusqu’au bout ; c’est lui qui l’a recommandé en cour de Rome au cardinal Jean de Saint-Paul, lequel fut à son tour conquis et défendit sincèrement son projet devant le Pape et les cardinaux. Innocent III, lui, n’était pas qu’un prestigieux monarque, c’était aussi une grande figure spirituelle ; s’il fut peut-être prudent au début avec François en 1209, en n’approuvant son projet de vie qu’oralement,
il fut vite rassuré ; 6 ans plus tard il l’invita au Concile de Latran (1215), lui donna son approbation publique, et son sermon inaugural qui invitait toute l’Eglise à une profonde réforme pénitentielle impressionna François durablement (cf. sa dévotion pour le signe Tau). Quant au cardinal Hugolin, ce fut un ami et un père qui suivit la fondation franciscaine de très près ; comme dans tous les rapports affectifs, ce ne fut pas sans discussions serrées parfois, mais la confiance filiale profonde de François ne fit jamais défaut. Ni inversement la confiance paternelle du vieux cardinal ; car s’il fit un ami, ce fut aussi en tant qu’ami dans la place, pour forcer la main de tous les grincheux de la curie ; et s’il fit tout, devenu Pape, pour canoniser François deux ans après sa mort, n’est-ce pas la preuve que la sainteté tout évangélique de ce « fils » l’avait profondément bouleversé ?

4. Il se pourrait aussi que François ait eu une certaine conscience vague de ses limites, et donc du rôle nécessaire et complémentaire de l’Eglise pour son œuvre. Par tempérament c’est un entraîneur plus qu’un organisateur ; un lyrique plus qu’un législateur ; un intuitif et un spontané plus qu’un régulateur ; c’est un homme de l’absolu, un radicaliste, un jusqu’au-boutiste, sévère et intransigeant pour lui-même et pour les autres (il se le reprochera parfois). Peut-être a-t-il pressenti dans le rôle de l’Eglise le bien-fondé d’une influence plus pastorale (le sens du temps pour durer, le souci de tout le troupeau et particulièrement des plus faibles...) Qui sait ?

5. Risquons enfin une dernière hypothèse, mais sur la pointe des pieds celle-là : l’Eglise pourrait bien avoir été pour François une sorte de substitut maternel. Une chose est frappante : dès la célèbre scène de son dépouillement devant l’évêque, aucune des biographies primitives ne mentionnera jamais plus quoi que ce soit sur son père ou sa mère. A croire qu’ils se sont volatilisés le jour même. Ou que François leur ait trouvé des remplaçants ?

Car, dans cette même scène, et à propos de son père, il y a ceci de remarquable que le transfert affectif nous est suggéré par François lui-même : « Désormais je ne dirai plus mon père Pierre Bernardone, mais Notre Père qui es aux cieux ! » Et de fait, il passera le reste de sa vie dans l’intuition permanente et l’espèce de quête expérimentale quotidienne de la paternité providente du Père.

N’y aurait-il pas eu un parallèle du côté maternel ? Et François n’aurait-il pas investi sur l’Eglise toute la charge affective qu’il portait à sa propre mère ? Ce qui expliquerait, en partie du moins, son souci presque fébrile de lui manifester toutes les marques de vénération possible, en même temps que son désir très franc d’in-
François, fils de l’Église

dépendance ; le tout reposant sur cette sorte de socle granitique que représente toujours l’amour d’un fils pour sa mère : la hantise d’en être séparé.

Quoi qu’il en soit de cette hypothèse de transfert maternel (peut-être farfelue et en tout cas parfaitement in vérifiable), n’oublions pourtant jamais l’importance de l’affectivité chez François.

RAISONS MYSTIQUES DE SON ATTACHEMENT À L’ÉGLISE

François n’est pas seulement un grand affectif, c’est aussi un grand mystique, je veux dire quelqu’un qui vit constamment dans l’intuition de Dieu présent, dans la certitude quasi physique que Dieu lui est plus immédiatement présent que le réel qui l’environne, que nos murs, que notre table et que nos livres. François en est d’autant plus persuadé, qu’il s’est senti plusieurs fois l’objet d’interventions sensibles du Seigneur.

Or, parmi les raisons d’ordre mystique et théologique par lesquelles nous essaierons maintenant de nous expliquer son indéfectible attachement à l’Église, ces interventions du Seigneur lui-même doivent avoir été décisives. Il est donc normal de commencer par là.

C’est le Seigneur lui-même qui a mené François de l’Évangile à l’Église

Cette liaison indénouable entre le Seigneur et son Église s’est imposée dès le départ à l’esprit de François, avant même la fondation de sa fraternité. Ce n’est pas lui qui se l’est inventée, ce n’est pas par obéissance à la foi traditionnelle qu’il y a consenti, c’est le Seigneur en personne qui a pris la peine de la lui faire sentir. François nous le dit en toutes lettres au tout début de son Testament (1-9).

Les trois premiers paragraphes sont assez révélateurs, car ils nous confient comment s’est articulée cette intervention du Seigneur lui-même auprès de François ; comment, avant même de lui donner des compagnons, et par trois motions, il l’a mené de l’Évangile à l’Église. Mené de l’Évangile à l’Église, qu’est-ce à dire ?

Une constatation s’impose d’emblée, les trois premiers paragraphes sont commandés chaque fois par la même phrase « Le Seigneur me donna... » Que lui donne-t-il ? Quelles motions exerce-t-
François dans l'Eglise

il sur lui ? Et selon quelles impulsions successives de radio-guidage, pourrait-on dire ? Schématisons la triple constatation de François :

1. « Le Seigneur m'a donné » de commencer à me convertir en me faisant le Bon Samaritain des lépreux. Autrement dit, le Seigneur a commencé par me rendre sensible à la parole de son Evangile en me faisant pratiquer un geste typique de cet Evangile, il m'a jeté dans l'Evangile en acte.

2. Puis « le Seigneur m'a donné » grande foi aux églises (les églises de pierre, les chapelles, les oratoires). « Avant d'être les édifices de l'Eglise romaine dirait François, ce sont ses maisons à lui, il me l'a dit lui-même un jour : « Va, et répare ma maison... » C'est bien là qu'on peut adorer le Seigneur Jésus-Christ, puisqu'elles abritent les signes vivants de notre salut : le crucifix qui m'a parlé, le tabernacle où est son corps ».

3. Ensuite « le Seigneur m'a donné » grande foi à ses ministres, quel que soit leur comportement, car c'est le Seigneur Jésus lui-même que je discerne en eux.

Quand François nous relate ainsi cette triple motion du Seigneur, on ne peut manquer d'imaginer les conclusions qu'il en tira.

Première conclusion : pour lui, les choses sont on ne peut plus claires : dès le départ, c'est le Seigneur lui-même qui a pris la peine de le mener jusqu'à l'Eglise ; qui s'est donc présenté à lui comme solidaire de son Eglise ; lui laissant entendre que si l'Evangile est bien d'abord une mise en pratique des exigences de son Royaume, il ne dispense pas pour autant d'entrer dans une structure visible et concrète faite de signes (lieux, personnes, gestes sacramentels) par lesquels continue de s'actualiser son action pour le Royaume.

On imagine déjà fort bien la toute première justification de François : « on aura beau me dire tout ce qu'on voudra sur l'Eglise, moi je crois d'abord à ce que m'en a laissé entendre le Seigneur ! »

Mais une deuxième conclusion importante ressort aussi de ce texte du Testament, surtout si on le rapproche de la 1re Admonition sur « Le Corps du Seigneur ». La conviction centrale qui est commune à ces deux textes tourne autour du mot « foi » : « le Seigneur me donna d'avoir la foi... aux églises... aux prêtres » (Test) — « C'est par la foi seulement (par l'Esprit, dit François) qu'on peut distinguer le corps réel du Seigneur derrière les apparences du pain et du vin » (1 Adm). Le cœur de l'argumentation chez François est alors le suivant :
François, fils de l'Eglise

- Il a bien fallu la foi aux apôtres pour discerner Dieu derrière l'homme Jésus (1 Adm 1-8 et 20);
- De même il nous faut la foi pour discerner le vrai Fils de Dieu derrière le pain et le vin (toujours 1 Adm 9-10 et 21).
- Or c'est la même chose pour les prêtres, il nous faudra toujours la foi pour discerner le Fils de Dieu derrière leur pauvre humanité d'hommes (Test 9).
- Comme il m'a bien fallu la foi pour deviner derrière les lépreux le visage du Christ (Test 1-2).

Tout se tient pour François : croire à la divinité de l'homme de Nazareth, croire à l'Eucharistie, croire à l'Eglise, croire à l'Evangile participent de la même logique : dans chaque cas, il faudra toujours passer d'un regard humain (de chair) à un regard de foi (en esprit) ; dans chaque cas, du niveau des « apparences » humaines concrètes à la réalité plus profonde du « mystère ».

Et l'on devine la deuxième justification de François : « Ne soyons point naïfs ! A supposer que l'Eglise, depuis toujours, soit irréprochable et pure, que tous ses ministres soient des saints, il nous resterait toujours à nous hisser au niveau de la « foi » pour croire que le pain et le vin qu'ils consacrent sont vraiment le Corps et le Sang du Seigneur, que leurs paroles d'absolution sont vraiment le pardon du Seigneur, etc. Ne tournons donc pas autour du problème de l'Eglise en croyant pouvoir faire l'économie de la foi. En toute hypothèse, le « mystère » sera toujours aussi gros à avaler ! Remarquez, je ne me vante pas de ma foi, c'est le Seigneur qui me l'a donnée. Mais au moins, qu'on ne me taxe pas d'illogisme, et qu'on me laisse mon Eglise ».

Troisième conclusion enfin — qui devait d'ailleurs découler directement de la précédente aux yeux de François — c'est l'humilité que manifeste le Seigneur en consentant ainsi aux signes, malgré leur ambiguïté ; l'espèce d'effacement et de nouvel abaissement que représente la délégation de pouvoir qu'il leur fait, malgré leur fragilité. Or l'Eglise est son signe, malgré toute son ambiguïté et sa fragilité.

Comprenons bien. Un signe est une réalité bien concrète, mais qui a le pouvoir de suggérer et de désigner autre chose (un étendard désigne la cause que l'on défend, alors qu'un morceau de tissu n'est qu'un morceau de tissu ; un lépreux évoquait pour François le Christ souffrant, alors que beaucoup n'y voyaient qu'un malade contagieux). Le signe est donc un support matériel qui n'a de dignité soudaine que par cette « autre chose » d'immatériel qu'il suggère ou désigne.
D'où sa fragilité, pour peu qu'on ne perçoive pas cette « autre chose », et qu'on réduise alors le support à n'être qu'une réalité concrète fort banale, sinon piètre (pour un hérétique de l'époque, le prêtre du coin n'était souvent qu'un pauvre bougre ou un triste sire, doublé d'un mystificateur). Mais inversement les réalités immatérielles souffririaient peut-être aussi elles-mêmes de fragilité, par leur abstraction même, si elles ne parvenaient pas à s'incarner dans des supports concrets (que serait une cause sans des zélateurs qui la défendent et sans un étendard qui les galvanise ?); le risque est souvent d'en rester au niveau des abstractions et de l'inefficacité, tout au moins du manque de pouvoir sensibilisateur. Le signe, lui, a tout le pouvoir du concret, il mobilise plus facilement.

Or ce qu'il y a de curieux avec le Seigneur, devait se dire François, c'est qu'il semble aimer le concret. C'est toujours par du concret, à travers du concret qu'il vous mène à la foi (les lépreux... les chapelles... les pauvres petits prêtres). A croire que ça ne le dérange nullement, et qu'il préfère cela tout compte fait aux convictions abstraites : pas la charité en soi, mais les lépreux ; pas la présence réelle en soi, mais les chapelles avec leurs tabernacles et leurs crucifix ; pas l'économie sacramentaire en général, mais les pauvres petits prêtres... D'ailleurs notre Dieu ne s'est pas contenté de se révéler comme l'Amour en soi, il est apparu parmi nous comme l'Amour en chair et en os, avec aussi toute la fragilité d'un signe (pour bien des juifs, Jésus n'était finalement que le fils du charpentier). C'est ce qui fait qu'on n'enlèvera jamais à la foi chrétienne d'être par essence une religion « d'incarnation » : Dieu s'est fait signe, il est logique qu'il nous convoque de nouveau à ses signes.

Nul doute que François ait été fort sensible à ce consentement du Seigneur : aux signes, à ce pauvre réel concret, si humble soit-il, qu'il va charger de tout le symbole et de toute l'efficacité de son mystère. C'est la définition même du sacrement, et l'Église est son humble sacrement.

On réalise alors qu'elle pouvait être la dernière justification de François : « Quand je vous confiais que c'est le Seigneur en personne qui m'a mené de l'Évangile à son Église, n'avez-vous pas compris comme moi qu'il se qualifiait alors lui-même et qu'il se révélait à nouveau dans toute la splendeur de son amour, par le seul fait qu'il me conduisait à elle par la main ? Voyez, frères, l'humilité de Dieu. Dans son Église, sa gloire est mystère d'humilité et d'abaissement, comme à Bethléem... Comment n'aurais-je pas été tout de suite conquis et bouleversé par cette même logique de l'Incarnation ? »
François, fils de l'Eglise

**Jésus présent aujourd'hui : la parole et le pain**

Il y a donc eu radio-guidage vers l'Eglise. Mais il va se jouer maintenant, à travers elle, un enjeu autrement important : c'est dans l'Eglise et par l'Eglise que François trouve aujourd'hui son Seigneur Jésus **présent**, sous les deux formes de son **corps** et de sa **parole**.

Remarquons tout de suite que François dans ses écrits associe volontiers la « parole » et le « pain » du Seigneur, l'Écriture et les sacrements, l'Evangile et les « Corps et Sang » du Seigneur (2 Reg 2, 2 — Test 10-13 — LClé 1-3 — LOrd 34 — LCus 2). Sa chair et sa voix...

1. **François est hanté par la question de la présence de Jésus**

   Déjà par tempérament c'est un sensitif, un visuel, un homme du concret : il lui faut voir, toucher, sentir, et gestuer ses sentiments.

   Dans l'ordre spirituel, c'est un homme qu'on pourrait dire charnellement mystique (il vit constamment, on l'a vu, dans l'intuition de Dieu-présent, plus immédiatement là que tout autre réalité environnante). Il a déjà expérimenté la présence sensible de Dieu (nuit de Spolète, extase un dernier soir de fête dans une ruelle d'Assise), puis celle du Christ (la voix du crucifix de Saint-Damien) ; il sera toujours poursuivi par la nécessité de faire place en lui, quasi physiquement, à l'Esprit du Seigneur ; poursuivi également par le désir d'expérimenter vraiment et matériellement la présence du Père à travers sa providence journalière. Il y a chez cet homme la certitude et la soif d'un très fort réalisme du surnaturel (cf. aussi la scène de Noël à Greccio).

   Allons plus loin dans cette ligne d'un François affamé, assoiffé, presque obsédé d'une présence sensible de Jésus. Au fond, il ne faudrait pas pousser très loin pour risquer l'hypothèse d'un François presque envieux de l'expérience des apôtres : eux, ils l'ont vu et touché, ils l'ont entendu parler ! Mais moi, où et quand le verrai-je et le toucherai-je, où et quand entendrai-je ses paroles ? où et quand demeurerai-je avec lui tous les jours ?

   N'est-ce pas un des secrets de sa nouvelle forme de vie religieuse — par ailleurs si intimement associée au mystère et à la fonction de l'Eglise — que cette soif de re-compagner avec Jésus de manière sensible (à la lettre et sans glose), comme les Apôtres en ont eu le privilège ? N'est-ce pas cela qui hante François : un contact physique journalier avec sa chair et sa voix, avec son **corps** et sa **parole** ?
Je n’invente rien, François le dit lui-même assez clairement. Non seulement quant au « corps » eucharistique du Christ : « en ce monde, en effet, nous ne possédons rien de visible ni de sensible du Très-Haut si ce n’est son corps et son sang, ses noms et ses paroles... » (LCle 3, et même expression dans le Test 10-13). Mais aussi — on vient d’ailleurs de le lire — quant aux saintes « paroles », pour lesquelles il manifeste une exigence de respect, d’un scrupule presque tatillon, dans la simple matérialité des manuscrits liturgiques (Test 12-13 — LCle 6-12 — LOrd 34-36).

Et François pressent bien que cette soif de « présence sensible », qu’on pourrait croire exacerbée, n’est pourtant pas aberrante, puisqu’elle ne fait que se conjoindre au propre désir du Christ : « Tel est en effet le moyen qu’il a choisi de rester toujours avec ceux qui croient en lui... » (Adm 1, 22). Rester avec... pouvoir re-compagnonner avec... tout l’enjeu est là pour François.

2. Pour François, l’Eglise est chargée de nous ré-enfanter le Seigneur Jésus aujourd’hui (la Vierge et l’Eglise)

C’est à dessein que j’emploie le symbole du « ré-enfantement », qui évoque bien sûr la Vierge Marie, car il est suggéré par François lui-même. Dans son esprit, on ne peut dissocier l’Église et Marie, car c’est la même vocation et la même fonction qui les unissent toutes les deux : donner un corps au « Très-Haut Fils de Dieu ».

Ecoutons sa Salutation à la Vierge Marie :

« Salut, Marie, Dame sainte, reine, sainte mère de Dieu, vous êtes la Vierge devenue église (ou devenue l’Eglise ?)

« Virgo ecclesia facta », le rapprochement est net. Mais comment traduire ce latin si concis : devenue église, devenue l’Eglise ? Les traducteurs hésitent. Les plus scrupuleux s’en tiendront à la minuscule : la Vierge « a été faite église », comme nos églises et nos chapelles qui abritent elles aussi le Seigneur, au même titre que le sein de Marie qui lui servit de « palais, de tabernacle, de maison, de vêtement », comme poursuit François dans la même louange quelques lignes plus loin. Et l’on comprend l’image : Marie fut le tout premier enveloppement matériel du Verbe Très-Haut, comme le sont maintenant nos tabernacles pour Jésus ressuscité.

D’autres penseront pouvoir traduire « la Vierge devenue l’Eglise », avec une majuscule, en se fondant sur la logique même de François qui suggère que l’Eglise, depuis la Résurrection, a pris en quelque sorte le relais de Marie, non seulement pour « abriter »
François, fils de l'Eglise

(passivement) le Seigneur dans tous les tabernacles de ses églises, mais pour lui « donner corps » (activement) dans tous les aujourd'hui des temps : l'action consécration du prêtre se révélant aussi nécessaire que le travail de gestation active d'une jeune mère.

Quoi qu'il en soit, ce parallèle qu'établit François entre la Vierge et l'Eglise n'est pas qu'une inspiration fugitive, puisqu'il y revient deux autres fois lorsqu'il évoque l'eucharistie et la fonction sacerdotale :

« Voyez : chaque jour il s'abaisse, exactement comme à l'heure où, quittant son palais royal, il s'est incarné dans le sein de la Vierge ; chaque jour c'est lui-même qui vient à nous, et sous les dehors les plus humbles ; chaque jour il descend du sein du Père sur l'autel entre les mains du prêtre » (Adm 1, 16-18).

« Ecoutez, mes frères. Si la bienheureuse Vierge Marie est tellement honorée — et c'est justice — parce qu'elle a porté le Christ dans son sein très béni... comme il doit être saint, juste et digne, celui qui touche de ses mains, reçoit dans sa bouche et dans son cœur et donne aux autres en nourriture le Christ qui maintenant n'est plus mortel, mais éternellement vainqueur et glorieux, celui sur qui les anges désirent jeter les yeux » (LOrd 21-22).

D'un côté c'est un appel à la foi, de l'autre un appel à la dignité des ministres et des communiants, et des deux côtés avec une nuance de reconnaissance pour l'humble abaissement du Fils glorieux qui consent à quitter son séjour de gloire pour venir chez nous sous d'humbles conditions. Mais puisque l'Eucharistie pour François est une nouvelle « incarnation », les coopératrices de ces deux mystères, Marie et l'Eglise, ont à l'évidence pour lui la même vocation, la même fonction et donc la même dignité. On croirait entendre François dire aux hérétiques ou aux schismatiques de son temps : « Vous voulez vous passer de l'Eglise ? Autant vous passer de la Vierge, et donc du mystère de l'Incarnation ! Vous ne trouvez pas que ça fait beaucoup ? Avouez donc que vous pulvériserez tout le dessein de Dieu ! »

Précisons deux choses à propos de cette nouvelle fonction « d'incarnation » :

a. D'abord François perçoit bien la nuance dans le parallèle : quand l'Eglise redonne un corps à Jésus dans l'Eucharistie, ce n'est plus un corps « mortel » (comme celui que lui donna Marie), mais son corps de ressuscité « qui maintenant n'est plus mortel, mais éternellement vainqueur et glorieux » (LOrd 22). Nous nous en souviendrons plus loin.
b. Surtout, pour François, cette nouvelle « incarnation » est une question de vie ou de mort — c'est Jésus qui l'a dit dans l'Evangile — il faut que le Très-Haut Fils de Dieu nous soit rendu « visible et sensible », non seulement sous la forme de cette « chair » eucharistique qu'il faut « manger pour avoir la vie éternelle » (Jean 6, 55), mais pour tout ce qui touche également « ses noms et ses paroles » (LCle 3) sans lesquelles non plus nous ne pouvons être sauvés. On le voit, c'est bien toujours pour François la **parole** et le **pain** ; selon la théologie johannique dont il est peut-être le plus imprégné, les deux sont aussi nécessaires pour avoir la « Vie ».

Or, qui lui « réincarnera » ce Christ à la lettre et sans glose, qui lui rendra « visibles et sensibles » la chair et la voix de Jésus-Christ, sa parole et son pain, sinon l'Eglise, seule habilitée au travers de ses théologiens (Test 13) et de ses prêtres (2 LFid 33-35) à les lui livrer dans leur intégrité ? Non pas que François cède ici à je ne sais quel conformisme dans l'obéissance, mais encore une fois, n'en doutons pas, parce que c'est bien dans les manières du Seigneur de nous faire passer ainsi par le concret, par l'humain, par les moyens humbles, en un mot par les signes, pourvu seulement que ces médiations nous livrent fidèlement son mystère.

Cette insistance sur la parole autant que sur le sacrement se fait même sévère, on l'a vu : elle est un test obligatoire et dissuasif pour l'admission dans l'Ordre, et dans la 1ère Règle la transgression était même un cas d'expulsion pour les frères déjà profès ! Non pas tant parce qu'on s'en prendrait à l'Eglise, mais parce qu'on s'en prendrait à la Parole de Jésus lui-même, qu'on mutilerait. Pour François, ce n'est jamais l'Eglise pour l'Eglise, c'est l'Eglise pour avoir Jésus.

**La transcendance de Dieu en question**

Pour François, l'énigme du mystère de l'Eglise est peut-être à chercher plus haut encore : sa foi en l'Eglise est le test de sa foi dans le mystère du Très-Haut. Il se pourrait bien que la raison ultime de sa fidélité ecclésiale absolue soit celle-là.

Le problème est celui-ci, rappelons-le : comment se fait-il que cet homme, dont la forme de vie empruntait beaucoup aux mouvements évangélistes de son temps, qui finirent nombreux dans le schisme ou l'hérésie, ne soit pas lui-même devenu hérétique ou schismatique ? Il nous faut répondre : c'est avant tout sa théologie qui l'en préserva, je veux dire sa saisie étonnamment juste du mystère du Christ ressuscité, à la fois **tout puissant** et **très humble**. Et l'Eglise lui était une preuve de cette mystérieuse conjonction des extrêmes.
En effet, le Christ, qui a voulu lier sa re-présence aux gestes de son Eglise, est le Christ glorieux, qui a recouvré à sa résurrection toutes les prérogatives de la transcendance de Dieu.

Or la transcendance de Dieu a ceci de tout à fait spécifique en christianisme qu’elle est à la fois une toute puissance (« Très-Haut Fils », dit François, tout autre que nous en condition et en pouvoir, co-créateur et souverain juge), mais aussi un mystère d’humilité et d’amour (le tout proche, notre frère), celui qui va consentir à se lier à toute l’épaisseur humaine de son Eglise.

Seulement, en ce qui concerne cette Eglise pécheresse, qui est quand même servante du Seigneur, François ne se méprend pas : on ne peut s’en prendre à elle sans attenter du même coup au mystère du Très-Haut ; par le fait même on refuserait que Dieu soit Dieu. Comment cela ?


Mais d’autre part, dans l’esprit de François, on ne peut en profiter pour récuser ces pauvres mains sous prétexte qu’elles ne sont pas pures. Car il y va maintenant de la toute puissance de ce même Seigneur, « Très-Haut Fils de Dieu, éternellement vainqueur et glorieux » (L’Ord 22). Remarquons bien le mot « vainqueur » et ne le laissons pas échapper, il représente peut-être l’ultime secret de la fidélité de François, la racine la plus profonde de sa conviction. Et cette conviction indéfectible, c’est que personne ne pourra jamais rien contre la toute puissance du ressuscité. Ce qu’on peut formuler aussi d’autres façons :

— la volonté du Christ glorieux ne peut pas être mise en échec par le péché de ses serviteurs ;
— sa grâce ne peut pas être rendue impuissante par les instruments qu’elle utilise ;
— il ne se pourra jamais que l’homme soit à ce point puissant qu’il arrive à faire échec à l’amour que Dieu veut répandre.

C’est ce qui explique que pour François, comme pour la saine Tradition avant lui, le pouvoir sacramental ne soit pas conditionné par la conduite du ministre, ou équivallemment que la « victoire » du Christ ne soit pas subordonnée aux performances morales de ses serviteurs.
Pourquoi? Mais parce qu’en Dieu, l’humilité n’est pas la négligence de la toute puissance. Elles cohabitent, et chacune dans sa perfection. Le vrai théologien spirituel est celui qui les respecte l’une comme l’autre, et qui fait de ceci sa conviction: *si le Seigneur ne se laisse vaincre par personne en humilité, personne non plus ne lui ravira jamais sa gloire et sa puissance*. C’est ce que n’ont jamais compris les montanistes et donatistes dans les premiers siècles de l’Église, ni les Vaudois ou Cathares du temps de François. Ils ne laissaient pas Dieu être Dieu.

**CONCLUSION**

Nous étions partis d’un paradoxe dans le rapport de François à l’Église. D’un côté une histoire concrète qui, au dire des historiens, ne manqua pas de péripéties; et de l’autre une volonté acharnée d’entièreme soumission.

A supposer que le contraste soit si accusé qu’on veut bien le dire, nous avons vu que l’un n’empêcha nullement l’autre. Car la vie, le cœur, la pensée, les rapports vécus fourmillent d’apparentes contradictions qu’une forte personnalité concilie sans drame, grâce au principe unificateur qui l’anime, autour duquel elle s’est pour ainsi dire construite et structurée, et qui constitue finalement sa sauvegarde.

Ce principe d’unité chez François était incontestablement d’ordre mystique: c’était la foi. Non pas la foi qui consent finalement à rester dans l’Église et à se soumettre à elle la mort dans l’âme. Pas davantage la foi dont on se demande parfois si la visée avant tout moralisatrice ne submerge pas la croyance. Mais la foi en majuscules, celle qui a charnellement besoin de cette Église, celle qui la voit tellement liée au mystère du Très-Haut Seigneur à la fois tout puissant et très humble, tellement parallélisée en outre au mystère de la vocation de la Vierge, tellement voulue et prévue enfin dans la logique divine du salut par l’Incarnation, que vouloir s’en passer reviendrait à ruiner tout l’édifice.

Je crois que pour François, c’était aussi important et aussi simple que cela.

Jean-Joseph BUIRETTE ofm.
La foi de François à l'Eucharistie est étonnante. Fortement marquée par son temps, elle n'y est pas enfermée. Certaines de ses expressions portent l'empreinte des questions qui préoccupèrent l'Eglise au XIIIe siècle. Mais la plupart supportent sans fléchissement ni distorsion notre vision actuelle du « Sacrement pascal ». La foi vivante n'est-elle pas toujours bien plus riche et plus ample que la représentation consciente qu'en propose le langage d'une époque, affecté des circonstances et nécessités de l'heure ? Au cœur du croyant François, la mémoire de l'Eglise a déposé ses trésors... que ne sauraient contenir les coffres de Latran IV ! A la même mémoire puisera Vatican II... qui ne l'a pas non plus épuisée. Car elle est riche de toute la Révélation, dont l'inventaire ne sera jamais clos, étant inépuisable.

Peut-être l'historien sourira-t-il de cette « prétendue actualité » de la foi de François à l'Eucharistie. Mais le fils, lui, s'émerveille de découvrir au pain qu'il mange la saveur des épis germés au champ de son père, au vin qu'il boit le bouquet des grappes mûries à son vignoble. Tel sera mon propos : faire partager la découverte joyeuse et surprise... que la foi de François à l'Eucharistie est si vivante et profonde qu'elle n'est pas « dépassée ».

J'évoquerai d'abord la « découverte » de l'Eucharistie par François, telle qu'il nous en fait confiance en son Testament. Puis je tenterai de déceler dans ses propres expressions l'affleurement de sa foi vécue, dans toute son ampleur, notant au passage telles traces perceptibles en sa vie profonde de l'action du « Sacrement pascal ».

DÉCOUVERTE DE L’EUCHARISTIE

Dans son Testament, François faisant mémoire des années de sa conversion, situe la place que l’Eucharistie va prendre dans sa foi et sa vie. Il nous suggère du même coup les circonstances concrètes qui ont provoqué ou favorisé cette mise en place.

« Alors, le Seigneur me donna une telle foi... » (Test 4)³. Cet « alors » peut être situé dans le temps et l’espace. François vient d’évoquer le service des lépreux, puis sa « sortie du siècle », c’est-à-dire, concrètement, la rupture avec le monde de Pierre Bernardone devant le tribunal de l’évêque d’Assise.

« Alors » : au lendemain de cet événement, il se fixera à Saint-Damien. Il y vivra longuement, consacrant ses forces et son temps à restaurer l’édifice en ruine, en compagnie du chapelain, dont le ministère essentiel était sans doute la célébration de l’Eucharistie ⁴.

Les églises : première réalité concrète, perçue dans la foi, comme demeures de Jésus Christ, Seigneur et Sauveur. L’expérience vécue par François à Saint-Damien l’acheminait vers la reconnaissance de cette église, demeure de Jésus Christ : « Ma maison tombe en ruine ». Mais cette reconnaissance s’étend de là « à toutes les églises du monde entier » : signes concrets de l’Église qu’habite le Seigneur, de l’Église « qu’il s’est acquise au prix de son sang », dont François comprit vite, sous la conduite de l’Esprit, que c’était d’elle que lui avait parlé le Crucifix (cf. 2 Cel 11, LM 2, 1). Et ce Crucifix de Saint-Damien imprimait en son cœur le visage du Seigneur-Sauveur, du « Seigneur Jésus Christ » qui a « racheté le monde par sa sainte Croix ». De tonalité manifestement johannique, ce Crucifix byzantin évoque Jésus « glorifié », élevé sur la Croix et dans la Gloire. C’est en cette Icône d’abord que François perçoit la présence du Christ en cette église-là. Lorsque, plus tard, il centrera son regard sur le Sacrement du Corps du Seigneur, le Visage du Christ de Saint-Damien ne s’effacera

3. Cet « alors » de la traduction précédente du P. Damien Vorreux traduit un « Et », mais dont le sens d’une succession d’événements peut être justement rendu par « alors ».

4. Malheureusement, à ma connaissance, seule l’imagination de Félix Timmermans (« La Harpe de saint François ») a donné un nom, un visage, une parole, bref une manière d’être à ce prêtre.
pas, mais se superposera et finalement se confondra avec lui, prétant ses traits à Celui que François adorera sous le signe du pain consacré : le Seigneur-Sauveur, le Crucifié-glorifié, auquel s'adresse sa prière, empruntée à la liturgie de la fête de la Croix glorieuse.

Puis, François poursuit : « Ensuite, le Seigneur me donna et me donne une si grande foi dans les prêtres, qui vivent selon la forme de la sainte Eglise romaine... que je veux les respecter, les aimer et les honorer comme mes seigneurs. Et je ne veux pas considérer en eux le péché, car je discerne en eux le Fils de Dieu et ils sont mes seigneurs » (Test 6, 8-9).

Après les édifices, en lesquels « prend corps » sur terre la réalité de l'Eglise, les ministres consacrés pour « donner corps » à cette Eglise. Deuxième découverte, provoquée sans doute par la compagnie quotidienne du prêtre de Saint-Damien. Par sa présence et sa vie, il fut le témoin humain par lequel le Seigneur éveilla et sur lequel il appuya cette « si grande foi » qu'il donna à François. À partir de lui, ce sont tous les prêtres, « les pauvres petits prêtres de ce siècle » (Test 7) que reconnaît cette foi. François discerne en eux le Fils de Dieu. Car il les voit investis du ministère du Corps du Christ et d'abord par le Sacrement de l'Eucharistie.

Il continue, en effet : « Je fais cela parce qu'en ce monde je ne vois rien corporellement du Très-Haut Fils de Dieu, si ce n'est son très saint corps et son très saint sang, que les prêtres reçoivent et dont ils sont les seuls ministres » (Test 10). Ainsi se trouvent désormais liés dans la foi de François les réalités du prêtre et du Sacrement du Corps du Christ, indissociables l'un de l'autre (cf. Adm 26, 2 LFid 33-35...).

5. Serviteur de l'Eglise, les prêtres communiqut à ses membres le Corps et le Sang, qui donnent le salut de la vie, le Corps et le Sang qui font d'eux l'Eglise, Corps du Christ.

En tout cela, nous pouvons nous rendre compte comment François a découvert, de manière concrète et vivante, l'Eucharistie au cœur de l'être sacramental de l'Eglise. Eglise, prêtre, eucharistie, liés l'un à l'autre dans sa découverte, le sont désormais dans sa vie. Sous la conduite du Seigneur s'assemble et s'ajuste pièce à pièce la charpente solide, robuste et saine et sa foi à l'Eglise, sacrement du Salut, avant tout par le don que le Seigneur lui fait de son Corps et de son Sang, par le ministère du prêtre. L'Eucharistie fait l'Eglise, l'Eglise fait l'Eucharistie, et le prêtre, consacré par l'Eglise, est tout entier au service de la construction de Celle-ci, avant tout par le

5. En ce dernier texte, le lien sacerdoce-eucharistie s'étend aussi aux « saintes paroles du Seigneur, qu'ils prêchent, proclament et distribuent ». 
ministère du Corps et du Sang très saints du Seigneur. Ce n'est certes pas le vocabulaire de François, mais c'est bien réellement le contenu de sa foi.

Des expériences concrètes vécues à Saint-Damien, François reçoit du Seigneur la grâce de découvrir de manière vivante le « Mystère de la Foi ». Et l'image gravée en son cœur, dans la plus forte de ces expériences, l'image du Crucifié-glorifié donnera visage au Très-Haut Fils de Dieu, dans le Sacrement de son Corps et de son sang.

A travers cette toute simple évocation de son cheminement sous la conduite du Seigneur, François nous permet de constater l'équilibre, la solidité, la profondeur de sa foi à l'Eucharistie, qui va prendre, au fil des ans, tant de place dans son cœur et sa vie. Avec cette foi de François, ainsi située, comment ne serions-nous pas à l'aise aujourd'hui?

**EMPRISE DE L'EUCARISTIE**

Les Ecrits de François témoignent du regard qu'il portait sur l'Eucharistie. Rejoignons ce regard, pénétrons avec lui la richesse qu'il découvre, en laissant retentir en nous les expressions par lesquelles il nous le livre. Nous pourrons ainsi pressentir l'ampleur et la vigueur de sa foi au Sacrement devant lequel « il n'en finissait pas de s'émerveiller » (2 Cel 201). Et commençons en nous attachant à ce regard lui-même.

« Je ne vois rien corporellement en ce monde du très haut Fils de Dieu sinon son corps et son sang très saints » (Test 10)

Lorsque François, pour bénir son frère Léon, lui adresse le souhait ardent du livre des Nombres (6, 24-26) : « Que le Seigneur te découvre sa Face, ...Qu'il tourne vers toi son Visage » (BLéon 1-2), ne trahit-il pas là ce qui lui tient le plus à cœur ? A un ami ne souhaite-t-on pas ce qu'on estime le meilleur ?

François est un visuel. Il a besoin de voir. La vue est manifestement le plus éveillé de ses sens, celui en lequel se concentre son désir... celui dont le Seigneur, justement, lui ôtera l'usage pour l'unir à sa Passion, aux dernières années de sa vie.

Voir ! Mais comment voir l'invisible ? « Dieu, personne ne l'a jamais vu » (Adm 1, 5 - Jn 1, 18). « En ce monde je ne vois rien
corporellement du Très-Haut Fils de Dieu ». Il faut sentir l’accent douloureux de cette confidence, entrer dans cette longue quête à tâtons, du visage du Seigneur. Alors prend toute sa force l’attachement enthousiaste avec lequel François continue : « si ce n’est son très saint corps et son très saint sang » (Test 10). Telle est la nouveauté de la Nouvelle Alliance : non plus seulement pouvoir écouter le Dieu qui parle, mais voir le Dieu qui se montre en Jésus-Christ. Désormais François sait où fixer son regard.

Mais de quel regard s’agit-il ? François s’en explique à loisir dans la 1re Admonition. A lui seul, le regard du corps ne peut atteindre, aujourd’hui, que le pain et le vin. Aussi est-ce dans la lumière de l’Esprit Saint, qui illumine le cœur, que la foi reconnaît en ce pain et ce vin la vérité des paroles du Seigneur : « Ceci est mon Corps et le Sang de la Nouvelle Alliance » (Adm 1, 10). Un regard qui écoute ! Il discerne alors, « vivants et vrais, le Corps et le Sang très saints du Seigneur » (Adm 1, 21). Il y adhère et s’y attache de toute sa force. Seul ce regard du cœur, éclairé par l’Esprit, peut atteindre la Réalité vivante « qui se montre dans le pain sacré » (Adm 1, 19).

Qui se montre... ou qui se cache ? Ailleurs, François écrit : « le Seigneur de toutes choses... se cache sous la modeste apparence du pain » (LOrd 27). Alors, il n’est pas au bout de ses peines, le regard avide de voir ! Le Sacrement aujourd’hui, comme l’humanité visible de Jésus hier, voile et dévoile à la fois la Personne du Fils de Dieu. Il la montre cachée. Mais réellement présente. Il est signe, mais signe en lequel est là, en vérité, la Présence sans visage. Alors la quête se poursuit, certaine toutefois du lieu où conduire sa démarche, du lieu privilégié où la rencontre est assurée dans la foi.

Aussi le regard de François sur le Sacrement du Corps et du Sang du Christ se fait-il insistant. Sûr de tenir, il veut encore découvrir. Soutenu par l’ardeur du désir, il s’attarde, s’accroche. De toute sa faim, il dévore littéralement le Pain de Vie, qui se livre à la foi vivante. Et le « Mystère de la Foi » dans toute son ampleur et sa profondeur s’ouvre à lui, s’offre à la saisie de son cœur pur. Bien sûr, il restera sur sa faim de voir le Visage. Elle croîtra même en lui, attisant la ferveur de l’attente de « la Terre des Vivants ».

Voyons du moins ce que ce regard a découvert et assimilé.
« Les très saints Corps et Sang, vivants et vrais, de Notre Seigneur Jésus-Christ » (Adm 1, 21)

Le réalisme avec lequel François reconnaît le Corps et le Sang du Seigneur, présents et vivants dans le Sacrement du pain et du vin, mérite d’être d’abord souligné et développé.

C’est avec une très grande fermeté que François affirme en toute occasion la réalité de la Présence eucharistique du Fils de Dieu. Il précise même à plusieurs reprises les modalités concrètes, paroles et gestes, selon lesquelles est accomplie la consécration du pain et du vin, que « le Christ seul réalise, comme il lui plaît, avec le Seigneur Dieu Père et Esprit Saint Paraclet » (LOrd 33, Cf. LOrd 37, LCle 2, Adm 1, 9...). Mais le signe le plus éloquent de cette foi réaliste de François est peut-être l’extrême susceptibilité qu’il manifeste vis-à-vis des manques d’égards dont on se rend coupable envers le Sacrement. La vénération, dont il veut l’entourer et le voir partout et toujours entouré, lui inspire des expressions tantôt virulentes, tantôt suppliantes, pour amener ses frères et tous les clercs au plus grand respect dans la manière de traiter l’Eucharistie, comme à la plus attentive vigilance quant à la dignité et propreté des linges, vases et lieux « où s’accomplit le Sacrifice du Corps et du Sang de Notre Seigneur Jésus Christ » (Cf. Test 11 ; LCle 1, 4-5, 8-11 ; LOrd 12, 17-20 ; LCus 3-4, 7...).

Mais pour important que soit cet aspect de l’attitude... farouche de François vis-à-vis du Sacrement, ce n’est pas là l’essentiel. Ses expressions, s’éclairant l’une l’autre, nous introduisent dans sa saisie vivante et profonde de la « Présence réelle ». Il me semble qu’à laisser peser sur soi de tout leur poids de foi vécue les paroles de François, on se trouve conduit et sensibilisé à trois aspects essentiels de sa saisie de la Présence du Seigneur Jésus Christ dans le Sacrement. C’est une présence corporelle, une présence personnelle, une présence vivante et actuelle.

a. Les très saints Corps et Sang...

Jamais François ne parle de « présence réelle », comme nous le faisons. Jamais non plus d’« eucharistie ». Rarement du « Saint sacrement ». Les notions abstraites de « substance », d’apparences, d’« espèces » ou d’« accidents »... ne l’ont pas effleuré, encore moins pénétré. Ce n’est que plus tard que ce langage se répandra... assez fâcheusement ! Pour lui, il ne connaît que le Corps et le Sang : la réalité concrète, perçue avec son poids de présence, de relation, de communication : « C’est ainsi que le Seigneur est-avec ses fidèles pour
toujours, comme il l’a dit lui-même : voici que je suis avec vous jusqu’à la fin du monde » (Adm 1, 22). Le très saint Corps et Sang de Notre Seigneur Jésus Christ, voilà ce qu’il voit, ce dont il parle : Dieu avec nous, corporellement, Emmanuel.

Mais corporellement ne veut pas dire « charnellement », et la présence concrète n’en est pas moins « sacramentelle »: l’insistance même avec laquelle François exige pour la reconnaître un regard illuminé par l’Esprit manifeste assez qu’il y voit une Réalité d’ordre spirituel : le Corps Spirituel, dont parle Paul. Et ceci nous amène à préciser l’identité de Celui dont François perçoit le Corps et le Sang « vivants et vrais ».

b. ... du Fils Bien-aimé...

C’est lorsqu’il parle de son Corps et de son Sang que François attribue le plus fréquemment au Seigneur Jésus Christ le nom de Fils de Dieu (Adm 1, 5 ; LOrd 18, 27), Fils du Très-Haut (LOrd 4) ou très haut Fils de Dieu (Test 10), Fils du Dieu vivant (LOrd 26) et surtout, en ce verset eucharistique de la Paraphrase du Pater, Fils bien-aimé : « Donne-nous aujourd’hui notre pain quotidien, Ton Fils bien-aimé, Notre Seigneur Jésus Christ »...

Le Fils bien-aimé : appellation favorite de François, qui revient encore dans la grande action de grâces du chapitre 23 de la 1ère Règle, de facture si évidemment eucharistique : « Nous prions et supplions que Notre Seigneur Jésus Christ, Ton Fils bien-aimé en qui tu te complais, te rende grâces lui-même pour tout... » (1 Reg 23, 5 ; Cf. 1 Reg 23, 6 : « ton Fils très cher »).

Telle est l’identité de Celui dont François perçoit le Corps et le Sang, qui le rendent présent au monde des hommes, « corporellement visible » à son regard. C’est « le Fils béni et glorieux, que le Père nous a donné et qui est né pour nous » (2 LFid 11 - Cf. Psf 15, 7). Celui qui « mit sa volonté dans la volonté de son Père » (2 LFid 10), Celui qui « donna sa vie pour ne pas faillir à l’obéissance envers le Père très saint » (LOrd 46), Celui que, dans tout l’Office de la Pasion, François contemple remettant sa vie, dans l’abandon, entre les mains du Père.

c. ... « vivant et vrai »

Aussi, bien loin d’être contemplé comme une chose quelque peu inerte, le Corps présent du Seigneur est perçu par François comme animé du dynamisme filial, du rythme et de l’élan de l’amour reconnaissant du Fils bien-aimé, offert dans l’accueil de la volonté du
Père, emporté dans le mouvement d'éternelle eucharistie-action de grâces, en retour vers le Père: «Tu es mon Père très Saint, tu es mon Roi, tu es mon Dieu» (Psf 2, 11 ; Psf 5, 15).

Tel est le pain quotidien que donne le Père: «Son Fils bien-aimé, par qui il a tant fait pour nous!» (1 Reg 23, 5). Lui «par qui tout fut créé» (2 LFid 12 ; 1 Reg 23, 1, 3), Lui, «qui est né pour nous sur la route» (Psf 15, 5) et «s'est offert pour nos péchés en sacrifice et hostie sur l'autel de la Croix» (2 LFid 11), «Pasteur qui, pour ses brebis à sauver, a souffert la Passion et la Croix» (Adm 6, 1), «Agneau, qui a été glorifié» (LOrd 19 ; LH 3), Lui, «que le Père très saint a reçu dans sa gloire» (Psf 6, 11-12), «sacrifié-sanctifié par la droite du Père et son bras très saint» (Psf 9, 2). Le Fils glorifié en sa mort-résurrection, qu'évoquait aux yeux du cœur de François le Visage et le regard du Christ de Saint-Damien, absorbé dans la contemplation de son Père très saint, perdu dans l'abandon filial entre ses mains.

C'est tout cela qui emplit le cœur et le regard de François, tourné vers le Corps vivant et vrai du Seigneur. Il l'exprime clairement dans cette phrase de la Lettre à l'Ordre, qu'il nous faut maintenant accueillir et pénétrer au mieux.

«Non plus mortel, mais éternellement vainqueur et glorifié»
(LOrd 22)


«Non plus mortel», non plus dans «la chair de notre humaine fragilité» (2 LFid 4), tel qu'en sa naissance, sa vie et sa mort temporelles. Il est mort «une fois pour toutes» dit saint Paul, et aujourd'hui et pour toujours la mort est morte en Lui, engloutie, absorbée, intégrée dans la Vie Nouvelle du Ressuscité, dont les plaies glorieuses témoignent qu'il est le Crucifié-Exalté.

«Vainqueur» éternellement de la mort, de cette mort à laquelle le bras très saint du Père l'a arraché, vainqueur du péché et du Mauvais, par le dépouillement et l'obéissance filiale, qui lui vaut d'être exalté et de recevoir ce Nom de Seigneur, que François lui attribue constamment.

«Glorifié», dans la Résurrection, qui l'introduit avec son humanité, avec ce corps d'homme désormais inséparable de sa personne,
La gloire qu’il avait auprès du Père dès avant la Création du monde, « Fils bien-aimé, en qui le Père se complaît », « Verbe du Père si digne, si saint, si glorieux », « Grand et admirable Seigneur » (1 Reg 23, 5 ; 2 LFid 4 ; LD 6).

« Eternellement », parce qu’affranchi dans la Vie nouvelle du Ressuscité des limites de l’espace et du temps. Entré de plain-pied dans l’au-delà de l’histoire, dans les « derniers temps », dans le Règne définitif, dans la « Terre des Vivants ». Et dès lors, contemporain des générations et des siècles... Libre aussi, dégagé du conditionnement de l’espace, présent corporellement de manière aussi universelle que réelle et... mystérieuse au cœur du monde, qui ne subsiste que par Lui. « Bien qu’Il semble se trouver en des lieux multiples, il demeure invisible et ne connaît aucune altération, mais un en tout lieu, selon qu’il lui plaît, il agit avec le Seigneur Dieu Père et Esprit Saint Paraclet » (LOrd 33).

Aussi sa présence est-elle une « venue »: Il vient de ce siècle à venir... auquel le monde entier est appelé et promis et qu’il inaugure en sa personne, devenu par la Résurrection « prémices » des nouveaux Cieux et de la nouvelle Terre, attendus de sa Venue finale.

« Chaque jour il vient à nous en personne » (Adm 1, 17)

« C'est l'Esprit du Seigneur, qui habite en ses fidèles, qui reçoit les très saints Corps et Sang du Seigneur. Tous les autres, qui n'ont pas part à ce même Esprit, et osent le recevoir, mangent et boivent leur propre condamnation » (Adm 1, 12-13).

La « Venue » du Seigneur dans l'Eucharistie est bien, comme toujours pour François, Venue du Fils dans sa Gloire, qui opère le jugement. Gloire occultée dans l'abaissement de l'Incarnation, mais perceptible dans les signes, qui permettent au cœur illuminé par l'Esprit de reconnaître ou pressentir son identité : « Nous avons vu sa Gloire », « Qui me voit, voit mon père » (Jn 1, 14, 14, 9). Et la reconnaissance ou le refus du Fils opère le jugement : Adm 1, 8 (Cf. Jn 9, 39 ; 12, 48...). Gloire voilée dans le signe du pain et du vin, mais discernable dans la lumière de l'Esprit, de telle sorte que s'exerce le jugement de qui « ne discerne pas le saint pain du Christ des autres nourritures » (LOrd 19, 2 LFid 24). Gloire enfin pleinement manifestée, en la Venue filiale « de ce même Fils, dans la Gloire de sa Majesté », pour le jugement des hommes et l'instauration du Royaume pleinement accompli (1 Reg 23, 4) : « Nous savons qu'il vient, qu'il viendra pour juger selon la justice » (Psf 6, 16 ; 7, 11).

Le Seigneur vient donc à nous chaque jour, de cette Gloire en laquelle il demeure, « éternellement glorifié » par son Père très saint, au cœur de son Passage de ce monde au Père, en sa Mort-Résurrection. Et cette Venue du Seigneur, présence réelle du Fils incarné-mort-ressuscité est Mémorial de tout son Mystère.

« En sa sainte commémoraison » (LChe 6)

Invitant les Chefs des Peuples « à recevoir de bon cœur le très saint Corps et le très saint Sang de Notre Seigneur Jésus Christ, en sa sainte commémoraison », François laisse affleurer son sens de l'Eucharistie comme Mémorial. Ne priait-il pas le Père de nous donner « notre pain quotidien, Ton Fils bien-aimé, NSJC, pour la mémoire... de l'amour qu'il a eu pour nous et de tout ce que pour nous Il a dit, fait et souffert » (Pat 6). Cependant qu'il rappelle à ses frères et aux fidèles la parole du Seigneur à la Cène : « Faites ceci en mémoire de moi » (LOrd 16 ; 1 Reg 20, 9).

a. La Mémoire... de l'amour qu'il a eu pour nous (Pater paraphrasé 6)

Venant, dans le Sacrement, en sa condition de Seigneur glorifié, le Fils Bien-aimé du Père présente la totalité de son Mystère à notre mémoire. Non pas au souvenir évocateur d'événements passés, ré-
volus. Mais dans la réalité de tout ce qu'il vécut, assumée dans l'éternel présent où rien n'est aboli, où tout est accompli en plénitude. Le Seigneur glorifié demeure éternellement « né de la Vierge Marie », vivant, agissant et parlant. Il demeure éternellement passant du monde au Père, en sa mort, au sommet de l'élan filial de toute sa vie ; éternellement se livrant à ses frères humains, en sa mort, au comble de l'amour dont il aimait et aime les siens jusqu'au bout. Car, échappant au temps, en sa mort, l'acte de passage en lequel elle s'accomplit, l'acte de don en lequel elle se consomme, demeure éternellement au cœur de son éternelle Résurrection.

Aussi, d'instinct, François reconnaît en ce Corps et Sang du Seigneur dans l'humble signe du pain et du vin, le Mémorial de l'humilité et pauvreté de l'Incarnation. « O sublime humilité : le Seigneur de toutes choses... s'humilie pour notre salut au point de se cacher sous la modeste apparence du pain » (LOrd 27). Humilité qui ne s'exprime plus dans l'accueil de « la chair de notre humaine fragilité », mais qui demeure au cœur de sa Venue, comme la disposition foncière de son être, exprimée dans l'humble signe du pain. « Chaque jour il s'humilie, comme lorsqu'il vint de son trône royal dans le sein de la Vierge, chaque jour il descend du sein du Père sur l'autel (Adm 1, 16-18). Descente, humilité, qui n'est plus l'abaissement de la kénose, mais Venue du Seigneur de Gloire en son humanité reçue de la Vierge Marie et ressuscitée dans l'éternelle disposition de désappropriation manifestée dans l'Incarnation et accomplie dans la Résurrection, en laquelle il n'est qu'accueil et don.

De même, François reconnaît en ce Corps et ce Sang du Seigneur, le Mémorial de « l'amour qu'il a eu pour nous » dans sa Passion. C'est « l'Agneau de Dieu » qui est là (LOrd 19), celui qui « fut mis à mort » (LH 2) et « qui se livre aujourd'hui entre nos mains » comme « il s'offrit hier spontanément à ceux qui le crucifiaient » (LCle 2 ; 1 Reg 22, 2). Lui, qui nous a « rachetés et lavés dans son sang précieux » (LOrd 4) « sang de l'Alliance en lequel nous sommes sanctifiés » (id. 18) et « sans lequel nul ne peut être sauvé » (2 LFid 34). Aussi François reconnaît-il en cette Venue du Christ « s'offrant à nous comme à des fils » (LOrd 4) et « se donnant à nous tout entier » (id. 29) le « véritable sacrifice du Corps et du Sang très saints de NSJC » (id. 14), s'offrant au Père et se livrant aux hommes dans l'éternel aujourd'hui de son Passage, de son élévation, de sa glorification, inséparablement mort et exaltation à la droite du Père, où il demeure intensément présent au monde.

La Présence du Ressuscité, venant à nous réellement dans le Sacrement, vivant actuellement parce qu'éternellement son passage
au Père et son don au monde est ainsi à la fois Mémorial et Sacrifice, comme elle est Repas. Elle est, dans le Sacrifice et le Repas offerts, Mémorial de « l'amour qu'Il a eu pour nous, et de tout ce que pour nous il a dit fait et souffert (Pat 6).

b. « Afin que nous suivions ses traces » (2 LFid 13)

Ce Mémorial du Mystère du Christ, culminant en sa Pâque, ne peut être célébré en vérité que dans l'accueil de ce Mystère comme norme de vie. La vie du fidèle célébrant le Mémorial en vérité doit ainsi devenir elle-même mémorial du Mystère du Fils, notre frère mort et ressuscité.

C'est la vie de François, avant même sa parole, qui illustre cette action du Sacrement. Achevant le récit de la mort de François, Celano écrit : « l'heure vint où, tous les mystères du Christ s'étant accomplis en lui, son âme s'envola dans la joie de Dieu » (2 Cel 217). On ne peut mieux dire. En lui, revit l'humilité et la pauvreté de l'Incarnation, l'amour filial et fraternel de la mort du Seigneur. Lui qui « avait voulu, jusqu'à cette mort, mettre toujours sa vie en conformité avec la Passion du Christ » (3 S 14), entre dans sa Pâque en entonnant le psaume 141, par lequel chaque jour depuis longtemps il a revécu en esprit les derniers moments de Jésus (Psf 5). Et lorsque « tout est accompli », il offre au regard de ses frères l'immense ressemblance de son corps crucifié : « on retrouvait en lui la Passion de l'Agneau immaculé qui lava les péchés du monde ; on eût dit qu'il venait d'être détaché de la Croix, les mains et les pieds percés de clous, le côté droit percé d'un coup de lance » (1 Cel 112). A la source d'une telle ressemblance, l'inlassable « mémoire de l'amour qu'a eu pour nous le Fils bien-aimé », puisée, nourrie au Mémorial de sa Mort, dans le Sacrement du Corps livré, du Sang répandu : « Il n'en finissait pas de s'émerveiller d'un tel amour » (2 Cel 201).

Il a bien, le premier, vécu les recommandations empressées qu'il fait à ses frères, afin que leur vie comme la sienne prolonge dans le monde le Mémorial de l'humilité de l'Incarnation et de l'Amour de la Passion (cf. 1 Cel 84) vivants dans le Sacrement. « Voyez frères, l'humilité de Dieu... humiliiez-vous, vous aussi, pour être exaltés par lui » (LOrd 28)... « Ne gardez pour vous rien de vous, afin que vous reçoive tout entiers Celui qui se donne à vous tout entier » (LOrd 29).

C'est pour cette assimilation au Fils Bien-Aimé du Père, « frère livrant sa vie pour ses brebis » (2 LFid 56) que « le tendre Seigneur se livre en personne en nos mains, de telle sorte que nous le tenons et
recevons en notre bouche » (LCle 8), que le Sacrement Mémorial du Seigneur nous est offert comme une nourriture, un repas, dans les signes évidents du pain et du vin.

« Qu'ils reçoivent le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ » (2 LFid 22)

François s'exprime à ce sujet de manière très claire et très ferme, voire même un peu raide. A cinq reprises, citant Jn 6, 53-54 : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle », (avec quelques variantes), François souligne que « Nul ne peut être sauvé » ou « entrer dans le Royaume de Dieu », s'il ne mange la chair et ne boit le sang de NSJC (2 LFid 23, 34 ; 1 Reg 20, 5 ; Adm 1, 11 ; LCus 6). Telle est bien la disposition prise par le Seigneur, en son amour, pour communiquer le Salut qu'il est en personne dans sa Résurrection. On ne peut donc pleinement se l'assimiler qu'en mangeant sa chair et en buvant son sang. Et, en Chrétienté, telle qu'aux temps et pays de François elle était réalisée, cette exigence est pleinement requise, quels que soient les moyens choisis par le Seigneur pour sauver les hommes vivant en une tout autre situation.

Parce qu'en Jésus Christ ressuscité et en lui seul se trouve personnellement la Vie éternelle, qu'il en est l'unique source, et parce que le Sacrement de son Corps et de son Sang est le lieu par excellence de sa présence personnelle, c'est en le recevant que les croyants reçoivent la Vie, la Vie nouvelle et éternelle du Seigneur ressuscité, en laquelle est le Salut. Aussi, le Sacrement du Corps et du Sang du Seigneur est-il pour et par ceux qui le reçoivent, la source et le principe du monde nouveau.

« En qui tout a été pacifié et réconcilié au Dieu tout-puissant » (LOrd 13)

que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa Croix »
(Col 1, 20).

N'est-ce pas un trait éclatant de la vie et de la personne de François d'offrir aux hommes le témoignage d'un homme pleinement pacifié, pleinement réconcilié, par son passage en la Pâque du Christ ? Réconciliation avec son Dieu, avec lui-même, avec tout être, qui fait de lui « un homme du siècle à venir » (1 Cel 36 ; 3 S 54), un homme des derniers temps, un homme du monde nouveau, un homme eschatologique. Frère universel, il retrouve en toute créature les traits fraternels qui trahissent la présence en lui de l'amour créateur du Père, dont vit intensément son cœur de Fils. Tout être lui est frère ou sœur, du Soleil à la Mort, parce que déjà il habite la Gloire des Cieux nouveaux et de la Terre nouvelle, de la Terre des Vivants, en laquelle l'introduisit la très haute pauvreté du Seigneur Jésus. Mais plus que toute autre créature, celui qui pardonne et souffre dans la paix de l'abandon ; car il est l'icône de la miséricorde paternelle révélée dans le Fils accomplissant l'éternel dessein d'universelle réconciliation dans la Paix de l'Esprit.

Aussi, « traversant le désert de ce monde en pèlerin et étranger, ne cesse-t-il de célébrer de tout son cœur pauvre la Pâque du Seigneur » (cf. LM 7, 9). Il fait de toute sa vie une Eucharistie, une Action de Grâces continuelle, celle même que le Fils élève à la Gloire du Père, de tout son être éternel, de toute sa vie d'homme.

« Nous te rendons grâces à cause de Toi-même » (1 Reg 23, 1)

L'Action de grâces jaillit à toutes les pages (presque !) des Ecrits de François. On n'en finirait pas de citer...

Mais, chose remarquable, autant que leur fréquence et intensité, ces Actions de grâces s'adressent toujours au Père au pluriel. Ce n'est pas seul que François rend grâces, du moins jamais isolé. Mais « avec tous les chœurs des esprits bienheureux »... , « avec tous les saints qui furent, qui seront et qui sont... », avec aussi « tous ceux qui dans la Sainte Eglise Catholique veulent servir le Seigneur » (1 Reg 23, 6-7)... avec enfin « toute créature qui est dans le ciel et sur la terre, dans la mer et les abîmes » (2 LFid 61).

Et comme tout cela ne prend vraiment toute son ampleur et sa profondeur que dans l'Eucharistie du Fils, François s'efface derrière celle-ci :

« Parce nous tous, indigents et pècheurs, nous ne sommes pas dignes de Te nommer, nous prions en suppliant que Notre Seigneur
Jésus Christ ton Fils bien-aimé en qui tu te complais, Te rende grâces pour tout, avec le Saint-Esprit Paraclet, comme il Te plaît et comme il lui plaît, Lui qui toujours te suffit en tout et par qui Tu as tant fait pour nous. Alleluia ! » (1 Reg 23, 5).

Jean PELVET ofm. cap.
Un des paradoxes de saint François, et non des moindres, est d'avoir su concilier une étonnante liberté personnelle, capable d'innover hors des structures ecclésiastiques et religieuses de son temps, et une authentique obéissance envers l'Eglise, catholique et romaine.

Son sens aigu du mystère de l'Incarnation et le réalisme sacramentaire de sa foi l'ont délivré des dérives idéologiques et sectaires de son époque.

Pour les chrétiens d'hier et d'aujourd'hui, toujours tentés, soit de réduire la dimension prophétique de leur foi au bénéfice d'une soumission aveugle aux structures, soit de rejeter l'institution ecclésiale au nom d'une plus grande fidélité à l'Evangile, François demeure un lumineux exemple d'équilibre.

Un homme évangélique qui se considère comme un fils de l'Eglise

Comme le reconnaît le protestant Paul Sabatier lui-même, une des caractéristiques originales de saint François fut certainement son « catholicisme », dans le sens particulier de fidélité à la sainte Eglise romaine dont il s'est toujours considéré comme un fils. Toute sa vie et ses écrits en témoignent, en particulier la Règle définitive des Frères qui s'ouvre et se termine par une profession d'obéissance, solennelle et publique, en l'Eglise de Rome et au successeur de Pierre. Ce qui manifeste on ne peut plus clairement que la vie évangélique de François et de ses frères veut délibérément se situer au sein de l'Eglise.

« Le frère François promet obéissance et respect au Seigneur Pape Honorius et à ses successeurs canoniquement élus, et à l'Eglise romaine » (Prologue de la Deuxième Règle).
« Enfin, au nom de l'obéissance, j'enjoins aux ministres de demander au seigneur Pape un des cardinaux de la sainte Eglise romaine comme gouverneur, protecteur et correcteur de cette fraternité, afin que, demeurant toujours soumis à cette même Eglise et prosternés à ses pieds, stables dans la foi catholique, nous observions la pauvreté, l'humilité et le saint Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ, comme nous l'avons fermement promis » (2 Reg 12, 3-4).

Quand on sait que François lui-même recommandait de n'utiliser qu'exceptionnellement l'argument : « au nom de l'obéissance », on devine que ce passage de la Règle lui tenait particulièrement à cœur. Notons surtout que la finalité de cette « soumission » libre et volontaire est la « stabilité dans la foi », afin de pouvoir « observer le saint Evangile » !

Il n'y a donc pas chez lui, bien au contraire, d'opposition entre la suite du Christ, la fidélité à l'Evangile et l'obéissance à l'Eglise. Cette foi obéissante, solide et lucide est fort probablement le fruit d'une expérience acquise au sein de son propre mouvement, et au spectacle de nombreux groupes évangéliques qui, à cette époque, se sont enlisés dans les hérésies sectaires.

Cette volonté de soumission à l'Eglise affleure encore en de nombreux autres passages de la même Règle. Les responsables de la Fraternité doivent examiner soigneusement les candidats qui se présentent « sur la foi catholique et les sacrements de l'Eglise » (2 Reg 2, 2). Quant aux frères qui sont clercs, ils doivent célébrer l'office divin « conformément à l'usage de la sainte Eglise de Rome » (2 Reg 3, 1). Les frères prédicateurs, eux « ne prêcheront pas sur le territoire d'un Evêque si ce dernier s'y oppose » (2 Reg 9, 1).

On peut toujours argumenter du fait que cette Règle a été revue et corrigée par les juristes, mais François ne l'aurait certainement pas entérinée si certains passages allaient à l'encontre de ses convictions.

Son obéissance jaillit d'un sens aigu du mystère de l'Incarnation

D'ailleurs il suffit de lire son Testament, écrit dont l'authenticité historique et personnelle n'est pas mise en doute, pour se convaincre qu'il ratifie pleinement cette « obéissance » à l'Eglise. On peut même dire que les différentes crises qui ont marqué l'évolution de la Fraternité ont plutôt durci ses positions en ce domaine.

Ce Testament est, curieusement, à la fois un appel pathétique, quasi angoissé, à demeurer fidèles aux intuitions évangéliques premières, et, à demeurer fidèles envers l'Eglise et ses représentants.
Le Seigneur m’a donné une si grande foi aux prêtres qui vivent selon la règle de la sainte Eglise romaine, qui, même s’ils me persécutaient, écrit-il, c’est à eux malgré tout que je veux avoir recours. Si j’avais autant de sagesse que Salomon, et s’il m’arrivait de rencontrer de pauvres petits prêtres vivant dans le péché, je ne veux pas prêcher dans leurs paroisses s’ils m’en refusent l’autorisation. Eux et tous les autres, je veux les respecter, les aimer et les honorer comme mes seigneurs. Je ne veux pas considérer en eux le péché ; car c’est le Fils de Dieu que je discernes en eux, et ils sont réellement mes seigneurs ».

François serait-il victime d’une sacralisation abusive du sacerdoce ? Il prend soin d’expliciter le pourquoi d’une telle soumission : « Si je fais cela, c’est parce que, du très haut Fils de Dieu, je ne vois rien de sensible en ce monde, si ce n’est son Corps et son Sang, que les prêtres reçoivent et dont ils sont les seuls ministres ».

Je crois que François nous fournit ici la clé fondamentale de son obéissance à la Sainte Eglise : elle se situe dans la logique même du mystère de l’incarnation du Christ qui a voulu manifester sa divinité dans l’humilité et la pauvreté des signes humains. Nous pouvons donc légitimement extrapoler ce que dit François à propos des « pauvres petits prêtres vivants dans le péché » à l’ensemble de l’Église.

Qu’il ait souffert de ses manques, de ses travers, cela ne fait aucun doute, mais il devait se répéter : « je ne veux pas considérer en elle son péché, car c’est le Fils de Dieu que je discernes en elle, et elle est réellement ma mère ». Au-delà du péché qui ternit souvent le visage de l’Église, il veut y discerner, dans la foi, le Sacrement de la Présence du Christ qui, aujourd’hui, donne la Vie.

Il écrit encore dans une de ses admonitions : « Heureux le serviteur qui donne sa foi aux clercs qui vivent en accord avec l’enseignement et les institutions de la sainte Église romaine. Et malheur à ceux qui les méprisent : nul n’a le droit de juger les clercs, même pécheurs ; c’est le Seigneur qui se réserve de les juger lui-même et lui seul » (Adm 26).

Ce respect ne l’empêche nullement d’ailleurs de les interpeller vigoureusement à propos de leurs devoirs de ministres et de pasteurs, comme le montre sa fameuse « Lettre à tous les clercs ».
Une foi sacramentaire qui libère des dérives idéologiques

Son réalisme ecclésial se fonde donc sur un sens aigu de l’incarnation. Sa foi sacramentaire l’a libéré des dérives idéologiques de la plupart des mouvements évangéliques de son époque. Il n’a jamais rêvé d’une « Eglise de purs », ou réservée à une petite élite « d’initiés ».

Réalisme qu’il semble bien avoir communiqué à ses premiers frères, puisque à propos de ceux-ci, Thomas de Celano écrit :

« Leur confesseur était un prêtre perdu de réputation et honni par tous à cause de l’énormité de ses crimes ; beaucoup de personnes les mirèrent au courant : ils n’en voulaient rien croire et n’en continuèrent pas moins à lui confesser leurs péchés et à lui témoigner le respect qui lui était dû » (1 Cel 46).

Enfin François supplie encore ses frères de toujours observer « plus catholiquement la Règle ». Dans la Première Règle, cette demande était encore plus insistante : « Que tous les frères soient catholiques. Si l’un d’eux vient à s’écarter de la foi ou de la morale catholique, en parole ou en acte, et s’il ne se corrige pas, il sera définitivement expulsé de notre Fraternité » (1 Reg 19, 1-2).

Si François n’enferme jamais « l’inspiration du Seigneur » dans des règles figées, il n’hésite cependant pas à écrire dans sa « Lettre à tous les clercs » avec lesquels il se solidarise en tant que diacre :


Son humilité le tourne vers la protection maternelle de l’Eglise

Rappelons à ce sujet, la curieuse et significative petite parabole de la poule noire que François aurait imaginé :

« Une vision avait pu inciter François à demander un cardinal protecteur et à recommander l’Ordre à l’Eglise romaine. Il avait, en
effet, vu une petite poule noire, avec des plumes sur les cuisses et des pattes de colombe domestique. Elle avait tant de petits qu'elle n'arrivait pas à les réunir sous ses ailes et qu'ils trottaient tout autour, loin d'elle. Sortant du sommeil, il se mit à réfléchir à cette vision et, inspiré, comprit aussitôt que c'était lui qui était symboliquement désigné par cette poule :

C'est moi, se dit-il, cette poule, petite et noire. Je dois être simple comme une colombe et voler jusqu'au ciel sur les ailes de l'amour des vertus. Dans sa miséricorde, le Seigneur m'a donné et me donnera encore de nombreux fils que je n'aurai pas la force de protéger : c'est pourquoi il faut que les recommande à la Sainte Eglise qui les protégera et les guidera à l'ombre de ses ailes » (3 S 63 à 67).

Même si ce trait est une interprétation tardive correspondant à un besoin de sa grande famille, celui-ci n'en révèle pas moins une attitude intéressante de la tradition franciscaine. Retenons, en particulier, celle de Thomas de Celano :

« J'irai donc et je les confierai à la Sainte Eglise romaine ; elle a puissance pour châtier nos ennemis et garantir ainsi aux enfants de Dieu la pleine liberté pour permettre à un plus grand nombre d'être sauvés. Les fils, pleins de reconnaissance pour les bienfaits de leur Mère, s'attacheront de tout leur cœur à suivre toujours ses traces sacrées. Aucune attaque, d'autre part, ne viendra bouleverser l'Ordre sous sa protection, et le fils de Bélial ne pourra pas traverser impunément la vigne du Seigneur.

Elle se fera gloire, elle qui est sainte, d'imiter notre sainte pauvreté, mais elle ne permettra pas que l'orgueil vienne assombrir de ses nuages l'humilité dont l'on nous fera compliment. Elle conservera sauf parmi nous le lien de la paix et de la charité, infligera aux dissidents des peines sévères. La pureté évangélique saintement pratiquée fleurira sous nos yeux, et elle ne laissera pas se perdre, même une heure, le parfum de notre vie.

Telles étaient les intentions du saint en confiant son Ordre à l'Eglise ; tels étaient les arguments que sa prescience lui fournissait, lui montrant combien pareille démarche était nécessaire pour l'avenir » (2 Cel 24).

Au-delà du ton volontiers redondant et moralisateur de Celano, relevons au moins que, pour la tradition franciscaine, suivre les traces du Christ et suivre les « traces sacrées de l'Eglise » semblent être une démarche indissociable.

Le biographe souligne d'ailleurs qu'il y a là plus qu'une simple soumission à la hiérarchie ecclésiale mais un mystérieux échange, une
Obéissance et liberté dans l'Eglise

influence réciproque entre la vie de l'Eglise et la vie des frères. Si l'Eglise apparaît comme une garantie pour la pureté évangélique, la paix et l'unité des frères, ceux-ci, en retour, seront en son sein comme un rappel vivant et permanent de la grandeur de la « sainte pauvreté ». L'Eglise les délivrera de l'errance idéologique et les frères délivreront l'Eglise de la tentation de se laisser asservir par le souci des choses temporelles.

L'obéissance humble au service du rayonnement de la Bonne Nouvelle

Nous l'avons déjà signalé, François insistera souvent, — il faut croire que sur le terrain les contentieux entre les frères et les clergés locaux ne devaient pas manquer ! — sur cette collaboration paisible, discrète, humble, excluant toute forme de concurrence jalouse. Il disait, en effet :

« Nous avons été envoyés pour aider le clergé à sauver les âmes. Ce que les clercs ne peuvent faire, c'est à nous d'y suppléer... Laissez dans l'ombre les péchés des clercs, suppléez à leurs lacunes, et quand vous aurez fait tout cela, n'en soyez que plus humbles » (2 Cel 146).

Or nous l'avons vu, il s'agissait bien plus que d'une simple suppléance mais bien d'un apport original et nécessaire à la bonne santé spirituelle de l'Eglise.

Une obéissance au sein de laquelle éclate une véritable liberté intérieure

Mais ces textes qui soulignent l'étonnante obéissance de François, ne sauraient nous faire oublier la merveilleuse liberté qu'il manifesta tout au long de sa vie, en particulier par rapport à tout ce qui concerne son charisme ou sa mission personnelle. Dans le Testament que nous avons cité au début de cet article, il n'hésite pas à écrire qu'il n'a pas attendu que l'Eglise lui dise ce qu'il devait faire !

« Personne ne me montra ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon le saint Evangile ». Ici, éclate l'étonnante liberté intérieure de François qui ne se laisse pas enfermer dans des habitudes ou des structures ecclésiales, mais accueille pleinement les inspirations de l'Esprit.

« Alors je fis rédiger un texte en peu de mots bien simples, et le Seigneur Pape me l'approuva ». A cette occasion, lui-même et ses
frères acceptèrent la « tonsure » signifiant leur lien officiel avec la hiérarchie ecclésiale (cf. 3 S 46, 49, 52 et 57).

Il ne s’attarde pas sur le premier accueil plutôt mitigé qu’il reçut à la Curie romaine, car ce qui lui importe c’est que, finalement, il ait pu vivre ce que l’Esprit lui inspirait sans rompre la communion avec la sainte Église. D’ailleurs, il n’était pas venu demander la permission au Pape de vivre selon le saint Evangile mais une authentification de l’appel du Seigneur.

Cette confirmation par l’autorité ecclésiale eut pour effet, selon ses biographes, d’enraciner et de galvaniser son ardeur apostolique. « Fort de la grâce d’En-Haut et du mandat pontifical, François partit plein de confiance et prit le chemin de la vallée de Spolète pour y vivre l’Evangile du Christ et le prêcher » (LM 4, 1). « Il avait sur chaque sujet son franc-parler, maintenant qu’il avait reçu mandat du Siège Apostolique » (1 Cel 36 ; cf. aussi 3 S 54). François a assez de foi pour se risquer hors des sentiers battus et assez d’humilité pour ne pas absolutiser les intuitions, même les meilleures, et savoir qu’il doit les vérifier, les confronter avec la Tradition ecclésiale et les faire objectiver par celui qui est le garant de l’orthodoxie de la foi. Comme l’écrivait Bernanos : « L’Église n’a pas besoin de réformateurs mais de saints ».

Une obéissance intelligente et créatrice

Ainsi, cette obéissance dans la foi ne fera jamais de François une « carpette » qui s’écrase mollement. Bien des passages de ses biographies nous le décrivent avec un franc-parler et une liberté de pensée qu’on souhaiterait pour bien des chrétiens du XXe siècle ! Comme il a une vive conscience de l’originalité de sa vocation et de celle de ses frères, il écartera énergiquement toute tentative, plus ou moins subtile, de récupération, de détournement ou de « standardisation ». Il rejetera aussi bien les formes traditionnelles de la vie religieuse de son époque que l’entrée de ses frères dans la hiérarchie ecclésiastique qu’il juge incompatibles avec leur nouvelle « forme de vie de mineurs » appelés à prêcher l’Evangile d’abord par l’exemple d’une vie partagée avec les plus petits. Cette liberté leur coûta d’ailleurs souvent très cher ! Moquerie des gens, méfiance de la hiérarchie...

« Ce qui explique ces persécutions de leurs parents et de leurs proches, tout comme les sarcasmes des autres, c’est le fait que jusqu’alors on n’avait jamais vu personne abandonner tous ses biens pour aller mendier de porte en porte... Tous ceux qui les voyaient en
Obéissance et liberté dans l'Eglise

restaient ébahis : "Jamais, disaient-ils, nous n'avons vu religieux ac­coutrés de la sorte !" Effectivement, ils ne ressemblaient en rien aux autres, ni par leur habit ni par leur genre de vie : ils avaient plutôt l'air d'hommes des bois !" (AP 17 c et 19 b).

Le doux François est loin d'être un « bâni-oui-oui »! Il est même capable de faire de l'esclandre quand ce qui lui tient à cœur est mis en péril, fût-ce au grand dam des plus hauts dignitaires de l'Eglise dont il a pourtant demandé expressément le soutien.

Illustrons ce trait de caractère par l'épisode fameux, — bien qu'il soit rapporté par le vieux frère Léon qui a toujours tendance à être un peu nostalgique du « bon vieux temps » —, du Chapitre des nattes au cours duquel avait surgi un conflit sérieux entre François et quelques frères responsables de la Fraternité.

Au cours de ce Chapitre « auquel assistaient cinq mille frères, plusieurs d'entre eux, hommes sages et savants, allèrent trouver le seigneur cardinal, le futur pape Grégoire, qui était présent au Chapitre. Ils lui demandèrent de persuader le bienheureux François de suivre les conseils de frères savants et de se laisser diriger par eux. Et ils invoquaient les règles et les enseignements de saint Benoît, de saint Augustin et de saint Bernard. François écouta la monition du cardinal à ce sujet, puis le prenant par la main, il le conduisit devant l'assemblée du chapitre et parla aux frères en ces termes :

Mes frères, mes frères, Dieu m'a appelé à marcher dans la voie de l'humilité, et m'a montré la voie de la simplicité. Je ne veux pas entendre parler de la règle de saint Augustin, de saint Bernard ou de saint Benoît. Le Seigneur m'a dit qu'il voulait faire de moi un nouveau fou dans le monde, et Dieu ne veut pas nous conduire par une autre science que celle-là... Le cardinal stupéfait garda le silence, et tous les frères étaient saisis de crainte » (LP 115). Je souhaite à tous nos responsables une telle liberté de paroles !

Même si François dut accepter quelques aménagements à son idéal premier, eu égard à l'organisation d'un grand nombre de frères, même si de son vivant il dut accepter que l'orientation initiale fût parfois infléchie par la Curie romaine, il n'acceptera jamais d'attiédir le feu qui le brûlait ou de se laisser « apprivoiser » au point d'y perdre sa liberté de penser et de vivre.

Et celle liberté pleine de fougue, François la manifeste jusque sur sa couche de moribond : « On le vit se dresser sur le lit où la maladie l'avait terrassé ; avec véhémence, il s'écria : « Qui sont-ils, ceux qui ont arraché de mes mains mon Ordre et mes frères ? Si je vis jusqu'au Chapitre, je leur montrerai bien quelle est ma volonté ! " »
(2 Cel 188). Le moins que l'on puisse dire est que François, tout « soumis » qu'il fût, n'a pas renoncé à sa liberté de paroles et de décisions !

**Savoir concilier l'humilité, la douceur et la ténacité**

Comme le montre le fait suivant, François a l'art de concilier une vraie humilité, non feinte et un doux entêtement !

« Passant un jour par Imola, dans la Romagne, saint François alla se présenter à l'évêque du lieu pour lui demander la permission de prêcher. L'évêque lui répondit : "Mon frère, je prêche moi-même à mon peuple, cela suffit " »

« Saint François inclina la tête, sortit humblement ; mais une heure ne s'était pas écoulée qu'il était de retour. L'évêque de lui dire alors : "Qu'est-ce que tu veux ? Quelle permission viens-tu encore chercher ? — Seigneur, lui dit le bienheureux, quand un père a chassé son fils par une porte, celui-ci doit rentrer par une autre ". Vaincu par tant d'humilité, l'évêque l'embrassa avec enthousiasme et lui dit : " Dorénavant, toi et tes frères, vous pourrez prêcher dans mon diocèse ; je vous en donne la permission, car ta sainte humilité l'a bien mérité " » (2 Cel 147).

C'est encore dans son Testament que nous découvrons combien François, tout en étant parfaitement soumis à l'Eglise, défendra, toujours avec vigueur, ce qu'il considère comme son charisme et la mission spécifique de sa Fraternité. Ici encore, le ton se fait ardent, tranchant même et solennel :

« Je défends formellement, au nom de l'obéissance, à tous les frères, où qu'ils soient, d'oser jamais solliciter de la cour de Rome, ni par eux-mêmes ni par personne interposée, aucun privilège sous aucun prétexte : pour une église ou pour une résidence, pour assurer une prédication ou pour se protéger contre une persécution. Si dans une contrée on ne les reçoit pas, eh bien, qu'ils fuient dans une autre pour y faire pénitence avec la bénéédiction de Dieu ». 

Ce texte véhément est une extraordinaire déclaration d'indépendance, de liberté par rapport aux habitudes et aux structures ecclésiales ! Sans grand succès, semble-t-il, puisque du vivant même de François, on ne compte pas moins de seize bulles conférant privilèges, protections et mandats aux frères mineurs !

Pourtant, François était convaincu que ses frères gagneraient bien plus la confiance de la population, des évêques et des prêtres
par leur simplicité et leur humilité que par des privilèges comme en témoigne ce beau passage de la Légende de Pérouse :

« Un jour, certains frères dirent au bienheureux François : “Père, ne vois-tu pas que les évêques, parfois, nous refusent la permission de prêcher et nous obligent ainsi à rester plusieurs jours sans rien faire dans un pays avant de pouvoir parler au peuple ? Il serait souhaitable d'obtenir du seigneur pape un privilège pour les frères, en vue du salut des âmes.”. Il leur répondit avec véhémence :

“Vous, Frères mineurs, vous ne connaissez pas la volonté de Dieu et vous ne me laissez pas convertir le monde entier comme Dieu le veut. Il faut d’abord convertir les prélats par votre humilité et votre respectueuse obéissance. Quand ils verront la sainte vie que vous menez et le respect que vous leur témoignez, ils vous demanderont eux-mêmes de prêcher et de convertir le peuple ; ils vous amèneront vos auditeurs mieux que ne feraient les privilèges que vous réclamez, et qui vous induiraient en orgueil.

“Si vous êtes dépouillés de toute cupidité pour vous-mêmes (source de liberté !), si vous amenez leur peuple à respecter les droits de leurs églises, les évêques vous demanderont d’entendre les confessions de leurs diocésains. D’ailleurs c’est un souci que vous ne devez pas avoir, car si les pécheurs se convertissent, ils trouveront bien des confesseurs. Pour moi, le privilège que je demande au Seigneur, c’est de n’en recevoir jamais des hommes, si ce n’est celui d’être soumis à tous, et de convertir le monde entier, conformément à la sainte Règle, par l’exemple plus que par la parole’” (LP 115).

Nous avons dans cette déclaration un des secrets de la liberté de François qui « lorsqu’il arrivait dans une ville ou une province, avait pour habitude d’aller se présenter à l’évêque ou aux prêtres » (1 Cel 75). Il ne peut envisager de convertir son auditoire à l’Evangile de Jésus-Christ sans être libre de tout bien, de tout privilège et en même temps en parfaite communion avec l’Eglise locale.

Attitude qui le démarque nettement des nombreux prédicateurs ambulants de son époque qui sillonnaient toute l’Italie et le sud de la France. Sa radicale désappropriation a fait de lui un homme totalement libre qui sait qu’il n’est propriétaire de rien, et surtout pas de la Parole de Dieu que le Christ a confiée à son Eglise.

« Aucun frère ne prêchera contrairement à la Tradition et aux institutions de la sainte Eglise romaine et sans avoir obtenu l’autorisation de son ministre » (1 Reg 17, 1). Si François revendique, au sein de l’Eglise, “un espace de liberté”, lui et ses frères n’apparaîtront jamais comme des rénovateurs qui regardent de haut et avec commi-
sération telle ou telle pauvre paroisse qu’un vieux prêtre, dépassé par les événements ou mis au ban de la société pour ses faiblesses, essaie d’entretenir comme il peut ».

Citons pour conclure sa « Dernière volonté à Claire », un des textes qui m’apparaît tout à fait typique de sa stupéfiante liberté intérieure quand il s’agit de sauvegarder ce qu’il estime ne pas pouvoir être remis en question : sa vocation ou celle de ses frères et de ses sœurs :

« Je vous prie, mes Dames, et vous conseille de vivre toujours dans cette très sainte vie et pauvreté. Gardez-vous bien de vous en écarter jamais en aucune façon, sous l’influence des théories ou des conseils de qui que ce soit » (DVol).

Finalement pour dirimer ce débat toujours actuel sur la manière de concilier dans la pratique à la fois la liberté de conscience des personnes et l’obéissance à l’Eglise, François utilise un seul critère de discernement, relativement simple : chercher toujours à « suivre la volonté du Seigneur et à plaire à lui seul » (cf 1 Reg 22,9) et obéir à l’Eglise aussi longtemps que celle-ci ne nous commande pas quelque chose qui « s’oppose à la conscience et à la Règle » (2 Reg 10, 3).

Sa manière évangélique de concevoir la liberté et l’obéissance fait de lui, comme l’écrit Paul Sabatier : « un enfant de l’Eglise, plus et mieux que personne de son temps, parce que au lieu de ne voir dans la foi, comme tant d’autres, que l’obéissance disciplinaire aux ordres de la hiérarchie, qu’une soumission physique où la volonté, l’intelligence et le cœur n’entraient pour rien, il vivifia sa soumission, la fortifia, l’exalta par un incomparable amour » (Paul Sabatier, Vie de François d’Assise, édition définitive ; Paris, Fischbacher, 1931, p. 38).

François manifeste que ce rare équilibre de la foi capable de concilier l’inspiration imprévisible de l’Esprit, la liberté de conscience de tout homme et l’obéissance à l’Eglise, gardienne de la tradition, est possible. Et le rayonnement de toute sa vie démontre que cette attitude est apostoliquement féconde.

« Grâce à lui, la terre retrouva une nouvelle et sainte jeunesse, une allégresse inespérée ; le vieil arbre de la religion vit refleurir ses branches les plus noueuses et rabougries » (1 Cel 89).

François a donc réussi à concilier une obéissance totale à la sainte Eglise romaine sans jamais renoncer, pour autant, aux exigences de sa vocation. Il ne remettra pas en cause les biens temporels, les propriétés, les églises et les cathédrales, les privilèges, les bénéfices ecclésiastiques de l’Eglise, mais il défendra toujours, pour lui-même
et pour ses frères, un autre chemin et d'autres moyens pour vivre l'Evangile.

Voilà bien un des traits les plus originaux de la personnalité de François ! Cela ne signifie pas qu'une telle attitude ne lui a pas coûté bien des tensions, des tiraillements, des colères et des souffrances. Quand on connaît les abus et les défaillances de l'Eglise de son époque, on ne peut qu'admirer le fait qu'on ne trouve aucune trace, dans sa vie et dans ses écrits, de critiques désabusées dirigées contre elle.

Car, rappelons-le, si dans l'Eglise du XIIIᵉ siècle, il y eut de saints prêtres, la situation du clergé était parfois misérable (pratiques simoniaques, concubinages), suscitant de véritables émeutes populaires d'indignation et des refus massifs de reconnaître la validité des sacrements de ces prêtres pécheurs. Mais comme l'écrivait encore Bernanos : « On ne réforme l'Eglise qu'en souffrant pour elle ! »

L'Eglise reconnaît d'ailleurs elle-même, aujourd'hui, que l'obéissance de François n'a pas dû être tous les jours faciles ! « Il a donné pour l'Eglise, même dans la douleur, jusqu'au moindre palpitation de son âme » (Jean-Paul II, Radiomessage pour le VIIIᵉ centenaire de saint François d'Assise, 2 octobre 1981).

Un charisme personnel reçu au sein de l'Eglise

A propos de ce thème sur « François dans l'Eglise », on peut aussi analyser, au-delà de toute relecture inévitable de la vie de François par ses différents biographes, le fait que les expériences spirituelles décisives qu'il a été amené à vivre se déroulent toujours avec une indéniable connotation ecclésiale.

Avant le temps des grandes décisions, sa dévotion le pousse à entreprendre un pèlerinage à Rome où, devant le tombeau de Pierre, le prince des Apôtres, il se montre généreux en offrande (2 Cel 8).

Une fois dépouillé de ses vêtements devant son père, l'évêque d'Assise couvrit de son manteau la nudité de François (1 Cel 15). Geste dont la symbolique n'échappe à personne.

Dans l'église en ruines de Saint-Damien, sa soudaine et bouleversante prise de conscience que l'Amour n'est pas aimé se termine par un appel intérieur qui le tourne déjà vers le mystère de l'Eglise : « François, va et répare ma maison qui, tu le vois, tombe en ruines ! » (2 Cel 10 ; cf. LM 2,1).
N'est-ce pas, au cours d'une eucharistie célébrée dans la petite église de la Portioncule, en écoutant la lecture du saint Evangile lu, puis commenté par le prêtre desservant, qu'il découvrira les modalités concrètes de sa mission itinérante ? (1 Cel 22 ; LM 3, 1).

De fait, Parole du Christ et du saint Evangile, Corps eucharistique, mission et Eglise sont chez François, indissociablement, existentiellement liés. Sa vocation évangélique et sa mission ecclésiale sont quasi nées en même temps. Il a conscience non pas d'avoir choisi mais reçu une mission dans l'Eglise et pour conduire tous les hommes, surtout les plus petits qui en étaient exclus, vers l'Eglise.

Si sa vocation et son comportement n'ont rien de cléricaux, il ne peut concevoir sa mission en dehors de l'Eglise. De fait, nous le voyons prêcher aussi bien sur les routes, les places publiques que dans les églises, à commencer par celles d'Assise.

Pour François, l'Eglise, en dépit de ses défaillances, est et restera toujours, à ses yeux, notre Sainte Mère, le Sacrement visible de Jésus sauveur. On n'en finirait pas d'énumérer ses marques de respect et de vénération envers le pape, les prélats et les clercs. Thomas de Celano écrit : « Son premier et inaltérable principe était le suivant : tenir ferme, vénérer et imiter la foi de la sainte Eglise Romaine, la seule qui procure aux hommes le salut » (1 Cel 62). Et dans son émouvant Testament dit de Sienne, six mois avant sa mort, il écrira encore à ses frères :

« Que toujours ils se montrent fidèles et soumis aux prélats et à tous les clercs de notre sainte Mère l'Eglise ».

Une Eglise-Peuple de Dieu

La plupart des textes que nous avons cités jusqu'ici peuvent laisser une impression de malaise, car ils nous inclineraient à penser que François a une conception de l'Eglise essentiellement cléricale et limitée à la hiérarchie ecclésiale ! Il faudrait pour corriger cette impression analyser d'autres textes qui allongeraient démesurément ce chapitre. Que le lecteur se reporte simplement au splendide chapitre 23 qui conclut la Première Règle. Il sera alors convaincu que, pour François, l'Eglise est non seulement un « lieu de salut », une « garantie de la foi et de la conduite chrétienne », mais aussi le Peuple de Dieu où le salut du Christ est proclamé et l'Evangile transmis :

« Tous ceux qui, dans la sainte Eglise catholique et apostolique, veulent servir le Seigneur Dieu ; tous les ordres sacrés : prêtres, diacres,
sous-diacres, acolytes, exorcistes, lecteurs, portiers ; et tous les enfants,
garçons et filles ; les pauvres et les indigents, les rois et les princes,
les travailleurs et les paysans, les serfs et les seigneurs ; toutes les
femmes : jeunes filles, veuves ou mariées ; tous les fidèles laïcs : hommes
et femmes, enfants et adolescents, jeunes et vieux, bien portants et
malades, petits et grands ; tous les peuples, races, tribus et langues ;
enfin toutes les nations et tous les hommes, partout sur la terre, actuels
ou à venir : humblement nous les prions et supplions, nous tous frères
mineurs et serviteurs inutiles, de persévérer tous ensemble dans la vraie
foi et dans la pénitence, car nul ne peut être sauvé autrement »
(1 Reg 23, 7).

François a manifestement de l’Eglise une vision « catholique »,
cette fois-ci au sens universel du terme. Il contemple l’immense
Peuple de Dieu, animé et poussé par le feu de l’Esprit de Jésus. Ce
chapitre est une explosion d’action de grâces où, dans une procession
digne des fresques grandioses et colorées qui recouvrent les murs et
les iconostases des églises orientales, s’avancent toutes les catégories
de chrétiens qui constituent l’Eglise en marche vers la gloire de son
Seigneur. Une Eglise où les pauvres, les petits, les enfants précèdent
les rois et les princes, et qui n’exclut ni la hiérarchie ecclésiale ni les
structures sociales. A tous, François ne demande qu’une chose : vivre
dans la vraie foi et la conversion du cœur.

Nous ne saurions mieux conclure qu’en citant Paul Sabatier qui,
tout en étant protestant, écrit : « Je le répète, il serait absurde de
faire de François un rebelle ou un protestant qui s’ignore. Mais il
serait non moins absurde de se l’imaginer comme un simple écho de
l’autorité ou comme un homme qui aurait abdiqué sa conscience
personnelle » (Paul Sabatier, L’Originalité de saint François d’Assise,
conférence donnée à Turin, le 30 avril 1908).

Michel HUBAUT ofm.
L’Annonce missionnaire
de l’Évangile

Saint François est homme de l’Évangile. Par toute sa vie, pour lui et ses frères, il veut « observer le Saint Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ » (début de la deuxième Règle). Mais vivre l’Évangile, c’est aussi annoncer cette Bonne Nouvelle qui ne peut être gardée pour soi seul.

Or nul ne peut annoncer une parole qu’il ne l’ait tout d’abord entendue, reçue et assimilée. Avant d’aller annoncer l’Évangile, il faut commencer par l’entendre attentivement et le laisser pénétrer longuement en soi. C’est ce que fit François d’Assise, et son premier biographe l’a bien remarqué : « Il n’était pas sourd quand on lisait l’Évangile, mais il confiait à sa belle et bonne mémoire tout ce qu’il avait entendu et s’employait consciencieusement à l’accomplir à la lettre » (1 Cel 22).


L’Évangile de la Saint Matthias

Où situer le début de l’action missionnaire de saint François ? Voilà un homme toujours en mouvement et prompt à porter une parole de réconfort à un frère qui souffre, ce qui est déjà évangélique. A peine converti, le voilà auprès des lépreux exerçant la miséricorde du Bon Samaritain (début du Testament). Et même avant sa conver-
sion, nous connaissons de lui plusieurs épisodes où il est rayonnant de l'esprit de l'Evangile, je pense au séjour en prison où François supporte le compagnon insupportable et « le réconcilie avec tous ses compagnons. Il n'avait pas encore reçu toute grâce que déjà, fontaine de vertus, il laissait couler de partout les bienfaits » (2 Cel 4).

Il semble pourtant que l'épisode de la Saint Matthias représente, sinon un début absolu, du moins un changement radical dans la vie de François en ce qui concerne son annonce missionnaire de l'Evangile :

« Un jour qu'on lisait dans cette église (la Portioncule) l'Evangile de l'envoi des disciples en prédication, le saint, qui était présent, comprit le sens global du passage et s'en fut, après la Messe, demander au prêtre de le lui expliquer. Le prêtre lui en fit le commentaire point par point : et quand saint François entendit que les disciples du Christ ne doivent posséder ni or, ni argent ni monnaie, qu'ils ne doivent emporter pour la route ni bourse ni besace ni pain ni bâton, qu'ils ne doivent avoir ni chaussures ni deux tuniques, qu'ils doivent prêcher le Royaume de Dieu et la pénitence, transporté aussitôt de joie dans l'Esprit Saint : "Voilà ce que je veux, s'écria-t-il, voilà ce que je cherche, ce que, du plus profond de mon cœur, je brûle d'accomplir" (1 Cel 22).

On connaît la suite. François commence la mise en pratique ; il change sa tenue et modifie son vêtement en fonction de cette parole : ni bâton, ni souliers, ni bourse, ni besace ! « Il met tout son cœur à réaliser ce qu'il vient d'entendre et à se conformer en tout à ce code de perfection donné aux apôtres » (LM 3, 1).

Il est significatif que le premier passage de l'Evangile qui compte vraiment dans la vie de François soit un Evangile d'envoi en mission. Et comme il a l'air de lui plaire ! C'est comme si inconsciemment il l'attendait : « Voilà ce que je veux, voilà ce que je cherche... » Certes ce n'est pas la première fois qu'il entendait une lecture de l'Evangile à l'église, mais c'est la première fois qu'une telle lecture retentissait si profondément en lui.

Saint François se plaît donc particulièrement à l'écoute d'un Evangile missionnaire. C'est là qu'il découvre sa passion pour l'Evangile, mais à ce moment-là aussi qu'il découvre sa vocation missionnaire. Deux découvertes en une : en somme « la découverte de la vocation missionnaire a coïncidé pour lui avec la révélation même de l'Evangile. Cela fait partie d'une même intuition. Et toute sa vie,

François gardera cette conviction : on ne peut être un homme évangélique si l’on n’a pas une âme apostolique »

En effet, il y a au cœur même du message évangélique un élan missionnaire qui n’en est pas détachable. Mais en même temps, avant d’être un envoyé, poussé par un élan qui vient de plus haut que lui, le missionnaire doit d’abord connaître une intimité avec le Seigneur. Venez et voyez, dit Jésus à ses futurs apôtres, avant de les envoyer au monde.

Il en résulte pour François une conséquence : avant d’être lui-même missionnaire, il est d’abord le destinataire de la mission ; avant de prêcher aux autres le message, il se le prêche à lui-même. C’est pour cela qu’il met un si grand soin à s’appliquer à lui-même les paroles de Jésus ; et il le fait « séance tenante » et « débordant de joie », nous dit le texte ! En somme la façon de vivre de François, son habit, sa pauvreté, son aversion de l’argent, tout est d’abord une conséquence de la parole missionnaire de Jésus.

D’abord une certaine façon de vivre

L’Evangile de la Saint Matthias a soulevé d’enthousiasme le cœur et même le corps de François ! Désormais il ne peut plus tenir en place, il faut qu’il aille annoncer cette Bonne Nouvelle au monde. Et il le fait en criant à tous : « Que le Seigneur vous donne la paix ! »

Nous venons cependant de le remarquer : François se fait le premier auditeur de la Bonne Nouvelle qu’il reçoit ; car nul ne peut prétendre prêcher aux autres s’il ne s’est pas d’abord converti. « Je meurtris mon corps et le traîne en esclavage, de peur qu’après avoir servi de héraut pour les autres, je ne sois moi-même disqualifié », dit saint Paul (1 Cor 9, 27).

Mais pour François il y a plus qu’une simple préparation à la tâche de prédicateur : il s’agit de vivre vraiment l’Evangile. Le Testament est clair là-dessus : « Après que le Seigneur m’eut donné des frères, personne ne me montra ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon la forme du Saint Evangile » (Test 14). La vocation de François et de ses frères est très claire : il s’agit de vivre l’Evangile avant de le prêcher. L’Ordre franciscain n’est pas un Ordre de prêcheurs mais d’observants de l’Evangile qui découvriront leur vocation de missionnaires au cœur

2. Cf. « La Vocation Missionnaire de François d’Assise » (Cahiers de Vie Franciscaine, n° 1, 1954, pp. 5 et ss.).
même de la vie. Et dans ce même Testament, saint François ne parle pas tellement de message à annoncer (sinon la Paix en guise de salut) mais d’une façon de vivre ensemble, de prier, de travailler, etc.

Dans ses conseils à ses frères, François savait toujours mettre les choses au point : « Il me semble, mes frères, que Dieu ne nous a pas appelés... pour avoir de fréquentes rencontres avec les hommes ; au contraire, il nous a appelés à annoncer parfois le chemin du salut, à donner des conseils pour l’atteindre, mais, avant tout, à prier et à rendre grâce » (3 S 55). Annoncer parfois le chemin du salut, mais d’abord prier ! Voilà le programme. L’annonce aux hommes est une conséquence de la vie. François ne l’oubliera jamais. Et lorsque le Pape approuve la fraternité naissante avec mission de prêcher la pénitence (1 Cel 33), François est d’abord attentif à vivre l’Évangile : « Fort de la grâce d’en haut et du mandat pontifical, François partit plein de confiance et prit le chemin de la vallée de Spolète pour y vivre l’Évangile et le prêcher. Tout en marchant, il discutait avec ses compagnons de la manière d’observer sans détour la règle qu’ils avaient reçue, de vivre en toute justice et sainteté sous le regard de Dieu, de se sanctifier eux-mêmes et de donner l’exemple aux autres » (LM 4, 1).

La composition du chapitre 3 de la Règle définitive est à ce sujet très éclairante. Le titre en est : « L’Office divin et le jeûne : la manière de voyager par le monde ». La succession de ces trois réalités n’est pas le fait du hasard : prier, jeûner, voyager. La vie quotidienne commence par la prière et la conversion en fraternité, et ensuite « lorsque mes frères vont par le monde... », François les conseille sur la façon de se comporter avec les hommes, de converser avec eux en leur annonçant la paix conformément à l’Évangile.

Le Mandat de l’Église : tous prédicateurs ?


Dans l’Évangile, saint François a déjà senti la dimension missionnaire ; quand ils n’étaient encore que huit frères, François les a divisés en quatre groupes de deux et envoyés aux quatre points cardinaux en leur disant : « Allez, mes bien-aimés, parcourrez deux à
François dans l'Église

deux les diverses contrées du monde, annoncez la paix aux hommes et prêchez-leur la pénitence qui obtient le pardon des péchés... » (1 Cel 29). François n'attend pas un quelconque mandat pontifical pour annoncer l'Evangile à toute la terre.

Mais il veut agir en Eglise, ne rien faire contre le Pape ou les Evêques. Et on sait comment Innocent III a d'abord hésité, réfléchi, pris conseil, pour enfin donner ses encouragements et son approbation à François et ses frères en leur disant : « Allez, frères, et que le Seigneur soit avec vous ! Prêchez à tous la pénitence selon que le Seigneur daignera vous l'inspirer. Et quand le Tout-Puissant vous aura multipliés en nombre et en grâce, faites-m'en part et réjouissez-vous, car je vous accorderai davantage et pourrai, avec plus de tranquillité, vous confier de plus importantes missions » (1 Cel 33).

Le Pape voulait-il « récupérer » ce petit groupe de frères pour la croisade ou pour la lutte contre l'hérésie ? En tout cas, François ne l'a pas compris de cette façon. Il a seulement entendu que le Pape, en leur demandant de prêcher la pénitence, allait dans le même sens que là où le poussait déjà sa propre inspiration. Cependant il se soumit à la volonté papale (ou du moins à celle du Cardinal Jean de Saint-Paul) qu'ils soient tous tonsurés et entrent même dans la cléricature (3 S 52 et AP 36), ce qui n'était certes pas dans les intentions primitives de François !

Qu'importe, pense-t-il sans doute ! Chacun annoncera l'Evangile à sa manière et selon ses capacités. Et il ira dans ce sens en rédigeant le chapitre 21 de la première Règle : « Louanges et exhortations que peuvent faire tous les frères ». Il s'agit en quelque sorte d'un petit canevas de sermon que peuvent faire les frères, « quand il leur plaira, devant n'importe quel auditoire, avec la bénédiction de Dieu ».

Dans cette exhortation, François se trouve à la fois en accord avec son intuition première et avec le mandat de l'Eglise ; et sagement il canalise la parole des frères dans les réalités les plus simples : la louange, la conversion et la pénitence, la persévérance dans le bien.

Les frères ne sont pas, par le fait même, devenus tous prédicateurs au sens habituel du terme, ce qui n'est pas leur vocation. Disons qu'ils sont et demeurent avant tout missionnaires parce que évangéliques. Et la suite de la vie de l'Ordre va bien montrer combien l'office de prédicateur ne peut être exercé qu'avec permission du ministre (la 2e Règle précise : le ministre général) et que cet office peut être enlevé si le ministre en juge ainsi. Et dans le Testament, c'est même la permission de chaque prêtre de paroisse qu'il veut obtenir. Mais saint François prend bien soin d'ajouter : « Cela
n'exclut pas que tous les frères doivent prêcher par leurs actes» (1 Reg 17, 3). Ces précisions faisaient l'équilibre entre la nécessité que tous participent à la même mission, et la crainte des Evêques devant la prise de parole de ces nouveaux venus hirsutes et peu instruits, un peu clercs mais toujours laïcs dans leur comportement, encore mal définis dans l'Eglise !

Or François tenait beaucoup à la prédication des frères simples, par leurs actes ou par quelques phrases inattendues, parfois désolantes et toujours marquées d'humour, tel le frère Gilles, peu doué pour les grands développements théologiques, qui se contente de donner la réplique à François par une sorte de rengaine : « Fort bien dit ! Vous pouvez l'en croire ! » (AP 15).

Saint François avait également un sens très vif de cette sorte « d'osmose » qui doit exister entre tous les frères au sujet de la prédication : tous ne parlent pas, mais tous prêchent ! Et la prière silencieuse des frères simples est le meilleur contre-poison à la tentation de se glorifier pour un prédicateur éloquent : « Pourquoi êtes-vous si fiers d'avoir converti des personnes qui, en fait, ne doivent leur conversion qu'aux prières de mes frères simples ? » (2 Cel 164).

En cas d'hésitation, le point de vue de Dieu tranche le débat

Saint François n'a pas passé son temps à prêcher. Il s'est souvent retiré en ermitage dans une vie de prière et de contemplation. Qui plus est, il a plusieurs fois hésité entre la vie érémitique et la vie missionnaire. Il n'est pas question de faire un décompte chronologique du temps passé par lui dans l'une ou l'autre de ces activités. Il est plus intéressant de voir comment saint Bonaventure justifie le choix de saint François dans le sens de la prédication plutôt que de la vie en ermitage. 3

François est donc « plongé dans un doute angoissant qui le tint fort longtemps ». Le dilemme est celui-ci : doit-il se consacrer à la

3. *Legenda Major* (ch. 12, 1-2). Il faudrait analyser tout le développement de la pensée de saint Bonaventure pour montrer comment saint François choisit finalement la prédication après avoir trouvé tant d'avantages à la prière pour laquelle, disait-il, il se sentait plus doué ! Et il faudrait aussi tenir compte de la problématique propre de l'Ordre au moment où Bonaventure compose sa légende, c'est-à-dire la lutte des «Spirituels » contre la «Communauté ». Les Spirituels tiennent à la vie en ermitage contre la prédication, au nom d'une certaine vision de saint François. Il était donc nécessaire que Bonaventure situât le choix de saint François, non comme une simple inclination ou en fonction d'un concours de circonstances, mais en Dieu lui-même qui envoie son Fils, le premier prédicateur !
François dans l'Eglise

prêtres ou bien aller de ville en ville pour prêcher ? Il est remarquable de voir comment il aligne méthodiquement (lui ou Bonaventure ?) les différents arguments pour ou contre la prédication ou la prière. L'opposition est sans doute un peu forcée, mais elle n'en est que plus significative. A priori, il semble que la prière dépasse d'une courte longueur les avantages de la prédication : plus d'intimité avec le Seigneur, moins de distractions, plus de grâces reçues, etc. Puis retournement subit de la situation, la prédication va gagner la partie sur le poteau grâce à un argument aussi imparable qu'inattendu : « Mais contre tous ces avantages de la prière, il y a un argument qui, si l'on se place du point de vue de Dieu, semble péremptoire : c'est que le Fils unique de Dieu, Sagesse suprême, a quitté le sein du Père pour le salut des âmes, afin de se donner au monde en exemple, d'adresser aux hommes la Parole qui sauve... » (LM 12, 1).

La démonstration est en tous points remarquable et on reste pantois face au « contre tous ces avantages de la prière »! Nous n'analysons pas ici l'équilibre franciscain à réaliser entre prière et prédication. Il s'agit simplement de montrer le niveau où François situe le fondement de la prédication : du point de vue de Dieu, ni plus, ni moins, c'est-à-dire au cœur même du Mystère de l'Incarnation. Le Fils de Dieu a quitté le sein du Père pour donner aux hommes la Parole qui sauve, de même les frères doivent quitter le « refuge » de la prière et adresser eux aussi aux hommes cette parole. Toute autre motivation à la prédication serait donc mal venue.

Les deux façons d'être missionnaire

On a souvent relevé que l'Ordre franciscain est le premier Ordre dans l'histoire à avoir une Règle qui comporte un chapitre particulier sur l'envoi en mission lointaine. Encore faut-il bien souligner que saint François n'en fait pas une obligation et soumet ce départ à « l'inspiration du Seigneur » qui surpasse toute obéissance, même au Ministre qui ne doit pas s'opposer à cette inspiration (1 Reg 16, et 2 Reg 12).

C'est au chapitre 16 de la première Règle que saint François développe toute sa pensée sur la mission lointaine, pensée bien cohérente avec ce qu'on a déjà vu : les frères doivent prêcher par leurs actes avant de le faire par la parole : « Les frères qui s'en vont ainsi peuvent envisager leur rôle spirituel de deux manières : ou bien, ne faire ni procès ni disputes, être soumis à toute créature humaine à cause de Dieu, et confesser simplement qu'ils sont chrétiens ; ou bien, s'ils voient que telle est la volonté du Seigneur, annoncer la parole de
Dieu afin qu’ils (ils = les infidèles, et non pas les « païens » comme il est généralement traduit, puisqu’il s’agit de musulmans !) croient au Dieu tout-puissant Père, Fils et Saint-Esprit, Créateur de toutes choses, et en son Fils Rédempteur et Sauveur, se fassent baptiser et deviennent chrétiens ; car si on ne renaît pas de l’eau et de l’Esprit Saint, on ne peut entrer au Royaume de Dieu » (1 Reg 16, 5-7).

Toujours missionnaires mais pas forcément prédicateurs. L’affirmation est claire. Cet équilibre entre deux missions complémentaires, François l’a vécu particulièrement auprès du sultan d’Egypte et par sa rencontre avec le monde de l’Islam. Mais je pense aussi que c’est la richesse et la délicatesse de son cœur d’apôtre qui lui a dicté cette conduite. En effet, il ne vivait aucun conflit entre sa foi qu’il ne cachait jamais et son respect de la foi des autres, en particulier des musulmans. Devant le sultan, François a bien pratiqué les deux méthodes. Cependant il n’a pas fait un chrétien de plus mais, le premier dans l’histoire, il a su tisser des liens de bienveillance mutuelle et de tolérance pacifique, alors que trop souvent encore le monde chrétien et le monde musulman en restent à la méfiance quand ce n’est pas la haine ou la violence.

Confesser simplement qu’on est chrétien en vivant dans la paix avec tous, cela paraît facile et c’est pourtant très exigeant ; tous les frères qui vivent en pays dit « de mission » (sans doute les autres aussi !) l’expérimentent chaque jour. Quant à ceux qui se sont « enfouis » en terre d’Islam, ils savent par expérience que l’heure de la volonté de Dieu pour annoncer explicitement la Parole n’est pas encore venue ; c’est donc par l’observance humble et patiente de cette première forme de mission qu’ils peuvent s’épanouir dans leur vocation de frère mineur.

Et cette vocation, François la précise en fin de chapitre : « Tous les frères, où qu’ils soient, se rappelleront qu’ils ont livré leur corps au Seigneur Jésus-Christ, et que pour son amour, ils doivent affronter les ennemis tant visibles qu’invisibles, car le Seigneur dit : qui perd son âme à cause de moi la sauvera pour la vie éternelle » (1 Reg 16, 10-11). Viennent ensuite les persécutions, les épreuves endurées pour le Christ, les Béatitudes qui y sont attachées, et le salut promis à ceux qui persévèrent jusqu’à la fin. François, le futur stigmatisé, martyr de l’amour, sait que la mission est un immense labeur de rédemption. Il n’est pas d’annonce de l’Evangile sans participation à la Passion du Christ et aux souffrances des petits et des exclus de ce monde : « Ils doivent se réjouir quand ils se trouvent parmi des gens de basse condition et méprisés, des pauvres et des infirmes, des malades et des lépreux, et des mendiant des rues » (1 Reg 9, 2).
Toutes les frontières sont franchies

Il y a donc dans le goût pour l'Evangile de saint François un dynamisme interne étonnant qui le pousse à toujours aller à ceux qui sont les plus éloignés. Pas forcément par la distance. Je pense que dès avant sa conversion, François est attiré naturellement par ceux qui ont été mis à l'écart d'une manière ou d'une autre. Que ce soit le prisonnier insupportable dans la prison de Pérouse (2 Cel 4) ou les lépreux, ces éternels exclus de la société religieuse et civile, François fait le premier pas. Et il ne cessera de le faire à tout moment : envers les mendians des rues, les méprisés, les brigands, et jusqu'aux frères pécheurs souvent rejetés par la communauté, ou les frères qui s'en éloignent par eux-mêmes 4.

C'est le même mobile qui est à l'origine des si nombreux voyages accomplis par François et ses frères sur les routes du monde. Une sorte de constant appel du grand large ! Celano parle même de goût pour l'aventure. « Brûlant d'amour pour Dieu, le bienheureux Père François voulait toujours se lancer en de grandes aventures, et son grand cœur ambitionnait d'atteindre, en suivant le chemin des volontés de Dieu, le sommet de la perfection » (1 Cel 55). Bien sûr, cette aventure, c'est l'aventure pour Dieu, pour conquérir cette frontière lointaine de la perfection. Lorsque les frères sont partis en mission après le chapitre de 1217, il lui démange de partir lui-même pour une contrée lointaine afin de supporter aussi « fatigues, humiliations, faim, épreuves de toutes sortes » (LP 79). Et quand un frère demande à partir chez les sarrasins sous l'inspiration de Dieu, ce doit être avec le désir « soit de sauver leurs âmes, soit d'y rencontrer le martyr » (2 Cel 152).

On demeure tout de même confondu en regardant une carte de l'Europe pour y suivre les voyages accomplis dès avant la mort de saint François. Cela commence par l'envoi symbolique aux quatre coins du monde des huit premiers frères. En 1212 il tente de passer en Syrie ; le voyage échouera. En 1213 il part pour l'Espagne avec le désir de passer au Maroc ; nouvel échec. En 1217 sont fondées 5 provinces hors de l'Italie, et des frères sont envoyés en Syrie, en


Eloi Leclerc, ofm., a merveilleusement décrit cette attitude de saint François envers le frère Rufin qui s'était éloigné de la fraternité, et comment François réussit à l'y ramener, non avec de grands discours, mais par la patience et infiniment de délicatesse (cf. « Sagesse d'un pauvre », ch. 7 et 8).
L'Annonce missionnaire de l'Evangile


Et nous savons comment des frères parvinrent en Mongolie dès 1247, d'autres jusqu'à Pékin avant la fin du XIIIᵉ siècle. On peut imaginer avec quelles difficultés. Même de nos jours nous sommes parfois plus hésitants avant de nous embarquer hors de nos frontières !

Le Pape Jean-Paul II a eu un mot très juste sur saint François en l'appelant « l'homme de la frontière »: « Que le témoignage de saint François nous serve encore de lumineux soutien ; par un certain côté, il a été un homme de la frontière comme on dirait aujourd'hui, et c'est la raison pour laquelle il continue d'exercer une fascination auprès de ceux qui sont loin... »

Un homme de la frontière, c'est celui qui, en la franchissant pour s'approcher des éloignés et marginaux de toutes sortes, contribue au rapprochement des extrêmes et donc à l'apaisement des conflits.

A tous les habitants du monde entier

Saint François va montrer ce souci d'aller aux plus lointains jusque dans ses écrits. La Lettre à tous les fidèles commence par ces mots : « A tous les chrétiens : religieux, clercs et laïcs, hommes et femmes, à tous les habitants du monde entier ». Vraiment, il ne veut oublier aucun être de la planète ! Une autre fois, il s'adresse à tous les frères de l'Ordre, une autre fois à tous les clercs, puis « à tous les podestats et consuls, juges et gouverneurs en tout lieu de l'univers », qui pourtant se soucient bien peu de ce petit homme.

La grande prière d'action de grâces du chapitre 23 de la première Règle est remarquable de cet esprit d'universalité : il embrasse d'un même regard le ciel et la terre, il n'oublie ni un angeut ni le dernier des saints passés ou à venir, ni un clerc ni un religieux ni un laïc : « Hommes et femmes, enfants et adolescents, jeunes et vieux, bien-

portants et malades, petits et grands, tous les peuples, races, tribus et langues ; enfin toutes les nations et tous les hommes, partout sur la terre, actuels ou à venir : humblement nous les prions et supplions, nous tous frères mineurs et serviteurs inutiles, de persévérer tous ensemble dans la vraie foi et dans la pénitence, car nul ne peut être sauvé autrement » (1 Reg 23, 7). Quel souffle chez cet homme ! Nous avons ici « une louange qui enveloppe tout le destin du monde, tout le dessein de Dieu, et à laquelle sont associés tous les êtres du ciel et de la terre ». Voilà véritablement l'esprit missionnaire de saint François.

Une Mission nouvelle pour un monde nouveau

La vie de saint François a ceci de remarquable qu’on y découvre toujours un élément de nouveauté. C’est très net pour son action missionnaire et sa façon d’annoncer l’Evangile. Depuis que Jésus a envoyé ses apôtres en mission, bien des hommes se sont mis sur les routes pour prêcher la Bonne Nouvelle. Et pourtant, avec François d’Assise, on a l’impression que quelque chose de nouveau survient, qui ne s’était encore jamais passé.

Tous les premiers biographes sont d’accord sur ce point : c’est le comportement même des frères qui pose question. Leur accoutrement (AP 19 b), leur prière communautaire recueillie, leur pauvreté volontaire (AP 21), et jusqu’à la façon de saluer en souhaitant la paix : « Que le Seigneur vous donne la paix ! Les gens étaient remplis d’étonnement car ils n’avaient jamais entendu pareille salutation dans la bouche d’aucun religieux ». Et François de répondre à ses frères, eux aussi mal à l’aise dans cette nouveauté : « N’est-il pas merveilleux que le Seigneur ait voulu un petit peuple différent de ceux qui l’ont précédé, qui se contente pour toute richesse de le posséder lui seul, le très-haut et très glorieux Seigneur ? » (LP 67).

Sa parole aussi est neuve. Elle peut aller du silence complet (2 Cel 207) aux mises en scène diverses (aller prêcher nu, se couvrir de cendre, etc.), jusqu’aux sermons les plus enflammés tout en restant simples, profonds et pleins de doctrine (2 Cel 107). Le plus important est sans doute l’attention que porte François à son auditoire : « Il lui arrivait souvent de prêcher devant des milliers d’auditeurs ; il le faisait avec la même tranquille assurance que s’il eût conversé avec son compagnon. Le plus nombreux auditoire équivalait à une seule personne à ses yeux, mais il mettait autant d’âme à prêcher à un seul homme qu’à une foule entière » (1 Cel 72).

Oui, l'annonce missionnaire de François est nouveauté, il édifie son auditoire autant par sa parole que par son exemple car « c'était de sa personne tout entière qu'il prêchait » (1 Cel 97). Et il laisse un conseil similaire à ses frères pour qu’ils en fassent le guide constant de leur attitude missionnaire : « Les frères devraient vivre au milieu du monde de telle façon que quiconque les verrait ou les entendrait, glorifierait le Père céleste et le louerait pieusement » (3 S 58). Avec François d’Assise un homme nouveau est né (1 Cel 82), un monde nouveau est en marche. Celui de la Bonne Nouvelle de l’Evangile. A nous de le faire naître en vivant ce même élan missionnaire.

Gérard GUITTON ofm.
La prière n’est jamais un acte isolé, une question en soi. Prier, c’est toujours se situer dans la foi vis-à-vis du mystère de Dieu qui est devant nous, exprimer et vivre ce que nous croyons et ce que nous cherchons encore. La prière est vraiment la question centrale de la foi, le noyau profond de la vie chrétienne où se déploie la fête et où se joue le combat de l’homme avec Dieu.

Aborder la prière de quelqu’un, cela veut dire souvent toucher du doigt l’univers profond et mystérieux de sa relation avec Dieu, l’expérience personnelle et cosmique de sa foi. C’est ainsi que pour parler de la prière de François d’Assise, il faut d’abord se situer dans la perspective de foi qui baigne toute sa vie et son rapport avec Dieu. C’est alors toute la vaste dimension et la personnalité chrétienne de François qui est envisagée, et pas seulement des textes ou des actes isolés, pas plus que des conceptions théoriques ou des méthodes de prière originales.

Mais la prière n’est-elle pas aussi une question fondamentale pour la vocation franciscaine aujourd’hui ? On cherche le renouveau, on s’interroge sur le style, les formes de notre vie, on change les cadres, on vit de nouvelles formes de relations humaines, mais n’est-ce pas la question de notre rapport avec Dieu, de notre foi dans la prière ? Nos fraternités sont-elles tout d’abord des communautés de prière, dans l’expérience vécue de la foi chrétienne ?

Il est vrai, beaucoup a été dit et écrit sur la prière de François, par ses premiers compagnons mêmes et ses premiers biographes. A travers la réflexion sur la prière, le visage de François a paru sous une lumière toujours différente, selon les points de départ adoptés : François le poète, le tendre, le chevalier de Dieu, François le mystique sublime, l’homme du Christ et de la croix uniquement. François parfait homme de prière selon les règles. Mais ici on se limitera à ce que François lui-même a dit sur la prière, à ses prières
La prière de saint François

mêmes. Simplement, peut-être, pour le laisser parler, lui. Pour écouter ce qui se dégage, pour saisir son expérience. Certes, s’en tenir aux écrits n’est pas tout ; il y a des textes de François qu’on trouve chez les biographes, il y a des expériences que ses amis seuls nous ont racontées. Mais les écrits de François seront pour nous un préalable nécessaire, une porte pour entrer et aller plus loin dans ce mystère.

Pour éviter toute illusion, il faut aussi mesurer la distance que nous vivons par rapport à François. Prière et foi pour nous aujourd’hui sont chargées de siècles d’expérience chrétienne et ecclésiale, d’une richesse culturelle assez grande, ainsi que de toutes les remises en question actuelles. Se servir de nos schèmes pour mesurer et juger cette expérience du passé n’est pas bon ; c’est une expérience plus simple, primitive, vécue dans un autre cadre culturel et ecclésial, mais qui peut encore nous interroger aujourd’hui.

L’EXPÉRIENCE DE FRANÇOIS

Les prières

Dans l’ensemble des écrits de François il y a un groupe assez considérable de textes qui appartiennent au genre littéraire et à la structure de la « prière ». L’inspiration est certainement liturgique, mais la composition est diversifiée : il y a des prières proprement dites (par exemple l’Office de la Passion, la fin de la Lettre à tout l’Ordre, 1 Reg 23) ; il y a des louanges à Dieu (les « Louanges pour toutes les Heures », les « Louanges de Dieu », par exemple) ; il y a des hymnes, des poésies (la Salutation des Vertus, la Salutation à la Vierge, le Cantique des créatures).

Contentons-nous ici d’énumérer et de caractériser brièvement les prières de François conservées dans ses écrits.

Les « Louanges pour toutes les Heures ». Il s’agit d’un texte que François récitait chaque jour et chaque nuit avant et après l’Office des Heures, empruntant à l’Écriture les paroles où Dieu est loué et glorifié. Il exprime par là la référence absolue de sa vie au Dieu de Bonté, et il en fait une prière de louange à la Trinité.

Il ne s’agit pas d’une prière de tendresse, d’émotion, mais d’une prière qui a la fermeté et la solidité de la foi, d’une prière qui explicite la réalité de laquelle on vit : tout l’univers appartient à Dieu, a son sens en Dieu, nous sommes les « œuvres » de Dieu ; notre vie est alors de « bénir » Dieu, de tout « lui rapporter ».
La prière finale est très significative : le style de prière de François est l’action de grâces. Elle révèle comment François est absolument centré sur Dieu, et comment il traduit sa recherche par un vocabulaire qui n’arrive pas à enfermer le mystère, mais au contraire débouche sur un langage superlatif, pour en saisir toute la profondeur.

Les « Louanges de Dieu ». Ce texte est écrit par François aux derniers temps de sa vie, pour le frère Léon. La perspective fondamentale est l’action de grâces, la « reconnaissance » du Seigneur. Il n’y a pas de définition exhaustive de Dieu, de dernier mot sur Lui, il est impossible de le renfermer dans un seul concept humain ; mais en même temps Dieu est si riche qu’il se laisse nommer par toutes les réalités qui le révèlent. Chaque mot de ce chant a des résonances dans les écrits de François, et il puise profondément aux sources évangéliques, dans une sorte de radicalisation des thèmes éparcs dans tous les écrits.

1ère Règle chap 23. La raison de l’insertion de ce long texte de prière à la fin de la première Règle reste une question difficile. François s’adresse à tous les hommes pour les appeler à reconnaître le temps du salut où ils se trouvent. L’événement capital de la vie du chrétien est la « conversion », cet appel à la pénitence-métanoia, dans la foi (v. 7), qui scande toute l’histoire de l’homme avec Dieu et qui en fait une histoire du salut. De là jaillit une prière, qui célèbre dans l’action de grâces le mystère de Dieu en lui-même, dans le Christ et dans l’Esprit, à travers les points essentiels de l’histoire sainte. La prière devient aussi une hymne chantée par les rachetés à la miséricorde de Dieu, le Dieu qui est essentiellement « Bonté », ce Dieu à la fois Ineffable, Invisible, Aimable et Désirable plus que tout.

3e Lettre à tout l’Ordre, v. 50. François a composé ou peut-être improvisé cette prière à l’intention de ses frères ou pour leur usage. Dans sa formulation elle se présente comme une prière de demande. Mais cette prière demande la seule chose nécessaire : « faire la volonté de Dieu ».

Le point de départ c’est l’homme reconnu en lui-même : il faut pouvoir partir, dans toute prière, de notre pauvreté intérieure. Dieu, « à cause de lui-même », est la réalité qui ouvre l’homme à la vie, qui le fait sortir de sa « volonté propre » — qui est le domaine du Mal — pour chercher à vivre de la « volonté de Dieu » sur nous, qui est la Parole de l’Evangile, l’obéissance à l’Esprit. La prière est une démarche, une recherche de Dieu, afin de parvenir au mystère, par le Christ, lui qui est le chemin, la route à suivre, l’Evangile de
vie, et cela dans l'Esprit, qui est l'animation et la pureté de cette recherche.

*Le Cantique des créatures.* C'est aussi une prière. L'homme dans la véritable pauvreté s'ouvre à la reconnaissance de Dieu, à sa louange cosmique, il devient obéissant et soumis à toute créature à cause de Dieu. L'homme, qui, à cause de Dieu, sait célébrer la terre. Ce cantique est une confession de foi de François. En Dieu, tous les événements et toutes les choses ont leur sens ; Dieu est la source de sens pour notre vie. La prière jaillit encore en action de grâces, à travers cet univers des hommes qui n'est plus menaçant mais fraternel. Dans la foi, François découvre « la bonté » du monde, il la chante comme prière au Dieu de son amour, le Dieu qui est « Bonté ».

*Office de la Passion.* Il s'agit d'un Office votif que l'on adjoignait souvent à l'Office des Heures au Moyen Age. C'est une composition très libre, faite de passage de psaumes et d'autres citations de l'Écriture et de la liturgie. Mais elle devient une prière sur tous les aspects du mystère de notre salut. Il reste pour nous un témoignage frappant de ce que peut être une prière « privée », faite seulement avec les paroles de l'Écriture, dans une vision de foi totale et pas du tout « individualiste ». On découvre en même temps qu'il n'y a pas chez François une contemplation affective ou morale de la Passion et du Christ, mais une recherche du sens profond de l'événement, tout en proposant l'essentiel de l'œuvre du salut.

Il s'agit, oui, d'une lecture christologique des psaumes cités, mais l'orientation fondamentale est vers Dieu (sur les 15 psaumes, 11 sont « dits » par le Christ au Père) ; l'essentiel c'est l'intériorisation que François propose du mystère du Christ.

**L'enseignement**

Parmi les écrits, très peu de textes parlent directement de la prière ; mais on s'aperçoit que François suggère avant tout les attitudes intérieures qui qualifient la relation de l'homme avec Dieu, et dans ce contexte de foi jaillit l'exigence de la prière.

*Dans les deux règles*, le projet de vie évangélique des frères est affirmé aussi comme projet de prière commune, dans une dimension ecclésiale : ensemble, les frères, petite cellule d'Église, doivent prier en communion avec tout le reste de l'Église, par leur vie dans la « catholicité » (1 Reg 19), chacun selon ses moyens spirituels et culturels (1 Reg 3 ; 2 Reg 3). Mais l'essentiel, c'est la dynamique intérieure
de cette prière : l'unité de l'homme avec Dieu, dans une « pureté » de cœur qui puisse permettre de « plaire à Dieu » (L'Ord 41-42).

C'est dans la 1ère Règle et la Lettre aux Fidèles, qu'on peut trouver les textes les plus significatifs sur la prière.

1 Reg ch. 17. Ce chapitre décrit, sous forme d'exhortation, l'esprit profond qui doit animer les frères vivant au milieu des hommes. Après une certaine expérience, voilà que des attitudes spirituelles profondes se dégagent pour clarifier, par un comportement évangélique, comment concrétiser le projet idéal de suivre l'Évangile. Il faut se garder, dans la mission évangélique, de toute ambition et de la recherche d'un succès égoïste (v. 5-9); il y a des attitudes évangéliques dont il faut témoigner au sein d'une société qui poursuit d'autres valeurs (v. 10-16); la confrontation avec d'autres mouvements hérétiques du temps oblige à une confession de foi : les frères affirment la bonté de Dieu et s'exhotent à le louer (v. 17-20).

Dans tout cela il y a une conception de l'homme et de Dieu qui est à la base de toute prière : la pauvreté radicale de l'homme; en nous-mêmes il n'y a pas de sens pour notre vie, nos valeurs sont celles d'une « sagesse de ce monde », nos prières sont faites surtout de beaucoup de paroles. Dieu est le sens de notre vie, « à lui appartiennent tous les biens », « Lui qui seul est bon »; la valeur essentielle, c'est l'« Esprit du Seigneur » qui renverse les attitudes et anime une vie nouvelle. La prière, alors, est cette reconnaissance de Dieu comme premier Bien; elle est cette longue remontée de l'homme vers Dieu, dans l'action de grâces.

1 Reg ch 22. Ce chapitre a tout son sens si on le voit comme un message final, un testament de François pour ses frères. L'exhortation finale reprend même les paroles du discours d'adieu de Jésus. Le chapitre tout entier passe en revue la vie à laquelle les frères se sont engagés selon l'Évangile. La conversion est toujours ce choix pour le Christ qui marque toute la personne (v. 41); il y a alors un combat à mener entre notre « corps », notre « monde », et la « volonté » de Dieu, la volonté de « Lui plaire » (v. 5-17). La prière est située dans cette tension : la séduction du Mal et le service du Christ; voilà comment la prière se vit : avoir le cœur et l'esprit tournés vers Dieu, se purifier de tout souci pour « servir, aimer, adorer, honorer le Seigneur », dans une pureté si profonde qui est alors habitée par la Trinité (v. 18-26).

En quelques mots, de la façon originale qui est la sienne, François se met à parler de la prière, avec une densité étonnante :

— la prière attente, vigilance : se tenir devant le Fils de Dieu (v. 27);
— la prière qui connaît très peu de mots, ceux du Christ seulement, « notre Père » (v. 28) ;
— la prière qui est adoration, dans la pureté du cœur (c'est le verbe même « adorer » qui fait développer toute la pensée) (v. 29) ;
— la prière qui est une longue fidélité d'amour (v. 30) ;
— la prière qui est vie dans l'Esprit, en Dieu, adoration en esprit et en vérité (v. 31).

Dans la perspective de ces deux textes, il faut lire aussi 1 Reg 23, 8. Une même profession de foi : Dieu est la plénitude et le Bien. La personne humaine est totalement engagée dans cette recherche d'amour de Dieu, avec un absolu exigeant. A partir de ce qu'on a découvert de Dieu, la prière est tout cela : « aimons tous... », « n'ayons d'autre désir, d'autre volonté... », « supprimons tout empe­chement, tout écran... », « croyons, aimons, adorons, servons, louons et bénissons... ». Le Dieu qu'on découvre alors est le Créateur et Sauveur, mais aussi le Dieu incompréhensible et inénarrable, en même temps que le Dieu doux et aimable, désirable plus que tout.


Pour mieux saisir l'expérience de prière de François, il faut pouvoir lire aussi la 1re Admonition. Tout chrétien se pose toujours la question fondamentale de la foi : Qui est notre Dieu ? Comment arriver jusqu'à Dieu ? Comment le « voir » ? Oui, la foi est recherche de Dieu, rencontre du Christ ; elle est « vision » et « vie » dans l'Esprit, toujours en tension avec la « chair ».
La prière, alors, naît d’une profonde attitude évangélique de « pauvreté d’esprit », elle ne se suffit pas de gestes ou de paroles, elle touche la « vérité » du cœur de l’homme : Adm 14.

Les yeux des hommes qui cherchent un nouveau regard sur Dieu : c’est la transparence du cœur, le « cœur pur », qui rend possible la prière, c’est-à-dire « chercher toujours les biens du ciel », ne jamais se lasser d’adorer et de voir le Seigneur vivant et vrai : Adm 16.

**LES DIMENSIONS DE LA PRIÈRE**

François est avant tout un témoin de Dieu ; dans ses écrits, il nous livre quelque chose de son expérience d’homme qui mesure et porte le poids de son humanité et y cherche un sens, en vivant une aventure évangélique qui lui permet de jeter un regard sur le mystère du Dieu vivant. La prière implique avant tout cette saisie vitale de l’homme par Dieu, et de Dieu par l’homme. La prière est ce lieu de l’expérience chrétienne où se dévoile le sens de l’homme et le visage de Dieu.

Les prières chez François ne sont pas des textes-formulaires, mais elles expriment le courant souterrain qui traverse et anime ces textes et nous révèlent ainsi des dimensions profondes de l’expérience chrétienne.

Il y a comme deux pôles dans l’intuition de François : la richesse de Dieu et la pauvreté de l’homme. C’est l’enivrement devant la plénitude de Dieu, « Bien universel, Bien total », en même temps qu’une conscience aiguë de la pauvreté de l’homme : celui-ci est pécheur, néant, fragilité et mort. L’homme n’a rien en propre, sinon le péché, c’est-à-dire la propriété sur soi, l’auto-suffisance. La prière est la conscience, dans la foi, que « tel est un homme devant Dieu, tel il est en réalité, sans plus ». Une seule attitude véritable est possible : sortir de soi, s’ouvrir à Dieu, « chercher à plaire au Seigneur », « suivre sa volonté... non la volonté propre », « chercher Dieu ».

La réalité centrale que François voit en Dieu est la « Bonté », seul mot qui puisse dire la richesse de Dieu. Face à la découverte de ce sens de Dieu, il s’agit de reconnaître dans notre vie cette profondeur et de s’y référer constamment. Deux fois seulement, dans les écrits, on rencontre une prière de demande, et c’est pour demander la seule chose nécessaire : « tout rapporter à Dieu », « faire la volonté de Dieu ».
Le mouvement de base de la prière de François est la recherche de Dieu, le désir de « voir » à travers notre expérience humaine le visage du Dieu invisible et vivant. C'est la dynamique qui traverse tous ses écrits. Qui est notre Dieu ? Comment nommer le Dieu de notre foi ? Où le voir ? Ainsi il nous est demandé d'avoir l'expérience de Dieu, de le connaître dans la foi, dans l'Esprit. C'est toute la réalité biblique, qui est à la fois engagement et question chez François : il faut adorer Dieu en esprit et vérité. Comment adorer Dieu en esprit et vérité ? Et la réponse est radicale : c'est dans la foi, c'est dans l'Esprit que Dieu est possible pour nous ; aucun autre signe que « les yeux de l'Esprit » au plus intime de l'homme.

Le mystère de Dieu à la révélation duquel nous devons nous ouvrir ne se réduit surtout pas à la connaissance du Christ dans son humanité. C'est toute la richesse de Dieu, Père, Fils et Esprit qui nous est proposée comme contenu de la prière dans son équilibre biblique. Il faut remarquer que très peu de textes et de prières chez François sont en rapport avec le Christ, car c'est toujours la référence à Dieu en lui-même qui est au centre. La prière au début de la conversion, face au crucifix de saint Damien, n'est pas adressée au Christ ; de plus, aucune allusion au mystère de la croix, malgré les circonstances (comme d'ailleurs dans les Louanges de Dieu). La prière du Testament v. 5, centrée sur le mystère de la Croix, dépend d'un texte liturgique et elle prend place dans la liste des expressions courantes à l'époque pour l'adoration de la croix. L'Office de la Passion est tout à fait christologique, mais il propose le cœur de la relation évangélique entre le Père et le Fils ; tout au long de l'Office, c'est cette relation qui joue et qui anime toute la prière. Rien de pieux ou de sentimental donc dans cette prière. Rien qui fasse croire que François s'arrête à l'aspect humain de la naissance ou de la passion du Christ. A travers le Christ tout remonte vers Dieu. C'est que la prière de François a une perspective théocentrique fondamentale. Dieu est le premier mot de toute parole sur lui, Il est à l'origine de tout mouvement vers lui. C'est pourquoi François répète inlassablement de quelle façon le Seigneur l'appelle, le conduit, lui « donne » tout.

Dieu a la primauté dans toute la prière de François. Cette primauté appelle une reconnaissance de Dieu « à cause de lui-même ». Vivre et parler de Dieu signifie louange, action de grâces, non pour des œuvres que Dieu ferait en nous et par nous, mais avant tout pour le mystère de Dieu lui-même, dans une gratuité absolue. Alors la prière de François devient une contemplation de Dieu, pour saisir quelque chose de Lui et le chanter.
C'est dans un dépassement des images humaines de Dieu que François situe avant tout son langage et son expérience : l'Invisible, l'Indicible, l'Impénétrable, l'au-delà du temps et des limites, le Plus Grand que notre cœur. C'est ce que traduisent les formules d'introduction de ses prières ou les actions de grâces insérées ici ou là dans les écrits. La prière est imprégnée de la transcendance absolue de Dieu.

Le cœur de toute parole sur Dieu est, chez François, l'idée de « Bien ». La prière est cette expérience : « Tu es le Bien », « Dieu est tout Bien », « Tout bien vient de Dieu », « ne pas s'approprier le bien », « rendre les biens au Seigneur », « ne compter que sur Dieu », « trouver sa joie en Dieu ». Rien de moralisant dans cette idée du « bien », mais plutôt, à l'analyse, le « bien » est la vie dans toute sa richesse et sa variété, le « bien » c'est réellement la manifestation acutelle de Dieu, c'est concrètement l'histoire du salut. Ainsi la prière apparaît comme capacité de rendre grâce pour cette histoire. Alors, on découvre que le Dieu Ineffable est en même temps le Dieu de la miséricorde et de l'amour, le Dieu tout proche et désirable. Il est séduisant : « Doux, aimable... quiétude, joie, force, beauté, rafraîchissement... ».

Le Dieu vivant que François rencontre dans sa prière est le Dieu unité et trinité. L'invocation et la confession de la Trinité est la structure de sa foi, comme de toutes ses prières. La vie trinitaire en Dieu est vie trinitaire en nous, dans notre histoire, et au plus intime de nous-mêmes. C'est dans un mystère d'in-habitation, de relation maternelle et fraternelle, d'union conjugale que la Trinité de Dieu anime notre vie chrétienne.

Mais c'est surtout la réalité de l'Esprit qui est capitale chez François, liée fortement à l'attitude de prière. Toutes les fois qu'il est question de prière, dans ses exhortations, il y a trois thèmes qui reviennent : adorer Dieu, adorer Dieu en Esprit et Vérité, adorer Dieu dans la pureté du cœur. L'Esprit Saint fait voir Dieu, Il est sa révélation pour nous, Il continue à dire la Parole de l'Evangile, Parole qui fait vivre. L'Esprit, pour François, est la réalité la plus intérieure de l'homme, son authenticité, comme Il est le cœur de Dieu, Dieu lui-même. Le dynamisme de l'Esprit est signifié par « Sa sainte opération » : son œuvre est de construire l'homme intérieur « en versant dans le cœur des fidèles toutes les vertus ». Cet Esprit du Seigneur doit être la seule richesse des frères : c'est lui qui fait mourir en nous ce qui est chair, replemment égoïste sur soi, et qui fait porter les fruits de l'Esprit. L'Esprit habite et vit au cœur de l'homme ; la prière chrétienne est possible seulement « selon l'Esprit, par l'Esprit ».
L'Esprit est même la seule Parole digne de Dieu, son Cantique de louange (1 Reg 23, 5). Ici la prière, même l'action de grâces, rejoint un point profond de l'expérience chrétienne. La conscience de ce qu'est l'homme qui saisit quelque chose du mystère de Dieu, nous fait découvrir qu'on est à des situations-limites : comment franchir la pauvreté radicale de l'homme vers la profondeur du don de Dieu ?... Comment parler à Dieu, alors qu'on touche la pauvreté de notre langage, « nous ne sommes pas dignes de Te nommer » ? L'homme est réduit à proclamer sa totale impuissance, même dans la prière. Mais la prière est cette confiance aussi que les seules paroles dignes de Dieu sont celles du Christ et de l'Esprit ; la prière est cette découverte qu'au-delà de nos impossibilités, c'est par le Christ et dans l'Esprit que nous pouvons franchir le seuil, la distance entre nous et Dieu.

Pour désigner l'attitude profonde de l'homme qui vit les mystères de Dieu, François emploie le langage de la « pureté », et toujours dans un contexte de prière, et spécialement d'adoration (2 LFi 19-20 ; 1 Reg 22, 27-31). Plus un homme est « pur », plus il est ouvert à Dieu ; la vraie adoration ne se réalise que dans un cœur pur ; celui-là seul qui est uniifié au-dedans, par l'Esprit, peut reconnaître la volonté de Dieu (LOrd 50) ; l'homme pur recherche Dieu, il est adorateur « en Esprit et Vérité ». C'est l'Esprit de Dieu qui amène l'homme à l'adoration véritable ; à se perdre lui-même, devant Dieu et pour les hommes.


Dans la 2LFi 14-15 et 53 la « pureté » signifie cette attitude fondamentale de l'homme axé sur Dieu et non plus sur soi-même ; elle est le fait d'un homme qui cherche « à plaire à Dieu », elle est l'accomplissement de la volonté de Dieu. Les « cœurs purs » sont
ceux qui vivent une désappropriation de soi pour s'ouvrir à Dieu et le chercher dans l'Esprit.

La prière de François, alors, n'est autre chose que l'action de grâces, toujours, à partir du Cantique du soleil, le chap. 23 de la 1re Règle, les Louanges de Dieu, jusqu'à l'Office de la Passion. C'est l'action de grâces qui devient l'orientation essentielle de la vie, et pas seulement un style ou une attitude de prière occasionnelle. François propose une profonde désappropriation humaine ; l'homme en lui-même ne peut pas nommer Dieu s'il n'est pas en communion avec le Christ et l'Esprit. L'adoration dans l'Esprit est action de grâces. Seule la pauvreté véritable fait jaillir la parole adéquate pour Dieu. Il ne s'agit plus d'une prière qui serait une parole-sur-moi, une parole-sur-Dieu ; il s'agit d'une prière qui est parole-à-Dieu sur Lui-même, à cause de l'historie du salut.

C'est une question profonde pour nous : notre foi, notre prière, ont-elles cette gratuité de se référer à Dieu pour lui-même ? Est-ce que notre foi et notre prière ont cette dimension historique globale ? C'est de la foi en Dieu et de la conscience de l'homme que découle cette attitude chrétienne : l'homme centré sur Dieu uniquement et gratuitement, dans l'action de grâces.

Cela suppose une grande libération intérieure qui passe par la pauvreté et devient joie (Adm 21), chant, louange et poésie, comme prise de conscience biblique et théologale de Dieu dans l'Esprit. Le salut est donné à l'homme pauvre. La seule autorité est la Parole de Vie de l'Evangile, l'« inspiration » de l'Esprit. Tout l'espace est ouvert, dans la foi, à la créativité et à l'épanouissement de l'homme, car Dieu a donné la véritable libération. La prière, comme cœur de la foi, est alors, essentiellement, confession de foi, célébration de Dieu et des mystères du salut, proclamation joyeuse du Dieu que l'on cherche, du Dieu qu'on a reconnu en Jésus-Christ, confession de toute une réalité qu'on a saisie et qui donne sens à tout.

**

On peut bien constater comment les écrits de François expriment une conception de la réalité chrétienne qui rejoint les structures fondamentales de la foi ; et comment sa recherche de foi le pousse toujours à creuser plus profond, pour aller au cœur des réalités, à leur sens, à « l'esprit » des choses.

Ses attitudes, et son langage aussi, sont nettement bibliques : on peut dire qu'il a saisi le cœur du message évangélique, le Christ qui révèle le Père, le salut libérateur offert dans la foi au Christ, l'Esprit
La prière de saint François

comme dynamique essentielle de toute relation. La prière est celle du « Notre Père »; la prière est attente et vigilance; la prière est l'adoration en Esprit et Vérité, à travers tous les actes sauveurs de Dieu dans l'histoire.

L'orientation spirituelle de François, on a pu le constater à chaque pas, est résolument théocentrique. Dieu est au centre de toute la visée de foi. C'est Dieu l'origine de toute vie, c'est toujours à Dieu que François s'adresse, c'est à Dieu que tout revient. La dimension essentielle est l'Esprit qui vit en Dieu et qui agit « avec une sainte opération » au plus profond de l'homme. L'Esprit seulement permet l'expérience de prière, il en est la source et l'animation.

On est bien loin, alors, de tout accent sentimental ou piétiste envers le mystère du Christ et de Dieu; loin de toute vision exclusive de l'humanité du Christ; loin d'une attitude de prière moralisante ou perfectionniste, faite de paroles et de demandes... C'est toute une solidité biblique et spirituelle qui nous apparaît, elle nous vient des profondeurs d'un homme qui vit une dépossession radicale de soi, pour s'orienter en Dieu, par l'action de grâces.

A travers l'expérience de prière de François, c'est la totalité du mystère du salut qui est mise en lumière, dans la dynamique trinitaire en Dieu et en l'histoire des hommes. Ce n'est pas tel ou tel aspect du mystère de Dieu qui est important, c'est toute sa parole salutaire, qui va de Dieu en lui-même jusqu'à la Parousie.

Si la prière chez François est un parler à Dieu de tout ce que nous croyons de lui, elle est avant tout confession de foi, action de grâces; tout se tient dans la perspective profonde de François, jusqu'à son style même. Ainsi il peut vivre la prière comme « poésie » qui n'est pas un jeu fantaisiste, mais une saisie vitale d'une réalité mystérieuse.

C'est la prière qui qualifie un homme devant Dieu. Si l'homme doit chercher comment « plaie au Seigneur », il doit trouver l'unique nécessaire de l'Evangile : « adorer et honorer le Seigneur Dieu, dans la pureté du cœur et de l'esprit, car c'est cela qu'il cherche par-dessus tout... » Il faut avoir l'Esprit du Seigneur et sa sainte opération. Voilà en quel sens les frères peuvent concevoir leur témoignage évangélique spécifique. La prière est, dans l'Esprit, la continuelle recherche de Dieu, son attente, et en même temps déjà un geste de louange, de consentement à Lui. La condition est la pureté du cœur, ce cœur intérieurement purifié, illuminé, embrasé par l'Esprit; ce cœur de pauvre, désapproprié, transparent à la « volonté » d'un Autre que lui.

Francesco AZZIMONTI ofm.
Au dire de son premier biographe, François lorsqu’il priait, « n’était pas tant un homme en prière qu’un homme tout entier devenu prière » (2 Cel 95). Sous la recherche littéraire de la formule célanienne se cache une vérité profonde qu’il vaut la peine de dégager.

Nous ne nous attacherons pas à la prière de François comme telle. Qui d’ailleurs pourrait jamais pénétrer dans l’intimité de la relation personnelle avec Dieu qu’exprime la prière ? Moins encore dans celle d’un saint qui l’a toujours jalousement cachée et invitait autrement à faire de même : « Heureux le serviteur qui garde soigneusement en son cœur les secrets du Seigneur ! » (Adm 28, 3).

Notre réflexion ne portera pas davantage sur les prières de François pour en extraire, à travers l’analyse des textes, une sorte de synthèse de la spiritualité franciscaine. Quant à l’importance capitale qu’il assignait à la prière dans la forme de vie qu’il donna à ses frères, elle est trop bien connue pour que l’on y insiste : « Sans la moindre hésitation il assurait que c’est la grâce de la prière qu’un religieux doit désirer par-dessus tout. Persuadé de l’impossibilité où se trouve quiconque de progresser sans elle dans le service de Dieu, par tous les moyens en son pouvoir il incitait ses frères à s’efforcer de l’obtenir. Sur les routes comme au logis, à l’intérieur comme à l’extérieur, au travail comme au repos, il s’adonnait si bien à la prière qu’il semblait lui avoir voué non seulement toutes les ressources de son cœur et de son corps, mais aussi toutes celles de son activité et de son temps » (LM 10, 1).

1. C’est l’objet de la très bonne étude de Divo Barsotti (La Prière de saint François, Ed. Franciscaines 1985). Il y a « tenté d’entrer dans l’âme de François en prière » par une fine analyse des différentes prières que le Saint nous a laissées. La « synthèse doctrinale » qu’il en tire a l’avantage de concorder en tout point avec la seule que nous ait offerte François lui-même (Lettre à tout l’Ordre, 50-52) : « L’Esprit le porte ainsi vers son identification au Christ afin que, dans le Christ, il puisse élever avec lui toute la création vers le Père » (p. 147).
Cette dernière phrase de saint Bonaventure explicite parfaitement la formule de Celano : « L'homme devenu prière », c'est celui qui s'y voue corps et âme, aussi bien dans l'action que dans l'immobilité de la contemplation. Et c'est cette dévotion de François qui retiendra notre attention.

« L'ESPRIT DE SAINTE PRIÈRE ET DÉVOTION »

En fonction de la vieille dichotomie platonicienne entre âme et corps — qu'on retrouve d'ailleurs dans le langage de François — aujourd'hui encore nous parlons d'une vie intérieure que nous mettons donc en parallèle plus ou moins conscient et antagoniste avec une vie extérieure qui est celle de nos activités et attitudes concrètes. D'où la traditionnelle opposition entre contemplation et action, modernisée et élargie dans celle que nous instituons aujourd'hui entre le verticalisme qui nous tourne vers Dieu et l'horizontalisme qui nous braque sur l'homme et sur le monde.

L'antagonisme des termes reflète celui de la pensée, passe dans notre vie et vient en ruiner l'unité. Nous en oublions que, « créé à l'image de Dieu et comme sa ressemblance » (Gn 1, 26), l'homme, lui aussi, est un et que son activité externe ne doit être que la projection de sa vie interne, comme elle l'est en Dieu. Séparer vie intérieure et vie extérieure, c'est nous cloisonner dans la schizophrénie, dans un dédoublement de notre personnalité. Or la nature n'a pas moins horreur de la duplicité que du vide ! Son instinct vital commande donc à l'homme, pour éviter sa propre destruction, de reconstruire sans cesse son unité menacée. Souvent, hélas ! « la fascination de la frivolité (lui) obscurcit les vraies valeurs » (Sg 4, 12) et il refait généralement son unité en se recentrant sur l'extérieur, au détriment de sa « vie intérieure » : à ne pas conformer ce qu'on fait à ce qu'on pense, on finit toujours par conformer ce qu'on pense à ce qu'on fait.

Rien de tel chez François. Totalement recentré sur Dieu, il réunit ce que nous séparons : « vie intérieure » et activité procèdent chez lui du même Principe, de l'unique Esprit, « Seigneur et Dispensateur de la vie ». C'est lui qui le frappe à l'effigie du Christ (Ep 4, 30, Rm 8, 29) et le transforme progressivement en son image toujours plus resplendissante en lui (2 Cor 3, 18). Parce que toute la « vie intérieure » de François consistait à héberger en lui l'Esprit Saint, il en arriva à refléter parfaitement dans toute son activité l'image du Christ » (LM 11, 2).
Il ne s'agit donc pas de mener parallèlement et vaille que vaille une double vie, mais bien de retrouver notre unité et notre vérité en une vie tout entière intérieorisée, centrée sur l'Esprit du Seigneur grâce à une totale disponibilité à son accueil et à son action en nous. C'est là ce que l'on a toujours entendu par la vie dévote jusqu'à saint François de Sales, et pourquoi François d'Assise et ses frères après lui nous recommandent si souvent et si instamment la dévotion en toutes choses. Elle est l'attitude de kénose de Jésus, notre Modèle, qui, « vidé de lui-même » (Ph 2, 7) et « rempli de l'Esprit Saint », se laissait toujours « mener par lui », que ce soit au désert ou à l'action missionnaire au milieu des foules qui le pressaient (Lc 4, 1, 14), « devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Ph 2, 8).

Bien significatif à cet égard est de mettre en regard deux passages de la Règle qui mentionnent l'action de l'Esprit :

« Que les frères à qui le Seigneur a donné la grâce de travailler travaillent avec application et dévotion, de telle sorte que, tout en évitant l'oisiveté ennemie de l'âme, ils n'éteignent point l'esprit de sainte prière et dévotion dont toutes les choses de ce monde doivent être les servantes » (2 Reg 5, 1-2).

« Que les frères se persuadent bien qu'ils doivent désirer par-dessus tout d'avoir l'Esprit du Seigneur qui agisse en eux pour leur sanctification, de toujours le prier d'un cœur pur et d'avoir l'humilité, la patience dans la persécution et la maladie, et d'aimer ceux qui nous persécutent, nous reprennent et nous critiquent » (2 Reg 10, 8-10).

On retrouve, condensées en ces quelques lignes, trois dominantes de la spiritualité franciscaine : la primauté de l'esprit et de son action christificatrice en nous et, corollairement, la disponibilité à son égard du cœur pur qui, ne cherchant que Dieu, « ne cesse de toujours l'adorer et le voir » en toutes choses, puisque aussi bien, de toutes, « le Seigneur Dieu vivant et vrai » (Adm 16) dispose comme de servantes « concourant au bien de ceux qui l'aient, conformément à son Dessein » d'amour (Rm 8, 28).

L'humilité, la patience, l'amour cités ici sont eux-mêmes « les fruits » de l'action en nous de l'Esprit (Gal 5, 22). Mais on remarquera surtout la sorte d'équivalence qu'établit François entre prière et dévotion, le lien intime qu'il noue entre elles en nommant l'Esprit... 2. Elle est clairement affirmée dans cette prière qu'on pourrait intituler Prière pour demander la dévotion : « Donne-nous », supplie-t-elle le Père, « de faire ce que nous savons que tu veux et de toujours vouloir ce qui te plaît, afin qu'intérieurement purifiés, intérieurement éclairés et embrasés par le feu du Saint-Esprit, nous puissions suivre les traces de ton Fils bien-aimé, notre Seigneur Jésus-Christ et, par ta seule grâce, parvenir jusqu'à toi, ô Très-Haut... » (Lettre à tout l'Ordre, 50-52).
du Seigneur « Esprit de sainte prière et dévotion ». L’une et l’autre s’imbriquent en effet : si la prière est une rencontre avec Dieu, la dévotion est la disposition nécessaire sans laquelle cette rencontre ne peut avoir lieu. Et, inversement, une vie authentiquement dévote suppose une prière continue, jaillissant d’un cœur pur et le recentrant sans cesse sur « les choses d’en haut » : comment pourrait-on se vouer à Dieu si l’on s’en laisse distraire par « les choses terrestres » (Adm 16) en les détournant de leur rôle de servantes du Dessein divin et de miroirs où nous voyons se refléter son adorable Présence ?

C’est donc bien en se livrant à l’action de « l’Esprit de sainte prière et dévotion » que l’homme, en sa totale unité, peut « devenir prière » et devenir ainsi lui-même en sa totale vérité dans la plénitude pour laquelle Dieu l’a créé.

L’APPEL DU DÉSERT

A qui veut rencontrer Dieu dans ce face-à-face de la prière, Jésus recommandait déjà : « Lorsque tu pries, retire-toi dans ta cave, verrouille ta porte et prie ton Père qui se trouve dans le secret » (Mt 6, 6). Celui impérieux besoin de silence et de solitude — qui n’était guère dans son tempérament ! — François le ressentit dès qu’il se mit à la recherche de son Seigneur (1 Cel 6) et le garda, toujours plus pressant, jusqu’à la fin de ses jours (2 Cel 94-95).

Pour suivre l’enseignement et les traces du Christ, il voulut inclure l’activité apostolique dans sa forme de vie calquée sur le modèle évangélique, mais il fut toujours attiré, tenté peut-être, par la vie contemplative, reconnaissant volontiers lui-même « avoir bien davantage reçu la grâce de la prière que celle de la prédication » (LM 12, 1). Comme chez saint Paul, son aspiration la plus haute était « la délivrance et la compagnie du Christ » (Ph 1, 23).

« De là son souci majeur de se libérer de tout ce qui est dans le monde, afin que la souillure d’aucune poussière ne vint ternir la sérénité de son âme. Il se fermait à tout vacarme extérieur, refrenait la dissipation des sens, maîtrisait le papillonnage de l’esprit et se livrait tout entier à Dieu seul. Il nichait aux creux du rocher et s’abritait dans l’interstice du muret (Cant 2, 14). Dans l’ivresse de sa dévotion il parcourait les demeures célestes et, avec un total abandon, il s’abîmait longuement dans les plaies du Sauveur.

« Voilà pourquoi souvent il jeta ses dévolus sur des endroits solitaires, afin d’y trouver une totale liberté de tourner vers Dieu son
François dans l’Église

esprit... Car la prière était pour lui un havre assuré, non pas une prière hâtive, bâclée et volée à ses occupations, mais une prière prolongée, toute pleine de dévotion et d’un humble et serein abandon » (1 Cel 71).

On sait combien les ermitages ont fleuri sous ses pas vagabonds, et combien il aimait à s’y enfermer pour de longues périodes. On a moins noté, par contre, qu’il reste en cela un témoin du grand mouvement de retour à l’éremitisme qui s’est développé dans l’Italie et l’Europe du XIIe siècle. Tout en lui imposant la marque propre de sa forme de vie évangélique, François intégra ce mouvement dans sa Fraternité de Mineurs : il rédigea même un Règlement pour les ermitages destiné à ceux de ses frères « qui voudront mener à demeure leur vie religieuse dans des lieux déserts ». Il n’est pas sans intérêt d’y jeter un rapide coup d’œil.

Dès l’abord, François leur impose de vivre en fraternité : en groupes de trois frères au moins et de quatre au plus, les « solitaires » partageront et même renforceront leur vie contemplative en s’y épaulant. Suivant une cadence qu’ils se fixeront, ils adopteront tantôt le rôle de Marthe et tantôt celui de Marie, celui de « mères » ou celui de « fils », mitigeant tour à tour les strictes exigences de la solitude par celles qu’y ajoutera le service de leurs frères.

L’ermitage comprendra un enclos réservé aux Marie, qui y disposeront de cellules individuelles « pour y prier et y dormir ». Ils y seront reclus, dans un silence absolu jusqu’à l’heure de Tierce, et ne pourront le quitter qu’ensuite pour prendre, « quand il leur plaira », la pitance « qu’ils demanderont en aumône à leurs mères, comme de tout petits pauvres, pour l’amour du Seigneur Dieu ». A nul autre ils n’adresseront jamais la parole. Dans cet enclos, comme dans un monastère, leur journée est rigoureusement distribuée selon l’horaire qu’impose la récitation, au temps voulu, des différentes Heures de l’Office divin, bien qu’ils les disent en privé 3.

Les « mères », eux, seront chargés, « en vertu de l’obéissance due à leur ministre », de veiller soigneusement sur la solitude de leurs « fils » et de leur assurer la plus entière liberté de se consacrer à la prière et à la contemplation en les déchargeant de tout souci matériel

3. « Ils diront leurs Heures », tandis que dans les autres fraternités les frères « feront l’Office divin » (1 Reg 3, 1). Les termes sont différents et précis : facere officium, c’est le célébrer ensemble dans la psalmodie (psallere, decantare) ou le chant (cantare), alors que dicere l’Office ou quelque autre prière suppose une récitation privée. Quant à la recitatio, elle désigne une communication orale : lecture ou prière à haute voix devant une assemblée, ou encore simple conversation privée. Claire prescrit à ses sœurs de « faire l’Office divin selon l’usage des frères mineurs, en psalmodiant (legendo) et non en le chantant » (Règle 3, 1).
et en écartant rigoureusement d'eux tout visiteur. Eux-mêmes s'ap­pliqueront à éviter tout contact inutile avec l'extérieur. Il en est un pourtant dont se félicite François : celui de la mendicité dont la vie en des lieux déserts renforce la nécessité (2 Cel 71).

Ce règlement, on le voit, est axé sur une plus stricte observance de la vie érémitique par ceux qui désirent entièrement et uniquement s'y vouer afin de « progresser, dans la prière, au service de Dieu ». Mais François a également bien soin d'insérer cette aspiration à la solitude dans le cadre de vie fraternel et minoritaire qu'il donne aux siens. Même le souci apostolique n'en sera pas absent, puisque ce sont les prières de ces solitaires — « mes chevaliers de la Table ronde », les appelait François — qui convertiront à Dieu ceux que les prédicateurs croiront lui avoir gagnés par leur éloquence (LP 71) ! En fait, les ermitages franciscains apportèrent à l'éretmitisme traditionnel une dimension nouvelle d'accueil, de partage et donc de témoignage évangélique auprès du petit peuple des campagnes (LP 32, 40, 54 ; LM 8, 11), voire des brigands « cachés dans les grands bois » (LP 90).

Et à tous ses frères qui vont par le monde, François recommande d'avoir le même souci de silence et de solitude, de toujours habiter un « ermitage intérieur » où sauvegarder et sans cesse élargir la dimension contemplative de leur vie :

« Au nom du Seigneur : en tout bien tout honneur allez deux par deux par les chemins, priant le Seigneur en vos cœurs, tout spécialement en grand silence de l'aube jusqu'à Tierce. Evitez les conversations futilles ou inutiles. Car sur les routes aussi votre comportement doit garder la même réserve que si vous demeuriez en ermitage ou dans votre cellule : où que nous soyons ou voyagions, nous portons avec nous notre cellule. Notre cellule, c'est le frère corps, et notre âme est l'ermite reclus en cette cellule pour y adorer Dieu et y méditer. Si donc un religieux ne tient pas son âme dans le calme et la solitude en cette cellule-là, de bien peu lui servira une cellule construite de ses mains » (LP 80).

LA PRIÈRE LITURGIQUE

La stricte obligation qu'il fait aux ermites de s'associer individuellement à la prière liturgique de l'Office divin, François l'étend à tous ses frères sans exception et leur en fait un devoir communautaire. Même les non-clercs, s'ils savent lire, participeront à la psalmodie des clercs, les illettrés s'y associant par la récitation privée d'un
certain nombre de Credo, Pater et Gloria distribués selon chaque Heure (1 Reg 3, 3 ; 4, 8-10). Et « puisque en "chœur", c’est en compagnie des anges qu’on psalmodie (Ps 137, 1), François exigrait que tous ceux à qui la chose était possible se réunissent dans un oratoire pour y psalmodier de tout leur savoir (Ps 46, 8) » (2 Cel 197).

L’importance personnelle qu’il attache à cette prière liturgique célébrée en commun, il l’exprimera clairement dans son Testament : « Malgré ma simplicité et mes maladies je veux pourtant toujours avoir la compagnie d’un clerc qui me célèbre l’Office comme il est marqué dans la Règle » (Test 29). Il l’avait déjà fortement soulignée lorsque, renonçant à la charge de ministre général, il fit à ses frères une confession publique de ses péchés, « en particulier de n’avoir pas observé la Règle professée au Seigneur et de n’avoir pas récité l’Office comme la Règle le prescrit, soit par négligence, soit par suite de mes maladies ou encore de mon ignorance et de mon inculture » (Lord 39).

Il est remarquable que ce soit là le seul de ses péchés et manquements à la Règle que François mentionne expressément, et pour adjoindre aussitôt le nouveau ministre général de « faire inviolablement observer la Règle par tous » et de soigneusement veiller à ce que « les clercs récitent l’Office avec dévotion en présence de Dieu ». Mieux encore, il explicite ce qu’il entend par la dévotion qu’ils doivent mettre dans cette célébration : « Qu’ils ne s’attachent pas à la musicalité de la voix mais à la consonance de l’esprit, si bien que leur voix s’accorde à l’esprit et que leur esprit s’accorde avec Dieu, et qu’ils puissent ainsi se concilier Dieu par la pureté du cœur plutôt que charmer les oreilles des fidèles par les inflexions de leur voix » (id. 40-42).

On retrouve ici ce que déjà François recommandait dans sa Règle : ce qui seul importe est de toujours nous livrer à « l’action sanctificatrice de l’Esprit de sainte prière et dévotion » dans « la pureté du cœur » tout entier tourné vers Dieu, ne cherchant que lui. Et c’est bien toujours à cette « dévotion en présence de Dieu » qu’il pense, lorsque à propos des normes qu’il vient de donner sur la récitation de l’Office il enchaîne : « Pour moi, je promets de m’y conformer sans faute, autant que Dieu m’en donnera la grâce, et j’en inculquerai l’observance aux frères qui m’accompagnent, tant en ce qui regarde l’Office divin que les autres prescriptions de la Règle. Quant à ceux des frères qui refuseraient de se conformer à ce que j’en dis, je ne les

4. Au temps de François, bien rares étaient les oratoires privés des frères et, pas plus que dans la petite chapelle de la Portioncule, on ne pouvait y parler d’un chœur où les frères se seraient réunis pour célébrer l’Office divin. D’où ma traduction.
tiens pas pour catholiques ni pour mes frères : je refuse de les voir ou de leur parler tant qu'ils n'auront pas fait pénitence » (id. 43-44).

Plus tard, cette étonnante sévérité se fera même franche rudesse à l'égard de « ceux qui ne ferait pas l'Office selon la Règle et voudraient y apporter des changements » (Test 31-33). Pourquoi pareils anathèmes ?

Parce que, de par sa nature même, la prière liturgique est pour François sacrement de communion, à la fois symbole et réalité qui fait des frères « un seul cœur et une seule âme » (Actes 4, 32) entre eux, avec l'Église et dans le Christ Jésus.

Spontanément François retrouve le sens profond de la liturgie, fonction et service public qui rassemble en une même unité vivante et vivifiante tous ceux qui y participent à quelque titre que ce soit.

Ainsi, il veut que l'Eucharistie — centre et sommet de toute la liturgie chrétienne — soit chaque jour célébrée dans les fraternités, mais par « une seule Messe » communautaire. Malgré son indicible dévotion à ce sacrement, il demande donc à ses frères prêtres de renoncer « par amour du lien fraternel » à leur célébration privée pour se joindre à la célébration commune, « car le Seigneur y rassasie pareillement tous ceux qui en sont dignes, célébrants ou assistants » (Lord 30-32).

On sait par ailleurs l'équivalence maintes fois instituée par lui entre l'Eucharistie et la Parole de Dieu, modalités, l'une et l'autre, de la seule Présence « tangible » que nous ayons du Très-Haut en ce monde (Lettre aux clercs, 3). Tout l'Office divin étant constitué de la Parole divine de l'Écriture, rien d'étonnant à ce que François exige encore des frères qu'ils alimentent leur communion fraternelle dans sa célébration liturgique (2 Cel 197) où, comme dans l'Eucharistie, « leur âme reçoit sa nourriture qui est son Dieu » (2 Cel 96).

Mais, bien évidemment, la prière liturgique déborde le cadre de leur fraternité : elle est sacrement de la fraternité catholique et donc universelle. Sans doute est-ce pour mieux le souligner que François adopte pour lui et ses frères la célébration de l'Office divin « conformément aux normes de l'Église romaine » (2 Reg 3, 1), « sainte Mère » et régente de l'Église universelle.

Comme il le démontre lui-même dans les Louanges qu'il récitait avant chacune des Heures canoniales ou dans son Exhortation à louer Dieu, inspiré par les psaumes, il n'entendait pas seulement dans la prière liturgique « la voix de l'Église et la louange des fidèles »,...
mais encore « l’acclamation du monde et le langage de l’univers »\(^5\), y associant toute créature et la mélant parfois au chant des oiseaux ou à la stridulation des cigales (LM 8, 9). Il y entendait aussi « les gémissements de la création en attente de sa délivrance » (Rm 8, 22), l’angoisse et la plainte des hommes, les y faisait siennes et s’en chargeait pour les présenter en leur nom au Seigneur.

Mais par-dessus tout, c'est la communion avec le Christ lui-même que François cherche et trouve dans la Parole de Dieu dont est pétri l'Office divin. Il en donne un témoignage patent dans ces « psaumes » grapillés dans l’Écriture, qu’il compose à son usage et réunit dans son « Office des Mystères du Seigneur », improprement nommé Office de la Passion, qu’il récitait en complément de la prière liturgique. A part trois de ces « psaumes » qui sont une invitation à louer Dieu pour le don qu’il nous fait de son Fils, les douze autres s’adressent au Père à la première personne du singulier : « Je t’ai raconté ma vie (Psf 1, 1)... J’ai crié vers toi (Psf 2, 1)... Aie pitié de moi (Psf 3, 1)... Tu m’as pris par la main (Psf 6, 12) etc. ».

Prière du Christ ? Prière de François ? Elles s'identifient l'une à l'autre, et c'est précisément à cette identification avec le Christ que François aspire de toute son âme, c'est elle qu’il cherche en sa prière. Il pouvait dire avec saint Augustin : « Lorsque nous nous adressons à Dieu dans la prière, ne séparons pas le Chef de son Corps : que ce soit notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui prie pour nous, qui prie en nous, que nous prions. Il prie en nous comme notre Chef, nous le prions comme notre Dieu. Reconnaissions donc et nos voix en lui et sa voix en nous »\(^6\).

Ne dit-il pas lui-même en s'adressant au Père des cieux : « Tous, misérables et pécheurs, nous sommes indignes de prononcer ton Nom. Aussi, nous te prions et supplions que ce soit notre Seigneur Jésus-Christ, ton Fils bien-aimé en qui tu te complais, conjointement avec l'Esprit-Saint Paraclet, qui te rende grâces pour toutes choses, à ton plaisir et au sien, lui qui te comble en tout et par qui tu as tant fait pour nous, alleluia ! » (1 Reg 23, 5).

Et, toujours à propos de l'Office divin, il eût certainement applaudi cette poétique et véridique version qu’en donne aujourd'hui l’Église : « En prenant la nature humaine, le Verbe de Dieu a transposé sur cette terre d'exil l’hymne éternel qui se chante dans les demeures célestes : il unit à sa Personne l’ensemble de la communauté

humaine et se l’associe dans le concert divin de son chant de louange »7.

**

« Devenu prière » en se livrant totalement à l’Esprit du Seigneur, François se trouve «uni par lui à Jésus-Christ comme un époux fidèle » (2 LFid 51).

Toujours en quête de l’Aimé, aussi bien « par les rues et les places de la ville » que dans la solitude « des monts et des collines embaumant la myrrhe et l’encens » (Ct 3, 2-6), demeurant sous la mouvance continuelle de « l’Esprit de sainte prière et dévotion », aussi bien dans l’action que dans la contemplation, François reste tout entier voué au Christ « auquel il rend sa place au centre de lui-même » (1 Cel 6).

C’est là tout le secret de sa vie merveilleusement une et débor-dante, comme aussi de la joie parfaite qui l’habitait.

Pierre BEGUIN ofm.

7. Pie XII, Mediator Dei et hominum (1947), III, 1.
Si nous voulons résumer d’un mot l’image, à la fois classique et originale, que François nous trace de la Vierge Marie, il suffit de reprendre l’expression qui revient sans cesse sous la plume de Celano : « La pauvre Dame, la pauvre Mère, la pauvre Vierge. » Pour le Poverello, Marie est essentiellement « la Poverella ».

Mais pour bien comprendre cette assertion, rappelons-nous d’abord que la pauvreté n’est pas pour François une attitude extérieure, accidentelle, un vêtement d’emprunt, mais la démarche essentielle, la chair même d’un amour qui se donne tout entier : « Pour nous, Dieu s’est fait pauvre. » L’Incarnation est un mouvement de pauvreté, un « anéantissement », dira saint Paul. L’amour de Dieu se révèle à nous à travers l’humanité, — la pauvreté — du Christ.

« Plus que toute autre solennité, François célébrait Noël avec une joie ineffable, disant que c’était la fête des fêtes, car en ce jour Dieu s’était fait petit enfant et avait sucé le lait comme tous les enfants des hommes » (2 Cel 199).

Dans ce merveilleux mystère de la pauvreté de Dieu, Marie a une place unique : c’est en elle que pour nous Dieu est devenu pauvre. Marie a donné à l’amour de Dieu son visage de pauvreté. « François aimait d’un amour indicible la Mère du Christ Jésus, car c’est elle qui nous a donné pour frère le Seigneur de toute majesté » (2 Cel 198). La pauvreté de Marie, c’est sa participation à la pauvreté du Christ, son fils ; c’est le signe de sa communion totale et voulue à la destinée de son Fils, à la démarche pleine d’amour de Dieu. La pauvreté de Marie est l’âme même de sa maternité : il fallait qu’elle soit pauvre pour être la mère d’un Dieu se faisant Pauvre.

**
En devenant la mère du Pauvre, Marie a été constituée mère de tous les pauvres. « François voyait souffrir le Christ dans chaque misère rencontrée : il reconnaissait dans tous les pauvres le Fils de la Pauvre Dame » (2 Cel 83). Depuis qu’elle a servi de langage à l’amour de Dieu, la pauvreté brille d’un éclat mystérieux. « Quand tu vois un pauvre, disait François à un frère, c’est l’image du Seigneur et de sa pauvre mère que tu as sous les yeux » (2 Cel 85).

Tous les pauvres de ce monde (ceux de corps comme ceux de l’âme) devinent bien cette parenté, qui vont se réfugier à Lourdes comme en une terre maternelle pour que leur misère s’illumine du sourire de la Bonté de Dieu.

**

Cette pauvreté évangélique, qui fut le signe de sa communion au Christ, Marie nous invite à la vivre à notre tour. C’est en effet la marque propre de tous ceux qui suivent son Fils. « Quand il le faudra, les frères iront à l’aumône. Qu’ils n’aient point de honte : qu’ils se rappellent plutôt que notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant tout-puissant, a gardé son visage aussi dur que la pierre, sans rougir ; qu’il fut pauvre et sans abri, qu’il a vécu d’aumônes, lui, et la bienheureuse Vierge et ses disciples » (1 Reg 9, 6). C’est à la pauvreté du Christ, partagée par sa mère, que François convie ses frères et ses sœurs : « Moi, frère François, le petit, je veux suivre la vie et la pauvreté de notre très-haut Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, et je veux y persévérer jusqu’à la fin » (DVol à Sainte Claire).

Au-delà de la pauvreté matérielle, ce que François contemple en Marie, et ce qu’il propose à notre imitation, c’est l’attitude d’âme de la Vierge essentiellement dépouillée et disponible, toute livrée à la volonté de Dieu. A Claire et ses sœurs, François propose de vivre comme Marie, en « filles et servantes du Père du ciel ». C’est le même idéal qu’il trace à l’ensemble des chrétiens dans sa Lettre à tous les fidèles (47 ss). Cette disponibilité ouvre l’âme à l’action de l’Esprit du Seigneur, à l’envasissement par la Parole de Dieu. Elle associe chaque chrétien à la vocation maternelle de Marie, pour la naissance et la croissance du Christ en lui et dans les autres : « Nous sommes ses mères quand nous le portons dans notre cœur et dans notre corps par l’amour et par une conscience pure et sincère, et que nous l’enfantons par la pratique du bien, qui doit luire aux yeux des autres comme un exemple » (2 L Fid 53).
Ainsi, sous la conduite de François, nous contemplons le cœur du mystère de Marie, qui est à la fois un mystère de maternité et un mystère de pauvreté : « Parce qu'il a vu l'humilité de sa servante, le Tout-Puissant fit en elle des merveilles. »

François comprit que la mission de l'Eglise était, par une maternité semblable à celle de la Vierge, de faire naître et croître chaque jour le Christ dans le cœur des hommes. Il apprit de la Vierge-Mère que seule la pauvreté permettait l'éclosion de la vie évangélique. L'installation de la première fraternité à Sainte-Marie-des-Anges n'était-elle pas un clair avertissement du Seigneur ? « François fut très heureux que ce lieu ait été donné aux frères, parce que l'église portait le nom de la mère du Christ, qu'elle était très pauvre, et aussi à cause du surnom qu'elle avait. On la surnommait en effet église de la Portioncule (« du petit morceau de terrain »), et c'était le présage qu'elle devait être la mère et la tête de l'Ordre des pauvres frères mineurs » (LP 8).

La vie évangélique renaissait dans une pauvre petite église, placée sous le patronage de la Pauvre Dame. Une fois de plus, la pauvreté mettait le Christ au monde.

« François séjourna donc quelque temps dans l'église de la Vierge Mère de Dieu, lui demandant par d'instantes et continues prières de devenir son protégé ; et par les mérites de la Mère de Miséricorde, c'est auprès de celle qui conçut le Verbe plein de grâce et de vérité, qu'il conçut lui aussi et enfanta l'esprit de la vérité évangélique » (S. Bonaventure, LM 3, 1).

Ignace-Etienne MOTTE ofm.
On ne peut lire ou méditer les « Ecrits » de François d'Assise sans être frappé par la poésie, la sobriété et la justesse de sa parole au sujet de Marie.

La poésie fait éclore, au rythme de sa litanie, les fleurs d'un feu d'artifice... La sobriété se déploie, paradoxalement, dans l'obsédante répétition de l'incontournable Credo : « Il a pris chair de la Vierge Marie »... La justesse libère, en tous ceux « qui écoutent la Parole de Dieu et la mettent en pratique », les harmoniques de l'unique Annonce faite à Marie...

LA MÈRE

Fidèle aux consignes qu'il donne à ses frères prédicateurs, François va à l'essentiel en peu de mots :

« Cette parole du Père,
si digne, si sainte et si glorieuse,
le Père Très-Haut l'envoya du ciel,
par saint Gabriel, son ange,
dans le ventre de la sainte et glorieuse Vierge Marie :
c'est de son ventre
que la Parole reçut la vraie chair
de notre humanité et de notre fragilité.
Lui qui fut riche par-dessus tout,
il voulut lui-même dans le monde,
avec la très bienheureuse Vierge sa mère,
choisir la pauvreté » (2 LFid 4-5).

D'emblée François oriente les yeux de notre cœur vers le mystère qui nous révèle l'insondable Amour de Dieu pour sa création : en
François dans l'Eglise

Jésus, Dieu se fait proche de nous, l’un de nous, et nous introduit dans l’intimité de sa vie.

Jésus est le Fils de la Promesse, l’Emmanuel, Dieu avec nous, Dieu qui sauve : Dieu a tellement aimé le monde qu’il lui a donné son Fils unique, voilà la foi de François. La foi qu’il reçoit de l’Eglise.

Autour de lui, d’autres (les Cathares), pensent que le monde est une production du Mauvais, que le salut s’opère par l’évasion de notre prison matérielle. Ils méprisent la femme qui en concevant un enfant emprisonne une âme dans un corps, et aussi le prêtre qui, par la consécration sacramentelle, enferme Dieu dans un peu de pain.

François ne va pas engager de polémique contre eux. Ce n’est pas dans sa façon de faire. Mais, en Marie, il va vénérer la femme que le Père a voulu comme Mère de son Fils et, dans les prêtres, ceux qui donnent son très saint corps et son précieux sang.

**

Saurons-nous avec l’humble docilité de François accueillir, dans la foi et l’action de grâce, le Seigneur qui, par l’intermédiaire de ses créatures, vient à nos devants ?

L’ICÔNE

Un bon exemple de la démarche spirituelle de François nous est donné par sa Salutation à la Vierge Marie :

Salut, Dame, reine sainte,
sainte mère de Dieu, Marie,
qui es vierge faite église
et choisie par le Père très saint du ciel,
toi qu’il consacra avec son très saint Fils bien-aimé
et l’Esprit Saint Paraclet,
toi en qui furent et sont
toute plénitude de grâce et tout bien.
Salut, toi son palais ;
Salut, toi son tabernacle ;
Salut, toi sa maison.
Salut, toi son vêtement ;
Salut, toi sa servante ;
Salut, toi sa mère,
et vous toutes, saintes vertus,
qui, par la grâce et l'illumination de l'Esprit Saint,
êtes répandues dans les cœurs des fidèles,
pour faire d'infidèles des fidèles envers Dieu. (SalM)

A la façon d'une icône, la figure de Marie ne nous fixe pas sur elle-même, mais nous renvoie, au contraire, au mystère qu'elle porte en elle, à Jésus.

François se laisse porter par l'élan poétique de sa contemplation et donne libre cours aux associations qui remontent du plus profond de sa mémoire biblique :

**Jésus**, c'est l'Homme, le Nouvel Adam, le Roi-Messie, le Christ...
**Marie**, c'est la Femme, la Nouvelle Eve, la Reine, Notre-Dame...
**Jésus**, c'est le Fils Bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances...
**Marie**, c'est la Fille pleine de grâce et en qui réside tout bien...
**Jésus**, c'est le Serviteur dont la nourriture est de faire la volonté du Père...
**Marie**, c'est la Servante qui prononce un fiat qu'elle ne reniera jamais...

Tout dans cette prière, y compris l'usage littéraire du parallélisme, nous montre l'enracinement biblique de la piété mariale de François. Les images utilisées nous renvoient à nos origines et nous annoncent notre avenir. A travers les images du Nouvel Adam et dans la Nouvelle Eve, nous sommes invités à contempler qui nous sommes, appelés à devenir à l'image et ressemblance de Dieu.

**

Avec François contemplant la réussite du plan divin en Jésus et Marie, saurons-nous renaitre à l'Espérance, accueillir l'appel à la sainteté et devenir, par notre conversion, une création nouvelle à la gloire de Dieu ?
Pour François, Marie est la servante de Dieu, celle qui s'est mise au service du dessein d'amour du Père. Dans sa méditation François ne va cesser de ramener son regard intérieur sur l'événement originel et exemplaire de l'Annonciation. Il y cherche la lumière capable d'éclairer les relations que Dieu entretient avec les humains. Le rôle de Marie, en cette occasion historique, se révèle exemplaire de toute collaboration humaine à l'œuvre du salut : Dieu vient au monde grâce au consentement et à la médiation de Marie.

Marie, le prêtre, et pareillement tout fidèle, sont la route que prend Jésus pour se rendre présent à notre monde, historiquement, sacramentellement et mystiquement :

Marie accueille le Verbe en son sein et donne aux hommes le Jésus de l'histoire.

Le prêtre reçoit Jésus en ses mains et distribue aux autres l'Eucharistie, présence sacramentelle de Jésus.

Tout fidèle, sous la mouvance de l'Esprit, donne corps à la présence de Jésus en sa vie et l'offre aux autres dans son agir.

Ainsi, pour François, toute médiation, tout service est, à la manière de Marie, maternel. Dieu vient toujours au monde grâce au consentement des hommes. Son chemin passe toujours par le libre consentement du serviteur ou de la servante à l'action de l'Esprit, source de toute vie. La fécondité dans l'histoire du salut, c'est d'accueillir pour donner. Inutile de souligner que l'échange d'amour est nécessaire désappropriation au service de la vie. Admirable « commerce » au dire même de la liturgie !

**

Comme François contemplant la servante, saurons-nous accéder à la paradoxale fécondité d'une pauvreté assumée dans la désappropriation de soi qu'accomplit le service ?

LA CHRÉTIENNE

Pour François, Marie est une chrétienne accomplie. Chaque fois qu'il médite sur l'essentiel de la vie chrétienne, il nous donne une version « mariale ». Pour François, toute créature humaine est Fille
du Père, Mère du Fils et Épouse de l'Esprit. Tels sont pour lui, les grands axes de toute vie chrétienne.

L'Antenne de l'Office de la Passion nous donne le schéma de base :

« Fille et Servante du Roi Très-Haut et Souverain, le Père céleste, Mère de notre très saint Seigneur Jésus-Christ. Épouse de l'Esprit Saint ».

C'est le même thème qui, dans un contexte plus poétique inspire la Salutation à la Vierge Marie : « Reine et Servante... Mère... choisie et consacrée... »

Dans la Forme de vie donnée aux Clarisses, François les désigne comme « Filles et Servantes du Très-Haut et Souverain Roi, le Père céleste, qui ont épousé l'Esprit Saint en choisissant de vivre selon la perfection du saint Evangile ». Cette dernière expression peut être considérée comme une équivalence de la maternité si nous nous reportons à Luc 8, 21 : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique ».


Une telle insistance manifeste une conviction profonde, une idée force qui, en définitive, nous révèle la vocation commune de tout chrétien : Marie, les Clarisses, toute créature humaine, sont appelées à vivre dans l'intimité de la Trinité en devenant des « fidèles » de ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en œuvre.

**

En contemplant l'œuvre de Dieu en Marie, François est ramené à l'essentielle pratique de l'Évangile. Saurons-nous comme lui nous mettre à l'écoute de la parole de Dieu et saurons-nous lui faire prendre corps dans toute notre existence ?
François n'est pas théologien professionnel, mais la qualité de sa foi et de son amour lui permet d'aller plus loin dans la connaissance du mystère et de nous révéler sa splendeur.

Marie est toute relative à Jésus et elle participe au mystère du Christ de manière exemplaire. Elle est à l'image et ressemblance du Fils-Serviteur. Choisi et consacrée pour être la mère du Sauveur, elle est la première bénéficiaire du salut accompli par son Fils. Elle est au service de sa mission de salut. Elle est en Lui, selon Lui et pour Lui.

Marie est la mère des vivants, terre féconde où germe le salut. Toute participation humaine à l'histoire du salut est accueil de Jésus pour le donner au monde et ses fidèles, parce que docile à l'Esprit d'amour. Car c'est le même Esprit qui est à l'œuvre dans l'Incarnation, dans l'Eucharistie et dans la vie chrétienne du fidèle. Voilà qui devrait nous aider à prêter une attention extrême à la vie comme lieu où s'accomplit le salut sous l'action de l'Esprit.

Marie incarne et révèle ce que devient l'humanité lorsqu'elle accueille l'Esprit et donne corps à l'Evangile. François ne propose rien d'autre à ses frères, aux Clarisses et à tout fidèle : leur vie sera de mettre en œuvre l'Evangile et d'entrer ainsi dans la famille de Jésus : « Ma mère et mes frères ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » (Luc 8, 21).

Marie est ainsi la première et exemplaire réalisation d'une réussite chrétienne.

Elle est une espérance et un appel pour tous, car en elle brille ce que nous sommes appelés à devenir.

Elle résume l'itinéraire de toute vie chrétienne marquée par l'élection, la consécration et la fécondité.

Elle inaugure un style de vie : en elle resplendissent la paix et la joie de celui qui, en assumant la condition de Serviteur, se donne tout entier à l'Amour.
Saurons-nous trouver le chemin de la vie en accomplissant ce que nous demande François (LOrd 29):

« Ne gardez pour vous rien de vous,
afin que vous reçoive tout entier
Celui qui se donne à vous tout entier ». 

André MENARD ofm. cap.
François parmi les hommes
Pourquoi la pauvreté de François ?

François n'est-il pas pour toujours dans l'imaginaire religieux le "poverello", le petit pauvre par excellence ? Et comme ce petit pauvre était poète, tout fér du d'amour courtois comme les troubadours de son temps, n'a-t-il pas immortalisé la Pauvreté comme sa Dame ?

Etrange passion personnelle. Mais elle traduisait en fait une aventure collective : « ce siècle avait la fièvre » (D. Vorreux). D'un côté, pour les mieux placés, fièvre de richesses et d'enrichissement ; que la bourgeoisie marchande fût en train de supplanter le régime féodal, ne changeait rien à l'affaire : au nom de l'or et du commerce, ou au nom des terres et des privilèges, l'enjeu était le même, le pouvoir et la domination. Mais d'un autre côté, chez certains, fièvre de mauvaise conscience, et François n'était pas le premier : en ce temps-là on commence à « avoir mal à l'Evangile », des mouvements de laïcs se forment et font tache d'huile, on se console pas de la distance flagrante qu'ont fini par prendre une Eglise et une chrétienté si installées, par rapport à l'existence et au message de Jésus en Palestine, tout de simplicité, de pauvreté, d'humilité. Mais la plupart de ces mouvements de pauvres se sont perdus dans les sables ou dans l'oubli. Seul François et ses compagnons ont réussi à entretenir cette sorte de fièvre, et durablement.

Etrange réussite collective. Les historiens l'expliqueront comme ils pourront, et leurs hypothèses seront toujours précieuses, à condition qu'ils n'aplatisissent pas le mystère de la pauvreté de François. Car les raisons de son choix et de son amour de la pauvreté ont toute l'épaisseur et l'altitude des motivations d'un mystique. Et d'un mystique authentique, c'est-à-dire d'un homme qui ne décolle pas de la terre lorsqu'il fait quasi charnellement l'expérience de Dieu, ou si l'on veut, qui trouve dans l'espace de Dieu de quoi rêver à un nouvel espace pour l'homme. Lorsqu'on veut s'expliquer la pauvreté de François, il convient donc de ne rien omettre, et de se donner
Pourquoi la pauvreté de François ?

un angle assez ouvert pour balayer toute la distance qui va de la terre au ciel. Moyennant cette précaution, il semble qu’on puisse dégager les points essentiels qui vont suivre.

Précisons toutefois que leur ordre de présentation ne prétend pas être un ordre chronologique dans la conscience de François. On continuera à discuter à perte de vue sur ce qu’on appelle les étapes de sa conversion, et à faire toutes les hypothèses qu’on voudra sur l’ordre d’apparition dans le temps de ses motivations pour une vie pauvre. Il n’a guère tenu son « journal », et ses rares confidences, dont on retrouve la trace dans tel de ses écrits ou chez ses premiers biographes, garderont toujours, du point de vue de la reconstitution de son histoire psychologique, leur part énorme de conjecture.

1. La pauvreté, pour François, n’est pas séparable de sa saisie du mystère de Dieu. Il n’y a pas que le Christ pour lui. Et contrairement à ce qu’on croit trop souvent, sa spiritualité, pour être « christocentrique », n’en est pas moins et d’abord pleinement « théocentrique ». De même que le Christ dans l’Evangile renvoie toujours et en appelle toujours au Père, de même le regard de François, fixé sur Jésus, le traverse toujours, pourrait-on dire, pour atteindre Celui qui est l’origine et la source de tout.

A la racine de la pauvreté de François, nul doute qu’il y ait cette fascination proprement théologale de la paternité de Dieu. C’est lui le seul « Bien », le seul riche, « à qui appartient tout bien » ; c’est de lui aussi que viennent, par flux incessant de bonté gratuite, tous les biens sans exception, et à qui en toute justice il faut les « rendre ».

On mesure à quel point François se jette dans la pauvreté pour l’honneur même du « Très-Haut, tout-puissant et bon Seigneur ». Matériellement, lors de son dépouillement total devant son père et l’évêque d’Assise, ce sera pour honorer pleinement, comme dans un geste prophétique, la paternité providente de Dieu et pour pouvoir l’expérimenter tous les jours (« Désormais je puis dire : Notre Père qui es aux cieux ! »). Quant à sa pauvreté spirituelle, elle pourrait bien avoir surtout pour but de défendre l’honneur de son Seigneur, en poursuivant à longueur d’écrits, en lui-même et chez ses frères, les mille et une stratégies de l’« appropriation », ces astuces frauduleuses de l’orgueil qui ne sont rien d’autre que de subtils détournements de fonds. Il y va de la stricte justice et de la vérité : nous sommes tous des pauvres devant le Père, pourquoi ne pas le reconnaître une bonne fois dans notre cœur, et pourquoi hésiterions-nous à manger chaque jour dans sa main ?
2. L’autre visage fascinant, c’est évidemment le Christ. Mais avant d’évoquer l’aspect motivant du style de vie pauvre et des consignes évangéliques de Jésus, il conviendrait de mentionner d’abord ce qu’a pu représenter pour François l’acte même de l’incarnation, le Mystère de la kénose du Christ (du verbe grec « ké-noun » = vider), le fait — comme dit saint Paul (Philippiens 2, 6-8) — que le Christ, qui était de condition divine, n’a pas considéré cette prérogative comme un avantage à exploiter, mais qu’il s’en est dépourvu totalement (littéralement : s’est complètement « vidé » de lui-même) pour revêtir une condition d’homme, qui plus est de serviteur, davantage enfin, d’esclave voué à mourir en croix.

« Lui qui était riche plus que tout, il a voulu choisir la pauvreté » (2 L Fraud 5). Etrange similitude de condition pour ce jeune assisiate, fils de riche, dont on comprend qu’une toute première saisie du Christ, immédiatement mobilisante, se traduise par la même trajectoire du dépouillement radical, la même plongée vers une condition tout autre, s’il rêvait de laisser vivre en lui quelque chose des mystères du Christ. Et le tout premier mystère n’est-il pas cette « kénose »?

3. Et puis, il y a le thème évident, et maintes fois répété par François lui-même, de la « sequela Christi », l’invitation pressante à « suivre le Christ », à mettre ses pas dans les siens de la façon la plus exacte possible, par une application à la lettre de ce qu’il a dit, et de la manière dont il a vécu, humble et pauvre.

Pourquoi cette volonté de littéralisme existentiel ? Tout simplement, comme le dira sainte Claire, parce que « le Fils de Dieu lui-même s’est fait notre voie » (TestCI 2), et qu’avec lui nous n’avons plus à chercher à tâtons le visage du Père et par quel chemin marcher vers le Père. Tout nous est dit en Jésus, et sa vie est le type même de l’existence filiale réussie. Son exemplarité suffit largement à François.

Cette pauvreté-humilité, François sent bien que le Christ l’a vécue sur plusieurs registres : celui du « serviteur », lavant les pieds de ses disciples, et tout entier au service du Père ; celui du « missionnaire », expatrié volontaire de la gloire divine, et mandaté par le Père pour être sa Parole vivante ; donc aussi celui du « pèlerin », itinérant, désinstallé, tout entier dépendant de la générosité de ses hôtes ; celui enfin du « fils obéissant », qui n’a pas d’autre nourriture que la volonté du Père : il était le vrai pauvre, le vrai simple et le vrai cœur pur — trois synonymes pour François — car il était totalement désapproprié de soi.

4. Une dernière raison, et tout aussi capitale, qui explique le choix de la pauvreté par François, ce dut être le lien qu’il perçut
Pourquoi la pauvreté de François ?

très vite entre pauvreté et fraternité. Fils d’un commerçant très riche et probablement gros propriétaire immobilier aussi bien que foncier dans une petite ville de 2 000 habitants tout au plus, François était bien placé, par son passé d’enfant gâté, pour savoir à quel point l’enrichissement forcené pouvait miner les relations humaines.

S’il devint si sévère sur l’argent, le considérant comme le « sacrement du diable », allant même jusqu’à le comparer aux excréments, n’est-ce pas parce qu’à ses yeux, il en était venu à piéger et empester à la fois toutes les relations, qu’il pouvait tout masquer et tout corrompre ? Il opérait le clivage social aussi sûrement que ne le faisait le privilège de la naissance, il empêchait d’être libre et d’être vrai, il cuirassait les possédants contre le prochain, sinon contre Dieu. C’était déjà le constat du Christ dans l’Évangile. Et François ne pouvait, d’expérience, que l’entériner, même s’il semble en rajouter dans l’exécration envers le « vil métal », sous l’effet sans doute d’un compte à régler avec sa jeunesse ou avec son père. Toujours est-il que l’univers fraternel prêché par Jésus et régi par la charte des mœurs nouvelles du Royaume trouvait dans la fièvre mercantile de l’époque un nouvel adversaire de taille. Décidément, l’Évangile était de moins en moins possible !

A moins que quelque « prophète » ne se lève et ne se jette dans la vie humble et pauvre avec une radicalité telle, qu’elle en vienne du même coup à réveiller l’espérance et à donner le goût d’un tout autre espace interhumain. Non pas que François ait eu quelque projet que ce soit de réforme sociale. Non pas que son partage de la vie des pauvres ait jamais signifié qu’il fallait mettre les pauvres à la place des riches (on venait de voir ce que ça donnait avec la bourgeoisie des communes !). Mais en lançant un ordre de pauvres fondé sur des rapports horizontaux de « fraternité », où chacun est l’égal de son frère par renonciation à tout privilège de naissance ou de fortune et par reconnaissance de sa nudité foncière devant le Père de toute grâce, il instituait du fait même un autre espace de rapports, fait de paix, d’accueil de toute créature et de toute la création, de partage, d’amitié tendre, de disponibilité et de soumissions mutuelles, d’acceptation des différences, de respect de la liberté de chacun, et d’émulation collective dans la mise en pratique du Royaume. Sous d’autres cieux, c’était tout à coup le même climat d’Évangile.

**

Concluons simplement par deux remarques.

Que ce nouveau climat d’Évangile ait pu réapparaître au XIIIe siècle grâce, précisément, à l’accent porté sur la question de
la pauvreté, n’est probablement pas sans signification. Autrement dit, aurait-on si souvent comparé François à Jésus-Christ, s’il n’avait été le « poverello », s’il ne s’était acharné à être très réellement un « petit pauvre » ?

Mais il est aussi vrai de dire que l’Évangile ne réapparaît ainsi par moments dans l’histoire avec ce relief saisissant, que grâce à des génies religieux qui ont su le lire en profondeur. Nous venons de le constater dans l’espèce d’étagement singulier des motivations de François : sa visée théologale constante, et son ample saisie de tous les mystères du Christ contribuent à faire de la pauvreté franciscaine autre chose qu’un littéralisme têtu, un peu court et simpliste, mais la fondent au contraire dans une vision théologique très sûre.

Sans doute est-ce à ces deux conditions que l’Évangile peut toujours revivre.

Jean-Joseph BUIRETTE ofm.
« En toute confiance, que chacun s'ouvre à son frère de ses besoins, pour qu'on obtienne et qu'on se procure réciproquement ce qui est nécessaire.

« Que chacun, selon les moyens dont Dieu lui fera la grâce, aime et nourrisse son frère, comme une mère aime et nourrit son fils.

« Que celui qui mange ne méprise pas celui qui ne mange pas ; que celui qui ne mange pas ne juge pas celui qui mange ».

Première Règle, 9, 10-12.

FRANÇOIS DÉCRIT LA VIE FRATERNELLE

Il le fait en trois phrases, en trois actes :

— demander,
— donner,
— laisser la liberté.

Demander

C'est le premier acte de vie fraternelle (et non pas « donner » comme nous pourrions le croire).

La vie fraternelle jaillit du besoin, de la pauvreté.

Notons que, dans la première partie du chapitre 9, François a décrit la vie de pauvreté des frères. La vie fraternelle en est ici le complément.

Rappelons-nous le sens de la pauvreté pour François. Lorsqu'il a découvert que Dieu était Notre Père (scène de son dépouillement
François parmi les hommes

devant l'évêque d'Assise), il a aussitôt décidé de jouer toute sa vie sur cette Paternité. L'expression concrète de sa foi a été la pauvreté : puisque Dieu est le Père, on peut tout attendre et recevoir de Lui. Plus besoin de provisions, de sécurités... C'est de Dieu Lui-même qu'on attendra au fur et à mesure tout ce dont on a besoin.

Or, comment s'exercera habituellement cette intervention de Dieu ? Par l'intermédiaire des autres. Ils sont les agents du Père. En particulier dans la mendicité, on demande à l'autre « pour l'amour de Dieu », et dans ce qu'il nous donne, on peut voir un don du Père. François appelle la quête : « manger à la table du Père ». Et c'est toute une leçon : nous devons apprendre à découvrir l'action de la Providence à travers les interventions humaines. L'homme est ici-bas la présence la plus visible de Dieu, puisqu'il est « à son image et ressemblance ». L'amour de Dieu passe par le cœur de l'homme.

Le vrai pauvre a donc besoin des autres. La misère, c'est d'être privé. Un pauvre (un miséreux, un handicapé) qui n'est pas soutenu par un tissu social devient un miserable (le quart-monde se caractérise par le manque de milieu, on parle de « marginal », d'« a-social »).

C'est pourquoi la pauvreté évangélique de François trouve son complément indispensable dans la fraternité. Les frères vont être l'entourage immédiat auquel on pourra recourir pour subvenir à la pauvreté. Les frères sont un relais de la vigilance paternelle, une sorte de monnayage quotidien de l'amour de Dieu (comme les enfants dans une famille, qui sont l'extension de l'amour du père et de la mère. Les parents qui s'absentent disent volontiers aux enfants : « occupez-vous les uns des autres, et en particulier que les plus grands veillent sur les plus petits »).

Quand je fais part de mon besoin à mes frères, c'est donc au Père que je m'adresse à travers eux, et je découvre en eux une présence familière du Père, une expression de son amour vigilant envers moi. Ma pauvreté « met en route » la paternité de Dieu, en faisant fonctionner un monde fraternel.

Donner

Le deuxième acte de la vie fraternelle consiste à donner.

C'est la réponse au premier acte. Si les frères font connaître leurs besoins, il faut essayer d'y subvenir.

Notons, en passant, la justesse d'analyse de François, quand il précise « aimer et nourrir ». Il sait que le besoin de mon frère est
La vie fraternelle 181
toujours double : à travers un besoin concret, mon frère réclame aussi d’être aimé. N’agir que sur un seul des registres (nourrir seulement, ou aimer seulement) c’est faire un acte inhumain : aimer sans subvenir concrètement ; ou répondre au besoin mais sans amour (le bébé a autant besoin des caresses que du lait de sa maman). Mon frère réclame une aide concrète qui soit en même temps un signe d’amour.

Rappelons-nous, mon frère s’est adressé à Dieu à travers moi. C’est de la part de Dieu que je vais répondre à son besoin « par les moyens dont Dieu (me) fera la grâce ». L’amour que je vais lui manifester prend sa source dans le cœur même de Dieu, dans l’amour originel. La comparaison que François prend à la mère (« comme une mère aime et nourrit son fils ») nous renvoie, semble-t-il, à la Paternité fondamentale de Dieu (qui est à la fois Père et Mère).

Dans la liberté

Il faut souligner très fortement que la vie fraternelle selon François est essentiellement conçue sous mode d’échange.

Contrairement à ce qu’on pense parfois, l’idéal n’est pas de donner le plus possible et d’être le moins possible à la charge de nos frères. Une telle visée créerait deux catégories dans la fraternité : les « riches » qui donnent toujours, et les « pauvres » qui reçoivent toujours. Ce serait une sorte de paternalisme qui ne ferait croître ni l’un ni l’autre. Il n’y a de vraie rencontre de l’autre que sous forme d’échange, où chacun peut faire à la fois l’expérience de sa pauvreté fondamentale, comme aussi de la richesse d’amour dans laquelle il est appelé à s’accomplir. Seul l’échange permet de « donner » à l’autre sans l’asservir, de « recevoir » de l’autre sans s’aliéner.


L’échange est le seul mode possible de rencontre vraie. Finalement je ne peux vraiment donner à l’autre (lui donner quelque chose qui le fasse vraiment grandir) que si, dans le même temps, je lui permets aussi de me donner. Je croirais même volontiers que, par une mystérieuse « physique spirituelle », il y a une sorte d’équivalence entre ce que je donne et ce que je reçois.
Il me semble que c'est au niveau de la qualité de cet échange qu'il faut entendre la recommandation de saint François qui est une citation de saint Paul (Rm 14, 3) : « Que celui qui mange... »

La dépendance réciproque qui constitue la fraternité pourrait être vécue comme une sorte d'asservissement réciproque, un véritable « nœud de vipères » : « Tu me tiens, mais je te tiens ». Ce serait alors la contrefaçon exacte de l'amour, l'enfer. N'est-ce pas ce qui se passe assez souvent dans nos relations sous mode de « rapport de forces »?

Mais cette dépendance peut être aussi vécue comme la réciprocité de l'amour où chacun reçoit tout et donne tout ; où chacun existe par ou pour l'autre. Cela suppose que le don soit vécu pauvrement, dans le respect total de la liberté de l'autre.

CETTE VIE FRATERNELLE EST L'APPRENTISSAGE QUOTIDIEN DE LA VIE TRINITAIRE

Cette vie d'échange, au ras de l'existence quotidienne, est, dans sa réalité la plus profonde, un apprentissage des relations trinitaires qui existent au cœur de Dieu.

Quand je fais connaître à mon frère mon besoin, à travers lui je fais appel au Père.

Quand je reçois de mon frère, je reçois du Père à travers lui. Ainsi j'expérimente ce que c'est qu'être fils : ne rien avoir à soi, tout attendre, tout recevoir du Père (cf. La vie filiale de Jésus telle qu'elle s'exprime dans l'Evangile de Jean).

Quand je donne à mon frère, je le fais de la part du Père. C'est dire que je découvre à la source de mon propre amour l'amour du Père. Je me laisse traverser — ou plus exactement créer dans ma liberté la plus profonde — par l'amour du Père. J'expérimente ce que c'est qu'être Père. J'apprends vitalement le cœur du Père.

Dans cette vie de relations interpersonnelles, je découvre l'Esprit de liberté et d'amour nécessaire pour que cet échange soit vraiment source de vie pour chacun.

Ainsi la vie fraternelle me fait mystérieusement entrer dans la relation d'amour du Père et du Fils dans l'Esprit. A travers la petitesse et la banalité des rapports quotidiens s'effectue un apprentissage, une véritable « alphabétisation » du Nom de Dieu. Il ne s'agit pas seulement d'une imitation, mais d'une participation. La vie fraternelle n'est pas seulement à l'image de la vie trinitaire, elle s'y enracine.
La vie fraternelle

Elle ne nous dit pas seulement comment est Dieu. Elle nous enfonce en Lui. « Celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu » (1 Jean 4, 7).

En vivant jour après jour ma vie fraternelle je nais à la vie de Dieu, Père, Fils et Esprit.

**

Ajoutons en terminant que ce que nous avons dit ici n'est pas limité à la vie en fraternité. Celle-ci n'est qu'une réalisation privilégiée d'une réalité universelle: c'est en toutes nos relations personnelles (individuelles et collectives) que nous sommes appelés à vivre un échange qui s'enracine dans la vie trinitaire.

La volonté de François de se situer dans le monde en « frère mineur » est précisément guidée par le désir de mettre en mouvement un monde d'échange fraternel qui introduira dans l'amour de Dieu (cf. saint Bonaventure LM 7, 8).

La vie en fraternité est le lieu par excellence où l'on s'initie à une attitude d'échange qui fera de toutes nos relations humaines une entrée dans le mystère de Dieu.

Ignace-Etienne MOTTE ofm.
La pauvreté franciscaine, un chemin de fraternité

Il n'est d'authentique pauvreté franciscaine que liée étroitement au sort concret des pauvres et des exclus.

Pour en arriver là, il faut partir à la redécouverte d'une vérité enfouie dans les vieux textes, et que brouille l'évolution suivie par la fraternité franciscaine des origines : François et ses premiers frères ont voulu vivre, au cœur d'Assise, l'utopie du monde redevenu fraternel et s'ouvrant ainsi à tous ceux que la société marginalise.

C'est par amour du Christ délaissé et pauvre qu'ils ont accompli cette démarche, transposant dans les délaissés et les pauvres de la société cet amour qui ne peut que mourir s'il ne s'adresse à ceux que nous laissons mourir.

Avec le Pauvre dans ses pauvres...

UTOPIE DU MONDE FRATERNEL

C'est principalement aux efforts de David Flood qu'on doit la (re)découverte de ce qu'on peut nommer la dimension oubliée de l'expérience franciscaine primitive : à savoir que François et ses premiers frères ont dégagé au jour le jour, à même leur vie, dans la concertation permanente, une manière spécifique de se situer et de vivre en rupture avec le monde d'Assise et plus généralement avec le mouvement d'émancipation politique et économique des communes italiennes au XIIIe s. ¹. Cette forme de vie, on en retrouve les éléments distinctifs dans la Règle de 1221.

¹. Je renvoie uniquement, comme plus connu et accessible, à David Flood, ofm., Frère François et le mouvement franciscain, Editions Ouvrières, 1983.
Lignes de force de l'utopie franciscaine

Quels sont les traits dominants de cette forme de vie, tels qu'on peut les restituer à partir de la 1re Règle de 1221 ? On peut dégager les éléments suivants dont on propose ici une organisation possible (et contestable !)

La rupture de base

Au départ, il y a ce qu'on peut nommer la rupture de base : « vivre... sans rien en propre » (1, 1), « que le candidat, s'il le veut et s'il le peut spirituellement, sans empêchement, vende tous ses biens et s'applique à les distribuer tous aux pauvres » (2, 4). Ce geste de rupture préalable accompli, que François exige de tous ceux qui se présentent à la fraternité, sans qu'on puisse impunément faire semblant de se dépouiller au profit des pauvres, constitue, selon l'expression du saint que rapporte 2 Celano 80, un « certificat de divorce » (libellum repudii) donné au monde.

La non-possession

Vient ensuite, cette rupture individuelle consommée, un second dépouillement qu'accomplissent les frères collectivement : à la différence des ordres religieux existant alors, qui conjugaient pauvreté et dépouillement individuels des moines et possession collective des biens meubles et immeubles des abbayes, François et sa fraternité des premiers temps renoncent absolument à toute propriété : « Que les frères prennent garde où qu’ils soient, dans les ermitages ou en d’autres lieux, de s’approprier aucun lieu et de le défendre contre quelqu’un » (1 Reg 7, 13). Dans son Testament (v. 24) ce même thème est repris.

Le travail


C’est d’abord un travail qui s'impose à tous les frères : « Que les frères qui savent travailler travaillent et exercent le même métier qu’ils ont appris, s'il n’est pas contraire au salut de l’âme et s’il peut être pratiqué honnêtement » (1 Reg 7, 3). La reprise du même commandement dans le Testament (v. 20-21) précise le sens de la formule « ceux qui savent travailler » en ajoutant : « que ceux qui ne savent pas apprennent ». 
Mais il faut bien comprendre ce devoir de travailler. S’il ne recouvre pas exclusivement le travail manuel, puisqu’au rang des travaux permis il est fait mention de la prédication (17, 1-4), il appelle les frères à s’employer dans leur spécialité et les autorise à avoir en leur possession « les outils et les instruments utiles à leur métier » (7, 8-9). Ce qui signifie que les frères, tout en rompant avec le système économique de l’appropriation, demeurent des citoyens, restent insérés dans le système de la production et de l’échange. La première fraternité est celle d’hommes qui travaillent autrement : mais ils restent dans la cité, dans la vie économique d’Assise : ce ne sont ni des mendients ni des « permanents » ecclésiastiques.

C’est ensuite un travail se déployant dans le double registre de la minorité et du service. C’est là le sens des formules du genre « qu’ils s’emploient à un travail honnête » ou « qui peut être pratiqué honnêtement » que nous avons relevées. S’il s’agit par là d’écarter « les emplois qui auraient pu être occasion de scandale » (1 Cel 39), plus profondément et significativement il s’agit aussi d’éviter des métiers parfaitement honorables pour le monde mais qui, par rapport à la rupture qu’opèrent les frères, ne peuvent être exercés « honnêtement », en ce sens qu’ils impliquent de par leur nature même l’exercice de l’autorité, voire de l’exploitation, et l’emploi de l’argent (cf. 1 Reg 7, 1-2).

On le comprend : le travail qui s’impose à tous les frères doit être strictement maintenu dans les limites de la seule utilité sociale. François et ses frères tentent ainsi l’impossible (?) tâche de découpler l’utilité sociale du travail, des privilèges et des bénéfices qui l’accompagnent. Travail ramené à son essence par le refus des rapports de domination et d’exploitation : c’est la minorité qui se démarque de tous ceux qui sont toujours au-dessus des petites gens, des travailleurs de base, des tâcherons, c’est-à-dire les majors (les plus grands) et les médiocres les « classes moyennes », les cadres). Travail conçu évangéliquement comme lieu où s’exerce la considération mutuelle que se doivent les hommes en tant que fils du même Père céleste : c’est le service que François inscrit dans les catégories de la « soumission », utilisant une expression en quelque sorte technique « sint subditi omnibus » (= qu’ils soient soumis à tous).

C’est enfin un travail qui se situe en dehors des catégories habituelles du salariat, puisque François refuse qu’il soit rémunéré, mais accepte qu’il fasse toujours l’objet d’une équivalence en biens (de consommation) et en services : « En échange de leur travail, que les frères puissent recevoir tout ce qui est nécessaire, excepté l’argent » (7, 7).
Le refus de l'argent

Nous touchons là à un autre aspect important de l'utopie franciscaine : l'interdit général jeté sur l'« argent » comme recouvrant toutes les espèces monétaires (denarius), et sur le « pécune » (pecunia). « Qu'aucun des frères, où qu'il soit et où qu'il aille, ne prenne en aucune manière, ne reçoive ni ne fasse recevoir de l'argent ou des deniers, ni pour l'achat de vêtements ou de livres, ni pour le prix de quelque travail, absolument en aucune circonstance, sinon en cas de nécessité manifeste des frères malades, car nous ne devons pas conférer et attribuer à l'argent et aux deniers une plus grande utilité qu'aux cailloux » (8, 3). Et, plus loin, au verset 8 : « Qu'en aucune manière les frères ne reçoivent ni ne fassent recevoir, ne demandent ni ne fassent demander comme aumône de l'argent ni des deniers pour des maisons ou pour des lieux », ce qui interdit toute quête en numéraire, comme plus haut il était question du refus de salaire pour le travail accompli. Il s'agit donc bien d'un interdit général visant le système monétaire et fiduciaire en tant que tel, puisque ce système, selon François, s'il fonctionne en apparence pour la commodité de la production et des échanges, produit en fait de l'accumulation avare (le « locusus » = magot, bourse que Judas s'approprie, en Jean 12, 6) et mène à un « gain honteux », c'est-à-dire aux deux ressorts essentiels, ceux du capitalisme naissant, de l'économie de l'époque : la capitalisation et l'usure.

La théorie de l'aumône

Rompre ainsi avec le monde, plus précisément avec l'infrastructure économique du monde (salariat, circulation et productivité de l'argent), ne va pas sans risque : les frères peuvent se trouver au chômage, ou encore il peut arriver qu'on ne leur verse pas, en biens et services, l'équivalent de leur travail. Dans ces cas de nécessité vitale (« Et cum necesse fuerit » = et quand ce sera nécessaire, 1 Reg 7, 8), et non pas ordinairement car le travail est premier, « que les frères aillent à l'aumône, comme les autres frères ». Mais il faut bien voir que ce recours à la mendicité n'est pas tant une exigence morale et religieuse à la manière de Jésus-Christ « qui fut un pauvre et un hôte et qui vécut d'aumônes, lui, la bienheureuse Vierge et ses disciples » (1 Reg 9, 5) ; c'est l'affirmation de ce que D. Flood appelle la fonction sociale des biens et qui instaure une nouvelle justice parmi les hommes.
Lutter contre l’exclusion, c’est le sens

Au cœur de cette forme de vie il y a la fraternité, à laquelle le « document de base » (= 1ère Règle) est tout entier consacré, car les frères ont dessein de remplacer ainsi « l’économie d’appropriation par une économie fraternelle » (D. Flood). Ce qui rend possible (?) cette vie risquée et plus qu’aléatoire, c’est en quelque sorte le surcroît de solidarité et de convivialité à quoi elle appelle. On se reporterà à deux passages de la 1 Reg (7, 15-16 et 9, 10-12) pour retrouver le ton de cette ferveur fraternelle.

Bien entendu, cette convivialité fraternelle est essentiellement ouverte puisqu’elle tend à se substituer au lien social dominant fait de rapports économiques inégalitaires.

Mais nous en arrivons ainsi à ce qui constitue sans doute la raison déterminante amenant François et ses frères à construire la grande fraternité évangélique. S’il rompent avec la logique économique d’Assise, ce n’est pas, essentiellement ni d’abord, pour s’aligner sur la condition des plus pauvres, cela n’est qu’une conséquence, mais parce qu’ils forment le dessein d’en finir avec une société qui marche pour ainsi dire à la discrimination, à la marginalisation et finalement à l’exclusion. Ce n’est pas en allant parmi les pauvres et en vivant comme eux que François, comme il l’écrit dans son Testament (1-3), passe de « l’amertume à la douceur », mais quand, sous la poussée de Dieu, il franchit la frontière le séparant des lépreux, « pour leur faire miséricorde » et les ramener ainsi dans la communauté des vivants. « On peut donc considérer comme le moment décisif de la conversion de François d’Assise, ce passage d’une condition humaine à l’autre, l’acceptation de sa propre insertion dans une marginalité, l’entrée parmi les exclus, dont la caractéristique était précisément le fait d’être rejetés de tous en raison même de leur horrible condition ».

A LA MANIÈRE DE JÉSUS-CHRIST

En restituant d’emblée la dimension oubliée du franciscanisme primitif, dans le but de proposer une grille d’interprétation générale de la pauvreté franciscaine, nous avons volontairement différé d’étudier tout ce qui est à la racine spirituelle de l’utopie du monde fraternel. A savoir la démarche que mènent François et ses premiers frères vers le Christ contemplé et suivi.

Cette manière de procéder nous permet de découvrir que le Christ contemplé par François est d'abord le grand Exclu, celui qui dans sa passion est rejeté, comme maudit, à l'image du lépreux dans la société médiévale. Découverte spirituelle fondatrice qui explique pourquoi François, dans l'élaboration de son utopie du monde fraternel, fait par priorité jouer le ressort de la réintégration sociale et conviviale de tous les exclus de la cité des hommes, dont le lépreux est l'archétype.

Le Christ lépreux de Saint-Damien

L'expérience spirituelle fondatrice de François, passé le temps de son errance à dominante dépressive qui court, en gros, entre la vision de Spolète (« Retourne au pays qui t'a vu naître... » 2 Cel 6) et le baiser au lépreux (2 Cel 9), est celle de la compassion qu'il éprouve pour le crucifié (2 Cel 10), après avoir compris que du lépreux embrassé, et aussitôt mystérieusement disparu, au Christ de Saint-Damien, « ce crucifié qui parle », l'identification est totale, qui lui permet en un éclair de trouver dans les lépreux la trace humaine et comme le sacrement de la présence christique. Désormais, note saint Bonaventure (LM 1, 6), il se met à rendre aux lépreux « tous les services possibles à cause du Christ crucifié qui, selon la parole du prophète (Isaïe 53, 3), a été considéré et méprisé comme un lépreux ».

Ce qu'il faut donc bien voir c'est que cet événement du « crucifié qui parle », bien au-delà des paroles distinctes appelant le nouveau converti à réparer la maison du Seigneur, a pour double effet « d'ancrer dans l'âme (de François) la compassion pour le crucifié » (2 Cel 10) et de l'amener tout aussitôt à trouver dans les lépreux d'abord, puis dans les pauvres et autres exclus, autant d'incarnations quotidiennes du Christ douloureux. Comme le note 2 Celano 83 dans une formule saisissante : « Tout ce que (François) voyait dans un malheureux, de pauvreté et de misère, il le rapportait au Christ par une soudaine réflexion et une rapide transposition ».

Au départ, il n'y a donc pas la « pauvreté » du Christ, mais les sentiments de dérision, de total délaissement dans la souffrance et la mort, qu'éprouve le Seigneur dans sa passion ; et c'est à ce « vécu » de l'Homme-Dieu que François se rapporte et qu'il rapporte au lépreux, lisant dans la condition de ce dernier, non pas tant la pauvreté qui la marque à l'évidence que l'exclusion absolue du monde des vivants qu'elle manifeste (cf. 3e Considération sur les stigmates). C'est à cette douleur de l'abandon au sein des souffrances et de la mort que François se réfère et à laquelle il compatit.
On peut se risquer à aller plus avant dans la compassion en se reportant à l'Office de la passion du Seigneur que François a composé pour sa propre dévotion. Ne retenons pour notre propos que les sept premiers « psaumes » consacrés à la Semaine sainte, c'est-à-dire l'Office de la passion au sens strict. On y découvre l'effort spirituel de compassion que mène François en vue de cheminer intérieurement avec Jésus et de s'identifier à lui. Or ce qui est frappant ou plutôt ce qui semble avoir le plus frappé le saint dans ce compagnonnage avec le Christ des douleurs, les sentiments de Jésus, le « vécu » auquel il s'identifie, c'est la solitude éprouvée par le Christ durant la passion. « C'est aux états d'âme du Christ à travers ces événements (de la passion), que François s'attache. Les nombreux cris de détresse qui remplissent le psautier lui permettent de revivre la souffrance de Jésus, qui est essentiellement celle d'un amour méconnu, trahi, bafoué. François s'attarde peu aux douleurs physiques ; elles ne semblent pour lui qu'une des manifestations de cette méchanceté qui s'abat sur Jésus. Le Pauvre qui crie vers Dieu, à travers les Heures de cet Office, est un homme en butte à l'hostilité générale, cerné de partout, un homme accablé dans sa solitude, car ses amis l'ont abandonné ». 3.

« L'amour n'est pas aimé ! »

La chose paraît donc claire, l'ambition spirituelle de François, de la première étape de sa conversion (l'épisode du « crucifié qui parle »), à l'Alverne, est de se tenir près du grand Délaissé pour tenter de rejoindre l'Amour par l'amour. Ce que résume la formule célèbre : « l'Amour n'est pas aimé ! », qui exprime fondamentalement la pensée de François, tant dans la prière Absorbeat qui lui est attribuée par Ubertin de Casale : « Que je meure par amour de ton amour... » que dans différentes paroles que ses biographes nous rapportent, comme par exemple : « Nous devons beaucoup aimer l'amour de celui qui nous a beaucoup aimés » (2 Cel 196).

Et voici que François élargit aux pauvres « la soudaine réflexion et la rapide transposition » qu'à Saint-Damien il faisait en faveur du Christ et du lépreux. Notons que la parole que nous venons de rapporter (« Nous devons beaucoup aimer... ») se situe, comme d'autres semblables, dans un contexte très concret de secours à apporter à des mendians. C'est dans et par les pauvres secourus

que François réalise la rencontre du Délaissé afin de briser sa solitude (cf. LP 89).

Ce qui nous amène à penser que lorsque François va vers le Christ pauvre, au miroir des pauvres, des délaissés, des infirmes, ce n'est pas à la pauvreté en soi qu'il va, car la pauvreté n'est pas aimable qui blesse les corps, désespère les âmes et jette dans l'exclusion ceux qu'elle frappe, mais précisément à ceux qui, à l'instar de Jésus dans sa passion, sont les victimes parmi nous du mouvement par quoi la société — toute société — expatrie de son propre sein et voue à je ne sais quelle atrocité mesure de prophylaxie sociale les oubliés de la solidarité et de la fraternité. François ne va pas à la pauvreté, il va à ceux que la pauvreté chasse de la communion d'amour à quoi se ramène l'humanité comme famille des fils de Dieu. Les pauvres sont pour lui, comme le Délaissé lui-même, des frères à aimer, à (ré)intégrer dans la grande fraternité agissante du peuple de Dieu.

Logique de l'Evangile

Le Christ au miroir du lépreux, au miroir du pauvre, en somme le Christ au miroir de tous ceux qui vivent parmi nous le grand délaissement qu'il a connu dans sa cruelle passion : il ne reste plus à François qu'un dernier pas à franchir, celui de reconnaître que c'est la vie tout entière du Christ qui s'inscrit dans cette logique de l'abandon, de la solitude et d'une universelle pauvreté. C'est, peut-on penser, la seconde étape, elle définitive, de sa conversion qui correspond, dans le Testament (verset 14) à la petite phrase fameuse : « Et après que le Seigneur m'eut révélé des frères (= m'eut montré que des frères étaient ouverts à la même démarche spirituelle), personne ne me montrait ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même me révèla que je devais vivre selon la forme du saint Evangile ». Il s'agit désormais, pour François, de prendre l'Evangile comme le grand livre de la pauvreté et de l'abandon de Jésus-Christ, « lui qui fut riche par-dessus tout et voulut lui-même dans le monde, avec la très bienheureuse Vierge, sa mère, choisir la pauvreté » (2 LFid 5). Cela correspond chez lui à ce que je nommerai, risquant le paradoxe et/ou la tautologie, à une lecture totalement évangelique de la vie de Jésus, puisqu'elle consiste à faire de Jésus non seulement l'annonciateur prophétique de la première béatitude, la pauvreté comme entrée en possession du royaume, mais le Pauvre en personne par qui et en qui les pauvres prennent précisément possession du royaume. « Le Christ n'est pas seulement le messie des pauvres, c'est un pauvre véritable » (Lothar Hardick).
Plutôt que de montrer, exemple après exemple, au gré des biographies primitives, comment François poursuit sans relâche la « rapide transposition » qu’il fait de toutes douleurs humaines à Jésus délaissé, on se reportera au Sacrum commercium (= Le saint pacte de François avec Dame pauvreté) qui est « la première réflexion théologique sur la signification de la pauvreté, réflexion qui aboutit à la notion d’une pauvreté qui n’est pas voulue pour elle-même, mais qui est la médiation privilégiée de notre insertion dans l’histoire du salut » (Théophile Desbonnets).

Or ce texte a pour caractéristique de prendre toute la vie de Jésus sous l’angle de la pauvreté, et de faire ressortir que c’est en définitive la pauvreté qui est la clé universelle de l’incarnation (on lira particulièrement les n° 2, 19, 20 et 21). Dans ces conditions, on comprend pourquoi François, considérant « que celle qui avait été la compagne habituelle du Fils de Dieu était désormais devenue l’objet d’une répulsion quasi universelle, eut à cœur de la prendre pour épouse » (LM 7, 1), et fit d’elle l’éloge que contient la 2e Règle 6, 4-6.

ASCÈSE ET/OU SOLIDARITÉ

Le lecteur l’aura constaté: même après avoir commencé, à dessein rappelons-le, par dresser la grille socio-économique de l’utopie du monde fraternel — la face oubliée du franciscanisme primitif — afin de (re)donner aux sources proprement spirituelles de la pauvreté franciscaine les dimensions concrètes d’action libératrice des pauvres qu’elle comporte — les rendre frères et par là les (ré)intégrer dans la cité des hommes —, même après avoir, chemin faisant, tenté de montrer que la démarche spirituelle de François vers le Christ lépreux, et de façon générale vers le Christ pauvre, est indissociable de la démarche de fraternité qu’il accomplit vers les lépreux et les pauvres, ces « miroirs » du Christ délaissé, dépoillés et souffrant, quelque chose résiste à cette entreprise de maintenir unies la pauvreté comme adhésion au Christ crucifié et la pauvreté comme (ré)intégration fraternelle des pauvres dans un monde redevenu humain. Ce « quelque chose » coïncide en fait avec un événement historique ayant trait au franciscanisme des origines.
La pauvreté franciscaine, un chemin de fraternité  

Leçons de l'Histoire

Historiquement, on repère la mutation de la « fraternité » à l'« Ordre » dans les différences qu’accuse la 2e Règle (1223) — elle officielle, impérée — par rapport à la 1re Règle (1221), très spécialement dans le domaine de l’utopie du monde fraterno.

C’est ainsi que les indications socio-économiques données par la 1re Règle, en particulier sur le sens nouveau à donner au travail et sur la théorie de l’aumône, ont pris une signification nouvelle. C’est qu’il ne s’agit déjà plus en 1223 de vivre le franciscanisme sur le mode itinérant et en rupture avec les structures socio-économiques du monde mais de le vivre sur le mode religieux, très bientôt strictement conventuel.

Tout cela fait qu’on trouve, tant dans les écrits de François qu'assez souvent dans les biographies primitives, des interprétations spirituelles de la pauvreté qui sont bien davantage destinées à des religieux retirés du monde, et qui ont donc à intérieuriser cette vertu, qu'à des disciples de plein vent qui ont à vivre la pauvreté comme rencontre libératrice des pauvres et de tous ceux qui sont « miroirs » du Christ dans son délaissement. Coupée plus ou moins radicalement de ses racines socio-économiques, la pauvreté franciscaine opère un double mouvement de repli spirituel et ascétique : elle devient, d’une part, imitation du Christ pauvre, mais dont la pauvreté est alors conçue de façon presque exclusive comme l’exterorisation de ce que saint Paul, dans l’hymne célèbre des Philippiens 2, 5-11, nomme la kénose (= anéantissement) du Fils de Dieu ; d’autre part, elle devient exercice ascétique de dépouillement et de mortification, à l’instar des autres « austérités » religieuses, dans le double but de mater « frère âne » (2 Cel 116 et 21) afin de se rendre disponible au perfectionnement spirituel et de participer ainsi au salut des âmes (2 Cel 172). A changement de statut social, changement dans la compréhension du mystère évangélique de la pauvreté. Elle n’est plus compagnonnage avec le Pauvre parmi ses pauvres ; elle est participation ascétique aux souffrances du Pauvre dans l’œuvre du salut. Mais alors pourquoi cette pauvreté du Pauvre ?

Ce que Dieu a uni : le Christ et ses pauvres

Loin de nous l'idée, en retraçant de façon beaucoup trop rapide ces mutations subies, de porter un jugement tout entier négatif sur ce phénomène sans doute inévitable. Car s'il a contribué fortement, c'est sûr, à découpler le franciscanisme originel de ses virtualités.
François parmi les hommes

socio-économiques et disons, avec les mots d’aujourd’hui, de tout ce qui il aurait pu donner dans le sens d’une authentique théologie de la libération, il n’en demeure pas moins qu’il a aidé la pauvreté franciscaine à s’intérioriser, à devenir une démarche de foi véritable.

Aussi bien faut-il insister, pour revenir à une vision équilibrée des choses, au « vécu » même de François.

D’un côté, c’est certain, la volonté de François existe de ne pas réduire la pauvreté à une attitude extérieure, je ne dis pas à une affectation ostentatoire, mais à une sorte de tropisme socio-économique tout uniment tourné vers la contestation politique. L’Admonition 14, par exemple, intitulée dans les manuscrits : « De la pauvreté en esprit », montre bien que pour François le dépouillement extérieur et la volonté de passer en tout du côté des pauvres ne suffisent pas, mais qu’il faut y joindre la pauvreté intérieure par quoi le disciple se dépouille des différentes « résistances » qu’il rencontre dans le don de lui-même au Pauvre et à ses frères les pauvres. Le même enseignement se retrouve dans l’Admonition 4. François « spiritualise » donc, mais toujours en lien étroit avec la logique matérielle, concrète, de la dépossession : ce sont donc l’avers et le revers d’une seule et même réalité.

D’autre part, on trouve dans les biographies primitives, aussi marquées qu’elles soient par la volonté de spiritualiser la pauvreté et d’en faire l’argument de l’austérité conventuelle, des faits et des paroles de François qui résistent à cette spiritualisation systématique de la pauvreté. Je pense en particulier à toutes les scènes où François se montre « jaloux » des pauvres, n’acceptant pas de trouver pour ainsi dire plus pauvre que lui (1 Celano 76, 2 Celano 83-84, et passim) : ce qui signifie que l’idée qu’il se fait de la pauvreté est en référence constante avec les pauvres concrets, et non pas en fonction d’une image religieuse, même austère, du dépouillement. Je pense encore aux décisions qu’il prend pour « restituer » aux pauvres les biens utilisés par ses frères et lui-même : les manteaux qui ne font que transiter par ses épaules pour atterrir sur le dos des pauvres (2 Cel 86-89), le Nouveau Testament qu’il donne à une pauvre femme (2 Cel 91), le conseil qu’il fait à Pierre de Catane de dépouiller l’autel de la Vierge (2 Cel 67), etc. Ici encore, c’est toujours en relation concrète avec les pauvres, et non en soi, qu’il juge de la pauvreté. La mesure n’est pas tant d’être soi-même dépouillé, par ascèse et inspiration mystique, que de s’aligner sur les plus petits afin de se montrer frère des pauvres par le don et le partage. Je pense, enfin, car on pourrait aligner quantité de faits, à la scène très significative de 2 Celano 87, que la Legenda Major 8, 5 rapporte aussi mais en
La pauvreté franciscaine, un chemin de fraternité

195

édulcorant la tonalité propre. « Revenant un jour de Sienne, (François) rencontra un pauvre et dit à son compagnon : « Frère, il faut que nous rendions à ce pauvre son manteau, car il lui appartient. On nous l’a prêté jusqu’à rencontre d’un plus pauvre que nous ». Or son compagnon savait ce qu’exigeait l’état de santé du Père, et s’opposait obstinément à ce qu’il secourût autrui à ses dépens. Mais lui : « je ne veux pas être un voleur » (« Ego fur esse nolo »), « Or ce serait voler que de ne pas donner à plus pauvre que nous ». Voilà qui en dit long sur la volonté de François de ne jamais dissocier sa vision de la pauvreté de ce que nous avons nommé l’utopie du monde fraternel et, en particulier, de tout ce qui a été dit, après D. Flood, sur la fonction sociale des biens. La pauvreté de et selon François a pour cloître le vaste monde, selon l’expression du Sacrum Commercium (n° 63). La pauvreté met la fraternité et la solidarité là où le péché fait entendre l’âpre vocifération de l’avoir et de la puissance. Elle « fraternise » l’homme. Mais à condition d’être vécue dans le monde des hommes.

CONCLUSION : UN CHEMIN DE FRATERNITÉ

Il n’est pas facile, on s’en est rendu compte, de se faire une idée claire et évidente de la pauvreté selon François d’Assise. En particulier parce que dans la recherche de l’originaire, du fontal, on a à tracer son chemin à travers plusieurs strates de traditions qui interfèrent, se brouillent et quelquefois se contredisent.

Il en va ainsi, c’est patent, pour les visions divergentes, à la limite du contradictoire, qu’impose le changement d’optique né de l’histoire du franciscanisme primitif elle-même : au tout début, une pauvreté qui joint dans un seul et même mouvement l’imitation du Christ délaissé et souffrant et la présence fraternelle de libération et de réhabilitation aux pauvres et aux exclus ; puis, très tôt, une pauvreté qui investit davantage en intériorisation mystique et ascétique, au fur et à mesure qu’elle se conventualise, et qui, de ce fait, estompe et fait pratiquement disparaître toute insertion militante dans le monde des délaissés.

C’est cela qui explique la brusque occultation de ce que nous avons nommé l’« utopie franciscaine », c’est-à-dire l’ambition de François et de ses premiers frères de mordre sur le monde réel afin d’en changer les règles. Et c’est à cet aspect que notre propos s’est attaché par priorité, dans le but non pas de revenir purement et simplement à ce qui n’est somme toute qu’une utopie — hier comme
aujourd'hui —, mais avec le souci de faire passer cette utopie, comme un ferment, au cœur d’une redécouverte de ce qui constitue pour nous la pauvreté franciscaine authentique.

« Tu ne peux pas te relire, mais tu peux signer ! » (René Char). Telle est la démarche que nous avons proposée : ratifier aujourd’hui ce qui s’inscrit, en termes brouillés et presque effacés, dans la vie du Poverello. Si, ici et maintenant, la pauvreté franciscaine n’est pas capable de retrouver l’inspiration des origines, celle de rester au contact des réalités sociales, économiques et politiques qui font que les pauvres sont pauvres et les exclus exclus, qu’en sera-t-il du franciscanisme ?

Hervé CHAIGNE ofm.
Donner un nom ne constitue jamais une banale affaire de routine. Les hommes ont pressenti depuis longtemps qu'il pouvait exister un lien très fort entre le nom et la réalité que désigne ce nom. La Bible nous montre que c'est en donnant un nom aux choses que l'homme accède à la connaissance et à la maîtrise de la création. On comprend alors pourquoi le Nom du Seigneur est frappé d'un interdit de prononciation : il serait blasphématoire de prétendre avoir prise sur Dieu. Il est par contre pleinement compréhensible que le Seigneur change le nom de ceux qu'il appelle, au moment où il leur donne accès à une nouvelle existence et leur assigne une mission qui marquera à jamais leur existence.

François et ses premiers frères appartiennent à une génération pour laquelle donner ou recevoir un nom engage encore la réalisation d'une vie. Il est d'ailleurs symptomatique que dans les débuts les frères n'arrivent pas à trouver une appellation qui rende compte de leur genre de vie. Ils se contenteront de se présenter comme des « pénitents venus d'Assise ». Ce n'est que plus tard, lorsqu'ils auront atteint une meilleure intelligence de leur vocation, qu'ils pourront se désigner comme « frères mineurs ».

Thomas de Celano nous dit que ce nom fut révélé à François qui l'imposa à la fraternité en entendant un passage de l'Évangile de saint Luc cité dans la Règle qu'on était en train de lire. François affectionne particulièrement ce nom au parfum d'Évangile. Ne renvoie-t-il pas les frères à leur vocation et à la mission qui leur incombe ?

Le développement postérieur de l'Ordre, les infléchissements de l'histoire, la polarisation excessive autour des questions de pauvreté semblent avoir masqué l'importance de ce nom qui est pourtant resté...
François parmi les hommes

l'appellation officielle des frères, une appellation qu'on ne saurait dissocier du charisme qu'elle désigne avec beaucoup de vigueur et de piquant !

RACINES D'ÉVANGILE

François a voulu que, pour lui et ses Frères, la Règle de leur vie soit d'observer le saint Évangile et de suivre les traces du Seigneur Jésus-Christ. La source première de leur inspiration et la motivation ultime de leur existence seront toujours les gestes et les paroles du Sauveur. François, guidé par l'amour, accédera à l'intelligence du mystère et expérimentera que les paroles du Seigneur sont esprit et vie.

Lorsque François exige de lui-même et de ses Frères un comportement de « petit » et de « serviteur » c'est à la source limpide de l'Évangile qu'il va puiser. L'Évangile ne doit-il pas prendre forme dans leur existence ? Les citations évangéliques utilisées par François vont nous servir d'indicatifs. Elles nous renverront aux passages d'Évangile qui ont facilité la prise de conscience et fait retentir l'appel à rejoindre le Maître au service des frères.

« Que le plus grand se fasse le plus petit » (1 Reg 5, 12)

D'abord le texte de Luc 22, 24-27. Les disciples viennent de participer à la dernière Cène. Les voilà au cœur du mystère... et pourtant, ils entrent en discussion pour savoir qui d'entre eux doit être tenu pour le plus grand ! Jésus va leur rappeler que, ce faisant, ils entrent pleinement dans la dynamique du pouvoir à l'œuvre dans les royaumes de ce monde. Il ne veut pas de cela chez les siens. Il les invite donc à un profond retournement : le plus grand doit se comporter comme le plus petit et celui qui gouverne comme celui qui sert. Et Jésus se présente lui-même comme la vivante illustration de ce paradoxe du royaume qu'il incarne en sa personne : le plus grand est bien celui qui se fait servir, n'est-ce pas ?... « Eh bien ! moi je suis au milieu de vous comme celui qui sert ! ».

« Non pas être servi, mais servir » (1 Reg 4, 6)

Vient ensuite l’enseignement que Jésus donne à ses disciples qui s'indignaient de ce que les fils de Zébéédée voulaient se réserver les meilleures places (Mt 20, 25-27 et Mc 10, 42-44). Nous retrouvons la même analyse du comportement des hommes, la même exigence de conversion pour les disciples et le même rôle exemplaire pour Jésus. « Vous savez bien que les chefs des nations leur commandent
en maîtres et que les grands font sentir leur pouvoir. Il ne doit pas en être ainsi parmi vous ; au contraire celui qui voudra être grand parmi vous se fera votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir ».

« Qu'ils se lavent les pieds l'un à l'autre » (1 Reg 6, 4)


Le message que nous transmet ce jeu de citations est des plus clairs : une certaine manière de se comporter est habituelle chez les hommes ; ce n'est pas celle que Jésus attend des siens ; ils devront prendre modèle sur le comportement de Jésus qui nous révèle le soin que Dieu prend de l'homme.

La révélation retentit dans le cœur de François comme un appel qui va transformer son existence. S'il veut, comme il se le propose, suivre les traces de Jésus, il doit s'ouvrir à cette étonnante nouveauté et en faire la pierre de touche de sa fidélité au Maître. Sa vie sera bousculée, il passera pour fou, mais qu'importe s'il rejoint le bien-aimé au cœur de son mystère ! François discerne très judicieusement que là se trouve le centre de gravité de toute existence chrétienne. Comment s'étonner qu'il propose à ses frères d'en faire le trait essentiel de leur suite du Christ. En signe de quoi il leur confère le label évangélique de « mineurs ».

François renvoie les frères et par le fait même chacun de nous à ce qui doit être notre unique source d'inspiration. Il nous assigne en même temps une place et une fonction bien nettes parmi les
disciples: être d’humbles serviteurs de tous les hommes et de vivantes icônes de l’unique Serviteur. Saurons-nous entendre l’appel que nous transmet François et lui donner forme dans l’ordinaire de notre vie?

AU RISQUE DE L’ÉVANGILE

L’inspiration vient de l’Evangile, mais elle resterait vaine si elle ne prenait corps dans l’existence personnelle et collective des disciples. François ne renoncera jamais à redonner vigueur au ferment évangélique. C’est ainsi qu’il conçoit sa mission.

Le service des autres

Au centre de la vie chrétienne, comme chemin qui conduit à la plénitude de vie et au témoignage qui en découle, il y a le service des autres. S’exprime ainsi notre capacité à manifester par nos actes l’amour actif que le Seigneur porte à chacun.

C’est ainsi que les frères sont invités à s’obéir les uns aux autres et à se servir mutuellement (1 Reg 5, 13-15). Réciprocity vitale qui conduit à l’obéissance véritable dont le paradigme reste le Christ qui, par amour, donne sa vie afin d’instituer la vraie communion entre les hommes (Adm 3). Personne ne se trouvera piégé au nom de l’obéissance, parce que ceux à qui elle est confiée se souviendront que le Christ n’est pas venu pour être servi mais pour servir (Adm 4 et 1 Reg 4, 6), et ils se comporteront comme des petits pleins de miséricorde à l’égard des autres (Test 42-46), et cela se lira dans leurs yeux (L Min 9). Aussi trouveront-ils normal que les autres se comportent envers eux comme des maîtres avec leur serviteur (1 Reg 10, 5-6) et ils s’empresseront de leur laver les pieds (1 Reg 6, 4), car en régime d’Évangile personne ne peut exercer sur autrui un pouvoir de domination (1 Reg 5, 9-12), et cela transparaîtra jusque dans le vocabulaire en usage dans le groupe, puisque personne ne se fera appeler « prieur » mais tous indistinctement s’appelleront « frères mineurs » (1 Reg 6, 3). On comprendra facilement qu’il s’agit de ne pas brader l’appel à aimer en actes, qui est au centre de la révélation évangélique.
La place d'en bas

François a conscience que Dieu l'a appelé à marcher sur la route de la simplicité et de l'humilité, un chemin qui lui a été donné, et pour lui et pour ceux qui veulent croire en lui et l'imiter (SP 68). Il sait que « dans l'Ordre, il y a et il y aura des frères, vrais frères mineurs par le nom et par la conduite, qui, pour l'amour de Seigneur Dieu et par l'action de l'Esprit Saint qui les instruit et les instruira de toutes choses, s'abaisseront en toute humilité au service de leurs frères » (LP 62).

Pour François, la place des frères est en bas. Il l'exprime sans détours à l'Évêque d'Ostie qui proposait de prendre des Frères pour en faire des Évêques et des prélats surpassant les autres en doctrine et en conduite. « Seigneur, lui dit-il, si mes frères ont reçu le nom de mineurs "minores" c'est pour qu'ils n'aspirent pas à devenir des grands "majores". Leur vocation est de rester en bas et de suivre les traces et l'humilité du Christ. C'est ainsi qu'ils s'élèveront plus haut que les autres dans l'assemblée des saints. Si vous voulez qu'ils fassent du bon travail dans l'Eglise de Dieu, maintenez-les, même contre leur gré, toujours plus bas, pour les empêcher de devenir d'autant plus orgueilleux, insolents et méprisants qu'ils sont plus pauvres. Je vous en prie, ne leur permettez jamais d'accéder aux dignités » (2 Cel 14 8).

La même ligne de conduite sera à appliquer sur les lieux de travail : « Ceux qui se trouvent chez autrui pour servir et travailler ne seront ni camériers ni chanceliers. Ils ne seront pas à la tête des maisons qu'ils servent, au contraire qu'ils soient plus petits et soumis à tous ceux qui sont dans la même maison » (1 Reg 7,1-2).

Plus largement encore, cette attitude devra caractériser la manière d'être parmi les hommes qui sera celle des frères. « Les frères en effet sont appelés “mineurs” parce qu'ils doivent rester bien humble à l'égard de tous les hommes en ce monde, dans tous leurs comportements et par leur exemple aussi bien que par leur nom » (LP 15). Aussi leur recommande-t-il « quand ils vont par le monde », « qu'ils ne se disputent pas, qu'ils ne se querellent pas en paroles, qu'ils ne jugent pas les autres, mais qu'ils soient doux, pacifiques et modestes, aimables, humbles, parlant honnêtement à tous comme il convient. Et ils ne doivent pas aller à cheval » (ce qui ne convient pas à un «petit » qui n'a pas les moyens d'entretenir un équipage) (1 Reg 3, 10-12).

L'Anonyme de Pérouse résume à merveille et avec beaucoup de finesse et de nuances l'attitude de François le « mineur » : « Il révèrait les prélats et les prêtres de la sainte Eglise, il manifestait également
du respect aux seigneurs, aux nobles et aux riches ; quant aux pauvres, il avait pour eux un amour éperdu et faisait siennes leurs souffrances. En un mot, il se montrait le serviteur de tous » (AP 37c).

La fécondité d’un humble comportement

Pour François la fécondité apostolique des Frères ne tient ni à leur démangeaison d’agir, ni aux privilèges qui pourraient élargir leur champ d’apostolat, elle vient de leur humble comportement.

La stratégie apostolique de François est des plus simples : gagner la bienveillance de tous en se faisant leur humble et respectueux serviteur. François en effet a l’habitude de considérer tous ceux qu’il approche, non seulement comme des frères, mais encore comme ses seigneurs. Lui, il sera leur humble serviteur. Contentons-nous de citer le Testament lorsque François parle de son attitude à l’égard des prêtres. « Si j’avais autant de sagesse que Salomon et si je trouvais de pauvres prêtres de ce siècle, je ne veux pas prêcher dans les paroisses où ils demeurent au-delà de leur volonté. Et ceux-là et tous les autres, je veux les craindre, les aimer et les honorer comme mes seigneurs » (Test 6-9).

Les frères doivent se cantonner à un rôle d’auxiliaires : « Le Seigneur nous a appelés à ranimer la foi et à aider les prélats et les clercs de notre mère la sainte Eglise. Aussi sommes-nous tenus dans la mesure du possible de toujours les aimer, les honorer et les vénérer » (LP 15). François ne voudra pas que les Frères agissent en force ni qu’ils s’imposent. Il leur conseille plutôt : « Si on ne les reçoit pas, qu’ils fuient en une autre terre pour faire pénitence avec la bénédiction de Dieu » (Test 26). On ne fait pas avancer l’évangélisation en provoquant le trouble : « Il voulait que ses fils vivent en paix avec tous les hommes et s’effacent devant tous, mais c’est à l’égard des clercs qu’il leur enseigna, par la parole et par l’exemple, à pratiquer davantage l’humilité. Il disait en effet : “ Nous avons été envoyés pour aider le clergé à sauver les âmes, et ce qu’ils ne peuvent faire c’est à nous d’y suppléer. La récompense de chacun sera proportionnée non pas à la juridiction qu’il aura exercée mais au travail qu’il aura fourni. Sachez frères que c’est le progrès des âmes qui est agréable à Dieu, et qu’on l’obtient mieux par la collaboration paisible avec le clergé que par la discorde. S’ils empêchent que le peuple soit sauvé, c’est à Dieu qu’est réservé le droit de punir et le châtiment viendra en son heure. Soyez donc soumis aux prélats pour éviter la moindre jalousie dans la mesure où cela dépend de vous. Si vous êtes des fils de la paix vous gagnerez à Dieu le peuple et le clergé, ce qui sera plus agréable
à Dieu que si vous lui rameniez uniquement le peuple en scandalisant
le clergé. Laissez dans l'ombre les péchés des clercs, suppléez à leurs
lacunes, et quand vous aurez fait tout cela, n'en soyez que plus
humbles » (2 Cel 146).

Cette attitude de fond lui tient tellement à cœur qu'il va
s'échauffer lorsque certains voudront se libérer des autorisations
épiscopales en demandant des privilèges concédés par le Pape. « Un
jour certains frères dirent au bienheureux François : “Père, ne vois­
tu pas que les évêques parfois nous refusent la permission de prêcher
et nous obligent ainsi à rester plusieurs jours sans rien faire dans un
pays avant de pouvoir parler au peuple ? Il serait souhaitable d'obtenir
du Seigneur pape un privilège pour les frères en vue du salut des
âmes ”. Il leur répondit avec véhémence : “ Vous, Frères Mineurs, vous
ne connaissez pas la volonté de Dieu, et vous ne me laissez pas
convertir le monde entier comme Dieu le veut. En effet je veux d'abord
convertir les prélats par l'humilité et le respect à leur égard. Quand
ils verront notre sainte vie et le respect que nous leur portons, ils nous
prieront eux-mêmes de prêcher et de convertir le peuple. Il vous
l'amèneront mieux que les privilèges que vous souhaitez et qui vous
induiraient en orgueil. Si vous êtes dépouillés de toute cupidité et si
vous amenez le peuple à respecter les droits de leurs églises, les évêques
vous demanderont d'entendre les confessions de leurs diocésains. D'ail­
leurs c'est un souci que vous ne devez pas avoir, car si les pécheurs
se convertissent ils trouveront bien des confesseurs. Pour moi le
privilège que je demande au Seigneur c'est de n'en recevoir jamais des
hommes si ce n'est celui d'être soumis à tous et de convertir le monde
entier, conformément à la sainte Règle, par l'exemple plus que par la
parole ” » (LP 115). La réponse ne manque ni de vigueur ni de
finesse : François rappelle que l'exemple d'une conduite vraiment
évangélique reste l'évangélisation la plus féconde.

**L'ÉCLAT DE L'ORDINAIRE**

Nous venons de voir avec quelle fermeté François savait garder
le cap et maintenir les orientations de vie puisées dans l'Évangile.
Parce qu'il a une claire vision de sa mission et de celle de ses frères,
il se conduit de telle sorte que toute sa vie est marquée du sceau de
sa condition de petit. Cela se manifeste dans les choses les plus
petites et les plus ordinaires. Nous en présentons quelques exemples
pris au hasard de notre lecture et présentés à la manière d'un
abécédaire.
1. **Balai** — Pour François un instrument indispensable pour les tournées de prédication. Sa prédication se faisait en actes. Il balayait les églises, manifestant ainsi sa foi et sa vénération à l'égard du Christ présent au milieu de son peuple (SP 56).

2. **Cheval** — Un moyen de locomotion auquel les petits n'ont pas accès. Prix de revient trop important. Réserve aux seigneurs, aux chevaliers et aux marchands. C'est l'un des signes extérieurs de richesse. Interdit aux frères (1 Reg 15, 2 et 2 Reg 3, 12).

3. **Chienne** — Guide pour aveugle sans soutien. Par solidarité et par loyauté à l'égard de son choix de vie, François rend leur liberté à ses compAGnons. « Je ne veux pas posséder un privilège particulier. Les frères m'accompagneront d'un couvent à l'autre comme ils voudront, selon que le Seigneur le leur inspirera. Je viens de voir un aveugle : il n'avait qu'une petite chienne qui lui servait de guide » (2 Cel 144).

4. **Conditions de vie** — Pour les petits elles sont dures. « Le père et ses fils vivaient là tous ensemble, travaillant beaucoup, manquant de tout, parfois même de pain et n'ayant alors pour se soutenir que les raves qu'ils allaient mendier çà et là dans la plaine d'Assise. Leur cabane était si exigu que tous ne pouvaient y tenir assis ou étendus » (1 Cel 42).

5. **Habillement** — Caractérisé par sa pauvreté, son mauvais état et son inélégance. « Ils se contentaient d'une seule tunique souvent rapiécée à l'endroit et à l'envers sans aucune recherche d'élégance, mais assez pauvre et méprisable... Une corde pour ceinture et des chausses de drap vulgaire » (1 Cel 39).

6. **Lépreux** — Pauvres parmi les pauvres. Les frères vivront avec eux et ils seront à leur service. Les frères se formeront sur le tas dans le contexte difficile de la solidarité avec les lépreux. « Il leur prescrivit de demeurer dans les lazarets pour servir les lépreux. A ce moment-là, quand se présentaient des postulants nobles ou roturiers, on les prévenait entre autres choses qu'il leur faudrait servir les lépreux et résider dans leurs hôpitaux » (LP 102). C'est d'ailleurs avec eux que François s'est ouvert à une vie nouvelle : « Il vivait au milieu d'eux, leur prodiguait ses soins pour l'amour de Dieu, lavait leur corps en décomposition, étanchait le pus de leurs ulcères ainsi qu'il le dit dans son Testament » (1 Cel 17).

7. **Logement** — Souvent misérable, étroit, quelquefois de fortune. « Il apprenait aux frères à construire des maisons petites et pauvres, des cabanes en bois, non en pierre, et d'aspect misérable » (2 Cel 56).
« Il leur arriva par les plus grands froids de ne trouver nulle part l'hospitalité : ils se nichaient alors dans un cul-de-four ou allaient se tapir dans une caverne pour y passer la nuit en pauvres qu'ils étaient » (1 Cel 39).

8. **Mendier** — La dernière ressource quand on a travaillé sans rien recevoir en échange du travail accompli. « Quand ce sera nécessaire qu'ils aillent à l'aumône comme les autres pauvres » (1 Reg 7, 8).

9. **Mépris** — Ce qu'attire irrésistiblement celui qui se situe en bas. « Plus d'une fois, ils furent couverts d'injures, tournés en ridicule, dépouillés de leurs vêtements, frappés, ligotés, emprisonnés... ils ne se réclamaient alors d'aucun protecteur » (1 Cel 40).

10. **Tonsure** — Ce qui signale le clerc et révèle sa place dans la hiérarchie, suivant qu'elle est plus ou moins grande. « Surtout ne me fais pas une grande tonsure car je veux être jusque dans ma coiffure solidaire de mes frères simples » (2 Cel 193).

11. **Travail** — Condition habituelle des petits, astreints surtout aux travaux manuels. « Durant le jour, ceux qui savaient un métier travaillaient de leurs mains. Ils passaient la journée dans une léproserie, dans une maison où ils trouvaient à s'employer honnêtement et là ils se faisaient avec humilité et dévotion les serviteurs de tous » (1 Cel 39). Un petit n'avait pas accès aux postes importants et se trouvait sans espoir de carrière. « Ils ne deviendront ni camériers ni chanceliers, ils ne seront pas à la tête dans les maisons où ils travaillent (1 Reg 7, 1). Le travail est tellement lié à la condition de petit que François veut que tous les frères pratiquent un travail manuel (Test 20). « Ministres et prédicateurs doivent mendier et travailler manuellement comme les autres frères pour le bon exemple et pour le profit de leur âme et de celle d'autrui » (LP 71).

On pourrait certainement glaner d'autres traits dans les écrits sur la vie de François et de ses premiers frères. L'échantillon que nous venons de parcourir nous montre que les frères se trouvaient aux prises avec un certain nombre de problèmes découlant de leur choix de vie, et qui leur faisait partager la condition commune des petits.

Comme nous l'avons vu, François a entendu l'appel de l'Evangile à se faire «petit». Il a voulu y répondre avec générosité, structurant sur cette inspiration l'existence de ses frères mineurs. Lui-même n'a cessé de croire à son rôle exemplaire auprès de ses frères. Il me semble qu'au terme de notre chemin nous pouvons regarder François à l'approche des événements qui vont le configurer au Christ, imprimant en sa chair les marques de Jésus crucifié.
François nous dit que le Seigneur lui a fait la grâce d’être content au cœur même de son expérience de petit. « Il n’y a pas de supérieur dans le monde qui serait craint de ses sujets et de ses frères autant que le Seigneur ne me ferait craindre de mes frères si je le voulais. Mais le Très-Haut m’a fait la grâce de vouloir être content de tous, comme celui qui est le plus petit dans l’Ordre » (LP 106). François est heureux car il veut par libre choix être tenu au dernier rang jusque parmi ses frères (LP 102).

François est donc parvenu à la joie de l’accomplissement. Mais ce n’est pas sans avoir dû assumer des événements douloureux auxquels font allusion la description du vrai frère mineur (2 Cel 145) et le récit sur la joie parfaite (Fior 8 et Ecrits, « Sources Chrétiennes », pp. 119-121). A travers eux François est entré dans l’obéissance parfaite, celle qui configure au Christ en croix.

« Si un frère supportait la persécution de quelques-uns, qu’il les aime davantage à cause de Dieu, car celui qui supporte la persécution plutôt que de vouloir être séparé de ses frères demeure vraiment dans l’obéissance parfaite, parce qu’il livre son âme pour ses frères » (Adm 3, 8-9).

Finalement, c’est l’amour qui imprime sa marque à toute une vie.

André MENARD ofm. cap.
François devant la souffrance

Interroger saint François au sujet du problème de la souffrance, quel intérêt pour des esprits du XXe siècle ? Analyse psychologique et réflexion directe sur l'Evangile ne suffiraient-elles pas ?

Mais puisque nous avons la chance de posséder, sur un témoin exceptionnellement fidèle de l'Evangile, des témoignages remarquablement nombreux et précis, il nous sera profitable de voir, au sujet de la souffrance, ce que devient l'Evangile quand il passe par le cœur et par les mains d'un François d'Assise.

Voici donc un choix de textes, extraits des sources franciscaines, avec le minimum de commentaires destiné à les rendre assimilables.

Règle de 1221

Accueil : « Quiconque vient chez les frères, ami ou ennemi, voleur ou brigand, doit être bien reçu » (7, 13).

Solidarité avec les autres pauvres : « Les frères doivent se réjouir quand ils se trouvent parmi des gens de basse condition et méprisés, des pauvres et des infirmes, des malades et des lépreux, et des mendians des rues » (9,3).

Solidarité avec le Christ pauvre : « Le Fils du Dieu tout-puissant fut, lui aussi, pauvre et sans abri ; il a vécu d'aumônes, lui, et la bienheureuse Vierge, et ses disciples » (9, 5).

Soin des frères malades : « Si un frère tombe malade, les autres frères ne le quitteront pas avant d'avoir désigné un frère — ou plusieurs s'il le faut — pour le servir comme ils voudraient eux-mêmes être servis » (10, 1).

Charité passe pauvreté : « En cas de nécessité évidente, les frères peuvent demander l'aumône (en espèces) pour les lépreux » (8, 12).
Première Vie de Celano

**Accueil du pauvre** : « Contrairement à son habitude, — car il était d’une courtoisie extraordinaire, — il renvoya un jour vertement (au temps de sa vie dans le monde) un pauvre qui lui demandait l’aumône. Pris de remords aussitôt, il réfléchit à toute la honte et vulénie d’un tel refus quand on est sollicité au nom d’un si grand Roi. Il résolut alors de ne jamais plus refuser ce qu’il serait en mesure d’accorder à qui viendrait le solliciter pour l’amour de Dieu » (1 Cel 17).

**Soin des lépreux** : « François se rendit chez les lépreux. Il vivait au milieu d’eux, leur prodiguait ses soins, lavait leurs corps en décomposition, étanchait le pus de leurs ulcères, ainsi qu’il le dit lui-même dans son Testament : Quand j’étais encore dans les pêchés, il me semblait fort amer de voir les lépreux ; mais le Seigneur me conduisit parmi eux, et je leur fis miséricorde » (1 Cel 17).

**Frère des pauvres** : « François souffrait de rencontrer plus pauvre que lui, non point par vanité, mais à cause de la tendre compassion qu’il leur portait. Lui qui n’avait qu’une seule tuque de tissu râche et très commun, il lui arrivait bien souvent de la partager avec un malheureux. Au temps des plus grands froids, il s’en allait chez les riches et leur demandait de lui “préter” un manteau ou une pelisse, “à condition, disait-il, que vous ne vous attendiez plus à les revoir”. Rien ne lui causait plus de peine que de voir insulter un pauvre. “Celui qui parle mal à un pauvre, disait-il, injure le Christ qui, pour nous, s’est fait pauvre en ce monde”. Lui-même, bien faible pourtant, chargeait souvent sur ses épaules les fagots ou les sacs des pauvres qu’il rencontrait » (1 Cel 76).

Deuxième Vie de Celano

Venons-en maintenant aux documents issus de la collecte de témoignages demandés à tout l’Ordre, et surtout aux plus anciens Compagnons du saint, par le Ministre général Crescent de Jesi, en 1244. Voici d’abord divers extraits de la Vita Secunda, du même Thomas de Celano qui exploite une documentation qui lui manquait en 1228.

**Solidarité avec les pauvres** : « Au cours d’un pèlerinage à Rome, l’amour de François pour la pauvreté le poussa un jour à quitter sa toilette élégante pour emprunter les haillons d’un pauvre. Il prit place sur le parvis de Saint-Pierre où foisonnaien t les mendians : tout joyeux, il se considéra comme l’un d’eux, et mangea en leur
François devant la souffrance

compagnie de fort bon appétit. Il aurait souvent recommencé ce geste si ses amis, qui s’en trouvaient humiliés, ne l’avaient empêché» (2 Cel 8).

Baiser au lépreux : « De toutes les misères et infirmités, c’était la lèpre que François avait naturellement le plus en horreur. Or un jour qu’il se promenait à cheval aux environs d’Assise, voici qu’il rencontra un lépreux. Malgré son immense dégoût, il sauta de cheval et s’approcha. Le lépreux, qui tendait la main pour une aumône, reçut avec sa pièce un baiser. François renouvela peu après son geste : il visita l’hôpital des lépreux, distribua de l’argent à chacun d’eux, et leur baisa la main et la bouche » (2 Cel 9).

L’intérêt de ces deux passages est de nous montrer que François, avant même d’orienter sa fraternité évangélique vers les malheureux, avait réalisé lui-même de très riches expériences personnelles de contact avec ces déshérités. Mais voici encore deux faits d’une époque plus avancée dans la vie de François et relatifs à des gens dans l’épreuve. Le don de François nous intéresse ici moins que la façon dont il s’y est pris pour leur venir en aide, et la réaction intime de son cœur si délicat.

La compassion rend ingénieux : « François portait un manteau neuf ; les Frères avaient mis tout leur cœur à le lui procurer. Un indigent se présenta, tout éploré : il venait de perdre sa femme et avait à charge plusieurs petits enfants. Le saint lui dit : “Pour l’amour de Dieu, je te donne mon manteau, mais à une condition : si tu le vends, fais-le payer très cher ! ”. Les frères accoururent pour reprendre le manteau et empêcher pareille largesse. Mais François encourageait du regard le brave homme qui, rendu audacieux, se cramponnait au manteau et le défendait à coup de griffes, comme lui appartenant. Finalement, les frères lui rachетèrent le manteau, il empocha la somme et retourna chez lui » (2 Cel 88).

Garder, c’est voler : « Revenant un jour de Sienne, François rencontra un pauvre et dit à son compagnon : “Frère, il faut que nous rendions à ce pauvre son manteau, car il lui appartient. On nous l’a prêté jusqu’à rencontre d’un plus pauvre que nous ! ”. Mais son compagnon savait ce qu’exigeait la santé de François et s’opposait à cette donation. François s’écria : “Je ne veux pas être un voleur ! Ce serait voler que de ne pas donner à plus pauvre que nous ”. L’autre le laissa faire, et François donna son manteau » (2 Cel 89).

L’amour des pauvres enseignait donc à François une nouvelle « définition », combien héroïque ! du droit de propriété. Ce que ces
textes manifestent plus encore, c’est le sens psychologique exquis par lequel il devinait les besoins et aspirations des autres et se mettait de plain-pied avec eux.

**Légende de Pérouse**

Cet état d’âme, il le pratiquait aussi vis-à-vis de ses frères, comme en témoigne la *Légende de Pérouse*.

*Agapes impromptues*: « François, aux débuts de l’Ordre, demeurait avec ses frères à Rivo Torto. Une fois, vers minuit, tous étaient en train de dormir sur leurs pauvres paillasses, lorsqu’un des frères se mit à crier : “Je meurs! Je meurs!” François se leva, un flambeau fut allumé, et François de demander : “Qui a crié : Je meurs?” Un frère dit : “C’est moi, je meurs de faim”. François ne voulut pas que le frère rougît de manger seul. Il fit sur le champ préparer un repas auquel tout le monde prit part » (LP 1).

*Pique-nique et charité*: « Il y avait un frère qui était très faible et malade. En le considérant, François fut ému de pitié. Il se dit en lui-même : “Si, de bon matin, le frère mangeait des raisins mûrs, je crois que cela lui ferait du bien”. Un jour il se leva sans bruit, de grand matin, appela ce frère, et le conduisit dans une vigne proche de l’église. Il choisit un cep où les grappes étaient belles et bonnes à manger. S’asseyant près de la vigne avec ce frère, il mangea lui aussi des raisins pour que le frère n’ait point honte d’en prendre seul. Tout en mangeant, le frère louait le Seigneur Dieu. Tant qu’il vécut, il rappelait souvent avec beaucoup d’émotion et de dévotion cette délicatesse du Père à son égard » (LP 5).

porterez en outre des œufs et des fromages. Et le Seigneur leur inspirera de se convertir, à cause de votre humilité et de votre charité.”» (LP 90).

Respect aux lépreux: «Un jour, à la Portioncule, François trouva Frère Jacques le Simple en compagnie d’un lépreux couvert d’ulcères qui, ce jour-là, était venu jusqu’à l’église. François dit au frère Jacques: “Tu ne devrais pas faire sortir ainsi nos frères chrétiens, car cela n’est bon ni pour toi ni pour eux.” Frères chrétiens, c’était le nom qu’il donnait aux lépreux. François n’eut pas plus tôt prononcé ces paroles qu’il s’en repentit. Il dit: “Ma pénitence sera de manger avec mon frère chrétien et au même plat que lui !”. Quand il fut assis pour le repas avec le lépreux et les autres frères, on posa une écuelle entre eux deux. Or le lépreux était tout couvert de plaies et d’ulcères; ses doigts, dont il se servait pour manger, étaient rongés et sanguinolents, si bien que lorsqu’il les portait à l’écuelle il en dégouttait du sang. A cette vue les frères étaient très attristés, mais ils n’osaient rien dire, par crainte du Père. Celui qui écrit ces lignes a vu la scène et il en rend témoignage» (LP 22).

Nous pouvons arrêter ici notre glane de textes: elle suffit à manifester la plupart des sentiments de François vis-à-vis de «ceux qui souffrent». Ces textes nous ont montré François découvrant, jeune encore, la souffrance des autres, puis éduquant ses frères à une extrême délicatesse envers les pauvres gens de toutes catégories, surtout les lépreux.

L’enquête pourrait se poursuivre, car la veine à exploiter est très riche, et les textes se présentent par dizaines à la fois. Mais déjà l’ensemble présenté ici est assez secouant. Il ne nous apprend sans doute rien de nouveau sur la conception évangélique de la douleur, car l’Évangile est complet et il n’y a rien à y ajouter. Mais il nous enseigne comment un petit groupe humain, dans une petite ville italienne du XIIIe siècle, entraîné par François, a eu le courage de faire fi de tous les préjugés et de vivre à la lettre l’Évangile, Bonne Nouvelle annoncée aux malheureux.

François-Régis DURIEUX ofm.
La « compassion »
de saint François

La compassion : une vertu chrétienne, une forme délicate de sensibilité, ou simplement une manifestation de savoir-vivre poli : ainsi pour nous se traduit-elle selon les cas. Chez François d'Assise, quelles étaient les dimensions spirituelles de cette participation à la souffrance d'autrui ? Les textes étudiés au chapitre précédent permettent d'en dégager trois principales :

- à l'égard du souffrant, essai de réinsertion dans un circuit normal de relations humaines et fraternelles ;
- pour lui-même, un engagement personnel total ;
- à l'égard des autres hommes, une provocation évangélique et prophétique.

**

Malade, pauvre ou malheureux, celui qui souffre ressent toujours, — même si cela n'affleure pas sa conscience réflexive, — une sorte de manque d'amour vrai qui le taraude. C'est comme un étrange et humiliant malaise, une sensation d'être de trop, d'être débranché sinon rejeté ; il se sent autre, presque anormal ; il a honte, comme s'il était hors du circuit des relations humaines naturelles ; il en arrive même parfois à s'en croire indigne, et certains finissent par aimer rester en marge de tout ce qui, chez les autres, est normal et heureux.

Pour François, il ne saurait être question un instant de laisser un frère dans un tel état. La souffrance d'autrui était une écharde dans sa propre chair. Rebrancher ces malheureux sur le circuit dont ils ne devraient jamais être coupés, tel est mon premier et plus
La « compassion » de saint François

profond réflexe. « Le lépreux, qui tendait la main pour une aumône, reçut avec sa pièce un baiser ». Ce baiser au lépreux, qui ouvre et détermine toute sa carrière, est symbolique à cet égard : embrasser le type même du paria, de l’évité, du séquestré, le traiter comme un homme, comme n’importe quel frère : voilà l’attitude que l’on retrouve dans tout le comportement de François à l’égard de ceux qui souffrent : les brigands qu’il régale, l’ànier qu’il abreuve, le prêtre concubinaire dont il baise les mains, la vieille maman de deux frères qui reçut un bel évangile tout neuf, tant d’autres encore ne s’y sont pas trompés. Une marque d’amour vrai, respectant leur personne, leur avait rendu à la fois la confiance dans l’avenir, leur appétit de vivre, leur dignité à leurs propres yeux, et l’assurance épanouissante qu’ils n’étaient pas de trop dans le cercle normal des relations humaines. « Jamais, écrit Chesterton, un homme n’avait rencontré le regard de ces brûlants yeux bruns sans recevoir la certitude que François Bernardone s’intéressait véritablement à lui, à sa vie intérieure unique et particulière... qu’il était pris au sérieux ».

Normalisante et ragaillardissante : telle est la première caractéristique de la compassion de François. Le joyeux réveillon improvisé en communauté pour le petit frère qui mourait de faim est le symbole même de cette attitude fraternellement réaliste.

Compatir, c’était aussi pour François prendre une part active à la peine d’autrui : souffrir avec lui, et tout faire pour le soulager. Compréhension et efficacité ; engagement total de la sensibilité et de l’affectivité, et cela « avec humilité et bonne humeur », comme il en donne lui-même la consigne (LP 90).

Ne mentionnons que pour mémoire le fait (alors pas tellement extraordinaire) de tout quitter et de distribuer ses biens aux pauvres : nombre de contemporains l’ont fait. Ces distributions générales et anonymes n’ont rien de spécifiquement franciscain.

L’attitude de François est plus audacieuse et plus exigeante, car c’est toute sa personne qu’il met au service des personnes. Ici encore il met en œuvre l’Evangile, il en applique à la lettre les consignes : Si quelqu’un te demande ta tunique, donne-lui aussi ton manteau ; et si quelqu’un te demande de faire mille pas, fais-en mille autres avec lui. D’où l’extraordinaire ballet d’objets changeant de possesseurs : nourriture, manuscrits, vêtements ; d’où les longs voyages à travers l’Italie, et jusqu’à Damiette et en Espagne ; d’où les formes concrètes du service d’autrui, et même ce service des lépreux un moment imposé comme stage de noviciat aux jeunes recrues de l’Ordre. Et, pour soigner les lépreux, François « vivait avec eux » (1 Cel 17). Pas une ombre de snobisme : François ne flirtait pas avec la compassion.
Et lorsque les moyens naturels s'avèrent insuffisants ou inexistantes, François trouve tout naturel de recourir au surnaturel, de faire entrer Dieu dans le jeu (n'en est-il pas l'inventeur ?) : la nomenclature de ses miracles est plus impressionnante par la volonté qu'elle manifeste de soulager autrui, que par le nombre et le pittoresque des épisodes merveilleux.

La « compassion » de saint François voulait encore être une provocation, entraîner les autres hommes. Et cela, pas seulement en aiguillant les bonnes volontés vers des « cas » urgents (par exemple le médecin de Rieti invité à soigner gratuitement une pauvre femme ; le frère Gilles, encore postulant, invité à donner son manteau). Non : les actions de François se veulent résolument prophétiques, en ce sens qu'elles montrent jusqu'où on peut aller quand on prétend aimer le Christ, et en ce sens qu'elles montrent par avance sur terre ce que sera le Paradis où chacun pensera plus à se donner qu'à recevoir, où tous s'aimeront vraiment. Lorsque François s'écrie : « Je veux vous envoyer tous en Paradis ! », c'est à la fois parce que, pour l'éternité, le don de nous-mêmes sera constitutif de notre bonheur, et parce que, ici-bas déjà, il n'est de bonheur que dans l'oubli de soi et le service du prochain.

C'est une attitude de provocation au bon sens du terme : elle secoue les apathies, donne mauvaise conscience aux égoïstes, fournit de l'imagination créatrice aux esprits engourdis et ouvre sur Jésus-Christ et sur ses membres souffrants les chrétiens qui auraient tendance à se replier sur eux-mêmes. Provocation, c'est-à-dire exigence de dépassement.

La réponse du XIIIe siècle fut d'ailleurs admirable : la floraison d'œuvres, de confréries et d'institutions charitables est alors aussi merveilleuse que celle des cathédrales et des écoles ; elle mobilisa certainement plus de cœurs et de bras que n'en durent employer toutes les églises gothiques. « Jamais depuis les temps apostoliques, dit Celano, n'avait été adressé au monde un appel d'une telle ampleur » (3 Cel 1). On comprend pourquoi Rilke affirmait que le retour d'un Poverello au XXe siècle ferait voler notre monde en éclats.

Voilà donc comment et jusqu'à quelles dimensions François a mis le monde en état de fraternité.

Tirons-en la leçon en lui empruntant les termes mêmes d'une de ses Admonitions : « Les saints ont agi, eux ; et nous nous contenterions de rapporter leurs actions ? » (Adm 6, 3).

Damien VORREUX ofm.
François d'Assise, homme de paix

François d'Assise est apparu, en son temps, comme un homme de paix. Non seulement comme un messager ou un prédicateur de la paix, mais comme un créateur de paix. C'est là un des aspects essentiels de son charisme.

Comment a-t-il vécu sa relation avec les autres et à lui-même pour devenir ce merveilleux créateur de paix ? Quel est le secret de son charisme ? Comment a-t-il formé ses frères pour qu'ils soient eux aussi des instruments de paix ? Comment leur a-t-il appris à vivre leurs relations entre eux et avec les autres hommes, dans un monde de conflits ?

FRANÇOIS LE VIOLENT

Frère universel, homme de paix, François ne l'était pas à sa naissance, il l'est devenu. Comment ?

Un être ouvert à la relation

Le jeune François nous est présenté dans les différentes biographies primitives comme un être très sociable, spontanément ouvert aux échanges. Il avait le contact facile et agréable. Non content de rechercher la société, François la suscitait, il la créait autour de lui. Parmi ses compagnons, il était l'enchanteur, l'entraîneur, le chef de file.

Cette richesse naturelle, sur le plan relationnel, s'était encore accrue et affinée au contact du mouvement culturel de l'époque. Issu des cours seigneuriales du midi de la France, l'idéal de l'amour courtois avait gagné toute l'Europe, à travers les chants des trou-
badours et les romans de chevalerie. Ce nouvel art d’aimer, empreint de vénération, de délicatesse et de noblesse, en un mot cette courtoisie trouva un écho profond dans le cœur et l’esprit de François, et n’allait cesser d’inspirer sa vie de relation.

Un violent

Cependant, sous ce caractère très sociable et même courtois, se cachait un fond de violence et d’agressivité. François appartenait à la classe montante des marchands, âpres au gain et avides de pouvoir. Après s’être appuyés sur le petit peuple, pour évincer les seigneurs, ces riches bourgeois s’en éloignaient à présent et, se rapprochant des nobles, rêvaient pour eux-mêmes de quartiers de noblesse.

Pietro Bernardone, le père de François, nourrissait, lui aussi, de grandes ambitions pour son fils. François, quant à lui, se trouvait tout à fait à l’aise dans ce monde de parvenus. Il n’avait qu’un désir : paraître, briller, dominer.

Ses ambitions grandirent avec l’âge. Il n’entendait pas rester au commerce de son père et n’être lui-même qu’un marchand drapier. S’il lui arrivait, dans son sommeil, de rêver à la boutique paternelle, il la voyait transformée en un palais magnifique dont les salles resplendissaient de l’éclat de toutes sortes d’armes. Et c’était pour lui, bien sûr, que brillaient ces armes. Pour lui et pour ses chevaliers. Le jeune François, fasciné par la gloire, faisait des rêves étoilés. La gloire s’acquérerait alors à la guerre. Et ceux qui aimaient se battre en trouvaient partout l’occasion.

Ce qui est sûr, c'est que deux ans plus tard il s'enrôle dans la milice communale. Travaillée par les revanchards de la noblesse d'Assise qu'elle héberge, Pérouse est entrée en guerre contre son éternelle rivale. François participe à la bataille de Collestrada, non loin du Pont Saint-Jean. Il y est fait prisonnier et passe un an dans les geôles de Pérouse. Fait remarquable : durant sa captivité, il est assimilé aux chevaliers prisonniers, c'est-à-dire aux professionnels de la guerre.

A son retour de captivité, après avoir retrouvé la santé, François se prépare à nouveau à guerroyer. Cette fois, il décide, avec un jeune patricien d'Assise, de rejoindre en Apulie les armées pontificales qui, sous le commandement de Gauthier de Brienne, combattent les armées impériales. La guerre ne lui fait pas peur. Il la recherche. La cause est noble, dira-t-on. Mais la noblesse de la cause n'enlève rien à la violence des moyens. L'on sait comment François fut arrêté à Spolète par une voix intérieure, et rentra à Assise, sans donner suite à son projet. Une autre cause, un autre service, plus noble et plus pacifique, l'attendaient.

Il reste que le premier idéal de François fut celui du guerrier valeureux, noble et courageux. Ceci nous conduit à une réflexion : François avait le tempérament d'un « battant ». La paix, quand il la découvrira, ne sera jamais pour lui un refuge. La paix évangélique ne sera pas pour lui la réaction d'une vie frileuse qui cherche à se protéger des affrontements de ce monde. Elle ne sera pas un en-deçà de la guerre mais un au-delà de la guerre. Elle aura une allure militante et constructive.

CONVERSION ET VOCATION A LA PAIX

Une nouvelle qualité de relation

La volonté de prestige et de puissance, si importante qu'elle fût chez François, n'exprimait pas cependant toute sa personnalité. Il y avait, en lui, des dispositions naturelles qui le rendaient sensible à la misère des autres. On le voit à sa réaction devant le mendiant que, dans un premier mouvement, il a congédié, mais qu'il s'efforce après coup de rejoindre. C'est encore plus net dans son comportement, en captivité, à l'égard d'un chevalier bougon, qu'il réussit à réconcilier avec ses compagnons d'infortune.

Toutefois, ce don naturel de sympathie et de compassion avait ses limites. Ainsi François ne pouvait supporter, même de loin, la
vue d’un de ces lépreux qui se promenaient parfois dans la campagne
d’Assise. Il les fuyait. C’était un monde qu’il ne voulait pas connaître.
Quant aux pauvres, aux misérables, aux humiliés de toutes sortes, il
lui arrivait de leur faire l’aumône ; mais eux non plus n’appartenaient
pas vraiment à son univers de beauté et de gloire. Entre la beauté
et les humiliés, François avait choisi la beauté. La beauté et la
gloire.

Il est probable que, laissé à lui-même, François aurait suivi ce
penchant qui l’aurait amené nécessairement à marcher sur bien des
choses. Fort heureusement, le Seigneur en a disposé autrement.
François a raconté, dans son Testament, la transformation qui
s’opéra en lui, à l’initiative du Seigneur. Il n’hésite pas à présenter
sa conversion comme une ouverture à un autre type de relation
humaine : « Le Seigneur, écrit-il, me donna ainsi à moi, frère François
de commencer à faire pénitence (à changer de vie) : lorsque j’étais
dans les péchés, il me semblait extrêmement amer de voir des lépreux.
Et le Seigneur lui-même me conduisit parmi eux et je leur fis miséri-
corde. Et, au retour, ce qui m’avait semblé si amer s’était changé pour
moi en douceur de l’âme et du corps. Après quoi, j’attendis peu et je
sortis du siècle » (Test 3).

Ainsi, selon François lui-même, sa conversion s’est jouée sur le
plan de la relation aux autres. Son univers a éclaté : il s’est ouvert
à des hommes dont il se tenait éloigné jusqu’alors, qu’il ne voulait
pas voir et qu’il excluait de son monde. Il ne s’agit pas seulement
d’un élargissement du champ de ses relations. C’est la relation elle-
même qui a changé de qualité et de sens. Elle ne lui est plus dictée
par ses ambitions personnelles ; elle n’est plus inspirée et portée par
la volonté de prestige et de puissance. Elle jaillit d’une tout autre
source : la compassion. Une compassion plus forte que toute fierté
et que toute répugnance. « Je leur fis miséricorde ». Le mot « misé-
ricorde » est important. Il est à prendre dans la plénitude de son
sens. François a pitié de ces malheureux et il leur témoigne une
compassion effective par les soins qu’il leur donne et la considération
qu’il leur apporte. Au sens évangélique du mot, il est devenu leur
« prochain ».

En s’ouvrant ainsi, dans la compassion, à la misère et à la
souffrance du monde, François voit tomber un mur. Désormais, la
profondeur du monde s’offre à son regard. Il ne renie certes pas la
beauté de la création. Camus disait : « Il y a la beauté et il y a les
humiliés ». François voudra unir les deux dans une double fidélité,
dans une double fraternité.
François d’Assise, homme de paix

Comment expliquer ce changement soudain, cette brèche dans l’univers de François, désormais livré tout entier au grand souffle de la miséricorde et de la compassion ?

Depuis son retour de Spolète, il recherchait ce que Dieu attendait de lui. Il se retirait volontiers dans les petites églises de la campagne d’Assise, à Saint-Damien, notamment. Là, durant de longues heures, en regardant le Christ crucifié, il découvrait la grande miséricorde de Dieu, la grande douceur de Dieu. Et il se laissait pénétrer corps et âme par cette révélation de tendresse qui bouleversait sa vision du monde. Le Crucifix de Saint-Damien le faisait entrer dans les abîmes de cette compassion qui a porté le Très-Haut Fils de Dieu à s’identifier avec tous ceux qui peinent et qui souffrent, avec tous ceux qui sont rejetés et méprisés.

On ne peut séparer le changement radical, survenu en François, sur le plan de la relation aux hommes, de cette expérience spirituelle qui lui donne de rencontrer, à travers l’humanité du Christ, le regard miséricordieux de Dieu sur l’homme. La nouvelle présence de François au monde s’inspire directement de cet amour miséricordieux, manifesté en Jésus, et qui a pour objet de prédilection les plus déshérités. N’est-ce pas ainsi qu’il faut comprendre les paroles du Testament : « Le Seigneur lui-même me conduisit parmi eux » ?

François ne restera pas longtemps au service des lépreux. Sa vocation le poussera vers d’autres tâches, mais il n’oubliera jamais la lumière qu’il a trouvée auprès d’eux : ce regard miséricordieux sur l’homme. Il écrira dans la Règle de 1221 : « Les frères doivent se réjouir quand ils se trouveront parmi des personnes viles et méprisées, parmi des pauvres et des infirmes, des malades, des lépreux et des mendians, le long des chemins » (1 Reg 9, 2).

Et vers la fin de sa vie, il reviendra au service des lépreux, comme à la source de son être nouveau.

Vocation évangélique et Mission de paix

Cette nouvelle présence aux hommes, sous le signe de la miséricorde et de la compassion, va mettre François sur le chemin de la découverte de sa vocation évangélique et de sa mission de paix. Pour répondre à la demande du Crucifix de Saint-Damien, il s’était fait maçon ; il se consacrera deux ou trois ans à restauder diverses petites églises des environs d’Assise, tout en menant la vie d’ermite. Un jour, dans l’une de ces chapelles, refaites de ses mains, il entend le passage de l’Evangile qui rapporte l’envoi des disciples en mission.
François parmi les hommes

A cet instant, c'est l'illumination dans son esprit. Il vient de découvrir sa vocation. Il voit clairement ce que Dieu attend de lui : "Voilà ce que je cherche, s'écrie-t-il, voilà ce que je brûle d'accomplir du plus profond de mon cœur !" (1 Cel 22). Et sur le champ, il renonce à sa vie d'ermite et de bâtisseur d'églises, et il se met à parcourir le pays, annonçant la paix aux gens qu'il rencontre.

Ce qui a frappé et séduit François dans l'évangile de l'envoi des disciples, c'est avant tout une "forme de vie", selon son expression : le genre de vie des disciples envoyés par le Maître dans le monde.

Cette vie itinérante, pauvre et missionnaire, lui est apparue comme l'expression parfaite de la "sequela Christi". Suivre le Christ, c'est adopter ce genre de vie, marqué par la mission, inséparable de la mission. Celle-ci définit la vie évangélique, telle que le veut François.

Or, cette mission est avant tout une mission de paix, c'est du moins ainsi que François la perçoit. Jésus, en envoyant ses disciples, leur dit en effet : "Dans quelque maison que vous entrez, dites d'abord : "Paix à cette maison"." François reprend à son compte cette parole : "Comme salutation, écrit-il dans son Testament, le Seigneur me révéla que nous devions dire : Que le Seigneur te donne la Paix". La paix, voilà le mot-clé, le mot qui résume tout le passage évangélique, pour François. Celano écrit : "Il circulait à travers villes et bourgades, il annonçait le Règne de Dieu et prêchait la paix" (1 Cel 36). "Il commençait chacun des ses sermons par un souhait de paix, avant de transmettre à l'assistance la parole de Dieu ; il disait : "Que le Seigneur vous donne la paix !" " (1 Cel 23).

La paix que François annonce, à la suite du Christ, est la paix messianique. Cette paix ne fait qu'un avec la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu. Elle est avant tout un don. Elle exprime la réconciliation que Dieu offre à l'homme, le regard miséricordieux de Dieu sur l'homme, la nouvelle relation de Dieu avec les hommes. Mais, en même temps, elle est une exigence de réconciliation des hommes entre eux, un appel à de nouvelles relations entre les hommes.
François d'Assise, homme de paix 221

L’ACTION DE FRANÇOIS EN FAVEUR DE LA PAIX

Au regard de tous les conflits de l’époque que je ne ferai ici que citer — lutte du sacerdoce et de l’empire, croisade contre l’Islam, guerres civiles entre bourgeois et seigneurs féodaux, conflits sociaux entre riches marchands et menu peuple, au sein des communes — l’action de François peut paraître, à première vue, bien modeste. Des exhortations à la paix ici et là, quelques interventions directes dans des conflits locaux, une démarche auprès du Sultan, qui fut sans lendemain, tel est à peu près le bilan de cette action. Autant dire que François n’a résolu aucun des grands conflits de son temps. Et cependant les contemporains ont salué en lui un homme de paix, à la fois messager et créateur de paix. Il y a lieu, sans doute, de faire une distinction entre l’efficacité politique d’une action et son retentissement prophétique dans la conscience des hommes.

René Dubos disait : « Il importe de penser globalement et d’agir localement ». Il faut les deux : la vision globale et l’action locale. Si les interventions locales et limitées de François en faveur de la paix ont eu un retentissement prophétique, c’est bien parce qu’elles étaient porteuses d’une grande espérance et qu’elles ouvraient une perspective nouvelle, une vision d’avenir. Elles faisaient voir la possibilité de rapports nouveaux entre les hommes, et elles en offraient, en quelque sorte, la primeur. Cette espérance, cette voie nouvelle (cette utopie, diront certains) avait un nom : la Fraternité.

Aussi distinguons-nous dans l’action de François deux plans :
— celui des interventions ponctuelles et directes en faveur de la paix ;
— et celui de la grande perspective fraternelle qu’il s’est efforcé d’ouvrir, par la création de la Fraternité : ce qu’on pourrait appeler l’« utopie » franciscaine.

Interventions locales

On peut citer celles de Bologne, Arrezzo, Assise. Il y en eut d’autres. Je m’arrêterai à celle de Bologne, à titre d’exemple.

Le témoignage que nous a laissé un certain Thomas, archidiacre de Spalato, est des plus vivants ; il nous peint sur le vif l’action de François. « Cette année-là (en 1222), écrit-il, je résidais au Studium de Bologne ; le jour de l’Assomption, j’ai vu saint François prêcher sur la place, devant le palais public. Presque toute la ville y était rassemblée. Voici le thème de son sermon : les anges, les hommes et
les démons... En réalité, il parla pendant tout son discours du devoir d'éteindre les haines et de conclure un nouveau traité de paix. Il portait un méchant habit ; toute sa personne semblait insignifiante ; son visage n'était pas beau. Mais Dieu conféra tant de pouvoir à ses paroles qu'elles ramenèrent la paix dans maintes familles seigneuriales, déchirées jusque-là par de vieilles haines, cruelles et furieuses jusqu'à l'assassinat... » (cité en Saint François d'Assise — Documents, pp. 1345-1346).

Deux choses méritent notre attention dans le témoignage de Thomas de Spalato. Remarquons tout d'abord que parlant d'un sujet théologique qui se prêtait facilement à des discussions académiques, « Les anges, les hommes et les démons », François va droit à ce qui lui semble l'essentiel : les relations humaines, la paix entre les hommes. C'est sur ce terrain qu'il voit se jouer le destin des hommes.

La deuxième chose qui frappe, c'est l'insistance de François sur la nécessité de conclure un nouveau traité de paix. La paix qu'il prêche ne se réduit pas à un état d'âme, à de nouvelles dispositions intérieures. Il n'y a de paix effective et durable entre citoyens que dans le respect des droits de chacun. Ces droits ont été bafoués ; il faut les rétablir. Ces droits doivent être clairement inscrits dans la charte. Nous sommes au temps des chartes de liberté. François, en vrai fils de la commune d'Assise, sait ce dont il parle, quand il invite les habitants de Bologne à conclure un nouveau traité de paix, à former un nouveau pacte social. On retrouve la même préoccupation dans l'intervention de François à Arrezzo. Même souci d'asseoir la paix sur un traité. Là aussi, la ville revient à la paix en retrouvant le respect de la charte établissant les droits de chacun.

Ainsi, dans son action en faveur de la paix, François s'appuie sur le dynamisme social de l'époque, en invitant les gens à revenir à l'inspiration première des communes, c'est-à-dire à l'esprit d'association, tel qu'il s'était exprimé dans les chartes de liberté.

Toutefois, François sait par expérience que le dynamisme social ne saurait suffire à instaurer une vraie communauté humaine. Laissé à lui-même, il déraper vers de nouvelles injustices. L'expérience des communes est flagrant. La domination de l'argent a eu tôt fait d'étouffer l'idéal d'association qui avait présidé à la révolution communale. Si François se réfère à cet idéal, c'est pour lui donner un autre souffle.

Ce sera toujours la mission des hommes évangéliques et le secret de leur réussite que d'insuffler dans le réseau multiforme des rapports
interpersonnels et sociaux, en même temps que la justice, le souffle de réconciliation et de fraternité qui constitue le message messianique de l’Évangile.

Une vision d’avenir : la Fraternité

Les interventions personnelles et locales de François en faveur de la paix ne se laissent pas séparer du grand mouvement fraternel qu’il s’efforça de créer. La Paix franciscaine a un nom, un visage : la Fraternité. La Fraternité, en tant qu’elle est porteuse d’une espérance pour toute l’humanité.


Le mérite de François fut, en effet, de lancer un nouveau type de communauté, à la lumière de l’Évangile et en réponse aux aspirations de son temps. Il se garda bien de copier les anciens modèles monastiques très impliqués dans le système féodal, du fait de leurs propriétés. « Après que le Seigneur m’eut donné des frères, écrit-il dans son Testament, personne ne me montra ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon la forme du saint Évangile ». François crée la fraternité. Le signe distinctif de la nouvelle communauté sera d’être une fraternité. Le paternalisme abbatial et seigneurial est répudié : « Aucun frère, est-il écrit dans la Règle de 1221, n’aura, surtout sur ses compagnons, un pouvoir de domination... » « ...Aucun ne se fera appeler prieur ». Ni dominant, ni dominé. Tous également frères, chacun étant au service de tous.
Le terme « frère », retrouvé dans sa vertu évangélique, devient le nom propre des membres de la nouvelle communauté, nom qui les distingue des moines et des chanoines. Ainsi, ce que les communes médiévales n’avaient pas réussi à réaliser, François et ses frères s’efforçaient de le vivre, à la lumière de l’Évangile. Ils reprenaient et accomplissaient le grand rêve de leur temps. Des hommes venus de tous les horizons et appartenant à toutes les conditions apprenaient à vivre ensemble, libres de tout rapport de domination, fraternement associés. On se représente difficilement aujourd’hui le caractère révolutionnaire du projet. Il faut se rappeler que l’Église, dans son ensemble, était alors une Église seigneuriale, évêques et abbés étant eux-mêmes des seigneurs féodaux. En créant la fraternité, François rompt avec le système des seigneuries d’Église.

Ce n’est pas assez de dire que François concevait les rapports entre les frères en dehors de tout esprit de domination. Ces rapports, il les voulait chaleureux, affectueux, serviables, tout imprégnés d’un esprit de famille : « Les frères, où qu’ils soient, où qu’ils se rencontrent, se montreront les uns aux autres qu’ils sont de la même famille. En toute confiance, qu’ils se fassent connaître l’un à l’autre leurs besoins : car si une mère nourrit et chérit son fils selon la chair, avec combien plus d’affection chacun ne doit-il pas aimer et nourrir son frère selon l’esprit !... » (2 Reg 6, 7-10 ; 10-11).

Il ne faut pas cependant se représenter la fraternité franciscaine primitive d’une manière idyllique, comme un nid bien chaud, à l’abri de toutes les tensions. Une telle fraternité ne peut exister que grâce à une volonté sans cesse renouvelée de miséricorde et de réconciliation. A vrai dire, elle se mesure à sa capacité de bienveillance mutuelle et de pardon. « Les frères, écrit François, ne doivent pas se juger les uns les autres, ni se dénigrer ». Encore moins se condamner. Si certains péchent, ils doivent trouver dans leurs frères des hommes miséricordieux. François écrit, dans sa Lettre à un Ministre : « Voici à quoi je reconnaîtraï que tu aimes le Seigneur, et que tu m’aimes, moi, son serviteur et le tien : qu’il n’y ait aucun frère qui, après avoir péché autant qu’il peut pécher, s’il rencontre ton regard, ne revienne sans ton pardon, s’il a demandé pardon. S’il ne demande pas pardon, toi, demande-lui s’il veut être pardonné. Et si mille fois ensuite il péche sous tes yeux, aime-le plus que moi, pour l’attirer au Seigneur. Aie toujours pitié de tels frères » (LMin 9, 11)

On ne peut indiquer plus clairement et plus fortement quelle est la source de la fraternité franciscaine. Celle-ci puise toute son existence, toute sa patience, toute sa force dans le regard miséricordieux de Dieu sur l’homme. Elle ne se réalise vraiment que pour autant
François d'Assise, homme de paix

que chacun des frères, dans sa relation aux autres, s'inspire de ce regard qui ne juge pas, ne condamne pas : un regard compatissant, constructif, sauveur.

Nous touchons ici à l'essentiel de la fraternité franciscaine. Une telle fraternité n'est jamais pleinement réalisée. Elle est une utopie, penseront certains. Nous disons qu'elle est une espérance. L'espérance d'unehumanité réconciliée. L'espérance d'une réconciliation toujours offerte, toujours possible.

C'est précisément cette espérance que la fraternité franciscaine a pour mission de communiquer au monde. Cette fraternité ne vit pas repliée sur elle-même. Elle est envoyée parmi les hommes.

Les premiers frères ne sont pas encore au nombre de dix que déjà François les envoie deux par deux à travers le pays, avec mission d'annoncer la paix : « Allez, frères bien-aimés, parcourez deux à deux les diverses contrées du monde, annoncez la paix aux hommes » (1 Cel 29). Dans la pensée de François, fraternité et mission de paix vont de pair. Plus précisément l'annonce de la paix se fait par la fraternité, par le rayonnement et la contagion de la fraternité.

La mission de paix ne consiste pas seulement, en effet, dans une annonce verbale. La paix, les frères doivent la proclamer et la communiquer d'abord par leur comportement, par la qualité de leurs relations entre eux et avec le reste des hommes : « Lorsque mes frères vont par le monde, écrit François dans la Règle de 1223, je leur conseille, je les avertis et je leur recommande, en notre Seigneur Jésus-Christ, d'éviter les chicanes et les contestations, de ne point juger les autres ; mais qu'ils soient aimables, pacifiques, modestes, doux et humbles, parlant honnêtement à tous, comme il convient... Et, en quelque maison qu'ils entrent, qu'ils disent d'abord : Paix à cette maison » (2 Reg 3). « Tous les frères, écrit-il dans la Règle de 1221, auront soin de ne calomnier personne, d'éviter les disputes... Ils ne se querelleront point entre eux ni avec d'autres... Ils seront animés de la plus grande douceur envers tous les hommes » (1 Reg 11, 1-3). Ainsi, les frères, envoyés dans le monde, annoncent la paix en s'efforçant de réaliser la fraternité entre eux et avec les hommes parmi lesquels ils se trouvent... Aux frères qui vont chez les Sarrasins, François conseille comme première manière d'annoncer l'Évangile : « Qu'ils évitent querelles et disputes ». La paix franciscaine a toujours le visage de la fraternité.

Ce visage où rayonne l'espérance de l'unité retrouvée, la fraternité franciscaine le révèle en allant vers les plus pauvres, vers les plus petits et les plus méprisés. J'ai déjà cité la phrase de la Règle
de 1221 : Les frères doivent se réjouir quand ils se trouvent parmi des gens de basse condition et méprisés... » Vécue avec les pauvres gens, la fraternité franciscaine apparaît non seulement comme l’annonce prophétique, mais déjà comme la primeur d’une humanité réconciliée, où il n’y aura plus ni dominants, ni dominés, mais seulement des frères et des sœurs, tous animés par le grand souffle de tendresse et de pardon venu du Père, dans le Christ.

CONCLUSION

Rêve, incantation, utopie ? La fraternité franciscaine serait cela, et elle ne serait que cela, si elle n’était d’abord une espérance vécue dans le Christ, au milieu des conflits de ce monde.

Fraterniser avec tous les hommes, avec toutes les créatures, comme le fait François d’Assise, c’est opter, à la lumière de la Rédemption, pour une vision du monde où la conciliation l’emporte sur la déchirure ; c’est s’ouvrir, par-delà toutes les séparations et les solitudes, à un univers de dialogue et de communion dans un souffle immense de pardon et de réconciliation.

Une telle fraternité n’existe et ne rayonne que dans l’espérance qui l’habite et en laquelle s’exprime tout le dynamisme de la Rédemption : l’espérance de convertir toute hostilité en une tension fraternelle à l’intérieur d’une unité de création... N’est-ce pas le sens profond du Cantique des Créatures ? Ce Cantique qui célèbre la grande fraternité cosmique et auquel François ajouta la strophe sur le pardon et la paix, replace l’homme dans l’unité de la création, sous le signe de la réconciliation. Cette unité n’est pas à rechercher en arrière, dans le passé, mais en avant, là où elle s’offre comme un don à recevoir et une tâche à réaliser.

Eloi LECLERC ofm.
François face au monde créé
Le nom de saint François d'Assise est lié dans l'esprit de la plupart de nos contemporains, chrétiens ou non, à la fraternisation universelle et à l'harmonie avec la nature. Cette vision est à l'évidence liée à un certain romantisme ambiant. Cela fait comprendre — en partie seulement — pourquoi la popularité de François a toujours été si grande. Actuellement elle connaît un renouveau incontestable. Bien des événements d'ailleurs y ont contribué depuis une cinquantaine d'années, en particulier l'essor du scoutisme avec son éducation basée sur le contact avec la nature et la fraternisation entre tous les membres. Et ne l'oublions pas, saint François est le patron de la branche des louveteaux (8-12 ans).

Tous ceux qui aujourd'hui ont soif d'un retour à la nature sympathisent d'emblée avec la figure de saint François et les mouvements écologistes, dans leur ensemble, se réclament de lui. Jean-Paul II lui-même ne l'a-t-il pas proclamé *Patron céleste de tous les écologistes* au début de son pontificat le 29 novembre 1979 ? Et en convoquant récemment la rencontre de toutes les religions à Assise le 27 octobre 1986, le Pape a encore renforcé l'impact de la personne de saint François comme homme de paix et de fraternité, dont la seule évocation favorise l'harmonie entre les êtres les plus différents et même les courants de pensée les plus contraires.

Mais plusieurs questions restent à éclaircir avant de considérer le *Cantique des Créatures*, pour éviter de le lire uniquement comme l'œuvre d'un sentimental qui n'aurait du monde qu'une vision candide par excès d'optimisme. Fraterniser avec toutes les créatures, n'est-ce pas ignorer que le monde est dur, que l'homme est souvent plus méchant que bon avec son semblable ? Pour certains, l'univers de la fin du XXe siècle va plus vers l'auto-destruction apocalyptique que vers la fusion affective collective.

Finalement saint François est-il un utopiste dépassé ou un prophète d'un avenir souriant mais tellement improbable ?
Un malentendu à dissiper : Nature ou Création ?

Avant tout, posons une question préalable, car un malentendu est souvent en cause lorsqu’on parle de saint François : est-il un familier de la nature ou de la création ? Pour la plupart des gens, il est l’homme proche de la nature dans son acception la plus sensible, celui qui aime les fleurs et parle aux oiseaux : image charmante certes, mais sans doute pas la plus juste. En effet, comment se fait-il donc que tous les franciscanisants sont en général mal à l’aise quand on semble enfermer leur patron dans un cadre un peu «naturiste» ! Précisément parce que nous ne voyons pas d’abord en François un intime de la nature, mais un chanteur de la création.

La nuance est de taille et les mots ne sont pas interchangeables. Personne n’entend contester à François d’Assise une proximité toute affectueuse avec le monde dit inférieur, même si on peut discuter les détails historiques de tel ou tel événement un peu merveilleux. Personne non plus ne prétend mettre en doute que l’éméreillement spontané devant un beau paysage ait un certain rapport avec l’esprit franciscain. Mais en employant le mot de «création» ou de «créature», il ne s’agit plus de considérer le monde dit «naturel» comme un pur donné, à la disposition de l’homme pour son seul profit affectif ou matériel. La «création» est d’abord une réalité reçue de Celui qui en est l’origine, Dieu Créateur et Père de tous les hommes : création qui vient de lui et retournera à lui. De plus elle n’est pas une réalité inerte mais un monde vivant qui parle de Dieu à l’homme. Enfin la création englobe une réalité beaucoup plus vaste que la «nature» ; car l’homme lui-même fait partie de cette création, il est une créature parmi les autres, tout en y exerçant un rôle privilégié de co-créateur, de continuateur de l’œuvre divine commencée.

Or si saint François aime la nature, il est avant tout un chanteur et un poète de la Création de Dieu.

La Bonté du Créateur

N’en déplaise aux purs défenseurs de la nature, même si saint François est le patron de l’écologie, c’est d’abord avec un esprit de foi qu’il faut l’aborder si l’on veut comprendre ses relations avec le monde créé. En effet, ce que François recherche dans la création, ce n’est ni le bien-être physique, ni l’économie des ressources naturelles, mais la communion avec des êtres qui lui révèlent la bonté originelle d’un Père munificent. La façon dont François se comportait envers le monde sensible a frappé ses contemporains au point que tous ses
biographes l’ont relevé : « Qui pourrait nous décrire la douceur inon­
dant son âme lorsqu’il retrouvait dans les créatures la sagesse, la
puissance et la bonté du Créateur ? A contempler le soleil, la lune, le
firmament et toutes ses étoiles, il se sentait monter au cœur une joie
ineffable » (1 Cel 80).

Puissance, sagesse, bonté. Il y aurait beaucoup à dire sur chacun
des mots. François participe totalement à la vision théocentrique de
son époque où le monde reflète les qualités divines et entraîne
naturellement l’homme à la contemplation de Dieu. Mais plus spé­
cialement François d’Assise est sensible à la Bonté de Dieu. Il a été
tellement frappé de l’affirmation de l’Evangile « nul n’est bon que
Dieu seul », que cette bonté originelle du Créateur ressort sans cesse
de ses écrits : « Lui le Dieu très haut et souverain, le seul vrai Dieu...
tout bien est à lui qui seul est bon » (1 Reg 17, 18). Un peu plus
loin : « Il ne nous a fait et ne nous fait que du bien » (1 Reg 23, 8).
Et ailleurs : « Tu es, Seigneur, le bien souverain, le bien éternel, de
qui vient tout bien, sans qui n’est aucun bien » (Pat 2, et encore les
« Louanges de Dieu »).

Bonté de Dieu, beauté ou bonté des biens créés, François perçoit
tous les êtres comme des dons faits à l’homme pour lui permettre
son élévation et son retour vers Dieu. C’est pour cela que sa prière
est avant tout une offrande, une louange, un retour de tous ces biens
à Celui qui en est l’origine : « Tous les biens, rendons-les au Seigneur
Dieu très haut et souverain ; reconnaissions que tous biens lui appar­
tiennent ; rendons-lui grâces pour tout, puisque c’est de lui que pro­
cèdent tous les biens » (1 Reg 17, 17).

François est pauvre et ne possède aucun bien, mais devant la
Création il se sent riche de la bonté de Dieu qui lui fait profiter de
tant de merveilles. Il faut pourtant avoir un esprit de grand dépouil­
lement pour voir des merveilles là où tout un chacun ne perçoit que
choses banales et sans valeur. A un frère qui se plaint que les
aumônes n’ont rapporté que quelques méchants croûtons de pain
agrémentés seulement d’un peu d’eau fraîche, il répondra : « Frère
Masséo, nous ne sommes pas dignes d’un aussi grand trésor que celui­
là » (Fior 13).

Pour François tout est grâce et tout est don de Dieu car,
« dignes ou indignes, tous sont tributaires de la magnanime bonté de
notre grand Aumônier » (2 Cel 77).
La contemplation du Créateur à travers ses créatures

C'est dans cet esprit qu'il faut comprendre la vraie relation de saint François avec le monde créé. Dieu est Père, il est toute Bonté, mais en plus il a laissé des traces visibles de cette Bonté originelle : « (François) savait puiser un grand réconfort dans les choses de ce monde ; il les utilisait comme des armes quand il s'agissait de combattre le prince des ténèbres, et comme autant de miroirs pour contempler la bonté de Dieu. En toute œuvre il admirait l'Ouvrier ; il référerait au Créateur les qualités qu'il découvrait à chaque créature. Il se réjouissait pour tous les ouvrages sortis de la main de Dieu, et de ce spectacle qui faisait sa joie, il remontait jusqu'à Celui qui est la cause, le principe et la vie de l'univers. Il savait, dans une belle chose, contempler le Très Beau... Il poursuivait à la trace son Bien-Aimé en tout lieu de sa création, se servant de tout l'univers comme d'une échelle pour se hausser jusqu'au trône de Dieu » (2 Cel 165).

Ainsi le respect de la création est d'abord le respect de l'œuvre divine dont François discerne l'auteur à travers ses manifestations même les plus sensibles et les plus minimes. L'univers a un sens parce qu'il a un auteur ; et dans le mot « ouvrier » il ne faudrait pas voir un quelconque fabricant, mais un artiste qui a agi par amour. En créant le monde, le Père a extériorisé ses propres dons et a permis à l'homme de connaître une parcelle de la Beauté divine à travers des œuvres belles et bonnes. De plus l'homme lui-même se reconnaît comme créature ; François en ressent avant tout une grande humilité et une faculté particulière à entrer en communion fraternelle et joyeuse avec toutes les autres créatures.

L'affection fraternelle pour toutes les créatures

A partir de là s'éclaire d'un jour nouveau l'attitude affectueuse de François envers plantes, fleurs, animaux, tout ce monde appelé à tort « inférieur » :

« On n'avait jamais vu pareille affection pour toutes les créatures ; il leur parlait du Seigneur et les invitait à la louange. Pour ne pas éteindre de sa main les clartés qui sont le symbole de la Lumière éternelle, il laissait brûler cierges, lampes ou flambeaux. Sur les pierres il ne marchait qu'avec respect, par égard pour celui qui est appelé « Rocher ». Quand les frères allaient couper du bois, il leur défendait d'abattre le tronc, afin que celui-ci pût donner de nouvelles frondaisons... Il fallait réserver une plate-bande aux fleurs et aux plantes aromatiques pour rappeler à ceux qui viendraient s'y promener le
parfum de l'éternelle suavité. Il ramassait les vers sur le chemin, de peur de les voir écrasés par les passants. Pour que les abeilles ne meurent pas de faim durant l'hiver, il leur faisait porter du miel et du bon vin. Il appelait frère n’importe quel animal : il avait une prédilection cependant pour les plus doux d’entre eux » (2 Cel 165).

Ne nous y trompons pas et ne sourions pas. Il n’y a là ni sensiblerie déplacée ni puérilité tenant à son caractère, même si Celano nous dit encore que « les sentiments naturels de son cœur suffisaient déjà à le rendre fraternel pour toute créature » (2 Cel 172).
Par nature François est sans doute porté à une certaine attention aux autres ; pourtant toute son attitude envers les créatures ne s'explique que dans la lumière du Christ. Sinon pourquoi laisser un tronc dégarni dans une forêt, ce qui est tout à fait inesthétique ! Et pourquoi ramasser les vers plutôt que les insectes ?

Il est trop clair que le ver de terre lui rappelle le psaume 21 : « et moi je suis un ver et non pas un homme », et que les agneaux avaient sa prédilection parce que le Christ est appelé l’« agneau de Dieu ». Les nombreuses histoires sur les brebis et les agneaux qu’il a recueillis ou même rachetés pour leur éviter la boucherie sont remarquables dans cette optique seulement (1 Cel 78-79 et 2 Cel 111). François s’émeut de la mort d’un petit agneau, mais il est sans pitié pour la méchante truie qui l’a déchiqueté pendant la nuit ! Or dans le plan créateur de Dieu l’espèce porcine n’est certainement pas plus méprisable que l’espèce ovine !

Et si l’on nous rapporte qu’il a adopté aussi un faucon ou une cigale, c’est que le premier le réveillait à temps pour l’office et que la seconde n’avait pas d’égale pour chanter à sa manière les louanges de Dieu. Mais à la façon dont François donna congé à dame cigale, on comprend clairement qu’il a dû assez vite se lasser de supporter le crissement de l’insecte, ce qui serait arrivé à chacun d’entre nous de la même manière ! (cf. 2 Cel 171). François n’est pas un illuminé naïf, sa tendresse pour les animaux ne l’empêche pas de rester sagement réaliste dans la vie quotidienne et surtout communautaire.

**Le Cantique des Créatures**

C’est maintenant seulement qu’on peut commencer à comprendre un peu le sens du *Cantique des Créatures*.

Non seulement François est à l’aise dans le monde créé, non seulement il y reconnaît la marque du Créateur et Sauveur en fraternisant avec toutes les œuvres sensibles, mais François s’emer-
veille. Il jubile et il chante. « Sa bouche parlait de l’abondance de son cœur », écrit Celano, et dans son cœur il y a la jubilation d’être créé dans un monde porteur de la bonté du Christ sauveur : « En voyage aussi, très souvent, à force de méditer et de chanter Jésus, il en oubliait sa marche et invitait tous les éléments à louer Jésus avec lui » (1 Cel 115). L’émerveillement de François est une réponse à l’émerveillement de Jésus lui-même quand il s’adresse à son Père : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d’avoir caché cela aux sages et aux habiles, et de l’avoir révélé aux tout petits » (Mat 11, 25). Dans cette attitude de Jésus jubilant devant la révélation de son Père aux petits de ce monde, François voit la source de sa propre jubilation en face du monde créé.

Nous n’analyserons pas ici en détail la genèse ni le contenu du Cantique des Créatures1. Rappelons seulement quelques points indispensables. En 1224 François est malade et ses yeux surtout le font souffrir : il ne peut plus supporter la lumière du soleil ni la clarté du feu. Même en l’absence de bulletin de santé, nous savons qu’il souffre en fait non seulement de ses yeux mais de l’estomac, et probablement de fièvres rapportées d’Orient ; quelques mois plus tard il ne pourra même plus marcher.

Au milieu de toutes ces tribulations François eut pitié de lui-même et il invoqua le Seigneur pour qu’il lui donne la force de les supporter avec patience. Cette pensée le réconforta car il reçut aussitôt la révélation qu’un trésor lui était proposé, au-delà de tous les biens estimables, en compensation de toutes ces souffrances, et qui va le remplir de paix et de joie.

C’est dans ces sentiments que le lendemain il composa cette « Laude du Seigneur » qu’il appella lui-même « Cantique de Frère Soleil ». Le soleil est en effet, dit l’auteur de la Légende de Pérouse, « la plus belle de toutes les créatures, celle que l’on peut, mieux que toute autre, comparer à Dieu » (LP 43).

Remarquons qu’il s’agit bien d’une louange à Dieu, « Très-Haut, tout-puissant et bon Seigneur », celui que nul homme n’est digne de nommer. Et pourtant c’est à lui que François s’adresse en multipliant les qualificatifs à son égard. Non pas comme dans le Cantique des Trois Enfants du prophète Daniel, où il s’agit d’une invitation aux créatures pour qu’elles louent le Seigneur. Ici François va plus loin.

que de fraterniser avec les créatures et louer Dieu ensemble. Pour lui « la communion fraternelle aux créatures fait partie de sa démarche d'adoration ». Car c'est bien d'adoration qu'il s'agit d'un bout à l'autre du Cantique, une adoration émerveillée et jubilante qui lui permet d'oublier, « en considérant la gloire du Seigneur, la violence de ses douleurs et de ses maux » (LP 43).

François était aussi un musicien. Il composa non seulement les paroles mais la mélodie de son Cantique et il l'enseigna lui-même à ses compagnons. Comme nous regrettons aujourd'hui de n'avoir pas recueilli ce document unique et venant d'un tel maître, et qui nous aurait certainement réservé quelques surprises !

C'est le Frère Eloi Leclerc qui a le mieux analysé toute la dynamique du Cantique des Créatures ; en particulier la dimension symbolique des éléments énumérés selon une alternance régulière de « couples fraternels ».

Et cette symbolique des éléments traduit le désir profond de l'homme de se réconcilier avec lui-même et avec le monde entier en naissant à une « personnalité nouvelle et plénière ». Toutes les forces obscures de l'homme sont célébrées et transfigurées dans les éléments : la beauté des trois éléments lumineux — soleil, lune et feu —, le rayonnement du soleil, la clarté des étoiles, le calme du vent, l'utilité et la chasteté humble de l'eau, la force du feu et la maternité de la terre. En ces éléments, François exprime une communion fraternelle non seulement aux réalités de la nature mais aux forces intimes de l'âme que le Christ seul a menées à leur perfection.

La Création sous le signe du pardon

Une question se pose alors : la vision de saint François n'est-elle pas exagérément optimiste ? Le Cantique n'est-il pas le langage d'un homme un peu trop naïf et rêveur face à un monde dur et implacable ? Non, François n'est pas un naïf, il sait ce qu'est le monde, il connaît surtout le cœur de l'homme : « tant vaut l'homme devant Dieu, tant vaut-il en réalité, sans plus » écrit-il dans la 20e Admonition. François a souffert de la faim, de la maladie, de l'incompréhension de sa famille ou de l'Église, et même (surtout) de ses frères ; il connaissait les difficultés de la vie. Et précisément dans son Cantique il célèbre la joie du pardon. Ceci mérite quelques explications.

Sans doute la composition des deux dernières strophes est-elle circonstanciée. Mais il faut considérer le Cantique dans son ensemble. François n’y célèbre pas l’homme en lui-même comme sommet de la création, il ne magnifie pas l’homme pour son génie technique ni pour ses prouesses sportives. Il célèbre au contraire dans la louange ceux qui pardonnent par amour, qui supportent épreuves et maladies et qui conservent la paix. C’est bien l’indication que François connaît les ténèbres humaines, le mal sous toutes ses formes dans la maladie, l’orgueil ou la persécution. Mais il célèbre l’homme dans sa création transfigurée, tel qu’il devrait vivre une fois converti, dans la réconciliation avec tous et la paix du cœur. Il s’agit bien de chanter les créatures ; or y a-t-il plus belle créature que l’homme sauvé, réconcilié avec lui-même, avec la nature et avec ses frères ? Là réside à mon sens la logique interne de l’enchaînement de cette strophe sur le pardon avec le reste du Cantique.

La Création et la mort

Est-il toujours question de création dans la dernière strophe du Cantique ? La mort n’est-elle pas la négation implacable et absolue de tout ce qui est créé ?

Au terme de sa courte existence, ce n’est plus une circonstance extérieure qui amène François à ce dernier ajout, comme pour le pardon où il s’agissait de la mésentente entre l’Evêque et le podestat. Maintenant c’est en lui-même que tout se passe ; la mort est à la porte, et il l’accueille comme une sœur.

Pour comprendre la fin du Cantique, il faut avoir plongé avec François au cœur même du mystère de l’Etre dans un dépouillement total. Mais où est donc la dernière créature célébrée ? « Dieu n’a pas créé la mort », dit la Sagesse (Sg 1, 13). La mort n’est pas une créature. L’immortalité à l’inverse pourrait l’être, comme une sorte de revanche suprême de l’homme, au moment où toutes ses forces vives l’abandonnent aux portes du néant. Il ne resterait plus alors que la réalisation de l’espoir le plus fou : être continué encore après la mort. Mais n’est-ce pas là encore une illusion, « une création de notre instinct de propriétaire qui se projette dans l’éternel » ?3. Or dans la foi il n’est pas question d’une immortalité qui serait due à l’homme de par sa nature, mais d’une éternité reçue par grâce de Celui qui donne la vie éternelle parce qu’il est lui-même vainqueur de la mort.

« Heureux ceux qu'elle (la mort) surprendra faisant ta volonté, car la seconde mort ne pourra leur nuire ». Cette première mort est un passage, celui de ce monde au Père que François médite avant de franchir le pas en se faisant relire le Lavement des pieds en saint Jean (cf. 2 Cel 217). Cette mort, aussi implacable soit-elle, ouvre notre être à la recréation dans le Christ, « Soleil levant revenu des enfers » (Cantique pascal de l’Exultet). La mort et le soleil ne sont plus antinomiques : « François peut regarder en face le soleil et la mort, de même regard fraternel, et avec la même allégresse de cœur. A travers l’un et l’autre, c’est le même mystère de l’Etre qui lui parle et qu’il célèbre ». Il a contemplé les créatures avec une telle humilité que ses yeux brûlés gardent encore un peu de lumière quand arrive la mort. « Dans cette lumière apparaît le lien profond et caché qui rattache la dernière strophes du Cantique à l’ensemble de l’œuvre. Cette strophes met le sceau de l’Eternel sur la louange cosmique. Le chemin des créatures est aussi un chemin d’éternité ».

Retrouver l’innocence originelle de la création

Au terme de ce rapide parcours, que pouvons-nous retenir ? Tout d’abord le respect de la nature et de l’ensemble du monde créé, sans mettre de cloison étanche entre la nature et le monde de l’homme. L’homme avec sa culture et sa technologie fait partie de la nature créée sortie des mains de Dieu. Je crois beaucoup aux bienfaits de l’écologie et je me réjouis que saint François en soit le patron. Mais je me méfie aussi des dangers d’une certaine écologie qui se couvrirait du monde réel pour s’enfermer dans le rêve d’un paradis terrestre jamais pollué par l’agir humain.

D’autre part, sous couvert de respect de la nature, on peut ignorer et écraser l’homme. Je connais des pays africains où sont aménagées de magnifiques réserves animales, où le moindre braconnage de chasseurs affamés est puni de châtiments corporels ou de prison quand ce n’est pas la mort pure et simple ! Des villages entiers sont rayés de la carte et les habitants, expulsés de leurs terres, sont réduits à n’être plus que des réfugiés dans leur propre pays. Tout cela pour permettre à « nos frères les animaux » d’être mieux protégés. Non, ce n’est pas de cette écologie-là que saint François est le patron ! Le combat pour les droits de l’homme fait aussi partie du respect de la création.

Les intentions humaines sont rarement innocentes et toujours plus ou moins entachées de malice. Il semble au contraire que

4. Id. p. 193.
François nous soit décrit volontairement comme un homme redevenu innocent, à condition de bien s'entendre sur le sens des mots : « innocent » veut dire textuellement « celui qui n'a pas de capacité de nuire » ou qui n'en a plus, alors que trop souvent l'innocent est l'homme crédulé, naïf, quand ce n'est pas carrément le niais ! En ce sens-là saint François n'a rien d'un innocent. Mais si j'essaie ici de retrouver le sens originel du mot « innocent » c'est parce qu'il semble s'appliquer parfaitement à François dans son attitude envers les créatures.

Une fois converti et sauvé par le Christ, le chrétien est débarrassé de son péché d'origine, même s'il lui arrive encore de commettre le mal. François, lui, vivait totalement selon cette innocence, c'est bien pour cela qu'il était en paix avec tout le monde, voyant un frère en chaque créature, même un loup féroce, car il le regardait dans sa nature originelle retrouvée : « Le loup habite avec l'agneau » (Is 11, 6). Non pas qu'il ignorait le mal, mais il voyait la créature au-delà de ce mal, dans l'avenir transfiguré dans le Christ.

Qu'est-ce donc que cette histoire de feu qui ne brûla pas saint François alors que la médecine de l'époque ne voyait d'autre thérapeutique efficace que de cautériser les tempes au fer rouge pour soulager le mal des yeux ? Mais ce qui paraît singulièrement contestable au plan physiologique me semble au contraire très clair dans la conscience de François : il n'a pas senti le feu qui le brûlait alors que ses chairs grillaient comme un rôti !

En fait François considère le feu comme ce qu'il doit être et tel qu'il l'a chanté dans le Cantique : « il est beau, joyeux, indomptable et fort » ; la Légende de Pérouse ajoute : utile. Or d'indomptable il pourra devenir « bon et courtois » comme François le lui demande dans une prière touchante. Oui, il peut tempérer son ardeur et donner une caresse supportable quoique brûlante. Et François ne sent rien ; il n'est pourtant ni anesthésié, ni inconscient, il est dans le feu de l'esprit et sa « chair » n'a pas eu à souffrir. Alors Celano termine magnifiquement par cette phrase : « Il devait avoir, je crois, retrouvé l'innocence originelle, celui en faveur de qui les éléments les plus cruels, sur un signe de lui, se faisaient doux » (2 Cel 166).

« Tout est pur pour les purs », écrit saint Paul (Tt 1, 15). Toute créature a déjà son visage de sauvé pour celui qui vit pleinement le salut dans le Christ comme François. Car toute la création doit être transformée : non seulement l'homme peut devenir bon et vivre en paix avec tous, mais le loup peut abandonner son agressivité et le feu sa capacité de destruction. C'est bien d'une recréation qu'il s'agit ou plus exactement d'une nouvelle naissance : « Car la création en
François face au monde créé

attente aspire à la révélation des fils de Dieu... C'est avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfamtement » (Rom 8, 19-22).

Saint François d'Assise a passé par cet enfamtement douloureux dans sa rencontre du Crucifié. Et avant d'entonner son Cantique, il a porté sur le monde le regard de celui qui voit chaque créature comme un frère, une sœur, ce qu'elle ne cesse jamais d'être dans le plan de Dieu.

Gérard GUITTON ofm.

CANTIQUE DES CRÉATURES

Très haut, tout puissant et bon Seigneur, 
à toi louange, gloire, honneur, 
et toute bénéédiction ;
à toi seul ils conviennent, ô Très-Haut, 
et nul homme n'est digne de te nommer.

Loué sois-tu, mon Seigneur, 
avec toutes tes créatures, spécialamment messire frère Soleil, 
par qui tu nous donnes le jour, la lumière ;
il est beau, rayonnant d'une grande splendeur, 
et de toi, le Très-Haut, il nous offre le symbole.

Loué sois-tu, mon Seigneur, 
pour sœur Lune et les Etoiles :
dans le ciel tu les as formées, claires, précieuses et belles.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Vent, 
et pour l'air et pour les nuages, 
pour l'azur calme et tous les temps : grâce à eux tu maintiens en vie toutes les créatures.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Eau, 
qui est très utile et très humble, précieuse et chaste.
Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Feu
par qui tu éclaires la nuit :
il est beau et joyeux,
indomptable et fort.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour sœur notre mère la Terre
qui nous porte et nous nourrit,
qui produit la diversité des fruits,
avec les fleurs diaprées et les herbes.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour ceux
qui pardonner par amour pour toi ;
qui supportent épreuves et maladies :
heureux s'ils conservent la paix,
car par toi, le Très-Haut, ils seront couronnés.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour notre sœur la Mort corporelle
à qui nul homme vivant ne peut échapper.
Malheur à ceux qui meurent en péché mortel ;
heureux ceux qu'elle surprendra
faisant ta volonté,
car la seconde mort ne pourra leur nuire.

Louez et bénissez mon Seigneur,
rendez-lui grâce et servez-le
en toute humilité !
Opérer la Pâque, c'est accomplir en soi le « passage » de l'homme ancien à l'homme nouveau pour aller vers Dieu.

Or cette nouveauté de l'homme, ce renoncement puis cette ouverture ne sont pas quelque chose de secondaire ou de facultatif, pour qui veut communier en profondeur au respect de la création. François d'Assise en témoigne de façon lumineuse.

Chez lui, pas de création retrouvée sans ce devenir intime de l'homme. Mais pas d'homme nouveau, non plus, sans la création retrouvée.

Pour suivre le Christ, François d'Assise s'est engagé sur une voie de dépouillement total. Tournant le dos à la richesse et à la puissance, il a choisi l'exode : la route avec le Christ humble et pauvre.

Mais ce qui le distingue sur cette voie, c'est moins peut-être le radicalisme de sa pauvreté que le visage accueillant de celle-ci. Plus François d'Assise renonce à posséder et à dominer le monde, plus aussi il s'ouvre à la création, comme si son renoncement même le libérait de tout ce qui le séparait de la réalité splendide et immense. Sa pauvreté se change en une relation nouvelle, toujours plus vaste et plus profonde, avec les êtres et les choses. Un mot caractérise essentiellement cette nouvelle présence au monde : « fraternité ». Non seulement François donne à tous les éléments et à tous les êtres le nom de « frère » ou de « sœur », mais il éprouve réellement pour chacun d'eux des sentiments fraternels. Et, fait surprenant, les créatures de leur côté lui rendent la pareille et lui manifestent une réelle

1. Ce radicalisme se retrouve dans les sectes qui pullulaient au XIIIe siècle.
La Pâque verte de François d'Assise

amitié : les oiseaux du ciel cessent leur ramage pour l'écouter, un faisan ne veut plus le quitter, des abeilles font leur miel dans son bol, le feu ne le brûle pas, etc. La vie de saint François est remplie de ces faits miraculeux et merveilleux dont la légende s'est vite emparée et sur lesquels elle a brodé.

Ce côté merveilleux n'est pas l'essentiel de la relation nouvelle qui s'établit entre François et les créatures. L'essentiel se situe sur un autre plan. Il consiste en ceci : le monde cesse d'être, aux yeux de François, un ensemble de forces obscures et aveugles pour devenir un livre ouvert. Les êtres et les choses prennent valeur de signes. Ils lui disent quelque chose : quelque chose d'essentiel qui intéresse la destinée de l'homme. Ils deviennent pour lui un langage qu'il comprend et dont il vit. François retrouve le sens lumineux de la création. Il se voulait « pèlerin en ce monde » ; et voici que ce monde se révèle à lui et participe à sa vie profonde, à son élan vers le Très-Haut. C'est avec toutes les créatures, porté et réconforté par elles, qu'il va à Dieu. C'est avec elle qu'il fait le passage, qu'il célèbre la Pâque du Seigneur. Et ceci donne à sa démarche une dimension et un éclat cosmiques.

Mais cette création retrouvée est moins une réalité qui se donne à contempler qu'un devenir intime et total. François redécouvre le sens de la création à partir d'une expérience intérieure qui est une nouvelle genèse, une nouvelle création. « On croyait voir en lui un homme nouveau, un homme du siècle à venir », écrit Thomas de Celano. C'est précisément en devenant cet homme nouveau que François retrouve en profondeur la création. Pas de création retrouvée sans ce devenir intime de l'homme. Mais pas d'homme nouveau, non plus, sans la création retrouvée. C'est ce que nous proposons de mettre en lumière dans ce chapitre.

**

Toute la vie de François est soulevée par un grand élan vers Dieu. « Donne nous de... parvenir à toi, ô Très-Haut », écrit-il en conclusion de sa Lettre au Chapitre. Or cet élan qui semblait devoir l'arracher à la terre et le tourner tout entier vers la contemplation de l'Ineffable, passe chez lui par une communion fraternelle avec toutes les créatures. L'originalité de sa vie, comme de son chant, est là. Quelle est donc la signification de cette communion fraternelle avec les créatures ? Quelle expérience de vie s'exprime ici ?

2. 1 Celano 82.
3. Lettre à tout l'Ordre 52.
François face au monde créé

Il y a, dans la vie de François, un immense appétit de soleil, de grand air, d’eau et de verdure, une recherche constante du lieu qui le met en contact direct avec la nature : la forêt, la montagne, le lac... L’aventure franciscaine primitive est liée à une suite de noms de lieux qui exhalent tous un parfum sauvage de bois, d’eau, d’herbe et de roche. C’est Rivo-Torto, La Foresta, Fonte-Colombo, Poggio-Bustone, Greccio, l’Alverne... Chacun de ces lieux signifie recherche amoureuse de la nature.

Mais ce retour à la nature a peu de rapport avec le naturisme moderne. La célébration franciscaine du soleil n’a rien d’épidermique ; elle ne se confond nullement avec le culte du bronzage ou du camping à la belle saison. La communion avec la nature se réalise chez François, à une autre profondeur. Que cherche-t-il en se replongeant ainsi parmi les éléments ? Remarquons tout d’abord que ce contact offre un aspect rugueux, vigoureux et, pour tout dire, ascétique. Les éléments de la nature sont les rudes compagnons de sa vie de pauvre. Quand, après sa conversion, il entreprend de restaurer de ses propres mains les petites églises de la campagne d’Assise, il apprend, lui le citadin délicat et raffiné, à connaître la pierre, le bois, l’eau, le soleil et le vent, autrement qu’à travers les ballades des troubadours. Et quand, par la suite, il chemine par tous les temps sur les routes d’Italie ou se retire dans un ermitage de la montagne, il se livre sans défense à la réalité sauvage : au soleil brûlant ou au vent glacial ; il dort sur la roche ou sur la terre nue. C’est en vivant ainsi, dans une rude et sainte obéissance aux choses, qu’il est devenu le frère du soleil, du vent, de l’eau, de l’herbe et des étoiles : un homme qui se découvre une secrète parenté avec les éléments de la nature et qui l’accepte cordialement.

Nous touchons ici à la signification profonde de cette replongée parmi les choses. En fraternisant ainsi avec les créatures, François se replace parmi elles : il se reconnaît lui-même créature. Considérer, comme des frères, les plus humbles éléments cosmiques, c’est admettre que nous découpons de la même Origine et que nous existons ensemble, eux et nous, en dépendance d’une même Source. Face au « Très-Haut » que « nul homme n’est digne de nommer »4, François se range, « en grande humilité »5, parmi les créatures, reconnaissant ainsi que Dieu seul est Dieu. Sa communion fraternelle avec les créatures fait partie de sa démarche d’adoration.

Cette humilité fondamentale qui le rend si proche des choses matérielles le conduit à se dépouiller de toute volonté de domination

5. Id., v. 14.
à leur égard et de toute entreprise d'annexion. Par là même, elle libère en lui les sources de la sympathie et de la bienveillance. Aucun complexe de supériorité, aucune agressivité ne vient désormais troubler leur jaillissement. François sympathise avec tout ce qui est et tout ce qui vit. A ses frères qui vont couper du bois dans la forêt, François défend d'abattre le tronc, afin que celui-ci puisse donner de nouvelles frondaisons ; il faut permettre à la vie de repartir et de rejaillir. Il ne s'agit pas là d'une simple réaction sentimentale. François perçoit la valeur de toute vie et tout être. C'est à ce niveau que s'établit le courant de sympathie entre lui et la création. Et ce courant est si profond qu'il rejoint l'amour créateur lui-même et coïncide avec lui. Saint Bonaventure écrit : « En chaque créature, comme en autant de dérivations, il percevait avec une extraordinaire piété le jaillissement unique de la bonté de Dieu »

François retrouve donc la création dans son jaillissement, comme un immense et unique élan d'amour. Il la retrouve non comme un fait qui se situe très loin de nous, dans le passé, mais comme une réalité présente. A ses yeux, la création ne cesse d'éclorer. Et non seulement il perçoit cet amour qui porte tous les êtres à l'existence, mais il y participe lui-même activement. La sympathie, dès qu'elle remonte vers son principe, perd son caractère de passivité et de partialité, pour devenir une communion active à la valeur de l'être et de la vie, partout où cette valeur se rencontre. De cet homme fraternel, ami de toutes les créatures, rayonnent une force et une chaleur qui s'étendent à tous les êtres, les pénètrent et les rendent plus lumineux, plus vrais, plus paisibles. Plus transparents aussi. Thomas de Celano écrit : « D'une manière étonnante et inconnue aux autres, il savait, grâce à la perspicacité de son cœur, pénétrer jusqu'au plus intime de chaque créature »

C'est ainsi qu'aux yeux de François les êtres et les choses ne sont plus de simples objets qu'on utilise. Chacune des créatures révèle une densité d'être extraordinaire. De la plus humble jusqu'à la plus haute, elles expriment toutes quelque chose de l'être même de Dieu. Toute la création devient un mystère profond. Les êtres sont, chacun à sa manière, selon la nature propre et unique que Dieu lui a donnée, les reflets et les signes d'une splendeur et d'une surabondance « que l'on sait infinies et que l'on ne convoite pas ». D'où le grand émerveillement de François devant les créatures. « Il savait, dans une belle chose, contempler le très Beau »

7. *Celano* 81.
8. *Celano* 165.
surtout le fascinait. Le soleil, la lune, les étoiles et le feu brillaient à ses yeux comme les symboles et l’attrait d’une aurore infinie.

Cette vision du monde, remarquons-le, n’exclut pas l’utilisation des éléments cosmiques par l’homme. Dans son *Cantique des créatures*, François célèbre ces éléments pour leur utilité. Ceux-ci sont fraternels en raison même de leur aptitude à servir les besoins des hommes. Frère Soleil nous dispense sa lumière à profusion. Frère Vent vivifie toutes les créatures en renouvelant l’air. Sœur Eau est explicitement chantée comme très utile. Frère Feu nous éclaire la nuit. Et Sœur notre mère la Terre nous comble de ses fruits. C’est précisément en servant à nos besoins que les éléments de la nature sont le signe d’une générosité toujours en acte. Si le soleil est pour François « *le symbole du Très-Haut* », c’est parce que, source de lumière, il est aussi source de vie, et qu’il l’est en surabondance. Il n’y a donc pas lieu d’opposer la vision fraternelle de François et la mise en valeur de l’univers, même si celle-ci s’effectue par des moyens techniques, hautement perfectionnés. Le progrès des sciences et des techniques, en libérant les éléments de ce qu’ils ont d’aveugle et d’écrasant, en les rendant plus aptes à servir les besoins des hommes, ne peut que les rendre aussi plus fraternels et plus transparents au mystère d’amour qui les habite.

Ce qui, en réalité, détourne l’homme d’une vision fraternelle du monde et l’enferme dans sa suffisance, c’est la volonté de puissance et de profit, la volonté de dominer les êtres et les choses et de les annexer, comme si lui-même en était le créateur. Notre civilisation industrielle s’est fondée sur cette idée que l’homme est le maître et le possesseur de la nature. A la suite du développement des techniques, l’homme s’est enivré de son pouvoir. Il s’est cru Prométhée. Or cette volonté de puissance et de profit coupe la création en deux parts : d’un côté l’homme qui s’érige en maître absolu et ne se compte plus parmi les créatures, et de l’autre celles-ci réduites à l’état d’objets et n’ayant d’existence et de valeur que par rapport à une volonté humaine de rendement et de puissance.

Une remarque importante s'impose ici. Cette unité de création n'est pas celle d'une nature primitive à laquelle il suffirait de s'abandonner en rêve. Elle n'est pas à chercher dans un passé mythique. Elle est moins une évocation du paradis perdu qu'elle n'exprime le sens même du devenir du monde. Elle est l'intention créatrice retrouvée et prophétiquement entrevue dans son aboutissement. La vision fraternelle de François est celle d'un monde en travail de réconciliation et dans lequel s'affirme déjà la primauté de l'unité sur toutes les divisions et les déchirures, grâce à l'œuvre de salut accomplie par le Christ. La Rédemption éclaire ici la Création. Elle lui redonne tout son sens. La fraternité cosmique de François est moins souvenir nostalgique de l'innocence première qu'espérance du pardon et de la réconciliation. Au fond, son regard et celui des prophètes annonçant la grande alliance cosmique : « Le loup habite avec l'agneau, la panthère se couche près du chevreau, veau et lionceau paissent ensemble sous la conduite d'un petit garçon... Le nourrisson s'amuse sur le trou du cobra... » 9. Thomas de Celano a exprimé cette intuition avec profondeur et simplicité : « La Bonté qui est à l'origine de toutes choses et qui un jour sera tout entière en toutes créatures, dès cette vie déjà apparaissait aux yeux de saint François tout entière en toutes choses » 10. C'est bien d'un regard créateur et prophétique qu'il s'agit. Fraterniser avec les créatures, comme le fait François, c'est, en définitive, opter pour un univers où la conciliation l'emporte déjà sur la déchirure ; c'est s'ouvrir et participer activement, par-delà toutes les séparations et toutes les solitudes, à cet élan de réconciliation et de communion qui, dans le Christ, est déjà vainqueur.

Tout cela est bien facile à dire. Mais comment peut-on, en vérité, faire une telle option ? Où trouver cet élan de communion, dans un monde sans cesse déchiré par de nouvelles violences ? N'est-ce pas déjà beau de se garder soi-même de toute haine ! La peur, la méfiance, comment les surmonter ? Et ne sont-elles pas de rigueur dans un monde dangereux ? La nature est cruelle. Plus cruel encore l'homme. Un tremblement de terre fait des milliers de morts. Une guerre des millions, et avec quel luxe de cruauté ! Quand on a vu une fois ce dont l'homme est capable en fait d'atrocité et de mépris, on a raison d'avoir peur et d'être méfiant. Comment pourrait-on croire encore à un progrès fatal de l'humanité vers la fraternité ? La fraternité humaine et la fraternité cosmique ne peuvent apparaître que comme des mythes. Il y a des jours, dans l'existence, où un

9. Isaïe 11, 6-8.
10. 2 Celano 165.
Le doute étrange s'attaque à la racine de nos certitudes les plus intimes : le monde ne serait-il pas livré à la loi du plus fort ?

Faut-il dès lors considérer l'option fraternelle de François d'Assise comme un beau rêve, sans plus ? Assurément c'est un rêve, mais un rêve dont nous devons voir qu'il a des racines profondes dans l'existence et qu'il est une force, non seulement de protestation, mais de création et de dépassement.

* * *

Une telle option est, en effet, inséparable de l'expérience profonde que François vit dans le Christ. Le monde lumineux et fraternel qu'il chante, il le découvre à partir de ce qu'il expérimente en lui-même, en devenant, selon l'expression de son premier biographe, « un homme nouveau, un homme du siècle à venir »11. C'est à cette profondeur qu'il découvre le mystère de la création comme un mystère de lumière.

François ne s'est jamais exprimé directement sur cette expérience intime. Une pareille réussite ne peut d'ailleurs qu'être chaste et voilée. Mais quand ce frère des troubadours voulut nous dire sa joie d'être sauvé, il se mit à chanter ; il chanta le soleil et toutes les créatures. Et dans son chant, il nous livre inconsciemment les profondeurs de son âme et le secret de sa nouvelle naissance au monde. C'est en essayant d'entrer dans une meilleure intelligence de ce Cantique des créatures que nous pouvons espérer découvrir le secret de la création retrouvée.

Lorsque François compose son Cantique, il n'est plus à même de jouir des créatures. Aveugle ou presque, c'est au-dedans de lui qu'il les contemple. Elles sont moins observées qu'intériorisées. Ainsi « Frère Soleil » n'est pas un simple phénomène physique. Il est un être vivant. Il ne réjouit pas seulement les yeux, il parle à l'âme, il la met en relation avec le « Très-Haut » dont il est le « symbole ». Chaque élément est ainsi associé à la vie profonde de l'âme. Sœur Eau est « humble et chaste ». De tels qualificatifs n'ont aucun sens objectif. Frère Feu, « beau et joyeux et robuste », traduit un enchantement intime, une rêverie du feu. L'élément est ici imaginé, rêvé en profondeur ; il renferme une vie secrète.

Or toutes les choses de la nature auxquelles nous aimons rêver ont des rapports étroits avec notre affectivité profonde. Nous les ressentons comme nous nous ressentons nous-mêmes. Elles sont le

11. I Celano 82.
miroir de nos énergies cachées. La rêverie des éléments ouvre les avenues de l'âme. A travers le monde des choses rêvées, nous avons affaire au plus obscur de nous-mêmes : à toutes les forces du désir.

Si l'on admet cette dimension symbolique des éléments cosmiques, on pressent le sens profond du *Cantique des créatures*. Mais il n'y a pas que les éléments qui soient ici rêvés. Leur ordonnance même, dans ce chant, relève également du rêve. Les divers éléments ne sont pas, en effet, évoquées ici au hasard et sans ordre, mais selon une alternance régulière de couples fraternels. Une telle ordonnance n'a pas de sens objectif. Elle renvoie à une histoire intime. Sous le couvert d'une célébration du monde, c'est à lui-même, à ses propres profondeurs, que François a affaire. Inconsciemment mais réellement. En rêvant à la substance "précieuse" et fraternelle des choses, il fraternise avec les profondeurs fascinantes et redoutables de l'âme humaine. La fraternité exprimée dans ce *Cantique* ne se rapporte pas uniquement aux éléments matériels, mais à tout ce que ceux-ci, dûment valorisés dans le rêve, symbolisent au regard des grandes forces affectives de l'âme.\(^{12}\)

François s'est ouvert aux créatures. Et voici que celles-ci, en retour, l'ouvrent à lui-même, à la totalité de l'homme et de son mystère.

L'expérience profonde qui s'exprime dans ce chant est, en effet, une expérience de réconciliation de l'homme avec son « archéologie » intime. Il suffit pour s'en convaincre de prêter attention à la tonalité de l'œuvre. La lumière et la sérénité règnent d'un bout à l'autre de ce *Cantique*. Aucune angoisse, aucune ombre, aucune trace d'agressivité ou d'amertume. Les éléments cosmiques y sont dépouillés de leur caractère menaçant et destructeur. Les grandes images ancestrales du « Seigneur Soleil » ou de « notre mère la Terre », de l'eau ou du feu, ont perdu leur aspect redoutable ; elles offrent, dans ce *Cantique*, un visage simplement fraternel. L'homme qui fraternise ainsi avec les éléments ne se sent plus sous leur domination. Il n'est plus écrasé par les forces qu'ils représentent et symbolisent.

Cette grande sérénité, ne l'oublions pas, vient au terme d'une vie ; elle traduit une détente intérieure, une acceptation de soi en profondeur, une réconciliation entre l'esprit et les forces tumultueuses de la vie. François n'a plus rien à craindre de ces forces sauvages.

---

Il ne les a pas détruites mais apprivoisées, à l'image du loup de Gubbio. Ce loup n'est-il pas d'ailleurs le symbole de l'agressivité qui est en chacun de nous et que François, pour sa part, a su rendre fraternelle en la transformant en force d'amour ? Cette énergie intime fait partie désormais de son élan vers le Très-Haut ; elle aussi le porte vers la lumière. N'est-ce pas elle qui chante dans les images de « frère Feu, beau, joyeux, indomptable et fort » ?

François ne célèbre pas seulement les créatures qui manifestent force et exubérance, comme le soleil, le vent et le feu. Il chante aussi les éléments qui font rêver à une profondeur d'accueil, comme l'eau et la terre maternelle. Son Cantique est fait d'une alternance d'images viriles et d'images féminines. A un élément rêvé dans le sens de la force et de l'action, répond aussitôt un élément rêvé dans le sens de l'intimité et de la communion. Cette alternance révèle une âme ouverte à toutes ses puissances. Le Cantique des créatures apparaît comme le langage symbolique d'un homme pleinement réconcilié avec sa totalité affective, né à une personnalité nouvelle et plénière où toutes les forces obscures de la vie et du désir jouent elles-mêmes dans la lumière.

La vision fraternelle de la nature, qui s'exprime dans le Cantique des créatures, n'est possible qu'à partir de cette expérience intime de réconciliation. Cette nature, délivrée de tout aspect redoutable et ténébreux, entièrement transparente et lumineuse, n'est pas un simple rêve de poète ; elle est le témoignage et le miroir d'un être en qui les forces du désir et de la vie se sont unifiées et clarifiées dans un seul et grand amour. Une conscience déchirée ne peut que projeter sur le monde son propre déchirement intérieur. Une conscience unifiée et heureuse perçoit, au contraire, l'unité profonde et ultime des êtres ; elle la voit, elle la chante et elle y coopère.

Il est certain que la personnalité de François était, au départ, plus tumultueuse, moins unifiée que celle de sœur Claire, par exemple. Mais la richesse d'un être se mesure à la diversité des tendances qui le travaillent et à son aptitude à les intégrer toutes. L'unification ne s'est pas faite, chez François, sans crises ni conflits 13. Rien, cependant, ne s'est perdu de la richesse antérieure. Tout se retrouve finalement unifié : le sens du concret et les puissances de rêve, le dynamisme de l'action et le lyrisme contemplatif, l'amour de la personne vivante, de l'individu et du singulier et le besoin d'une communion cosmique... Et c'est ce qui fait de François d'Assise non seulement un être débordant de vie, mais un merveilleux interprète.

La Pâque verte de François d'Assise

de la splendeur de l'homme. Son chant est véritablement le chant de l'homme unifié et universalisé.

Il serait temps de conclure. Mais on ne conclut pas un chant. On le laisse chanter en soi. Et peut-être faut-il faire longuement silence pour entendre, dans ce *Cantique des créatures*, la croissance intime de l'homme s'ouvrant à sa dimension totale. Une même voix va d'une créature à l'autre. Et que dit-elle ? Ecoutez :

Si mon chant a la splendeur du matin,
– Ne vous y trompez pas –
C'est qu'il s'élève tout au bout de la nuit.

Si mon chant a l'éclat de la lumière naissante,
C'est qu'en lui tous les pleurs de l'ombre
Brillent soudain comme la rosée.

Si mon chant a la sérénité de l'azur,
C'est qu'il a traversé l'orage et l'éclair le plus dur.
En lui flambe un feu, enfin clair et pur

Si mon chant est celui de toutes les créatures,
C'est qu'il est le chant de la plus grande solitude :
Le chant du pèlerin en marche vers une étoile unique.

Si mon chant est celui des hommes,
C'est qu'il fut plus fort que toutes les violences
et que tous les silences :
Il est le chant de tous les pardons.

Aveugle, je ne vois plus le soleil
Ni la surface brillante des choses.
Mais j'entends la création s'éveiller au-dedans de moi.

Je ne crains plus la mort. Sur mon âme dénudée,
A tous vents de l'Esprit exposée,
Passe un souffle de Genèse

Mon chant est le murmure d'une eau profonde,
au creux du désir.
Il est un torrent qui bondit vers sa Source
Au cœur de toute vie.

Eloi LECLERC ofm.
Comment garder aujourd'hui un regard émerveillé, cette capacité d'admirer, dans un monde si dur ? Monde de haine, de division, de guerre et de sang. Vouloir s'y émerveiller n'est-ce pas refuser la triste réalité et fuir dans un rêve ? Oui notre regard est souvent « désenchanté ». Le chant de la création semble recouvert par le bruit des armes et le sanglot des larmes. Or François, si lucide sur la misère et le péché de l'homme, est resté un homme émerveillé. Où a-t-il puisé ce regard ? Regard émerveillé sur la création, sur l'homme, sur le présent et sur l'avenir !

La source créatrice

Tout d'abord pour lui, la création n'est pas un événement du passé. Elle est une action actuelle, permanente, de Dieu créateur et sauveur. Il en perçoit son actualité dynamique :

« Aimons tous le Seigneur Dieu de tout notre cœur, de toute notre intelligence, de tous nos désirs... Il nous a donné et nous donne à tous le corps, l'âme et la vie... Il ne nous a fait et ne nous fait que du bien » (1 Reg 23, 8).

De plus il ne peut dissocier les mystères de la création et de la rédemption. Malgré le drame du péché, Dieu poursuit son projet créateur. La création est devenue rédemptrice à cause du refus dramatique de l'homme et collaborer spontanément à son acte créateur :

« Tout-Puissant, Très-Haut et Souverain Dieu, Père saint et juste, Seigneur, Roi du ciel et de la terre, nous te rendons grâces à cause de Toi-même, parce que, par ta sainte volonté, et par ton Fils unique avec le Saint-Esprit, Tu as créé toutes choses, spirituelles et corporelles, Tu nous as faits à ton image et ressemblance... Nous te rendons
grâces parce que, de même que tu nous as crées par ton Fils, de même, par le saint amour dont Tu nous as aimés, Tu as fait naître Ton Fils... et par sa croix, son sang et sa mort Tu as voulu nous racheter de notre captivité. Et nous te rendons grâces parce que ce même Fils reviendra dans la gloire de sa majesté » (1 Reg 23, 1-4).

Cette Trinité créatrice et rédemptrice, où le Père, le Fils et l'Esprit collaborent au même projet, fascine François. Création et rédemption — événement permanent — sont dans leur jaillissement et dans leur terme, la même logique de l'amour. C'est l'amour trinitaire qui crée et sauve. François s'émerveille de la grandeur et de la profondeur de ce mystère.

La primauté universelle du Christ

Le Christ est le cœur de cet univers en voie de création et de rédemption. François a une vision chrétienne de l'univers, son regard, comme celui de saint Paul, est théologal. Il voit le Christ au commencement de tout, au centre et au terme de tout. C'est lui qui donne sens, grandeur, dynamisme à tout l'univers créé. Il est même la noblesse du corps humain :

« Considère, ô homme, le degré de perfection auquel t'a élevé le Seigneur : il a créé et formé ton corps à l'image du corps de son Fils bien-aimé, et ton esprit à la ressemblance de son esprit » (Adm 5).

A-t-on jamais écrit plus bel hommage à la condition humaine ? Dieu a tout créé par son Fils et en vue de son Fils ! Quand il façonne l'homme et l'univers, il pense déjà à l'incarnation de son Fils. Tout a été créé pour accueillir le Fils ! François a bien une vision chrétienne de l'univers. La primauté universelle du Christ illumine son regard émerveillé. Nous sommes en effet son ouvrage, « créés dans le Christ Jésus » (Eph 2, 10) :

« Il est l'image du Dieu invisible, Premier-né de toute créature, car c'est en Lui qu'ont été créées toutes choses, dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles... tout a été créé par Lui et pour Lui. Il est avant toutes choses et tout subsiste en Lui »... (Col 1, 15ss.).

Jésus récapitule tous les êtres. Son humanité elle-même assume la matière de tout l'univers. Si dans la multiplicité des « paroles créées » Dieu se manifeste, le Verbe Jésus dit tout. François se situe spontanément dans cette perspective de Foi.
Un univers de « signes »

« Il savait puiser un grand réconfort dans toutes les choses de ce monde, il les utilisait comme autant de miroirs pour contempler la bonté de Dieu. En toute œuvre, il admirait l’ouvrier. Il référait au Créateur les qualités qu’il découvrait aux créatures et, de ce spectacle qui faisait sa joie, il remontait jusqu’à Celui qui est la cause, le principe et la vie de l’univers. Il savait, dans une belle chose, contempler le Très Beau : tout ce qu’il rencontrait de bon lui chantait : “Celui qui m’a fait, celui-là est le Très Bon”. Il poursuivait à la trace son Bien-Aimé en tout lieu de sa création, se servant de tout l’univers comme d’une échelle pour se hauser jusqu’au trône de Dieu » (2 Cel 165).

La création n’est pas seulement pour François un domaine que l’homme doit légitimement explorer et maîtriser. Elle est aussi une « révélation » où tout devient non seulement reflet de Dieu, miroir de sa Beauté, mais signe médiateur. Elle est voulue par Dieu comme le lieu où il se donne et se révèle. Sans le péché l’homme pourrait lire cette « Parole » de Dieu comme un livre ouvert. Mais le péché a aveuglé son cœur et son intelligence. Ce qui oblige Dieu à lui offrir une Révélation complémentaire : celle des Ecritures.

« Ce que Dieu a d’invisible depuis la création du monde se laisse voir à l’intelligence à travers ses œuvres, son éternelle puissance et sa divinité, en sorte qu’ils sont inexcusables : puisque ayant connu Dieu ils ne lui ont pas rendu, comme à un Dieu, ni gloire ni action de grâces, mais ils ont perdu le sens dans leurs raisonnements, et leur cœur inintelligent s’est enténébré ; dans leur prétention à la sagesse, ils sont devenus fous... » (Rm 1, 20 ss.).

François a retrouvé cette lecture émerveillée que l’homme a perdue. Si le savant doit selon ses compétences analyser et scruter l’univers et ses lois, il n’a pas pour mission première d’en découvrir la source et la finalité. Ce qui ne l’empêche nullement, comme croyant, de s’émerveiller et d’y pressentir une autre dimension que son microscope ou son télescope ne lui déchiffre pas. La Foi n’entre pas en concurrence avec la science. Elle se veut un autre regard, une autre « sagesse ». C’est celle de François.

« Sollicité par toutes choses à l’amour de Dieu il remontait jusqu’à Celui qui est la cause et raison vivifiante de l’univers. En chacune des créatures, comme en autant de dérivations, il percevait avec une extraordinaire piété (foi) le jaillissement unique de la Bonté de Dieu, et comme si l’harmonie préétablie par Dieu entre les propriétés naturelles des corps et leurs interactions lui eût semblé une musique
céleste, il exhortait toutes les créatures... à la louange du Seigneur» (LM 9, 1). Pour François tout devient « signe »:

« Loué sois-tu mon Seigneur, avec toutes tes créatures, spécialement messire frère soleil, par qui Tu nous donnes le jour, la lumière ; il est beau, rayonnant d'une grande splendeur, et de Toi, le Très-Haut, il nous offre le symbole » (Cantique des Créatures).

Pour François chaque créature, à son niveau, renvoie encore et toujours à la réalité du Christ Seigneur :

« Toutes les créatures qui sont sous le ciel servent leur Créateur mieux que toi, elles Le connaissent et lui obéissent mieux que toi, chacune selon sa nature » (Adm 5, 2).

Un regard rééduqué par le Christ

Le regard de l'homme moderne est devenu triste parce qu'il ne sait plus voir que des objets à exploiter ou à consommer. Il a aplati la terre. Les choses ont perdu leur dimension symbolique, sacrée. Dieu n'y est plus présent. Il n'y a plus que des « choses ». Il a perdu du même coup l'émerveillement. Même le ciel étoilé ne raconte plus la gloire de Dieu ; c'est un lieu à explorer ou à exploiter sans plus. Les êtres créés ne font plus « signes ». Alors l'homme est renvoyé à lui-même, à son horizon borné, à sa solitude et son regard devient souvent désabusé. François a appris l'émerveillement dans l'intimité de son Seigneur. L'Esprit du Christ a éveillé son regard, puisque le Christ a été le premier à inviter les hommes à savoir regarder à travers le monde créé l'annonce d'un univers encore plus beau, celui du Royaume, et à y pressentir l'action permanente du Père. Le Christ a eu ce regard émerveillé. C'est dans le regard même du Christ que François a su aussi éduquer son propre regard. Depuis le roseau que le vent incline, le sentier rocailleux où le semeur perd ses grains, la rougeur flamboyante du coucher de soleil, jusqu'à la poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes, Jésus a vibré à la beauté du monde créé. Et lui-même y discerne un signe du mystère qu'il révèle. Il est la source, la lumière, la route, le pain, la pierre, la porte. Tout est reflet de son propre mystère. Il nous donne l'intelligence profonde des choses créées. Toute la création parle de Lui et de son Père.

François puise dans l'émerveillement du Christ son propre émerveillement. Et sa préférence marquée pour les plus humbles créatures est encore commandée par ce regard christique. Il y voit un signe de l'humilité et de l'abaissement du Christ :
« Il était enclin cependant à plus de tendresse et de douceur pour celles qui par leur nature ou par l’enseignement symbolique de l’Ecriture nous rappellent l’amour et la douceur du Christ. Il racheta souvent des agneaux que l’on menait abattre en souvenir de l’Agneau très doux qui voulut être mené à la mort pour racheter les pécheurs » (LM 8, 6).

« Il témoignait aux vers eux-mêmes un grand amour, car il avait appris ce qui est dit du Sauveur : “Je suis un ver et non un homme” » (Ps 21, 7). « Aussi les ramassait-il sur le chemin ; il les plaçait hors d’atteinte pour leur éviter d’être écrasés par les passants » (1 Cel 80).

« Quelle dilatation de toute son âme lorsqu’il considèrait la beauté des fleurs et respirait leur parfum ! Il reportait alors sa contemplation sur la beauté de cette autre fleur printanière qui sortit radieuse de la tige de Jessé (le Christ) et dont le parfum rendit la vie à des milliers de morts » (1 Cel 81).

« Il contemplait ainsi avec tendresse et avec joie tout ce qui présentait une ressemblance allégorique avec le Fils de Dieu » (1 Cel 77).

Ce qui pouvait n’apparaître que naïveté puérile était en fait chez François le fruit de ce « regard symbolique ». Jésus vivant éclaire déjà de l’intérieur toute la création réconciliée en lui.

« Les frères qui vécurent avec lui savent avec quelle tendresse et douceur, chaque jour et continuellement, il les entretenait de Jésus... Que de rencontres entre Jésus et lui ! Il portait Jésus dans son cœur, Jésus sur ses lèvres, Jésus dans ses oreilles, Jésus dans ses yeux, Jésus dans ses mains, Jésus partout... En voyage aussi, très souvent, à force de méditer et de chanter Jésus, il en oubliait sa marche et invitait tous les éléments à louer Jésus avec lui. Ce merveilleux amour avec lequel il sut porter et conserver dans son cœur Jésus et Jésus crucifié lui valut la gloire suprême d’être marqué du sceau du Christ, le Fils du Très-Haut, que dans ses extases il contemplait siégeant dans la gloire ineffable et incompréhensible, assis à la droite du Père, avec lequel, dans l’unité du Saint-Esprit, il vit, règne, triomphe et commande, Dieu éternellement glorieux dans tous les siècles » (1 Cel 115).

L’admiration fraternelle

pour tout homme. Il est capable de découvrir dans tout ce que l’homme fit et dit de bien, de beau, de bon, une parole de Dieu qui seul est Bien, Beau et Bon :

« Un frère lui demanda un jour pourquoi il mettait tant de soin à recueillir même les écrits des païens, où l’on ne trouve pas le Nom du Seigneur ; il répondit : “Mon fils, c’est parce qu'on y trouve les lettres qui composent le Très glorieux Nom du Seigneur Dieu. Tout ce qu’il y a de bien dans ces écrits n'appartient ni aux païens ni à qui que ce soit, mais à Dieu seul, de qui nous vient tout bien” » (1 Cel 82).

Son émerveillement le rend naturellement « œcuménique ». Il discerne en toute culture, en toute religion ce que Vatican II appellera « les semences du Verbe ». Cette attitude le libère de toute envie ou jalousie :

« Celui qui est jaloux d’un de ses frères par l’intermédiaire duquel le Seigneur dit et fait du bien, celui-là commet un véritable blasphème ; c’est au Très-Haut lui-même que sa jalousie s’en prend, puisque c’est de Dieu seul que dérivent toute bonne parole et toute bonne action » (Adm 8). L’émerveillement ouvre aux relations fraternelles fondées sur l’admiración des autres.

L’émerveillement : vocation sacerdotale de l’homme

L’amour gratuit, la Bonté qui est la source de toute chose et qui sera un jour en toutes choses apparaissent donc déjà en transparence aux yeux de François. Son émerveillement devient alors action de grâces. Notons que le retour à la nature n’aboutit pas automatiquement à Dieu. L’homme — même écologiste — peut encore s’y enfermer, prisonnier de lui-même. Il peut encore se faire dieu, centre absolu. Il peut détourner les créatures sur lui-même, se les approprier et ainsi faillir à sa mission propre qui est de faire chanter l’univers créé en le rendant au Créateur en action de grâces. François, désapproprié, pauvre, a retrouvé la fonction sacerdotale de l’homme libre. Pour lui toute prière et toute action humaine sont un mouvement de retour (reddere) à Celui qui est la source de tout. Si toutes les créatures convergent vers l’homme, celui-ci devrait prêter son intelligence et sa voix à l’univers pour exprimer ainsi la finalité du monde :

« Tous les biens, rendons-les au Seigneur Dieu très-haut et souverain : reconnaissions que tous biens lui appartiennent ; rendons-Lui grâces pour tout, puisque c’est de Lui que procèdent tous les biens. Lui, le Dieu très haut et souverain, le seul vrai Dieu, qu’il obtienne,
qu'on Lui rende, qu'il reçoive tous honneurs, toutes louanges et bénédictions, toute reconnaissance et toute gloire : car tout bien est à Lui, qui seul est bon » (1 Reg 17, 17-18).

Un romancier contemporain commentait cela magnifiquement, sans doute à son insu :

« On reconnaît une loi dans la marche de l'univers : celle de l'Ascension. Une perpétuelle Ascension, de l'inerte au vivant, du vivant au spirituel, du spirituel au divin. De l'arbre qui fait monter vers le ciel et vers le soleil les molécules mortes gisant dans l'obscurité de la terre, et les transforme en feuilles vivantes et en fleurs éclatantes, jusqu'à l'homme qui, non content de dresser des colonnes et des tours, élève son âme jusqu'à la contemplation.

« Le mouvement alterné de toutes les créatures, du corpuscule voguant sur les eaux mortes jusqu'au saint en prière, n'est qu'un retour : le retour à la résidence natale, à la source première. Tous, de l'atome au génie, nous ne sommes que des pèlerins marchant sur le chemin du retour et cherchant à tâtons, dans le noir et dans la lumière, avec une angoisse obstinée, les échelons de la montée.

« Tout est descendu d'en-haut ; tout aspire ardemment à retourner en-haut. Retour de la matière à l'Esprit, de la mort à la vie, du péché à l'innocence, de la brute à l'humanité, de l'homme à Dieu » (Giovanni Papini, « Lettre aux hommes »).

Mais François dans ce retour de l'action de grâces a aussi conscience que l'homme n'est pas capable de le faire avec toute la profondeur qui convient :

« Indigents et pècheurs que nous sommes tous, nous ne sommes pas dignes de te nommer ; accepte donc que Notre Seigneur Jésus-Christ... Te rende grâces lui-même pour tout, comme il Te plaît et comme il Lui plaît, lui qui toujours te suffit en tout, "Alleluia !" » (1 Reg 23, 5).

Une fois de plus tout converge vers le chant. Si l'homme rassemble l'hommage de la création, l'homme est orienté vers le Christ qui s'émerveille et rend grâces devant le Père : « Tout est à vous ; mais vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu » (1 Cor 3, 21-22).

Si François invite frère faucon, frère loup, sœur cigale et sœur hirondelle... à louer leur créateur, ce n'est donc pas par simple émotion romantique ou esthétique. Aucune trace de panthéisme dans son chant. Ce regard émerveillé ne le détourne nullement des réalités terrestres mais donne à l'univers créé sa véritable consistance et
profondeur et à l'homme sa véritable voca tion. Comme un « nouvel Adam » François a retrouvé l'émerveillement de l'état de grâce originel. Pauvre de tout, tout lui est rendu ! Il fraternise avec notre mère la Terre en dormant tout contre elle, à même le sol ou en s'enfonçant dans les grottes pour prier. Il s'est livré tout entier aux choses, dans une sainte obéissance aux réalités des créatures : la pierre, l'eau, le soleil, le vent. Il a appris à connaître les choses en marchant par tous les temps sur les routes ou en se retirant dans les rudes ermitages de la montagne. Il a vécu à leur contact brut. Il s'est frotté à la simple et dure réalité des choses. Il peut dès lors s'émerveiller car il connaît charnellement le prix du morceau de pain, du verre d'eau, du feu de bois... Tout devient signe qui ouvre un chemin vers le mystère de la Source de la vie. Parce qu'il s'est plongé, humblement, pauvrement, dans la source cachée des êtres et des choses, il peut y pressentir l'harmonie cosmique universelle et fraternelle.

Son émerveillement est un immense chant : celui de la foi, de l'espérance, du pardon et de la réconciliation universelle dans le Christ Seigneur :

« O abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu !... Qui lui a donné le premier, pour devoir être payé de retour ? Car tout est de lui et par lui et pour lui. A lui soit la gloire éternellement ! Amen » (Rm 11, 33-36).

« Bénis le Seigneur, mon âme !
Seigneur, mon Dieu, tu es si grand !
Vêtu de faste et d'éclat,
drapé de lumière comme un manteau,
...
Que tes œuvres sont nombreuses, Seigneur !
Toutes avec sagesse tu les fis,
la terre est remplie de ta richesse.
...
Je veux chanter au Seigneur tant que je vis,
...
Puisse mon langage lui plaire,
moi, j'ai ma joie dans le Seigneur !
...
Bénis le Seigneur, ô mon âme ! » (Ps 103)

Michel HUBAUT ofm.
La joie franciscaine

Seul François d'Assise, et avec lui sa fidèle disciple Claire d'Assise, a parfaitement vécu la joie franciscaine. Et si intensément qu'il a fait éclater la joie de vivre en son temps, pourtant aussi sombre que le nôtre. Il a suscité un peuple joyeux de frères et de sœurs qui, sur la terre comme au ciel, chantent la joie d'être sauvés en Jésus Christ, la joie de Pâques. Entraîné par une joyeuse espérance, ce peuple franciscain participe dans l'allégresse à l'avènement du monde nouveau où régnera la joie de Dieu dont il chante : « Tu es joie, tu es notre espérance et notre joie » (Louanges de Dieu 4).

LA JOIE DE VIVRE

De la fureur à la joie de vivre

Lorsque François met ses frères en garde contre la folle joie (2 Cel 130) il répète une exhortation évangélique traditionnelle. Mais ne peut-on y deviner le regret de la fureur de vivre qui le possédait au temps de sa jeunesse, jusqu'à sa vingt-cinquième année environ ? Le souvenir amer de ces folles années semble l'avoir poursuivi même à l'approche de la mort, puisqu'il confesse dans son Testament : « lorsque j'étais encore dans les péchés... » (Test 1) ?

Avec quelle avidité François goûte à la joie de vivre en ses années d'adolescence et de jeunesse ! Il anime, et défraie généreusement, des banquets et de tapageuses équipées nocturnes avec une bande de joyeux compagnons qui l'acclament comme leur chef. Son désir de prestige y trouve satisfaction, mais par une vanité qui l'attristera plus tard. Il s'exalte à rêver d'exploits militaires, avec Gauthier de Brienne en campagne dans l'Italie du Sud, qui lui
donneraient occasion de conquérir la gloire du chevalier, et qui sait ?
du prince. Il part à la conquête du monde !

Par une série d'événements imprévus et parfois douloureux, le
Seigneur lui fait comprendre que prestige, puissance, renommée
n'apportent que vaine joie, « là n'est pas la joie parfaite ». Il ouvre
à François un autre chemin de la joie de vivre.

La vraie joie, il la trouvera en devenant frère, petit frère, de
tous, de tous les hommes et de toutes les créatures. Il ne cherchera
plus à accaparer goulûment la vie mais il l'accueillera désormais
comme un don de Dieu exprimé en chaque être vivant, si infime et
insignifiant qu'il paraisse, et dans la création offerte à l'humanité
pour qu'elle réalise sa bienheureuse vocation de peuple de Dieu, à
la louange de gloire du Seigneur.

François atteste que c'est la rencontre des lépreux qui bouleverse
et renouvelle le sens et le cours de son existence. Ce qui, avant cette
rencontre, lui paraissait si amer et affligeant, devient alors pour lui
« douceur de l'âme et du corps » (Test 3), lui donne un nouveau goût
de vivre. Le fraternel baiser au lépreux, à l'être humain le plus rejeté,
lui ouvre la voie de la fraternité universelle qui le comblera de joie.

Le Cantique des Créatures

Que François trouve maintenant son bonheur dans la fréquen-
tation, non plus des repus de ce monde, mais dans celle des disgraciés,
apparemment on n'en peut douter quand on l'entend prescrire à ses
frères : « Ils doivent se réjouir quand ils se trouvent parmi des gens de
basse condition et méprisés, des pauvres et des infirmes, des malades
et des lépreux et des mendiant des rues » (1 Reg 9, 2). Par cette
expérience découverte, François revit la démarche de Jésus qui, de
Dieu de majesté s'est fait notre frère, avec prédilection frère des plus
méconnus et rejetés, jusqu'à être lui-même rejeté comme un lépreux
maudit. Dès lors se révèle à lui la tendresse miséricordieuse de Dieu
envers les pauvres et les pècheurs ; ce sera une source inépuisable de
sa joie parfaite.

Les yeux lavés de toute concupiscence, le cœur libéré du désir
de possession, François porte un nouveau regard sur la création et
sur l'histoire des hommes. Saint Bonaventure le dit noblement :
« Sollicité par toutes choses à l'amour de Dieu, il se réjouissait en
tous les ouvrages sortis de la main de Dieu, et grâce à ce spectacle
qui faisait sa joie, il remontait jusqu'à Celui qui est la cause et raison
vivifiante de l'univers... En chaque créature, comme en autant de
François face au monde créé

dérivations, il percevait avec une extraordinaire piété, le jaillissement unique de la bonté de Dieu, et comme si l'harmonie préétablie par Dieu entre les propriétés naturelles des corps et leurs interactions lui eût semblé une musique céleste, il exhortait toutes les créatures, à la façon du prophète David, à la louange du Seigneur » (LM 9, 1).

Le Cantique des Créatures, l'hymne à la joie de l'univers créé, exprime superbement cette louange du Seigneur. François s'attarde et s'applique à contempler le soleil, la lune, les étoiles, à apprécier les utilités du vent, de l'eau, du feu, à découvrir la fécondité maternelle de la terre. Son regard n'est pas celui d'un homme de science, ni même d'abord celui d'un poète (encore qu'il le soit admirablement !), mais c'est celui d'un fils de Dieu en profond accord avec le regard de Jésus sur ces réalités créées, selon l'Evangile. Il exulte de joie en s'émerveillant devant ces créatures que le Père met si généreusement à la disposition des hommes, lui qui fait briller le soleil et tomber la pluie sur les bons et les méchants. Alors François les respecte et les aime, ces créatures, comme des frères et des sœurs sortis des mains et du cœur de Dieu. Elles lui sont motifs de se réjouir de la joie du monde.

Il exulte encore plus lorsqu'il voit des hommes vivre en frères, fût-ce au prix d'une méritoire réconciliation. Il l'obtient de l'évêque et du podestat d'Assise. Il invite sans cesse ses frères à pardonner, inlassablement, comme il le suggère à un frère ministre (LMin 9-12). Leur joie sera alors la joie même de Dieu (Luc 1, 7, 10, 32).

A l'encontre des sentiments communs, il ose trouver joie dans la mort, qu'il apprivoise en l'appelant sa sœur. De sa propre mort, il fait même une célébration festive en configurant ses derniers enseignements et ses derniers gestes à ceux du Christ ; il entre dans la joie de Pâques.

Pourtant François ne s'évade pas dans un rêve idyllique ou dans la nostalgie d'un âge d'or. Il sait et dit que chacune de ces créatures est utile à sa manière pour permettre aux hommes de vivre. Très humainement, il apprécie un bon brochet qu'on lui offre au cours d'une maladie (LP 29) et goûte même sur son lit de mort cette pâtisserie aux amandes que lui apporte frère Jacqueline. Mais son cœur, purifié et illuminé par l'Esprit, lui fait découvrir le secret de toutes ces créatures humbles ou nobles : pour et avec elles, il peut chanter : « Loué sois-tu, mon Seigneur ». 
Chanter la vie

François exprime sa joie de vivre par le chant de louange : des « laudes », liturgiques ou populaires qu'il invente, les accompagnant souvent de musique et même de danse. Séduit dans sa jeunesse par les chansons de geste des troubadours et des trouvères, il chante maintenant la louange du Seigneur, de la Vierge Marie et des vertus, surtout Dames Pauvreté et Simplicité, en poèmes lyriques, en cantilènes, en salutations courtoises à la mode du temps. Avec le Cantique des Créatures, on trouve dans les écrits qui nous sont parvenus les Louanges pour toutes les heures, l'Exhortation à la louange de Dieu, la Salutation des vertus et la Salutation à la Vierge Marie, les merveilleuses Louanges de Dieu pour le frère Léon.

Mais on ne peut négliger les hymnes liturgiques que François dit chaque jour, comme ces psaumes qu'il accommode à sa dévotion pour constituer son psautier personnel, appelé parfois Office de la Passion. L'épisode rapporté par ses compagnons dut se reproduire assez souvent. François part en mission avec le frère Gilles. « Tandis qu'ils étaient en route vers la Marche d'Ancône, ils éclataient de joie dans le Seigneur ; François qui chantait les « louanges du Seigneur », en français de sa voix claire et forte, bénissait la bonté du Très-Haut et lui rendait gloire. Ils manifestaient autant de joie que s'ils avaient découvert un grand trésor dans le domaine évangélique de Dame Pauvreté, pour l'amour de laquelle, noblement et de bon cœur, ils avaient ravalé tous les biens matériels au rang du fumier » (3 S 33).

On ne peut donc s'étonner que François demande à ses frères de témoigner même par leur attitude de la vraie joie de vivre ; il leur prescrit : « Qu'ils aient bien soin de ne pas affecter un air sombre, une tristesse hypocrite ; mais qu'ils se montrent joyeux dans le Seigneur, gais, aimables et gracieux comme il convient » (1 Reg 7, 16).

L'amour et le respect de François pour ses frères les hommes, pour ses sœurs les créatures, éclatant en louanges du Très-Haut, Tout-Puissant et Bon Seigneur, n'est-ce pas une des sources de la joie franciscaine ?

LA JOIE DU SALUT

La paix du cœur

Peut-il être joyeux celui qui n'a pas le cœur en paix ? Le trouble, l'angoisse, la tristesse qui s'ensuit, rongent et étreignent la joie de vivre. François le sait qui veille avec un souci quasi maternel sur ses
frères inquiets, découragés, désespérés même. Quant à lui, « il avait grand soin d’éviter la tristesse, la pire des maladies » qu’il appelle le « mal babylonien » (2 Cel 125), un mal apocalyptique (cf. Apoc 18, 2).

François, pourtant fin psychologue, ne s’attarde pas aux analyses psychologiques familières aujourd’hui. Comme la plupart de ses contemporains il attribue au démon les maladies du cœur et de l’esprit. Aussi bien la tristesse est-elle « une ruse du démon ». Une ruse qu’il déjoue par l’allégresse spirituelle. « Contre toutes les machinations et les ruses de l’ennemi, ma meilleure défense, affirmait le saint, c’est encore l’esprit de joie. Le diable n’est jamais si content que lorsqu’il a pu ravir à un serviteur de Dieu la joie de son âme » (2 Cel 125). Et voici le remède qu’il propose : « Au premier trouble, disait-il, le serviteur de Dieu doit se lever, se mettre en prière et demeurer face au Père tant que ce dernier ne lui aura pas fait retrouver la joie de celui qui est sauvé » (ibidem).

Lui-même s’emploie activement à libérer ses frères des ruses démoniaques qui troublent leur cœur, les biographes en rapportent de nombreux exemples. Les Fioretti racontent avec complaisance, au chapitre 29, comment il rendit la paix et la joie au frère Rufin, « violemment tourmenté et tenté en son âme par le démon au sujet de la prédestination ; et il demeurait tout mélancolique et triste, car le démon lui suggérait au cœur qu’il était damné ». François devine l’angoisse d’un autre de ses plus anciens compagnons qui se désespère d’une grave tentation de la chair, qui « ayant plus de scrupule que de discernement », multiplie les confessions et confie ses imaginations à divers confesseurs. Au cours d’une promenade, le saint dit à son frère : « Désormais tu ne dois plus confesser ton angoisse à personne. Et n’en garde aucun scrupule, car ce que tu subis sans y consentir ne te sera pas compté comme coupable mais comme méritoire. Mais chaque fois que tu seras troublé, je te permets de réciter sept fois le Notre Père » (2 Cel 124). Et le frère fut libéré de sa tentation. Avec quelle délicatesse et sûreté de jugement François apaise-t-il également les scrupules de son cher frère Léon, à qui il parle « comme une mère à son enfant » : « Quelle que soit la manière qui te semblera la meilleure de plaire au Seigneur Dieu et de suivre ses traces et sa pauvreté, adopte-la, avec la bénédiction du Seigneur Dieu et ma permission » (Let à fr. Léon).

Les procédés employés par François pour guérir l’âme et le corps d’un lépreux, insupportable à lui-même et aux autres, révèlent sa conception du salut, tout à fait conforme à celle de Jésus selon les évangiles. Pour communiquer la paix de Dieu à cet homme
désespéré par son malheur, il se met à son service inconditionnel : « tout ce que tu voudras, je le ferai ». Lavant ses plaies, il le délivre de la lèpre. « Aussi le lépreux, voyant qu'il commençait à guérir, commença à avoir grande compunction et repentir de ses péchés » (Fioretti 25).

La fraternité doit être un lieu privilégié où se nourrit la joie du salut. François reprend un de ses compagnons qui avait l'air triste et le visage chagrin : « Pourquoi manifester ainsi la tristesse et la douleur que tu ressens de tes péchés ? C'est affaire entre Dieu et toi. Prie-le de te rendre, par sa bonté, la joie du salut. Devant moi et devant les autres, tâche de te montrer toujours joyeux, car il ne convient pas qu'un serviteur de Dieu paraisse devant les frères ou les autres hommes avec un visage triste et renfrogné » (LP 97). Il laisse alors échapper cette précieuse confidence sur sa conduite personnelle : « S'il m'arrive d'être tenté et abattu, il me suffit de contempler la joie d'un compagnon et je passe de la tentation et de l'abattement à la joie intérieure ». Sur quoi le biographe note : « son principal et suprême souci fut de posséder et de conserver toujours au-dedans et au-dehors la joie spirituelle » (LP 97). Une joie que l'Esprit du Seigneur donne, comme un fruit savoureux, à quiconque s'engage résolument dans la pratique d'une vie vraiment évangélique, à la suite du Christ.

La joie parfaite

On se tromperait à ne voir dans cette insistance de François sur l'acquisition et la conservation de la joie spirituelle qu'une méthode ascétique en vue d'atteindre à la paix intérieure, comme peuvent le souhaiter certains philosophes et psychologues ou des traditions orientales. Mais François n'est pas un philosophe ni un gourou, c'est un amoureux ! Il rayonne la joie de quelqu'un qui est possédé par un grand amour, il n'hésite pas à parler d'amour fou. Et son amour, unique et total, c'est le Christ, son bien-aimé Seigneur Jésus.

Le secret de son amour passionné pour Jésus transparaît dans la célèbre parabole de la Joie Parfaite. Quelle que soit la forme primitive du récit dont discutent les franciscanisants, l'épisode, tel que le rapportent les Fioretti au chapitre 8, n'est en réalité qu'une vigoureuse leçon d'amour de la croix de Jésus. François ne conçoit d'autre joie parfaite que celle qu'apporte l'imitation de Jésus crucifié pour notre salut, montrant à quelle extrémité le pousse son amour pour nous. Ce désir de conformité au Christ crucifié anima toute sa
vie à partir de la rencontre avec le Crucifié de Saint-Damien. « C'est dès lors que fut ancrée dans son âme la compassion pour le Crucifié et il est permis de supposer que, dès lors aussi, furent imprimés très profond dans son cœur les stigmates de la Passion avant de l'être dans sa chair » (2 Cel 12). Cette prière qu'on lui attribue exprime bien la passion profonde de son existence : « Seigneur, je t'en prie, que la force brûlante et douce de ton amour prenne possession de mon âme et l'arrache à tout ce qui est sous le ciel, afin que je meure par amour de ton amour, comme tu as daigné mourir par amour de mon amour ».

Le dialogue sur la Joie parfaite développe, sous une forme à la fois lyrique et dramatique, selon le génie de François, la 5e Admonition, intitulée : « Que personne ne s'enorgueillisse, mais au contraire qu'on se glorifie dans la croix du Seigneur ». Pour ses disciples, représentés ici par le frère Léon chargé de leur transmettre le message par écrit, François démasque les vaines gloires et les fausses joies qu'elles procurent, celles dont lui-même avait rêvé autrefois, celles qui tentaient peut-être les frères devant l'extraordinaire succès de leur fraternité. Illusoires et insatisfaisantes sont les joies que procurent la réputation, fût-elle même de sainteté, l'accomplissement de guérisons même miraculeuses, les connaissances, aussi exceptionnelles et étendues soient-elles, l'activité apostolique efficace jusqu'à convertir tous les fidèles à la foi du Christ... « Là n'est point la joie parfaite ». On comprend que le frère Léon en soit fort étonné et qu'il interroge : « Père, je t'en prie, de la part de Dieu, de me dire où est la joie parfaite ».

François, nourri des romans de chevalerie qui imprègnent la culture de son temps, imagine trois épreuves que lui et son compagnon doivent affronter à la porte du couvent de Sainte-Marie-des-Anges pour être reconnus authentiques disciples du Christ. Puis il conclut : « Au-dessus de toutes les grâces et de tous les dons de l'Esprit Saint que le Christ accorde à ses amis, il y a celui de se vaincre soi-même et de supporter volontiers pour l'amour du Christ les peines, les injures, les opprobes et les incommodités... Dans la croix de la tribulation et de l'affliction, nous pouvons nous glorifier parce que cela est à nous, c'est pourquoi l'Apôtre dit : Je ne veux point me glorifier si ce n'est dans la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ ». Là est la joie parfaite, atteste François.

On reconnaît sans peine dans cet apologue un écho des béatitudes évangéliques, spécialement de la huitième : « Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insulte, que l'on vous persécute et que l'on dit faussement contre vous toute sorte de mal à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux » (Mt 5,
11-12). François a épousé Dame Pauvreté, avec elle il a expérimenté la faim, le froid, les intempéries, les injures, le mépris, les humiliations, la méconnaissance et même le rejet de la part des siens ; il goûte alors la joie de partager le sort que son bien-aimé Seigneur Jésus a voulu librement choisir par amour pour lui. Vraiment là est la joie parfaite.

L’immense foule des sauvés

La joie du salut illumine le visage de François et de ses frères, disent les biographes. A les croire, les fraternités franciscaines vivent dans une allégresse qui rappelle celle des premières communautés chrétiennes décrites dans les Actes des Apôtres. François s’en réjouit, mais sans s’y enclore. Il dilate sa joie aux dimensions de l’histoire du salut.

N’est-ce pas cette jubilation devant le dessein de salut voulu par Dieu en son amour qui anime la prière « eucharistique » du chapitre 23 de la Règle de 1221 ? François semble inspiré par les grandes visions de l’Apocalypse qui décrivent les processions chantantes et dansantes de l’innombrable foule des élus à la suite de l’Agneau, proclamant la victoire de Dieu. A son tour, il organise la procession des sauvés, un cortège de la Toussaint.

Il convoque la cour céleste, comme les seigneurs en son temps créaient des cours d’amour, énumérant la Vierge Marie, les archanges, les chœurs des anges, les prophètes, les apôtres, les martyrs, bref « tous les saints qui furent, qui seront et qui sont ». Il invite « tous ceux qui, dans la sainte Église catholique et apostolique, veulent servir le Seigneur Dieu », selon leur ordre canonique, leur état religieux ou laïc, leur âge, leur sexe, leur condition sociale et politique. Enfin toute l’humanité, peuples, races, tribus, langues, « toutes les nations et tous les hommes, partout sur la terre, actuels ou à venir ».

Cet immense peuple de Dieu ainsi rassemblé exulte de joie, de la joie de Dieu, du Père qui se complaît en son Fils bien-aimé avec le Saint-Esprit. François et ses frères mineurs communient à cette louange universelle et pressent les malheureux élus de rendre à Dieu la gloire qui lui est due : « Pour ton amour, nous les supplions humblement de rendre grâces pour tout bien, comme il te plaît, à toi le Dieu souverain, vivant éternel et vrai, avec ton Fils très cher, Notre Seigneur Jésus-Christ, et le Saint-Esprit Paraclet, dans les siècles des siècles. Amen. Alleluia ». 
Joyeuse nouvelle !

Après s'être totalement dépouillé devant l'évêque d'Assise, jusqu'à renoncer à son père Pierre Bernardone, François part crier partout et à tout venant la joyeuse nouvelle qu'il vient de découvrir : « En toute liberté désormais je pourrai dire : Notre Père qui es au ciel » (2 Cel 12). Il s'en va chantant les louanges du Seigneur, en français, comme il le fera chaque fois que son âme débordera d'allégresse (2 Cel 16 et 127). Les bandits qu'il rencontre dans la forêt ne se laissent pas charmer. « Qui es-tu ? » lui demandent-ils rudement. « Le héraut du Grand Roi, cela vous gêne ? » réplique François avec assurance. Les bandits le malmènent et le culbutent dans un fossé plein de neige en se moquant : « Reste donc là-dedans, espèce de croquant qui fait le héraut de Dieu ». Lorsqu'il eut réussi à sortir du fossé, François « se mit à rire de tout son cœur, et, de plus belle, fit retentir les bois des louanges de Dieu » (1 Cel 16). Il éclate de rire parce qu'il entrevoit la mission qui sera la sienne, tel un héraut, messager officiel bien connu en ce temps, il annoncera l'Évangile. L'Évangile de la mission des disciples, entendu à la Portioncule en la fête de saint Matthias, le confirmera dans cette vocation et lui révèlera que le héraut du Grand Roi doit être radicalement pauvre. « Aussitôt transporté de joie dans l'Esprit Saint : voilà ce que je veux, s'écria-t-il, ce que du plus profond de mon cœur, je brûle d'accomplir » (1 Cel 22). Avec la même allégresse et la même intrépidité, il ira annoncer l'Évangile au sultan d'Égypte. A peine mis en route, il rencontre deux brebis. « À leur vue il se sentit tout réjoui et dit à son compagnon : aie confiance dans le Seigneur, frère, car voici accompli pour nous l'avertissement de l'Évangile : je vous envoie comme des brebis parmi les loups » (LM 9, 8).

Quelle bonne nouvelle, invitation à la joie, François annonce-t-il ? C'est la paix ! Du souhait évangélique : « Que la paix soit avec vous », il fait son cri de héraut du Grand Roi, qu'il lance aux fidèles assemblés pour entendre sa prédication, mais aussi à toute personne rencontrée et même à toute créature (3 S 26, 58). Annoncer la paix et la promouvoir sera une des principales missions de la fraternité franciscaine. François l'entrevit dès qu'il dispose de huit frères qu'il envoie aussitôt en mission : « Allez, mes bien-aimés, parcourez deux à deux les diverses contrées du monde, annoncez la paix aux hommes et prêchez-leur la pénitence qui obtient le pardon des péchés » (1 Cel 29). Selon le projet de Dieu, François veut susciter un peuple de frères, réconciliés, vivant en authentique fraternité.
La joie franciscaine

Annoncer la bonne nouvelle de la paix de Dieu ne peut se faire convenablement que dans la joie. François donne en exemple à ses frères les jongleurs de son temps, ces musiciens et chanteurs ambulants qui animaient les fêtes des châteaux, des villes et des villages. « Que sont en effet les serviteurs de Dieu, sinon des jongleurs qui cherchent à émouvoir le cœur des hommes pour les acheminer jusqu’aux joies de l’esprit » (LP 43). Lui-même sut donner toute sa vigueur de joyeuse nouvelle à la naissance du Christ en célébrant la fête de Noël dans la forêt de Greccio (1 Cel 84-87). Il fit de sa propre mort, le 3 octobre 1226, une joyeuse célébration de la Pâque de son bien-aimé Seigneur Jésus (1 Cel 110). Ses sœurs les alouettes témoignèrent joyeusement de la joie de toute la création (LM 14,6).

Bienheureuse utopie !

L’univers de François n’est-il donc qu’un monde mythique, où les oiseaux et les poissons viennent au sermon, où le loup se laisse apprivoiser, où les gens surpassent vite leurs peines et se réconcilient facilement, où l’on ne craint plus la mort ? Mais la vie de François fut, de sa conversion jusqu’à sa mort, un rude combat pour acquérir la paix du cœur et devenir conforme au Christ crucifié ; nous savons quelle est pour lui la joie parfaite, celle de l’évangile radicalement vécu. On ne peut oublier dans quelles conditions d’atroces souffrances, de ténèbres intérieures et d’inquiétudes pour l’avenir de sa fraternité il inventa son hymne à la joie, le Cantique des Créatures. Sa joie n’est pas artificielle, elle jaillit d’une vie d’authentique disciple du Christ.

Mais le projet franciscain de faire advenir un monde fraternel où règnent la paix et la joie, tout consacré à la louange du Seigneur, n’est-il donc qu’une utopie ? Quel crédit le monde d’aujourd’hui, angoissé devant un avenir qu’il redoute, peut-il lui accorder ? Cependant, même si ce n’était qu’une utopie, pourquoi ne pas la prendre au sérieux ?

Le pape Paul VI, dans sa Lettre apostolique au cardinal Roy, en 1971, consacre un long paragraphe (n° 37) à la renaissance des utopies. Il constate les faiblesses des idéologies « mieux perçues à travers les systèmes concrets où elles essaient de se réaliser. Socialisme bureaucratique, capitalisme technocratique, démocratie autoritaire manifestent la difficulté de résoudre le grand problème humain de vivre ensemble dans la justice et l’égalité... D’où une contestation qui surgit un peu partout, signe d’un malaise profond, tandis qu’on assiste à la renaissance de ce qu’il est convenu d’appeler les « utopies », qui
prétendent, mieux que les idéologies, résoudre les problèmes politiques des sociétés modernes». Même grevée de lourdes ambiguïtés, cette forme de critique de la société existante provoque l'imagination prospective à percevoir dans le présent le possible ignoré et à s'orienter vers un avenir neuf ; il peut en résulter une formidable dynamique sociale qui change la vie. Le pape observe que le dynamisme de la foi chrétienne est capable de transfigurer cette utopie d'un monde nouveau : « Animé par la puissance de l'Esprit de Jésus-Christ, Sauveur des hommes, soutenu par l'Espérance, le chrétien s'engage dans la construction d'une cité humaine, juste et fraternelle, qui soit une offrande agréable à Dieu ».

François vit dans un temps où fleurissent les utopies, celle de la chrétienté que tentent de réaliser les croisades, celle d'un troisième âge de l'histoire humaine, « l'âge de l'Esprit », prophétisé par Joachim de Flore, dont s'empareront des franciscains à la fin du 13e siècle. Les extraordinaires mutations sociales, politiques, culturelles et religieuses de ce siècle y encouragent. Au milieu de cette effervescence générale, l'utopie vécue par François, c'est le retour à l'Evangile, dans la forme de vie de Fraternité. Non seulement il la réalise avec une multitude de frères et de sœurs, mais encore, par ses lettres audacieuses, il y invite tous les fidèles, tous les chefs des peuples ; par sa prédication et ses entreprises, il y entraîne l'Eglise tout entière.

Selon Bonaventure, François apparut à ses contemporains comme « un homme du monde à venir » (LM 4, 5). L'étonnante popularité dont il jouit aujourd'hui en des lieux et des milieux si divers signifie-t-elle que notre monde désenchanté est disposé à accueillir favorablement son message de paix et de joie ?

Léon ROBINOT ofm. cap.
Je célébrerai la mort du Seigneur

« Lorsqu’il fut définitivement terrassé par la maladie qui devait mettre fin à ses maux, François se fit étendre nu sur la terre nue, afin qu’en cette dernière heure, celle où peut-être l’ennemi livrerait le suprême assaut, il puisse lutter nu contre un adversaire nu. Sans peur, il attendait son triomphe, et ses mains jointes semblaient étreindre déjà la couronne de la justice. Il était là, couché sur la terre, dépouillé de sa tunique grossière, fixant des yeux le ciel comme il aimait à le faire, et aspirant de tout son être à la gloire éternelle ; il tenait sa main gauche sur la plaie du côté droit, pour la soustraire aux regards. Il dit aux frères : “J’ai accompli ma tâche ; que le Christ vous apprenne à accomplir la vôtre !”.

A ce spectacle, ses fils, que poignait une intense émotion, étaient tout en pleurs ; son gardien devina, par une inspiration divine, les désirs du saint, et, refoulant ses sanglots, il courut prendre une tunique, un capuchon, des caleçons, et les tendit au Père avec ces mots : “Sache que je te prête ces vêtements ; accepte-les au nom de l’obéissance. Mais pour que tu sois convaincu de n’avoir sur eux aucun droit de propriété, je te défends de les donner à quiconque”. Le saint fut tout heureux et jubilant d’allégresse d’avoir été jusqu’au bout fidèle à sa dame la Pauvreté ; par souci de pauvreté, il avait donc voulu ne rien posséder, au moment de la mort, qui ne lui eût été prêté par autrui.

Ensuite le saint leva les mains vers le ciel et glorifia le Christ pour tant de joie : s’en aller vers lui entièrement libre, débarrassé de tout. Pour imiter en tous points le Christ son Dieu, il aimait jusqu’à la fin ses frères et ses fils qu’il avait aimés dès le début. Il fit appeler, en effet, tous les frères alors présents dans la maison, et, avec quelques paroles de consolation pour adoucir leur chagrin, les exhorta de tout son cœur de père à aimer Dieu ; il ajouta quelques mots sur la patience et la pauvreté, leur recommandant le saint Evangile avant toute autre
Constitution. Enfin, sur tous les frères qui l'entouraient, il étendit la main droite et la posa sur la tête de chacun, en commençant par son vicaire. "Adieu, mes fils ; leur dit-il ; restez toujours dans la crainte du Seigneur. La tentation viendra et la tribulation est proche, mais bienheureux ceux qui iront jusqu'au bout de ce qu'ils ont entrepris. Pour moi, je m'en vais vers Dieu, à la grâce duquel je vous confie."

Il les bénit, et, avec eux, tous les frères vivant alors et tous ceux qui devaient venir après eux jusqu'à la fin des siècles.

Comme les frères pleuraient amèrement et se lamentaient, inconsolables, le Père demanda du pain, il le bénit, le rompit et en donna un petit morceau à chacun ; puis il fit apporter l'Evangéliaire et demanda lecture du passage de saint Jean qui commence par cette phrase : "Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant qu'était venue l'heure de quitter ce monde pour aller à son Père..." Il commémorait ainsi la dernière Cène que le Seigneur avait célébrée avec ses disciples. C'est en souvenir du Seigneur qu'il accomplit tous ces rites, et pour montrer à ses frères combien était grand son amour pour eux.

Il passa en action de grâces les deux ou trois jours qui lui restaient à vivre, demandant à ses compagnons les plus chers de louer le Christ avec lui. Il invitait même toutes les créatures à louer Dieu, les exhortant à Son amour par le Cantique qu'il avait jadis composé. Il n'est pas jusqu'à la mort, objet d'épouvante cependant et de terreur pour tous, qu'il n'ait engagée à louer Dieu aussi ; il se portait joyeux à sa rencontre, et l'invitait chez lui : "Que ma sœur la mort soit la bienvenue ", disait-il. A son médecin : "N'aie pas peur de me dire que la mort est proche, car elle est pour moi la porte de la vie ".

Et aux frères : "Lorsque vous me verrez à toute extrémité, vous me coucherez nu sur la terre nue, comme avant-hier, et vous me laisserez encore après mon dernier soupir, le temps nécessaire pour parcourir un mille à pas lents ".

L'heure vint enfin où, tous les mystères du Christ s'étant réalisés en lui, son âme s'envola dans la joie de Dieu. » (2 Cel 214-215)

Il est impossible au lecteur de ce récit d'une poignante beauté de ne pas être profondément frappé de son caractère hiératique : c'est une cérémonie que célèbre François. Le petit pauvre, que la conscience de son indignité poussa à rester toujours diacre, ose jouer, en cette unique circonstance de sa vie, le rôle de prêtre. Il entonne la solennelle préface de louanges, passant en action de grâces ses derniers jours, invitant ses compagnons les plus chers à louer le
Je célébrerai la mort du Seigneur

Christ avec lui. Il rassemble ses fils autour de lui, leur fait longuement ses recommandations paternelles ; il pose ensuite la main droite sur la tête de chacun d'eux pour les bénir, comme jadis les patriarches. Enfin, il se fait apporter du pain, le bénit, le rompt et le partage entre tous. François célèbre sa mort. Il ne la subit pas, comme une triste nécessité. Il ne se contente même pas de la vivre, comme les autres moments de son existence. De cet instant suprême, il fait une célébration.

Ce comportement étrange de François proclame que la mort n'est pas ce qu'on pense : elle n'est pas cet implacable arrêt, subi bien à contre-cœur, le plus passivement et le plus inconsciemment possible : « Heureusement, disons-nous, il ne s'est pas vu mourir ! ». Elle est, à vrai dire, l'acte le plus intense, le plus personnel et le plus libre de l'existence. Même lorsqu'elle parait brutale et imprévue, elle n'est jamais un accident. Loin d'être l'échec de la vie, elle en est la réussite. Car la vie tout entière est tournée vers la mort comme l'arbre vers son fruit et le grain de blé vers la moisson. Tout le but de notre existence terrestre n'est-il pas finalement de mettre au jour et de conduire à maturité ce fruit dont nous portons la semence. « Oh ! Seigneur, donne à chacun la grande mort qu'il porte en lui ! ». La mort n'est pas un acte improvisé, mais au contraire cet instant unique qu'ont préparé tous les instants de notre vie. Elle n'est pas une interruption, mais un accomplissement.

Voilà le sens de la célébration à laquelle se livre François. S'il accomplit si solennellement ce dernier acte, n'est-ce pas parce qu'il y voit l'achèvement et la réussite de tout l'effort de sa vie ? Lui-même affirme qu'au cours de son existence souvent, de jour et de nuit, et plus encore durant ses dernières années, il a pensé à sa mort. Lorsqu'il s'est senti près du terme, il a instamment demandé qu'on le ramène au couvent de la Portioncule. Ce désir est significatif : François veut terminer sa vie religieuse là-même où il l'a commencée. On dit qu'au moment de la mort toute la vie repasse en un instant devant les yeux, comme si elle était tout entière contenue en ce dernier acte. Nulle part ailleurs qu'à la Portioncule, François ne peut plus aisément embrasser toute sa vie du regard, car cette petite église dans les bois a vu toutes les grandes étapes de sa recherche évangélique : il y a trouvé son idéal ; il a commencé à le vivre avec ses frères ; il y a un jour admis Claire à suivre le Christ ; sans cesse il y est revenu avec ses frères pour y retrouver l'Évangile. Et voici qu'il y revient une dernière fois pour mener à bout et achever l'œuvre entreprise. Il lui semble soudain que toute sa vie n'a été que la préparation de ce moment suprême, et qu'il va enfin réaliser, d'un coup, ce qu'il tente depuis vingt ans.
Depuis que le Seigneur l’a appelé, François s’est efforcé de se dépouiller. Il a quitté sa vie de plaisir, sa vanité, son confort, son commerce, ses biens, sa famille. Une pauvreté radicale l’a dépouillé non seulement de ce qu’il possède, mais de sa volonté propre ; elle l’a totalement vidé de lui-même. Il est peu à peu mort à lui-même. Et voici que la mort corporelle vient l’inviter au détachement total et définitif. François le pauvre comprend qu’il n’y a pas de plus grande pauvreté que de mourir. Et pour marquer son acquiescement à ce dernier acte de dépouillement, il se fait étendre nu sur la terre, n’acceptant de revêtir une tunique grossière que lorsqu’il est bien convaincu qu’elle ne lui appartient pas. Et sûr désormais d’avoir été jusqu’au bout des exigences de sa dame la Pauvreté, François lève les mains vers le ciel, et glorifie le Christ pour tant de joie : s’en aller vers lui entièrement libre, débarrassé de tout.

La pauvreté de François, tout au long de sa vie, était la contre­partie de son désir de Dieu. Sans cesse il a cherché le Seigneur, dans une simplicité toujours plus grande, tendue vers lui de tout son être, trouvant en lui tout son bien : « Mon Dieu et mon tout ! » répéta­il. Maintenant, il sait que la mort va lui donner Dieu. Et cela explique sa joie qui scandalise tant le frère Elie ; cela explique l’espèce d’impatience qui le soulève, tandis qu’il fixe des yeux le ciel. Il ne peut cacher son bonheur à la rencontre de la mort : « Que ma sœur la mort soit la bienvenue ! » ; et à son médecin : « N’aie pas peur de me dire que la mort est proche, car elle est pour moi la porte de la vie ! ».

L’élan d’une existence entière aboutit enfin. Sans cesse François a renoncé à tout pour posséder Dieu. De jour en jour, il s’est efforcé de s’arracher à l’égoïsme, au péché, pour se précipiter en Dieu ; il s’est efforcé de faire son passage du monde à Dieu, sa « Pâque ». Et voici maintenant le moment solennel, le « grand passage » ; la porte, longtemps heurtée, s’ouvre enfin sur la lumière. François célèbre sa mort, parce qu’elle est le grand acte religieux de sa vie, cette ultime cérémonie inlassablement préparée. Au premier jour de sa conversion, devant l’Evêque d’Assise, François s’était dépouillé de tous ses vêtements, symbole de sa vie mondaine, parce qu’il avait désiré pouvoir dire en toute vérité : « Notre Père qui es aux cieux ! ». A son dernier jour, il se dépouille de nouveau de ses habits, — et de ce dernier vêtement qu’est le corps —, pour pouvoir enfin dire dans toute la plénitude des cieux : Notre Père !
Nous ne comprendrons vraiment tout le sens de cette célébration que lorsque nous aurons fait un pas de plus dans la réalité et entrevu ceci: *dans sa mort, François célèbre la mort du Christ.* Nous aurions dû le pressentir en voyant pontifier l'humble François: il n'a pas l'habitude de se mettre ainsi en avant. Si François fait preuve soudain d'un tel respect, c'est parce qu'il a découvert dans sa mort, comme jadis dans l'Eucharistie ou l'Ecriture Sainte, la Présence du Christ. Les rites de la liturgie qu'il crée alors ne laissent aucun doute à ce sujet: il se fait étendre nu sur la terre pour imiter le Christ en croix, dépouillé de ses vêtements; et frère Léon nous dit combien était parlante, pour les assistants, la vue de ce corps stigmatisé: «*on aurait cru voir absolument un crucifié descendu de la Croix!*». C'est en souvenir du Seigneur, et pour commémorer la dernière Cène de Jésus avec ses disciples qu'il veut rompre le pain et le partager entre les siens, tandis qu'à sa demande on lit dans l'Evangéliaire le passage correspondant de S. Jean: «*Avant la Pâque, Jésus, sachant qu'était venue l'heure de quitter ce monde pour aller à son Père...*» François sait que sa mort reproduit la mort du Christ. Il sait que la mort du Christ opère en lui; qu'elle est en travail en ses derniers moments; qu'elle vient détruire en lui les dernières attaches du péché, afin que la vie du Christ ressuscité puisse dans un instant l'envahir. François célèbre liturgiquement sa mort, parce qu'il sait qu'elle est, comme la Messe, un grand mystère, le mystère même de la mort du Christ.

Depuis son baptême, François est voué à la mort du Christ. Il a été, comme dit saint Paul, «*plongé dans la mort du Christ*.» Jour après jour, il s'est efforcé, dans un continuil effort de pauvreté, de mourir à son égoïsme pour que croisse en lui sa vie ressuscitée de fils de Dieu. Ce «*passage*» du monde à Dieu, qui a résumé toute sa vie, ce n’était pas seulement la Pâque de François; c'était la *Pâque du Christ* en François. Et la Messe l'introduisait chaque jour plus profondément dans ce mystère. Mais aujourd'hui, pour célébrer la mort et la résurrection du Christ, François ne prend plus le pain et le vin: il prend sa pauvre vie. Ce n'est plus dans les Signes qu'il va reproduire la Pâque du Seigneur, mais dans la réalité. Voici la vraie Messe de sa vie, celle que toutes les autres ont préparée, celle pour laquelle il a réservé son sacerdoce. Car, pour qui sait voir, le pain et le vin ne sont que des substituts temporaires pour cette grande liturgie dont la vie de l'homme est la matière. Nous croyons parfois que le sacrement dispense de la réalité; nous disons, par exemple, que le baptême du sang peut «remplacer» le baptême d'eau; mais ne faudrait-il pas renverser notre optique et dire plutôt que le baptême d'eau, participation sacramentelle à la mort du Christ ne fait que remplacer le martyr, participation réelle à cette mort?
Le baptême et l'Eucharistie ne dispensent pas de mourir avec le Christ ; ils y préparent. Toute la densité liturgique de la vie chrétienne réside en ce fait qu'elle porte en elle la Pâque du Seigneur et que la mort et la résurrection du Christ germent lentement dans son sein. François a raison de voir dans sa mort le grand acte religieux de sa vie, la grande liturgie, la célébration par excellence. Car dans sa mort, c'est la mort du Christ qui réussit encore une fois.

La mort du chrétien scelle sa transformation au Christ, qui est tout le secret de sa vie spirituelle. Thomas de Celano, le biographe de François, exprime cela en une phrase admirable : « L'heure vint enfin où, tous les mystères du Christ s'étant réalisés en lui, son âme s'envola dans la joie de Dieu ». Telle est bien l'histoire de la sainteté chrétienne : la participation aux mystères du Christ, l'envahissement progressif par le Seigneur. François a revécu la pauvreté de Jésus, son genre de vie, sa prédication, ses souffrances... Il doit enfin passer par la mort du Christ pour ressusciter avec lui. Alors l'œuvre sera achevée : la Pâque de Jésus aura totalement envahi François.

« La nuit même de la mort du saint, un frère était plongé dans la prière. François lui apparut dans la gloire, vêtu d'une dalmatique de pourpre, et suivi d'une foule innombrable. Quelques-uns quittèrent les rangs de ce cortège pour venir demander au frère : “Cet homme n'est-il pas le Christ ?” — C'est bien lui » répondait-il. Et d'autres l'interrogeaient ensuite : “Cet homme n'est-il pas saint François ? — C'est bien lui !” répondait-il encore. Ainsi pour le frère comme pour la foule qui entrait au ciel avec le saint, François et le Christ ne faisaient qu'un ». (2 Cel 219).

Dans la Messe de François, a sonné l'heure de la communion.

Ignace-Etienne MOTTE ofm.
La Pâque d'un Saint

Celui qui, lucidement, sans se méprendre sur la vraie nature de la jovialité franciscaine, repasse en sa mémoire les grandes lignes de la vie de saint François, trouve nécessairement cette destinée austère. On serait tenté de ne retenir, dans le visage de cet homme évangélique, que les traits souriants, sympathiques, que ce qu'il contient d'ingénû et de poétique. On s'est enchanté de saint François. Il fut pour son temps une espèce de musique et un charme. Et son charme est toujours conquérant : le séducteur François n'a pas fini de séduire, d'envoûter une humanité qui sans cesse a besoin qu'on la soulage de son chagrin.

Comme on trouve Assise ravissante, on est volontiers ravi par la personnalité de son héros, on se laisse aller à la rêverie franciscaine, on s'imagine un âge d'or virgilien devenu chrétien. Mais qu'on vous fasse pénétrer soudain dans l'une de ces grottes qui jalonnent toutes les routes de cet itinérant, qu'on vous fasse voir les lits de pierre où il dormait, vous ne pouvez pas vous empêcher d'éprouver un certain sentiment d'effroi. Or, c'est cela que, pèlerin d'Assise, vous n'avez pas le droit d'évacuer de votre mémoire, c'est ce côté pénitentiel, un peu effrayant pour notre nature, c'est cela qui compose tout autant la physionomie du jongleur de Dieu pour la rendre pleinement intelligible.

Car je ne veux ici qu'aider un peu à faire découvrir la profonde signification de la joie franciscaine. Elle ne s'explique que par sa sœur la pénitence.

"O Frère Léon, petite brebis du Seigneur, sais-tu ce qu'est la joie parfaite ?"
LA CONVERSION

L'histoire de saint François est l'histoire d'un homme qui, peu à peu, est entré dans le mystère pascal de son Seigneur Jésus.

Les premières rencontres furent celles de Jésus-Christ souffrant et exigeant que son disciple souffrît avec Lui.

Rassemblons les épisodes de ce qu'on a appelé la conversion de François : ils forment un combat. Ces quelques années, entre les 20 et 25 ans de François, qui vont de la révélation du Crucifix de Saint-Damien au dépouillement total devant l'évêque et à la formation du premier compagnonnage franciscain sont réellement des années de douleur, des années tragiques. Celui qui vient de se laisser saisir par le Crucifié est entré dans un engrenage meurtrissant. C'est bien beau d'évoquer après coup la poésie du baiser au lépreux, du déguisement en pauvre à Rome, du conflit familial, du retour de Spolète à Assise où le garçon, parti chevalier en herbe et acclamé par tous, revient honteux et mendiant sous la huée de ceux qui, la veille, le divinisaient ; mais que faisons-nous du drame intérieur ? François pleurait.

Bien révélatrice est la rencontre qu'il fait aux premiers temps de la conversion, de cette vieille femme bossue et affreusement laide dont l'image le poursuit comme un cauchemar. « Je vais devenir comme elle ! Oh ! comme j'ai peur de devenir comme elle, avec la nouvelle vie que je mène ! » Le démon joue son rôle tandis que Dieu semble s'absenter, et François donne ses preuves. Toute épreuve est une preuve que l'on fournit de sa foi, et François est invité à prouver la fidélité à l'Alliance qu'il a conclue avec son Seigneur, à mesure que s'accentue la séparation d'avec ce qui est humain et que s'accroît l'austère amour de Dame Pauvreté.

« Ce que tu aimes, repousse-le ; ce qui te répugne, fais-le ! » disait en lui une voix secrète. Voilà ce qu'il fallait faire à tout prix pour trouver, découvrir, voir resplendir l'Autre, le Tout-Autre, au-delà de soi, dans un grand vide, au moyen d'un bond dans un abîme, car l'Autre, le Dieu caché, est dehors, quand nous avons franchi la porte de nos habitudes, de nos soucis d'argent, de nos petites amours et de nos vanités. Il se tient présent, vivant derrière tous ces obstacles.
Le renoncement décisif s'accomplit dans l'événement du dépouillement à l'évêché. Là, François devant l'évêque d'Assise, échange son père terrestre contre le Père des Cieux, les habits de la maison contre la nudité d'un passionné de la Terre Promise. Et il poursuit sa marche dans le désert, dans la solidité de son engagement, dans l'intrépidité d'un attachement à toute épreuve, fidèle d'une fidélité qui ne connaît plus de reprises.

Il y aurait une erreur à nous représenter cette marche de François dans le désert comme une marche lente et posée. C'est d'une course qu'il s'agit plutôt, d'une fougueuse passion. On connaît ce tempérament impétueux qui fait de François avant sa conversion, ce jeune entraîneur autour de qui se cristallise toute la jeunesse d'Assise. Qu'il ait fait faire à son coursier, comme dit Chesterton, volte-face complète, ne signifie pas qu'il se soit arrêté ni qu'il ait ralenti sa charge foudroyante. Sa conversion ne l'a en rien desséché et nous l'admirons toujours rempli de la même ardeur passionnée. Et comme désormais l'élán, la source et la ressource de sa passion ne lui viennent plus du monde des hommes, mais d'une rencontre, d'une présence, d'une communication immédiate avec la personne de son Seigneur d'amour qu'il se prend à aimer, on peut oser dire que cette ardeur se trouve décuplée.

Nous le voyons dans cette traversée du désert, ou plutôt dans cette course au trésor, « plonger à la poursuite de la pauvreté comme d'autres ont furieusement creusé la terre pour y trouver de l'or ». Nous avons affaire à un homme doué d'un appétit féroce pour son Dieu et c'est ce qui explique l'allure joyeuse et heureuse de ses pénitences et des carêmes qu'il va faire au Lac Trasimène ou sur l'Alverne. Il y a pour lui comme un bonheur à s'adonner aux mortifications et à s'emparer de la Croix de son Seigneur. Pour certains cela eût été du masochisme, pour lui c'est de l'amour.

A un grand nombre de chrétiens, à nous qui connaissons si peu ces élans d'amour, la pénitence se présente comme une dure loi. Mais qui regarde François ne peut plus demander quel Dieu cruel peut exiger le sacrifice et l'abnégation. Ou alors nous aurions « perdu la clef de tout ce que les amoureux ont voulu dire par le mot amour », nous ne comprendrions pas que « c'est parce que la chose n'était pas demandée qu'elle a été faite ».

C'est l'amour qui fait comprendre le sacrifice de François, c'est, dans l'amour, la grande loi d'imitation qui veut qu'on épouse la mort pour vivre et cela est le cœur du mystère pascal : un mystère
où la mort à soi-même conditionnant la vie se présente et s'impose comme aussi positive qu'une passion. C'est pourquoi nous voyons François s'y jeter à corps perdu comme dans un plaisir.

LA FIDÉLITÉ

La Pénitence, qui avait pris pour nom jusqu'ici, dans sa vie : acquiescement à la sollicitation du Seigneur — et ce fut la longue étape de la conversion, — va désormais s'appeler : fidélité. Les années passent tandis qu'alternent les clartés et les ombres de Dieu, les révélations et les silences, les signes et leur absence. François pleure la passion du Crucifié et en recherche la conformité la plus stricte. François communique sa passion aux hommes, créant ses fraternités, secouant les populations sommeillantes. Et surviennent les suprêmes épreuves : épreuves dans son Ordre qu'il surprend offensant la Pauvreté à son retour de Terre Sainte, échecs et déboires des missions à l'extérieur, luttes farouches dans lesquelles l'homme, épuisé à 40 ans, conserve jeune son cœur et fraîche sa passion effrénée de Dieu. La crainte que tout soit perdu n'effleurerait pas sa conscience et au terme de cette vie comme au premier appel de Dieu, il croit, il croit contre toute espérance, au cœur même des échecs, car il sait, dans cette prodigieuse et sublime passion de la foi, Dieu engagé avec lui pour toujours, Dieu enchaîné à lui et à son œuvre contre toute apparence contraire.

Ainsi voyons-nous que c'est le mystère même de sa foi qui occasionne sa plus cruelle pénitence et tous les exercices volontaires de mortification qui font la trame de sa vie n'ont pour intention que d'aider cette pénitence plus profonde, plus organique, qu'est l'accomplissement de la volonté du Père. « Châtier son corps », « le réduire en esclavage ». Voilà des expressions qui courent dans presque toutes les pages de ses biographies primitives. « Fouets et privations lui avaient permis de réduire en esclavage son corps pourtant innocent », nous dit Celano. « Il lui infligeait sans motif toutes sortes de châtiments ».

LA LIBERTÉ

L'admirable est qu'une destinée aussi rude, aussi chargée de peines et de souffrances conduit François à l'attitude inverse de ce qui devrait humainement se produire, c'est-à-dire l'usure spirituelle
et la neurasthénie. Nous faisons connaissance avec un homme de plus en plus heureux. C'est le miracle chrétien, le miracle d'une délivrance. Car de plus en plus, pour lui, c'est la découverte de la présence et de la richesse de Dieu qui s'impose. Comme le peuple de Dieu qui a opéré son passage et sa libération à travers la Mer Rouge et le désert, François est peu à peu « conduit sur la montagne, au lieu où Dieu habite ». Sur les hauteurs de Fonte Colombo, de Poggio Bustone, et de l'Alverne surtout, il jouit déjà de l'ineffable mystère de Dieu, comme un grand enviré qui boit à pleine coupe. Nos pâles expériences d'amour de Dieu nous conduisent quelquefois à une relative contemplation de son mystère. Mais il est impossible de dire cette incommunicable expérience de François. Nous la devinons. Elle fut toute de joie, une fois conquise la liberté.

Car il n'y eut peut-être aucun homme sur terre ayant un air plus délivré, aucun homme plus libre que François, en qui, par la résurrection de Jésus-Christ, les puissances du mal avaient été anéanties. Toutes ces paroles déclarent la conscience vive qu'il avait de cette libération opérée en lui par le Mystère de Jésus. Est-ce à cause d'une religiosité, d'une sentimentalité vague et joyeuse qu'on l'a appelé le jongleur de Dieu ? C'est ici que nous touchons la source de sa joie : jongleur et chanteur de Dieu, il l'était pour bien autre chose, pour une cause bien plus profonde, plus réelle et plus existante. Ce qu'il chantait, c'était sa Pâque et la Pâque de l'Église entière. Ce pour quoi il dansait de joie, c'était cette délivrance accomplie par Jésus-Christ. Son action de grâces, sa joie n'étaient autres que la joie et l'action de grâces de la Messe où tout en accomplissant sa libération, le peuple chrétien la chante et la proclame. « Au premier trouble, disait-il, au premier mouvement de tristesse, le serviteur de Dieu doit se lever, se mettre en prière et demeurer face au Père tant que ce dernier ne lui aura pas fait retrouver la joie de celui qui est sauvé » (2 Cel 125).

Ainsi la joie de François n'est pas la petite joie de l'homme qui se sent de bonne humeur en se réveillant le matin ; elle s'extériorise, bien entendu, elle doit se lire sur le visage, elle doit être participée, communiquée : les murs eux-mêmes doivent, le jour de Noël, être frottés avec de la viande ! Mais la joie de François est cette explosion du cœur de celui pour qui chaque matin est un matin de libération, la joie de celui qui est sauvé et qui va, de par le monde, avec un seul habit et sans argent, ayant pour toute provision le sourire, faire part de sa délivrance pascale et de sa nostalgie du Royaume. Joie de celui qui n'est plus esclave, mais fils, qui, libéré de la Loi, aime passionnément et fait ce qu'il veut, car tout en lui est soumis à la Charité. Sa marche au cours de son austère passage sur terre, est
une danse légère et libre, car il sait, car il croit que Dieu est là et qu'Il le sauve, au cœur même de son anxieuse recherche.

Il apparaît alors que le monde extérieur, aux attraits duquel François avait par pénitence renoncé, se voit enveloppé d’un regard tout neuf par cet homme libéré. Si intériorisé fût-il par la longue pratique des grottes (Carceri, Trasimène, Fonte-Colombo, Greccio, Poggio-Bustone, Alverne : tous ces noms sont avant tout des noms de cavernes, de solitudes, où Dieu parlait à son serviteur), François, en sortant de ces antres, de son monde intérieur qui était surnaturel, redécouvrait l’immense et belle Création dans un émerveillement unique et nullement à la façon d’un artiste. Chesterton a dit qu’il reprenait contact avec elle par surprise, qu’elle lui était redonnée toute nouvelle et qu’alors il l’apercevait à la manière du Jongleur de Notre-Dame, en marchant sur les mains, la tête en bas. Il voulait dire par là que François admirait cette vaste plaine d’Assise, cet âne, ces agneaux, ces coucher de soleil sur la pierre rose des maisons, ces étoiles, tout cela comme en suspension, suspendu à Dieu, formant un monde divin, familier, où tout est frère et sœur.

Détaché de l’homme et rendu à Dieu, vu du point de vue de Dieu, tel lui apparaissait le monde des choses après le renversement intérieur qui s’était produit au moyen des longs colloques dans les grottes. Voilà, à l’égard du monde extérieur, le résultat du mystère pascal opéré en François avec l’accent et la coloration de la pauvreté. Déguenillé et sans toit, il range toute créature sous le même abri que sa personne oubliée d’elle-même : Dieu seul à qui appartient tout bien.

C’est alors que naît sur ses lèvres comme jamais elle n’était apparue sur les lèvres d’aucun homme, « cette noble chose qu’on appelle la Louange », c’est alors que sur un univers lavé dans le sang du Sauveur et redevenu harmonieux par cette Pâque secrète au cœur de son contemplateur, François promène un regard d’homme nouveau. Jongleur, la tête en bas, il est à l’aise dans un monde qu’il voit avec d’autres yeux que nos yeux humains et qu’il exprime avec des paroles de prince et de roi. Cantique pascal par excellence, cantique d’un homme libre, fut son Cantique des Créatures.

La liberté de François, c’est, finalement la victoire en lui de l’Esprit de Dieu sur sa chair. « Voici comment le Seigneur me donna, à moi frère François, la grâce de commencer à faire pénitence. Quand j’étais encore dans les péchés, il me semblait fort amer de voir des lépreux ; mais le Seigneur lui-même me conduisit parmi eux et je leur fis miséricorde. Quand je revenais d’aujourd’hui, ce qui me semblait
autrefois amer, s'était changé pour moi en douceur d'esprit et de corps » (Test 1-3).

Ce sont là les premières paroles du Testament qu'il nous a laissé et par lesquelles il nous apprend comment débuta cette libération, comment le plaisir lui vint à servir Dieu. Qui saurait dire le degré de liberté auquel il était parvenu sur l'Alverne au moment où se reproduisit cette image corporelle du Crucifié ? Son amour mesurait sa liberté. La loi divine lui était devenue si intérieure que se soumettre à cette loi et adhérer à cette alliance, était pour lui un jeu spontané, une joie, un cantique, une facilité.

Le voici devenu Prince dans la liberté du Royaume des Cieux. Nous qui trouvons, quand nous allons aux Carceri, dans la vallée de Riéti et sur l'Alverne, nous qui trouvons effrayants ces antres et ces grottes où il aimait se retirer seul avec son Dieu, essayons maintenant de comprendre.

Devenu prince, ennobli par sa liberté d'homme nouveau, il se savait vassal de son Dieu. Dans la simplicité nue, dans le dépouillement absolu de la roche et des pierres brutes, là où l'avait mené Dame Pauvreté, il découvre et goûte les richesses de son Dieu. Son adhésion au mystère pascal, l'acquisition de sa liberté l'ont conduit là où Dieu habite, sur la montagne, où déjà débute en quelque sorte le face à face de l'au-delà.

C'est ici que nous devons nous taire, car la réalité est indiscutable et incommunicable l'expérience de François.

Nous ne pouvons que cueillir deux ou trois prières chargées de la conscience de cette richesse du Dieu Très-Haut : « Très-Haut, Tout Puissant et bon Seigneur, à Toi appartiennent les louanges, la gloire, l'honneur et toute bénéédiction : on ne les doit qu'à Toi et nul homme n'est digne de Te nommer ! » (Cant 1-2).


« Glorifions donc et surexaltons, magnifions et remercions le Très-Haut et souverain Dieu éternel, qui est sans commencement et san fin, immuable, invisible, inénarrable, ineffable, incompréhensible, impénétrable, bâni, louable, glorieux, surexalté, sublime, élevé, délectable et tout désirable plus que tout dans les siècles des siècles » (l Reg 23, 11).

Voilà le Dieu rencontré par François, voilà le Dieu vivant en qui, au terme de sa pauvreté, François est situé et comme baigné.
N’ayant plus rien à lui, n’ayant plus rien de lui, dans ces solitudes extrêmes de Poggio-Bustone et de l’Alverne, il possède en plénitude cette part de Dieu, cette vie de Dieu, cet amour de Dieu que nous ne pouvons plus dire, qu’il nous est impossible de connaître et d’exprimer.

Prince de haute lignée, ayant conquis les titres chrétiens d’une liberté sans égale, le noble François alors, vassal de son Seigneur, parle un langage royal. Il se déclare, lui, le « héraut du Grand Roi », et Jésus-Christ est vraiment son « Seigneur », dans le sens neuf du terme ; la Vierge, sa « Dame Sainte » ; le successeur de Pierre est le « seigneur Pape » et de la misérable pauvreté si honnie en ce monde, il parle avec un tel accent que nous trouvons son expression d’une noblesse que seul il était capable de découvrir : « Telle est, dit-il, l’excellence de la très haute Pauvreté qui vous a établis, mes frères très chers, héritiers et rois du Royaume des cieux » (2 Reg 6, 4).

Voilà l’expérience que saint François a voulu communiquer à ses frères : qu’ils soient comme la musique du monde. Légereté, jovialité, fantaisie, bonne humeur déconcertante de Junipère, tous ces scandales pour gens sérieux, sachons que cela prend sa source « dans la croix de la tribulation et de l’affliction en laquelle nous pouvons nous glorifier ».

« Ecrit que là, frère Léon, est la Joie parfaite. »

Evangile Aujourd’hui
La Spiritualité Franciscaine, après François

1 – La spiritualité mise en œuvre dans la famille franciscaine

Le succès du mode de vie inauguré par François, la rapidité du recrutement des Mineurs et leur expansion à travers l'Europe, et vers l'Asie ont provoqué un réel renouveau de vie évangélique, dont les fraternités des Franciscains séculiers ou Tiers-Ordre ont constitué la mise à la portée du plus grand nombre, au point de changer des comportements sociaux et de générer de nouvelles formes de piété. Les signes les plus marquants de ces changements ont été : la prédication de la paix et le refus de porter les armes, le renouveau de la mission vers les infidèles, Musulmans et Mongols, l'engagement dans les réformes sociales : lutte contre les usuriers, invitation à la remise des dettes pour les pauvres, pactes de bonne relation entre les grands et les petits, comme à Assise, en Lombardie et à Padoue.

Les Franciscains intégrèrent dans leur prédication au peuple les exemples de la vie de François, tels qu'ils étaient rapportés dans les biographies primitives, écrites par ses compagnons et qui constituaient déjà un certain souci de dégager un enseignement spirituel, en insistant sur tels aspects de la vie chrétienne de leur fondateur. Cela est très perceptible dans les deux « vies » écrites par Thomas de Celano, un lettré qui avait connu François, et qui fut chargé, par le Pape Grégoire IX d'écrire la vie du nouveau canonisé (1228). Mais c'est surtout saint Bonaventure de Bagnoregio, le théologien, qui lorsqu'il fut ministre général de l'Ordre franciscain éprouva la nécessité de donner aux frères une interprétation officielle de la vie, des exemples et de l'enseignement.
La Spiritualité franciscaine, après François

de François, selon une thématisation qui correspondait à son propre enseignement de la théologie spirituelle. On a reproché à Bonaventure d’avoir déformé et édulcoré les fortes intuitions de François. Il est vrai qu’il y a une grande distance entre la vie évangélique vécue autour du fondateur à Rivo-Torto ou à la Portioncule, entre 1209 et 1215, et la vie religieuse codifiée et organisée que l’on menait dans les grands couvents, en 1257, quand Bonaventure devint ministre général de l’Ordre et 7e successeur de François. On a tort de lui reprocher cette évolution qui s’était produite depuis une trentaine d’années, en raison même du succès de la vie franciscaine désormais adoptée par une foule de religieux venant de divers horizons et confrontés à l’évolution de l’Église en Occident, surtout depuis la création des universités et l’entrée des frères en celles-ci. La législation de l’Ordre entérinée dans les Constitutions de Narbonne, en 1260, avait déjà cours pour l’essentiel, sous les prédécesseurs de Bonaventure. Celui-ci avait reçu mission d’assurer l’avenir de l’Ordre face aux ennemis nombreux qui au sein même de l’Église souhaitaient la suppression des Ordres mendiants. Il s’acquitta de cette tâche en inscrivant l’Ordre dans une tradition conventuelle déjà existante dans l’Église et surtout en donnant une présentation de l’expérience spirituelle de François en consonance avec un exposé systématique des mystères de la foi. Ce qu’il réalisra en écrivant une version officielle de la vie du saint qui insistait précisément sur les thèmes spirituels les plus propres à attacher les frères à la figure du Saint d’Assise. En ce sens on peut admettre que Bonaventure a légué à l’Ordre une certaine « icône » de François. Mais pour autant, cette image n’est pas une trahison et elle contribua fortement à enraciner la vie franciscaine de ses disciples, dans les faits et gestes et les paroles de François.

2 - La thématisation de la spiritualité franciscaine

Il serait trop long de citer les principaux auteurs franciscains du Moyen-Âge et des siècles suivants. Nous ne donnerons ici que les thèmes spirituels qui appartiennent à l’ensemble de la littérature théologique et spirituelle des Franciscains. Etant bien entendu que la théologie de Bonaventure fut prépondérante et fondatrice, dans la mesure où il a délibérément voulu interpréter systématiquement l’expérience spirituelle de François et parce que, quoi que n’étant pas le premier théologien franciscain, il a été à l’origine de la théologie
franciscaine. Ses prédécesseurs ayant été davantage influencés par la théologie augustinienne et monastique qu’inspirés par la spiritualité de François.

Il convient de noter aussi que le caractère “charismatique” de François et de ses disciples s’opposait à un enfermement méthodique des expériences spirituelles dans une structure unique qui se serait imposée à tous. Pourtant à travers les écrits des théologiens, des auteurs spirituels ou des mystiques franciscains, on repère facilement des constantes qui renvoient indubitablement au Pauvre d’Assise. Voici les plus caractéristiques :

L’ÉQUILIBRE DE LA TRANSCENDANCE ET DE L’IMMANENCE.

La contemplation franciscaine, comme celle de François, est mobilisée par le Mystère de Dieu : « Mon Dieu et mon tout ! » ; « Qui es-tu, mon Dieu, et qui suis-je ? » ; « Le Très Haut Seigneur Jésus-Christ » ...etc. Cette contemplation appelle le silence et l’adoration, par respect du mystère, et elle relativise le discours.

Malgré leur grande confiance dans la raison et dans la logique, les théologiens et les auteurs spirituels franciscains relativisent leur propre discours. Ils font toujours place à une connaissance qui n’est pas seulement le fruit de l’activité de l’intellect, mais d’abord le résultat d’une illumination intérieure qui n’a pas besoin de discours. Voir en exemple un très beau texte : la conclusion du chapitre sur la Sainte Trinité dans l’Itinerarium mentis in Deum de Bonaventure (Itin. VII, 5-6).

Malgré ce silence nécessaire, il y a, pour y parvenir, un discours assez abondant qui se porte avec prédilection sur le Mystère de la Sainte Trinité. D’ailleurs, la façon d’envisager ce Mystère est proprement franciscaine, qu’il s’agisse d’Alexandre de Halès, de Bonaventure ou de Jean Duns Scot. Mais le Mystère de Dieu est désirable. Il ne fait pas peur, ni à la raison trop faible pour l’appréhender, ni au sentiment religieux qui y trouve sa jouissance et son repos. La théologie franciscaine hérite pleinement de la thèse augustinienne de l’âme humaine capax Dei.

Et même, à travers les mystères de la Création et de l’Incarnation, elle discerne toujours la grande proximité entre Créateur et créature. Dieu qui est infiniment éloigné de la créature quant à l’être, peut lui être extrêmement proche par la participation et par l’influence. Dans la vie spirituelle, l’adoration se conjugue fort bien avec la familiarité, la révérence du mystère avec la joie de la proximité. Tout
cela se vérifie précisément dans l'Incarnation du Verbe : l'union du Verbe divin à la nature humaine manifeste la capacité de la créature à se trouver très proche du Créateur, et à jouir parfaitement de lui.

La fraternité de l'homme avec le Christ doit permettre au chrétien la parfaite adoration de Dieu et la parfaite jouissance dans la communion spirituelle et la contemplation.

PAS DE RUPTURE ENTRE NATURE ET SURNATURE

C'est une des conséquences de la position précédente. Tel qu'il a été révélé à l'homme, le dessein créateur est finalisé par la participation des créatures spirituelles à la vie des personnes divines. La créature est donc tout entière orientée vers la vie divine : elle n'a pas d'autre fin que cette participation. Il n'y a donc pas lieu d'imager un "statut naturel" des êtres créés qui précéderait un éventuel épanouissement dans l'ordre surnaturel. Concrètement, il n'y a pas de "fin naturelle" à attendre pour des créatures spirituelles qui ne pourraient l'envisager que comme une mutilation, ou une dénaturation : "Dieu ne peut pas créer une créature qui ne soit pas ordonnée à sa fin ultime" (Bonav. Sent.IV, d.44 p.1,q.2,ad 4).

Il est légitime de considérer provisoirement les êtres par rapport à la nature créée, mais le théologien ne peut faire abstraction de leur fin ultime. Une des conséquences de cette conception, c'est la contemplation dynamique du monde créé à partir de son devenir et de sa fin. Les valeurs de création sont déjà perçues comme des dons gratuits. La créature n'a pas d'exigence à exister, ni à durer, ni à s'accomplir. Mais elle est créée parce qu'aimée par un Dieu munificent et très libéral qui lui offre sans cesse de parvenir à sa fin surnaturelle. La créature spirituelle ne peut exiger de Dieu ce qui dépasse ses capacités naturelles, mais en toute confiance et dans l'action de grâce, elle attend de son Créateur l'influence continue qui la fait gratuitement exister, durer, progresser et atteindre sa fin, non sans coopérer autant qu'il est de son ressort à l'influence divine en elle. Les créatures spirituelles, ange et homme, se reçoivent des mains de Dieu comme des dons, et reçoivent tous les autres êtres comme des dons gratuits. Cette conception est à la base de la pauvreté franciscaine, qui n'est pas une pauvreté d'ascèse, ou de mépris du créé, mais qui est volonté de ne pas s'approprier comme un bien possédé, ce qui doit être reçu comme un don.
Une autre conséquence : la Théologie de la Création est une théologie du Salut, et si le Christ est l'unique médiateur du Salut, il est par le fait même médiateur du Créé, et fin de l'Univers. « Par lui et pour lui, tout a été fait... » (Col 1, 13).

Autre conséquence pratique : c'est le respect de l'œuvre créée (respect de la créature, plutôt que de la nature). La créature est sacrée par son origine et par sa fin, par le dessein divin qui l'habite et l'influence divine qu'elle reçoit, bien que par elle-même, elle ne soit que néant et vanité. Respecter et servir les créatures, c'est honorer et servir le Créateur.

DIEU CONTEMPLÉ COMME LE SOUVERAIN BIEN

Dieu-Amour, Dieu-Trinité, Dieu-tourné-vers-l'homme.

« Tout puissant, très Haut, très Bon et Souverain Bien ! » (S.François). Le Bien est l'un des noms de Dieu révélé dans l'Évangile : « Un seul est Bon ». Le Dieu des philosophes était contemplé comme le premier Être; Moïse avait reçu la révélation de Dieu comme « Celui qui est », mais Jésus l'appelle “Bon” et “Amour”. C'est la source du dynamisme de la théologie franciscaine, puisque l'amour cherche toujours à se communiquer. L'adage Bonum diffusivum sui a été repris comme un axiome de la théologie trinitaire, de la théologie de la création, et de la doctrine de la grâce. Car le Bien est origine absolue, surtout le Bien transcendant, le Bien éternel, d'où le processus trinitaire ; et au-delà de cette diffusion "nécessaire et suffisante", la diffusion libérale de la création et de son devenir. Le Bien suprême est Amour et aime à se communiquer. Le Bien suprême est suprêmement désirable, et donc au terme du désir et de la réalisation finale de la créature spirituelle créée pour atteindre ce Bien. Le désir de connaître et d'aimer Dieu est originel en l'homme qui ne peut accéder au bonheur et à la paix qu'en Dieu. Cette proposition augustinienne est pleinement acceptée par la théologie de l'Ecole franciscaine.

LA SAINTE TRINITÉ, PÔLE DE LA CONTEMPLATION

Les deux plus grands théologiens franciscains : saint Bonaventure et le bienheureux Jean Duns Scot ont l'un et l'autre une théologie originale sur Dieu-Trinité, qui vise à fonder la participation des hommes à la vie des personnes divines.
Ainsi la création est contemplée comme l'œuvre des trois personnes, en prolongement même de la vie des personnes divines. Le Père crée chaque être et l'aime du même amour par lequel il engendre éternellement son Fils, amour libéral, gratuit, comme celui qui aboutit à l'Esprit Saint en qui toutes les créatures trouvent leur perfection, les créatures spirituelles leur béatitude. Il s'agit d'un amour singulier puisqu'il aboutit à la relation personnelle. C'est pourquoi chaque créature spirituelle a été voulue éternellement de la même volonté amoureuse, singulière et libérale qui éternellement aboutit à la procession des personnes du Fils et de l'Esprit Saint. Pour la vie spirituelle de chacun d'entre nous cela nous amène à penser et à proclamer avec admiration et actions de grâces : « J'existe donc je suis aimé de Dieu ! », éternellement aimé tel que je suis, dans ma singularité personnelle, irremplaçable et distinct aux yeux de Dieu ; éternellement aimé en prolongement de l'amour qui porte le Père vers son Fils. Et je dois considérer mes frères et sœurs avec la même admiration et le même respect, quelle que soit leur condition ou leur situation présente : saint, pécheur, infidèle, criminel... tous portent en eux-mêmes un grand dessein divin.

**LE CHRIST, PREMIER AIMÉ, PREMIER VOULU,**
**EST CAUSE ET FIN DE L'UNIVERS CRÉÉ**

Jean Duns Scot (1266-1308), présente une vision grandiose et unifiée du plan divin de la création et du Salut, entièrement centrée sur la personne de Jésus-Christ; elle deviendra la doctrine commune de l'École franciscaine.

Jésus-Christ, l'homme assumé par le Verbe divin, que Paul appelle le *Premier-né des créatures* est de toute éternité le premier voulu, le premier aimé, et donc le premier prédestiné à la gloire éternelle. Le dessein créateur de Dieu Trinité est d'abord de faire exister cette créature qui sera totalement unie au Verbe divin. Pour lui et avec lui, premier voulu, la création toute entière est voulee à son tour afin que le Verbe incarné en soi le Chef et le Médiateur. En lui et pour lui sont particulièrement voulues et aimées les créatures spirituelles : anges et hommes, c'est à dire celles qui sont capables d'accueillir les dons de Dieu et de répondre à son amour. En conséquence, il ne convient pas de faire dépendre l'incarnation du Verbe de Dieu du péché du premier homme, car le véritable Adam, celui à partir de qui et sur le modèle duquel tous les hommes sont créés, c'est Jésus, lui l'homme parfait, l'Adam définitif. Il ne saurait dépendre d'aucune créature, ni d'aucun événement contingent. Ce n'est donc pas parce que les hommes sont
pêcheurs que le Verbe s'est incarné, mais c'est parce que les hommes sont pêcheurs que l'existence terrestre de Jésus-Christ a été souffrante et rédemptrice. Création et Salut des créatures sont les deux moments d'un unique vouloir créateur qui se confond avec l'amour libéral de Dieu.

Le Christ a donc été voulu en lui-même pour le plus grand amour de Dieu. Comme le dit François d'Assise dans la grande louange de la 1ère Règle (ch.23) « Le Christ lui seul suffit à Dieu ». Il est lui-même la raison et la fin de toute la création.

Cette vision du dessein de Dieu influe grandement sur la spiritualité et donc sur le comportement religieux. Elle explique ce qu'on appelle parfois "l'optimisme franciscain". Car si le rôle principal du Christ n'a pas d'abord été la substitution expiatrice, mais la glorification de Dieu par l'accomplissement de la fin de l'Univers, en apportant aux hommes la possibilité d'entrer dans la filiation divine, alors l'acte religieux primordial n'est pas la souffrance expiatrice, mais l'adoration du Très Haut et la contemplation émerveillée de la place du Christ dans le Dessein de Dieu créateur, et l'espérance confiante dans l'aboutissement de l'œuvre créatrice à laquelle l'homme est convié à participer, dans le prolongement du sacerdoce du Christ, c'est à dire de sa médiation universelle.

MARIE, LA VIERGE IMMACHULÉE, EST ASSOCIÉE À LA PRÉDESTINATION DU CHRIST

Chaque créature spirituelle est aimée éternellement dans le Christ, et pour le Christ. Entre toutes les créatures, celle qui est la plus proche du Christ puisqu'elle l'enfante, bénéficie la première, et absolument, de la grâce de sanctification que le Christ, Tête de l'Église, mérite pour tous les hommes. Celle qui enfante le Saint de Dieu ne saurait être elle-même souillée par le péché.

LE « SACREMENT » DE LA CRÉATION

Dieu Souverain Bien a créé pour se communiquer à des créatures spirituelles capables de le reconnaître et d'entrer en communication avec les personnes divines.

Le Père s'exprime éternellement dans son Verbe éternel et exprime en lui tout son pouvoir et tout son vouloir. La création est à son tour un verbe créé, une parole créée, proférée de toute éternité dans le Verbe éternel, et exprimée temporellement dans l'univers. Les créatures spirituelles sont invitées à lire la révélation de Dieu, à travers tous les
signes. C'est pourquoi la signification des choses est plus importante que leur être physique; d'où, la connaissance est d'abord une quête du sens. Ainsi l'existence humaine de Jésus-Christ est significative de la présence salutaire du Verbe. Cette connaissance n'est possible que par l'illumination des intelligences créées par le Verbe, à travers les signes créés. C'est ce qu'on appelle l'exemplarisme :

«.....la théorie selon laquelle l'ensemble de l'Univers créé, et chacune des créatures dans son être comme dans son action, ne sont compréhensibles en leur réalité dernière que pour autant qu'on les contemple comme reflétant de plus ou moins loin la Trinité créatrice qui est à leur origine et qui les a pensées et voulues...» (Luc Mathieu, *EVA*, n°107, p.10).

C'est de cette façon que Thomas de Celano a expliqué l'amour de François pour les créatures, mais le *Cantique du Soleil* nous montre que François lui-même avait déjà ce regard sur le monde créé. (cf. 2 Cel. CXXIV, n.165).

**LA CRÉATION, LIEU DE NOTRE RETOUR À DIEU, PAR LE CHRIST**

Les créatures, issues du vouloir créateur et de l'amour libéral des personnes divines, reflètent dans la profondeur de leur être quelque chose de la beauté divine. Pour les créatures spirituelles l'Écriture parle d'image et de similitude. La vocation à exister des créatures spirituelles c'est de se conformer toujours d'avantage à leur modèle. C'est là leur réalisation, leur fin et leur béatitude. L'influence créatrice atteint chaque créature pour la poser dans l'existence, la maintenir dans l'être et la pousser vers sa réalisation finale. Aucun être n'échappe à cette action libérale. Les créatures matérielles n'en sont pas conscientes, mais elles témoignent de la grandeur de Dieu par leur existence. Mais les créatures spirituelles, intelligentes et libres, sont appelées à prendre conscience de cette vocation et à y répondre par leur coopération joyeuse à l'appel et à l'action de Dieu.

Le Christ en tant que premier-né de toute création a été éternellement prédestiné à prendre la tête de ce mouvement de retour des créatures vers le Père. Récapitulant tous les êtres créés et unissant en un seul corps tous ceux qui reconnaissent en lui leur Sauveur, il leur communique l'Esprit Saint qui achève les œuvres de Dieu et les fait participer à la vie nouvelle des enfants de Dieu. Aucune créature n'a le pouvoir de faire disparaître en elle l'image de Dieu – qui marque sa nature – ; mais le refus des créatures spirituelles peut masquer la ressemblance et défigurer l'image. Par sa vie sainte, son obéissance et
son sacrifice, Jésus-Christ a restauré dans l'homme l'image défigurée par le péché. Après sa résurrection il apparaît dans sa gloire de créature achevée.

**LA CONTEMPLATION DU MYSTÈRE DE LA CROIX**

François, le stigmatisé, a commencé son itinéraire spirituel par la contemplation du Christ en Croix (Crucifix de St Damien, baiser au lépreux, apparition du Christ crucifié) et sa prière a été constamment éclairée par la contemplation affective de l’amour rédempteur. Les théologiens de l'Ecole franciscaine ont largement développé le mystère des souffrances du Christ, comme le témoignage absolu et indubitale de l’amour de Dieu et de son Christ pour les pécheurs. Dieu pouvait pardonner par une décision unilatérale, mais il a voulu “toucher” le cœur de l’homme-pécheur qu’il invite à répondre à son amour. « C’est pour nous séduire par son amour que le Christ est mort sur la Croix... » (J. Duns Scot). Les mystiques franciscains ont écrit de nombreux traités de dévotion à la Croix du Christ.

**ÉGLISE ET SACREMENTS**

En prolongement de l'œuvre centrale du Christ se situent l'Église et ses sacrements, spécialement l'Eucharistie, sacrement du Corps mystique.

Malgré les faiblesses de l'Eglise de son temps, François lui portait un amour filial qui le situait dans l'obéissance au "Seigneur Pape", aux évêques et aux prêtres :

« Je ne veux pas considérer en eux le péché, car c'est le Fils de Dieu que je discerne en eux, et ils sont réellement mes seigneurs...Si je fais cela en ce monde, c'est parce que, du très haut Fils de Dieu, je ne vois rien de sensible en ce monde, si ce n'est son Corps et son Sang très saints que les prêtres reçoivent et dont ils sont les seuls ministres...» (Testament, 9-10).

La pensée franciscaine a toujours privilégié une vision sacramentelle de l'Eglise et une vision mystique de la vie sacramentelle, – en opposition parfois avec le juridisme de la théologie médiévale des sacrements –.
Outre les paroles de François sur l'Eucharistie, on peut retenir ces très belles pages de saint Bonaventure qui montrent cette dimension mystique de la vie ecclésiale et sacramentelle.

« Ce qui nous enflamme le plus à l'amour mutuel et qui unit le plus les membres (de l'Église), c'est l'unité du Chef, à partir duquel s'écoule en nous l'amour mutuel....De là vient que ce sacrement contient le vrai Corps du Christ et sa chair immaculée, afin qu'il se diffuse en nous, nous unissant les uns aux autres et nous transformant en lui par l'ardente charité avec laquelle il s'est donné à nous, s'est offert pour nous, se redonne sans cesse et demeure avec nous jusqu'à la fin du monde... » (Breviloquium, VI, 9/3).

« Celui qui veut s'approcher dignement du Corps du Christ doit d'abord le manger spirituellement, pour ainsi le mâcher par la réflexion de la foi (méditation), et se l'assimiler par la ferveur de l'amour. Par là, ce n'est pas tant le Christ qu'il transforme en soi, mais c'est plutôt lui-même qui est comme projeté dans son Corps Mystique" (Breviloquium, VI, 9/7).

UNE THÉOLOGIE « PRATIQUE »

« Toute science qui ne conduit pas à aimer est vaine ! » (St Bonaventure).

La théologie, pour les Franciscains, ne peut jamais être une "science pure". Elle est orientée vers le Salut, la contemplation, l'évangélisation. Cela n'empêche pas les théologiens franciscains d'aborder les questions les plus ardues, et d'avoir recours, si besoin est, à l'abstraction. Ainsi, en théologie trinitaire, les plus hautes spéculations sur les relations trinitaires sont commandées par ce souci : entrer en relation avec les personnes divines. C'est pourquoi la théologie trinitaire de l'Ecole franciscaine est centrée sur les personnes divines : la théologie des personnes prime sur la théologie de l'essence divine, à l'encouer du mouvement habituel de la pensée occidentale, plus soucieuse d'affirmer en priorité l'unité de l'Être divin. (comme chez Augustin, Anselme et Thomas d'Aquin).

= La théologie du Salut est une contemplation du mystère de l'homme-Jésus-Christ assumé par le Verbe : l'Homo-Assumptus.

= Théologie qui s'intéresse en premier lieu à l'homme concret : en théologie morale, cela donne le souci de la personne, dans son histoire, dans ses conditionnements. D'où une pastorale dominée par la miséricorde, l'indulgence, l'espérance et le pardon. Une morale de la
La Spiritualité franciscaine, après François

confiance en l'homme parce que l'on a confiance en la Bonté de Dieu. L'homme, même pécheur, ne peut totalement détruire en lui l'image de Dieu, reçue dans la création.

LE CHRIST AU CENTRE DU SALUT, DONC AU CENTRE DE LA THÉOLOGIE

Nous illustrons cette affirmation par la réponse franciscaine à la question classique : quel est l'objet de la théologie ? La réponse de saint Bonaventure est particulièrement intéressante. Au lieu de parler d'objet, il s'interroge sur le sujet ; cette nuance est significative, parce qu'en l'occurrence, la théologie s'intéresse non à des objets, mais d'abord à des personnes. Il distingue deux sortes de sujets :

- un sujet radical, et c'est Dieu, Dieu-Trinité de qui tout vient et vers qui tout est reconduit.
- Et un sujet intégral, Jésus-Christ, c'est-à-dire un sujet dans lequel la théologie se résume toute entière, parce que le Christ est tout à la fois homme et Dieu, et qu'en lui se nouent toutes les relations du Salut. (Sent. I, proem. q.1, concl.). Dans le Breviloquium, Bonaventure distingue : - le sujet a quo omnia, c'est Dieu ; - le sujet per quod omnia, c'est le Christ ; - le sujet ad quod omnia, c'est l'œuvre du Salut, laquelle est totalement réalisée par le Christ et se termine en lui.

Fr. Luc MATHIEU, ofm

BIBLIOGRAPHIE :
- Dans les dictionnaires, cf. les articles sur François d'Assise, Claire, Bonaventure, Jean Duns Scot, Pierre-Jean Olieu, et autres auteurs franciscains...
- W. Dettloff, Franciscains (Théologie des), in Encyclopédie de la Foi, t.2, pp 162-167
- Évangile aujourd'hui, revue de spiritualité franciscaine, trimestrielle, Ed. Franciscaines, Paris (194 n° parus)
I. Bibliographie générale


II. Bibliographie particulière

Evangile aujourd'hui a publié plusieurs numéros sur des thèmes qui touchent au sujet de l'ouvrage. La revue a commencé de paraître en 1954 sous le nom de « Cahiers de vie franciscaine » (ou CVF) et a pris l'appellation « Evangile aujourd'hui » en 1964 avec le numéro 41. Pour faciliter la recherche des lecteurs, nous citons tous les articles touchant à la spiritualité de saint François, même si les numéros correspondants sont épuisés.

François devant Dieu

— N° 17 : « De la Chair à l'Esprit » (CVF 1958) : A la Recherche de la Sagesse (suite), par E. Leclerc.

François dans l'Eglise

— N° 1 : « Tâches missionnaires » (CVF 1954) : La vocation missionnaire de François d'Assise, par « les Trois Compagnons ».
Bibliographie

— N° 104 : « Actualité de la voie franciscaine » (Spécial-Colloque 1979).

François parmi les hommes

— N° 92 : « Désirs communautaires » (1976) : Franciscanisme et mouvement communautaire (Table ronde).
Bibliographie


François face au monde créé


Bibliographie générale - Compléments
1991 –2002

P. BRUNETTE, *François d’Assise et ses conversions*, Paris 1993
M. HUBAUT, *Christ notre bonheur, apprendre à prier avec François et Claire d’Assise*, Paris 1993
M.-A. SANTANER, *Prier à Assise avec François et Claire*, Paris 1993
J.-C. COMINARDI, *Quand la louange prend toute la place*, Paris 1994
Th. DESBONNETS et coll., *Assise et les ermitages sur les pas de saint François*, Paris 1994
Th. MATURA, *Prier 15 jours avec François d’Assise*, Paris 1994
Th. MATURA, *François d’Assise, auteur spirituel*, Paris 1996
Ch. FRUGONI, *Saint François d’Assise, la vie d’un homme*, Paris 1997
J. DALARUN, *François d’Assise ou le pouvoir en question*, Bruxelles 1999
G. POLIDORO, *François d’Assise (Francesco, uomo cristiano)*, Paris/Assise 1999
E. LECLERC, *Saint François d’Assise, l’homme fraternel*, Mesnil St Loup (10190) 2000
Ch. RENOUX, *La Prière pour la paix attribuée à saint François, une énigme à résoudre*, Paris 2001
J. DALARUN, *La Malaventure de François d’Assise - Pour un usage historique des légendes franciscaines*, Paris 2002
Tout au long de l'histoire du christianisme se sont exprimées de multiples conceptions de la vie spirituelle. *Saint François d'Assise* en est une figure dominante. Beaucoup d’auteurs ont même vu en lui un “autre Christ”.

Évangile Aujourd’hui, revue de spiritualité franciscaine, propose ici un large panorama de la spiritualité de saint François. Les exposés développent l’expérience du *Petit Pauvre* telle qu’elle est traduite dans ses Écrits et par le témoignage de ses premiers biographes. Quatre grandes parties rythment cet ouvrage :

*François devant Dieu*
*François dans l’Église*
*François parmi ses frères*
*François face au monde créé.*

Les auteurs s’en tiennent à l’intuition évangélique qui, germant dans le cœur du fils Bernardone, l’a fait devenir jour après jour *saint François d’Assise*. Et parce qu’ils appartiennent à sa postérité capucine ou franciscaine, il leur importait de proposer à tous, cette présentation des thèmes majeurs de *La Spiritualité de François d’Assise*.

Cette nouvelle édition est enrichie d’une postface, du frère Luc Mathieu, sous le titre :
*La spiritualité franciscaine après François.*
Il montre comment la spiritualité s’est thématisée avec les deux plus grands théologiens franciscains : saint Bonaventure († 1274) et le bienheureux Jean Duns Scot († 1308).
Citons en particulier :
*La Trinité, pôle de la mystique*
*Le Christ, cause et fin de l’univers créé*
*La contemplation du mystère de la croix comme témoignage absolu de l’amour de Dieu.*

19,5 €